Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/musedesvarit05lond

P
LF
M

LE

MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

" On s'accoutume à bien parler, en lisant souvent ceux qui ont bien écrit.....
L'uniformité du sublime dégoûte. Sans variété, jamais de beauté."

VOLTAIRE.

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

LA MÉTROMANIE.

TOME CINQUIÈME.

(1824, July-Dec) 9910
45
28.3.47

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, 18, STRAND;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL JUN. ET RICHTER; DULAU ET COMP.; BOSSANGE ET COMP.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS:

CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

1824.

De l'Imprimerie de G. Schulze, 13, Poland Street.

TABLE DES MATIÈRES.

TOME V.

BIOGRAPHIE.

page

Arnault (Antoine Vincent)..... 3
Mozart (Wolfgang-Amédée)..... 51
Morellet (L'Abbé André).. 99
Necker (Jacques)..... 147
Muller (Jean de)..... 195
Paisiello (Jean de)..... 243

MÉLANGES.

Le Mage et le Favori du Roi de Perse. Histoire Persane..... 6
Poème composé en l'honneur d'Abou'lfawares-dillir, Fils de Leschkerwazz, par Abou'tthaygb-Almontenabby..... 18
Route de Commerce d'Astrakan à Khiwa et en Boukharie, par la Mer Caspienne..... 22
Lettre de M. Alphonse de Lamartine. 25
Epître à M. A. de Lamartine, par M. Casimir Delavigne..... 26
La Balance Morale, (Conte)..... 28
Asphodèle et Climatite, ou le Page et la Bergerette..... 36
Relation de la Prise d'Abydose, extraite de la Couronne des Chroniques des Saad Eddin et traduite du Turc... 67
Les Arabes en Espagne. Extrait des Historiens Orientaux..... 69
Les Trois Ceintures, (Conte)..... 74
Synonymes.—Aussi, C'est, Pourquoi, Ainsi..... 85
——— Axiome, Maxime, Sentence, Apophthegme, Aphorisme.. 87
Bagatelles..... 88
De la Précision considérée dans le Style, les Langues, et la Pantomime..... 109
Asphodèle et Clématite ou le Page et la Bergerette. Histoire Française.. 120
Discours concernant l'Influence de l'Amérique sur l'Esprit Humain... 128
Les Arabes en Espagne. Extrait des Historiens Orientaux par M. Grangeret de la Grange (2me article).... 133
Notice sur un Papyrus Grec..... 152

page

Proclamation de Ching, le Foo-Yuen de Cantou..... 159
Ecole d'Accouchement, établie à Clermont Ferrand.—Puy de Dôme.... 162
Réclamation. Philosophie générale ou Explication de l'Univers..... 164
Réponse..... 171
Lettre de M. Abel Rémusat, Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres..... 172
Observations sur la Lettre précédente de M Abel-Rémusat..... 174
Le Prince Ethelred, ou la Couronne Enchantée. Histoire Anglaise.... 176
Les Leçons de la vénérable Pari-Banou.—Albéric ou le Fantôme. Histoire Allemande..... 198
Musée Royal.—Tableaux de M. Gérard..... 215
L'Embarras du Choix..... 218
Synonymes. — Justice, Equité..... 219
——— Lorsque, Quand..... 221
Ermenonville..... 223
Des Armes à Vapeur..... 224
Le Professeur de Signes..... 232
Lettre sur les Environs de Lyon... 234
L'or..... 246
De la Littérature Hollandaise..... 248
Le Chasseur Infidèle, ou Aventure d'Orloff et de ses fils. Histoire Russe..... 250
Rapport adressé au Roi par S. G. le garde-des-sceaux de France, ministre-secrétaire-d'état de la justice, au sujet d'une collection d'ouvrages orientaux, tirés des Manuscrits inédits de la Bibliothèque du Roi, et autres, qui doit être exécutée à l'Imprimerie royale.—Du 20 Août 1824..... 263
Synonymes.—Notes, Remarques, Observations, Considérations, Réflexions..... 264
——— Nue, Nuée, Nuage..... 266
Amour de la Patrie, par le Marquis de Castelnau..... 267
Eternuement..... 269
Barbe et Cheveux..... 271
Bagatelles..... 274

POÉSIE.

page

Le Dernier Chant du Poète. Elégie.. 35
Ode à mon Père..... 36
Piron chez un Commissaire..... 37
Le Fugitif. Pièce couronnée par l'Académie de Cambrai..... 90
L'Amant Poëte, à Elise..... 94
Fragment d'un Poëme inédit.—L'Archevêque de Tyr harangue les Princes Chrétiens sous les murs de Ptolémaïs..... 139
Fragment sur Dieu et l'Eternité.. .. 190
Une Mère Elégie. Imitation de Shakespear.. 276
Les Guêpes et l'Ecolier.—Fable.. .. 278

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Saint-Pétersbourg —Navigation intérieure..... 38
Ecoles d'Enseignement mutuel dans les différens Gouvernemens de l'Empire ib.
Genève.—Publication prochaine 40
Journaux publiés en Suisse .. .. ib.
Société pour l'Avancement des Arts.. 41
Florence. — Publication prochaine.. 42
Missolunghi, 15 Février.—Instruction Publique..... ib.
Chine. — Topographie générale de Canton..... 43
Londres.—Biographie..... ib.
Berlin.—Construction d'un Musée... 44
Rome —Nécrologie..... ib.
Grèce.—Tripolitza.—Industrie..... 45
Traduction..... ib.
Nécrologie —Lord Byron.. ..... ib.
Le gouvernement provisoire de la Grèce..... 46
Etat-Unis.—Histoire Naturelle..... 47
Prague.—Astronomie..... ib.

page

Haut-Rhin. — Institut d'Education Pestalozzienne..... 95
Var.—Société des Sciences. Lettres et Arts..... 96
Haïti.—Port au Prince.—Nécrologie. Laprée et Colombel..... 142
Chine.—Jurisprudence Criminelle... ib.
Indes Orientales. — Littérature Ancienne..... 143
Egypte.—Découverte de M. Caviglia. ib.
Etats-Unis. — Etablissement Suisse de la Nouvelle-Vevey..... 237
Philadelphie.—Distribution des Eaux. ib.
Russie.—Moscou.—Université et Collections Scientifiques..... 238
Allemagne.—Lintz.—Canal pour unir le Danube à l'Elbe..... 239
Vienne.—Statistique.—Mouvement de la Population en 1823..... ib.
Leipzig.—Foire.—Catalogue des ouvrages qu'on y a exposé en 1823 .. ib.
Bonn.—Publication prochaine..... 240
Moscou.—Eaux minérales..... 279
Saint-Pétersbourg. — Pont suspendu en chaînes..... ib.
Saxe.—Composition métallique semblable à l'argent..... ..... ib.
Vienne.—Industrie..... ..... ib.
Bex (canton de Vaud).. ..... ib.
Parme.—Fusils de guerre à percussion..... 280
Florence.—Académie de la Crusca... 281
Caen (Calvados).—Anatomie humaine. ib.
—— Société des Antiquaires de Normandie..... 282
Macon (Saône et Loire).—L'Académie des Sciences Belles Lettres et Arts..... ib.
Paris —Lithographie..... 283
Exposition de l'Ecole de Rome... .. 284
Prisons de Paris..... ib.

LE MUSÉE
DES
VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 26.] *JUILLET*, 1824. [TOME V.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

page
Arnault (Antoine-Vincent).... 3

MÉLANGES.

Le Mage et le Favori du Roi de Perse. Histoire Persane. 6
Poème composé en l'honneur d'Abou'lfawares-dillir, Fils de Leschker-wazz, par Abou'tthayyb-Almotenabby. 18
Route de Commerce d'Astrakan à Khiwa et en Boukharie, par la Mer Caspienne..... 22
Lettre de M. Alphonse de Lamartine..... 25
Epître à M. A. de Lamartine; par M. Casimir Delavigne.. 26
La Balance Morale, (Conte).. 28

POÉSIES.

Le dernier Chant du Poète, Elégie 35
Ode à mon Père..... 36
Piron chez un Commissaire.... 37

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

page
Saint-Pétersbourg. — Navigation intérieure..... 38
Ecoles d'enseignement mutuel dans les différens Gouvernemens de l'Empire..... ib.
Genève.-Publication prochaine. 40
Journaux publiés en Suisse.... ib.
Société pour l'avancement des arts..... 41
Florence. — Publications prochaines..... 42
Missolunghi, 15 Février.—Instruction publique..... ib.
Chine.—Topographie générale de Canton..... 43
Londres.—Biographie..... ib.
Berlin.—Construction d'un Musée..... 44
Rome.—Nécrologie..... ib.
Grèce—Tripolitza.—Industrie. 45
Traduction ..... ib.
Nécrologie—Lord Byron..... ib.
Le gouvernement provisoire de la Grèce..... 46
Etats-Unis.-Histoire Naturelle. 47
Prague.—Astronomie..... ib.

A LONDRES:
CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;
SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER; DULAU ET Cnie.; BOSSANGE ET Cnie.; ET BOOSEY ET FILS.
A PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 26.] *JUILLET*, 1824. [TOME V.

BIOGRAPHIE.

ARNAULT (ANTOINE-VINCENT),

Né à Paris, en 1766, chevalier de la légion-d'honneur, fut nommé, en 1785, secrétaire du cabinet de *Madame*, place sans honoraires et sans fonctions. En 1787, il avait acheté, chez *Monsieur*, depuis Louis XVIII, une charge fort chère, dont il perdit la finance, par suite de l'émigration des princes, perte dont leur retour ne l'a pas indemnisé. Il se fit connaître de bonne heure dans la carrière dramatique, et débuta, en 1791, par *Marius à Minturnes*, tragédie, dont la représentation fut bientôt suivie de celle de *Lucrèce*, autre tragédie. Après le 10 Août 1792, son attachement à la cause royale, et l'horreur que lui inspirèrent les massacres du 2 Septembre, le firent aller en Angleterre et ensuite à Bruxelles. De retour en France, il fut arrêté à Dunkerque, et mis en prison comme émigré ; mais les comités déclarèrent que la loi n'était pas applicable à un homme de lettres à l'auteur de *Marius*. Remis en liberté, il se livra uniquement à des travaux littéraires, et fit représenter successivement les opéras d'*Horatius-Coclès* et de *Phrosine et Mélidor*, ainsi que les tragédies de *Cincinnatus* et d'*Oscar*. En 1797, il alla en Italie. Là, il fut chargé par le général Bonaparte de l'organisation du gouvernement des Iles Ioniennes ; et cependant il s'occupait de sa tragédie des *Vénitiens*, écrite en partie à Venise même, sur les ruines des institutions qu'elle rappelle. L'année suivante, lors de l'expédition d'Egypte, il s'embarqua avec le général en chef, et le suivit jusqu'à Malte, où il fut arrêté par les soins qu'exigeait une maladie subite dont fut atteint son beau-frère, M. Regnaud de Saint-Jean-d'Angély. La flotte ayant mis à la voile dans cet intervalle il partit pour la France. La frégate qu'il montait fut prise par un bâtiment anglais, commandé par le

capitaine *James Foote*, homme aussi bon que brave, qui traita ses prisonniers avec humanité. M. Arnault fut mis en liberté au bout de sept jours. De retour à Paris, il donna au Théâtre-Français sa tragédie des *Vénitiens*, en 1799. La même année, il fut nommé membre de l'institut, non pas après, mais avant le 18 brumaire, événement auquel il semble n'avoir pas été étranger. Il fut appelé, en 1800, au ministère de l'intérieur par Lucien Bonaparte, qui lui confia la division de l'instruction publique et qu'il accompagna en Espagne, en 1801. L'académie de Madrid admit M. Arnault au nombre de ses membres, et il y prononça un discours où, après avoir exposé le tableau des sciences et des arts qui régnaient en France, il exprimait le désir de voir s'établir entre les savans des deux nations une communication aussi intime et une union aussi ferme que celles qui existaient entre les deux gouvernemens. Revenu en France, il y reprit ses fonctions dans l'instruction publique, où il fut huit ans le collaborateur du savant et célèbre Fourcroi, directeur-général de cette partie. En 1805, en qualité de président de l'institut, il félicita l'empereur à son retour de la campagne d'Austerlitz; en 1808, lors de l'organisation de l'université, il fut nommé conseiller ordinaire et secrétaire général de cette grande administration. M. Arnault était membre de la commission chargée du travail préparatoire pour le *Dictionnaire de l'Académie:* il fut aussi nommé secrétaire spécial pour la rédaction et le classement des rapports demandés à chaque classe de l'institut, lors du concours pour les prix décennaux; rapports critiques de celui qui avait été présenté par les bureaux réunis des quatre classes. La *Lettre à l'empereur*, qui est en tête de ce travail, et les *Conclusions* qui le terminent, sont en totalité son ouvrage. En 1813, il fut nommé membre de la société royale de Naples. Après l'abdication de l'empereur, M. Arnault alla au-devant du roi à Compiègne. L'explication de cette démarche, si elle en avait besoin, se trouve dans la *Notice* qu'il a donnée sur lui-même, en tête de ses œuvres: " Admirateur des hautes qualités de *Napoléon*, reconnaissant de ses bienfaits, je l'ai aimé dans sa prospérité, je l'aime encore dans ses revers; *et je lui souhaite tout le bonheur qui ne sera pas un malheur pour la France.* Qu'on me pardonne ce vœu: *je le formais pour les Bourbons, sous l'empire de Napoléon*, qui n'y voyait que le sentiment d'un honnête homme !" Par cette démarche M. Arnault ne trahissait aucune de ses affections. En Janvier 1815, il perdit tous ses emplois. Le retour de Napoléon les lui rendit. De plus, il fut chargé provisoirement des fonctions d'administrateur-général de l'université et nommé membre du conseil-général du département de la Seine. Comme électeur de ce département, M. Arnault assista au Champ-de-Mai. Dans le même moment, il venait d'être nommé député à la chambre des représentans. Le 24 Juin, il demanda que l'on discutât d'urgence un projet de loi sur les mesures de

sûreté générale. Il fit partie de la députation envoyée à l'armée par la chambre des représentans ; et, à son retour, demanda que le rapport des commissaires revenant de l'armée fût imprimé, distribué et affiché dans Paris. Sur sa proposition, la chambre vota une souscription de 50 francs par député, en faveur des militaires blessés. Il fut du nombre des députés qui, trouvant les portes du corps législatif fermées, se réunirent chez le président Lanjuinais, pour protester contre cette violence, et clore légalement la session. L'ordonnance du roi du 24 Juillet exila M. Arnault à vingt lieues de Paris. Par suite de celle du 17 Janvier 1816, contraint de se réfugier dans le royaume des Pays-Bas, il vécut tantôt en Belgique, tantôt en Hollande, selon qu'il y était forcé par les vexations qu'une autorité, qui devait être protectrice, ne cessait d'exercer sur lui, dans le lieu même de sa retraite. Il chercha et trouva dans l'étude des lettres et dans l'estime des habitans les plus illustres de la Belgique, des consolations qui lui firent oublier, non sa patrie, mais ses persécuteurs. Son exil n'a peut-être pas été stérile pour elle. Il semble avoir pris à tâche d'imiter ces nobles proscrits qui, sous Louis XIV, consacraient encore leurs talens à l'utilité de la France qu'ils ne devaient plus revoir. M. Arnault fut plus heureux : il fut rendu à la France en Novembre 1819. La pension de retraite à laquelle ses longs travaux dans les administrations lui donnaient droit, a été rétablie par une ordonnance royale, que toutefois le ministre des finances, son collègue pendant les *cent jours*, a refusé d'exécuter. A la réorganisation de l'institut, il avait été rayé des cadres. On a de lui : 1° *Marius à Minturnes*, tragédie en trois actes, 1791 ; 2° *Lucrèce*, tragédie, 1792 ; 3° *Cincinnatus, ou la Conjuration de Spurius Manlius*, tragédie, 1793 ; 4° *Horatius-Coclès*, tragédie lyrique, 1793 ; 5° *Phrosine et Mélidor*, drame lyrique en trois actes, 1793 : ces deux opéras furent mis en musique par Méhul ; 6° *Oscar, fils d'Ossian*, tragédie en cinq actes, 1796 ; 7° *Blanche et Mont-Cassin, ou les Vénitiens*, tragédie, 1798 ; 8° *Dom Pèdre, ou le Roi et le Laboureur*, tragédie en cinq actes, 1802 ; 9° *Scipion*, drame héroïque en un acte, 1804 ; 10° *de l'administration des établissemens d'instruction publique, et de la réorganisation de l'enseignement*, in 8°, 1804 ; 11° *Quatre discours sur l'instruction publique*, prononcés dans les distributions générales des prix faites par le ministre de l'intérieur, dans le local de l'institut, aux écoles nationales ; 12° *la Rançon de Dugueselin, ou les Mœurs du 12me siècle*, comédie, 1813 ; 13° *Fables*, in-12, 1812 ; 14° *Chant lyrique pour l'inauguration de la statue votée à l'empereur par l'institut ;* 15° *Cantate sur la naissance du roi de Rome ;* 16° *Germanicus*, tragédie en cinq actes, 1816, dont l'unique représentation, destinée peut-être à rouvrir à l'auteur les portes de son pays, devint, par la plus étrange aberration de l'esprit de parti, une véritable tragédie entre les spectateurs. M. Arnault a lu à l'institut des fragmens d'une

tragédie de *Zénobie*, et, au Théâtre-Français, une tragédie intitulée: *les Guelfes et les Gibelins*, qui a été inscrite au répertoire. Plus nouvellement il y a fait recevoir une tragédie de *Lycurgue*. Dans un recueil de poésies intitulé: *l'Hymen et la Naissance*, on trouve cinq pièces de M. Arnault. Il a donné à Bruxelles une nouvelle édition de ses *Fables*, augmentée de deux livres nouveaux, 1815; et, à La Haye, la collection de ses œuvres, qui composeront six volumes in 8°, dont quatre sont publiés. M. Arnault a travaillé à la rédaction de plusieurs ouvrages périodiques, et notamment aux *Veillées des Muses*, en 1797, et au *Mercure*, *en* 1815. La majeure partie des articles de morale, de littérature et de philosophie, insérés dans le journal belge *le Libéral*, de 1816 à 1820, sont également de lui. Il n'a fourni qu'un seul article à la *Minerve*. Il est un des quatre éditeurs de la *Biographie des contemporains*. Il a plusieurs enfans. L'aîné de ses fils, *Lucien-Emile* Arnault, nommé, en 1808, auditeur au conseil-d'état, a organisé et dirigé, pendant cinq ans, l'administration de la province d'Istrie, en Illyrie. De retour en France, en 1813, il fut nommé successivement sous préfet à Châteauroux, et préfet du département de l'Ardèche. Sorti de la carrière administrative, il s'est livré, comme son père, à la culture des lettres; il a fait recevoir au Théâtre-Français, en 1818, une tragédie de *Pertinax*, qu'on est fondé à attribuer à son père, alors proscrit; et, en 1819, une tragédie de *Régulus*, accueillie avec plus de faveur encore, et qui lui appartient tout entière. *Etienne-Pierre* Arnault, frère de *Lucien-Emile*, a suivi la carrière militaire. Il fut brave, comme toute l'armée, et ne serait pas mentionné ici, si un honorable écart, où l'a jeté la piété filiale, lors de la représentation de *Germanicus*, n'avait appelé sur lui l'attention publique.

MÉLANGES.

LE MAGE ET LE FAVORI DU ROI DE PERSE.

HISTOIRE PERSANE.

" Prince, dit Pari-Banou, la Perse a été regardée dans tous les tems comme une nation sage et belliqueuse, où l'on vit fleurir de hautes vertus. Avant que Cyrus l'eût agrandie par ses conquêtes, on y méprisait le luxe et la mollesse. Les jeunes gens y étaient élevés en commun, l'eau, le pain et le cresson suffisaient à leur nourriture. On leur apprenait à monter à cheval, à tirer de l'arc, à supporter toutes les fatigues de la guerre. Les Princes n'étaient point exempts de cette rude éducation, et Cyrus lui-même

en reçut de tels principes de sagesse, que tout le luxe de la cour des Mèdes, où il passa plusieurs années étant encore fort jeune, ne put altérer la simplicité de ses mœurs. Quatre personnages, les plus recommandables de l'empire, étaient chargés de former les rois, qu'on leur confiait à l'âge de quatorze ans; le premier leur enseignait la justice et les préceptes de la religion; le second leur inspirait de l'horreur pour le mensonge: vice odieux, indigne non-seulement des rois, mais de tous les enfans de Dieu, qui ne nous a accordé le privilége de la parole que pour nous mieux découvrir mutuellement le fond de nos cœurs, et cimenter le lien de l'humanité par celui de la confiance; le troisième leur apprenait à triompher de leurs passions, à réprimer leur penchant aux plaisirs, leur fesant comprendre que le joug de la volupté, bien que couvert de fleurs, n'en est pas moins pesant, et qu'un souverain doit être libre au dedans de lui-même, s'il veut commander au dehors avec justice. Enfin il recevait du quatrième des leçons de vaillance. Telle était, Prince, l'éducation que recevaient les monarques de Perse; mais comme la grandeur n'est que trop sujette à se corrompre, et que la vérité n'ose approcher du trône, une louable coutume avait placé près du souverain lui-même, un officier dont l'unique emploi était de lui faire entendre chaque matin ces paroles: " Prince, souviens-toi d'accomplir les devoirs pour lesquels Oromase t'a fait asseoir sur le trône."

" Oromase est le génie, le Dieu bienfesant que cette nation, détournée de la connaissance du vrai Dieu, adorait. Le soleil, les astres, le feu étaient aussi les objets de son culte, confondant ainsi dans son ignorance les bienfaits avec le bienfaiteur, et accordant aux œuvres impuissantes un hommage qui n'appartient qu'à celui qui les a créés. Malgré les erreurs de ce peuple, Dieu avait éclairé d'un rayon de sa sagesse, les législateurs qui firent les belles lois dont je viens de vous parler, et tant qu'elle les observa fidèlement, la Perse demeura florissante; mais une fois amollie par le luxe, elle devint la proie des conquérans, et le théâtre de plusieurs guerres sanglantes, jusqu'à ce que les successeurs de Mahomet l'eussent soumise à leur autorité.

" Vers la fin du règne du premier Darius, fils d'Hystaspe, qui monta sur le trône par l'adresse de son écuyer, il parut à la cour de ce Prince un jeune seigneur nommé, Siramnès, digne par ses vertus des premiers tems de la monarchie. Xerxès, fils de Darius, séduit par les belles qualités de ce jeune Seigneur, l'attacha à sa personne par mille bienfaits, et lui témoigna dès le commencement une amitié si vive, que tous les courtisans en devinrent jaloux; mais Siramnès, au lieu de s'en laisser éblouir, craignit les suites d'une faveur si précipitée, et en ressentit plus de tristesse que de joie. Le Prince lui ayant demandé la cause de sa mélancolie, Siramnès lui répliqua: " Prince, en venant à la cour du Roi votre père, j'étais loin de compter sur les honneurs extraordinaires dont vous daignez me combler; mais

plus j'en reconnais le prix, plus je m'inquiète de les perdre, car ils me font beaucoup d'envieux, et je ne doute pas qu'on ne s'efforce d'altérer les dispositions favorables où vous êtes à mon égard."

"—Ne crains rien, Siramnès, répondit le Prince, je ne prêterai point l'oreille aux discours de la calomnie ; ton mérite t'a seul élevé, toi seul aussi peux t'attirer une disgrâce."

"—Prince, reprit encore Siramnès, si vous cherchez un serviteur zélé, prêt à vous sacrifier sa vie, plus jaloux de votre gloire que de son propre bonheur, Siramnès vous promet d'être ce serviteur ; mais si vous demandez que l'on flatte vos passions, que l'on vous déguise la vérité, que l'on songe plus à vous plaire qu'à vous servir, dussiez-vous le punir de sa hardiesse, Siramnès ne s'y résoudra jamais, et il vous conjure dès ce moment de le laisser verser obscurément son sang pour votre défense, confondu avec les autres guerriers de cet empire."

"Xerxès fut étonné de ces paroles, mais il ne put s'empêcher d'estimer celui qui les prononçait, et il répondit à Siramnès qu'ayant beaucoup de flatteurs, il n'avait besoin que d'un ami, dont il espérait qu'il lui tiendrait toujours lieu. Le Prince et le favori, également satisfaits l'un de l'autre, n'en furent que plus étroitement unis. La nuit même qui suivit cette explication, pendant que Siramnès était plongé dans le sommeil, il lui sembla voir un vieillard vénérable, habillé comme le sont les Mages, et portant sous son bras le Zend-Vesta, livre où Zoroastre écrivit tout ce qui concerne sa religion. Ce vieillard, s'arrêtant gravement au bord du lit de Siramnès, le regarda en silence et pleura sur lui. Alors il parut à Siramnès que, pénétré de respect à la vue de ce personnage, il se leva et se prosterna à ses pieds en lui disant : ' O Mage ! pourquoi pleures-tu sur moi? nul homme n'est plus fortuné que Siramnès, n'est-il pas l'heureux favori d'un grand Prince destiné à régner un jour sur la Perse ?'

" —La faveur et la vertu, répondit le Mage, sont comme ces astres qui ne brillent jamais ensemble dans la même région du ciel.

"—C'est la lâcheté des hommes qui en est cause, repartit Siramnès, la crainte de perdre l'une leur fait sacrifier l'autre. Pour moi, j'ai déclaré courageusement au Prince que je ne trahirais jamais la vérité, et sa grande âme n'en a fait voir aucun ressentiment.

"—Quand la mer est calme, poursuivit le Mage, on entend le chant de l'alcyon qui rase les flots du bout de ses ailes. Quand elle s'enfle et se courrouce, la voix de la tempête anéantit toutes les autres voix. Ainsi les Princes écoutent la raison, lorsqu'aucune passion ne les trouble ; mais, sitôt qu'elles s'éveillent, tout ce qui les contrarie les importune, et, loin d'écouter les conseils, ils puniraient quelquefois ceux qui trouvent le courage de leur en donner. Une pareille épreuve te menace. Résisteras-tu à la colère du Prince? t'exposeras-tu à sa vengeance plutôt que de trahir la vertu ?

"—N'en doute pas, ô Mage, répliqua Siramnès, je l'ai promis

à mon père expirant, je t'en renouvelle le serment à toi-même.

" Il suffit, continua le Mage. Arimanes, le Génie des ténèbres, tourne autour de toi comme un lion dévorant ; mais le grand Oromase, le Dieu de la pure lumière, te défend contre lui. Prends cette ceinture liée de quatre nœuds. Le premier te rappellera qu'il y a des dieux. Le second que la religion est la seule chose nécessaire. Le troisième que Zoroastre est un prophète envoyé du ciel. Le quatrième que l'homme n'est sur la terre que pour faire de bonnes actions."

" Le Mage ouvrant ensuite le Zend-Vesta, fit lire à Siramnès ces paroles, écrites en lettres d'or : " Celui qui fait le bien, et tous ceux qui sont purs, iront dans les demeures de l'abondance qui leur ont été préparées."

" Pendant que Siramnès tenait attentivement ses yeux attachés sur la divine page, un nuage, produit par une vapeur odorante, s'élevant autour de lui, lui déroba la vue du Mage et des caractères ; il s'éveilla, frappé de la singularité de ce songe, et des malheurs qu'il semblait lui présager ; mais à la vue de la mystérieuse ceinture aux quatre nœuds, restée sur le bord de son lit, il ne douta point que ce fût un avertissement céleste, et quittant aussitôt son palais, il se rendit sur un lieu élevé, d'où il vit le soleil lancer ses premiers rayons sur la ville de Persépolis. Alors, se prosternant à l'orient, il l'adora."

" Cependant, Darius, dont l'armée avait été vaincue par les Grecs, furieux de ce revers, préparait contre eux une nouvelle expédition, lorsque la mort le surprit. Le prince Ariamènes était l'aîné des Princes nés avant l'avénement de Darius à la couronne, Xerxès l'était de ceux que lui donna, étant Roi, la fille de Cyrus qu'il avait épousée. Darius, soit qu'il voulût plaire à la nation, qui chérissait encore dans cette Princesse la mémoire de son père, soit qu'il espérât que Xerxès suivrait mieux ses projets hostiles contre les Grecs, le désigna pour son successeur à l'empire. Mais Ariamènes, jaloux de ses droits, ne s'en rapporta pas à la décision d'un père qui lui paraissait injuste, et demanda que leurs prétentions fussent examinées par l'assemblée des Seigneurs. Il quitta la Médie qu'il gouvernait, et partit pour Persépolis, non en Prince révolté, ni avec aucune apparence d'emportement, mais comme un citoyen qui vient paisiblement soumettre sa cause à la justice. Malgré cette modération, à la première nouvelle du départ de son frère, Xerxès, naturellement violent et orgueilleux, s'irritant à la seule pensée qu'on osait lui disputer la possession de ce trône, sur lequel il était déjà assis, ordonna à Siramnès de marcher au devant du Prince, de l'arrêter au milieu de ses gardes, et de le faire mourir comme un rebelle. Effrayé de la colère qui brillait dans les yeux du Roi, Siramnès n'osa rien répliquer et se retira en silence, décidé à s'éloigner de la cour, plutôt que d'exécuter un ordre aussi injuste que cruel. Comme il marchait lentement, les yeux baissés, sa robe s'en-

tr'ouvrit, et il aperçut les nœuds de sa ceinture, dont chacun lui rappelait un devoir.

" Il y a des Dieux, dit-il, et ces Rois si puissans et si redoutables leur sont soumis comme les autres hommes. Ces Dieux ont établi des lois qui nous prescrivent, non-seulement de ne pas faire de mal, mais de faire de bonnes actions. Leur obéirai-je en fuyant lâchement le Monarque irrité? Xerxès manquera-t-il, à mon défaut, de trouver un bras sanguinaire, prêt à servir sa fureur? Au lieu de mettre mes jours à l'abri, rappelons courageusement au Prince, sa miséricorde envers un frère qui en est digne. Xerxès est généreux, peut être à ce moment d'indignation succédera-t-il des sentimens plus doux."

" Ainsi pensa Siramnès, et, retournant auprès du Prince, il se prosterna à ses pieds. Xerxès étonné, lui demanda avec quelqu'anxiété s'il avait déjà accompli ses ordres : car il avait senti se réveiller en lui l'amitié fraternelle, et songeait à révoquer l'arrêt cruel qu'il avait prononcé dans un moment de fureur."

" Sire, répondit Siramnès, j'apporte ma tête aux pieds de votre Majesté, afin qu'elle se venge de la hardiesse des paroles que ma bouche brûle de lui faire entendre ; mais avant de mourir, qu'elle me permette de la supplier de ne point souiller sa gloire par le meurtre d'un frère qui lui était cher autrefois, et qui, sans doute est digne encore de sa tendresse. Le Prince ne vient point, le fer et la flamme à la main, revendiquer un trône dont son illustre père a jugé à propos de disposer en votre faveur. Il vient s'éclaircir de vos droits mutuels, et cette sage conduite mérite que vous vous prêtiez à ses désirs. Vouloir vous assurer la couronne par un crime qui troublerait à jamais le repos de vos jours, n'est-ce pas risquer de faire révolter des sujets encore mal soumis, et de perdre sans retour des droits que le vœu d'un père et l'appui respecté d'une mère, rendront au contraire tout puissans aux yeux de la nation ?

" Ces raisons triomphèrent de la colère du Prince, déjà ébranlé par son propre cœur ; mais il ne déclara point sur l'heure sa pensée, et ordonna à Siramnès d'aller attendre ses nouveaux ordres. Siramnès, inquiet des dispositions du monarque, se disait en lui-même : " Ma vie est dans ses mains, il peut me faire mourir ; mais au grand jour qu'Oromase rassemblera ses enfans, je ne serai point rejeté, et la balance du mal ne l'emportera pas sur celle du bien."

" Tandis qu'il s'affermissait ainsi contre les périls dont il se croyait menacé, Xerxès, dans des dispositions bien différentes, l'ayant fait venir, l'accueillit avec un visage serein, et lui montrant plusieurs objets précieux : " Porte, lui dit-il, ces présens à mon frère, et dis-lui de ma part : Xerxès vous offre maintenant ces dons comme un témoignage d'honneur et de bienveillance ; mais si le jugement de la nation le déclare Roi, il veut que vous soyez la seconde personne de Perse après lui. Cependant il quitte le trône et la

couronne qu'il croyait d'abord posséder légitimement, jusqu'à ce que les Seigneurs aient décidé entre vous."

" Siramnès, pénétré de joie et d'admiration, bénit le Prince et pria les dieux de récompenser sa vertu; puis, il se rendit auprès d'Ariamènes, accompagné de ceux qui portaient les présens de Xerxès. Ariamènes, ayant écouté d'un air calme les paroles de paix dont Siramnès était chargé, répondit qu'il acceptait avec amitié les présens de Xerxès; que le royaume de Perse lui appartenait sans doute par le droit de sa naissance, mais qu'il honorerait toujours ses frères, et Xerxès plus que tous les autres.

" Le jugement ayant été prononcé en faveur de Xerxès, Ariamènes, se levant le premier, alla rendre ses hommages au nouveau Roi, lui plaça lui-même la couronne sur la tête, le conduisit sur le trône, et demeura toujours le plus fidèle de ses sujets. Tout l'empire admira la vertueuse modération de ces jeunes Princes, qui, au lieu de troubler le royaume par des guerres civiles, comme on n'en voit souvent que trop d'exemples, sacrifièrent leur ambition à la paix et à la sainteté des liens du sang. Xerxès, reconnaissant en secret qu'il devait à Siramnès d'avoir conservé à la fois sa vertu et sa puissance, lui dit, dans un moment d'abandon: " O Siramnès, quelque Dieu t'a sans doute inspiré le courage de résister à mes ordres injustes. Qui peut prévoir les suites du crime affreux dont j'ai eu la pensée de me rendre coupable? Heureux le Prince qui possède un ami sûr et fidèle!"

" A peine établi sur le trône, Xerxès s'occupa de venger la honte de Darius, en portant la guerre parmi les Grecs. Siramnès essaya en vain de le détourner d'une entreprise qui lui paraissait injuste.

" Ce n'est point aux Athéniens que vous devez reprocher la défaite du Roi votre père, lui dit-il, c'est aux Dieux mêmes, qui ont voulu réprimer par-là l'ambition d'un Prince que le plus beau royaume de l'univers n'a pu contenter. Craignez d'attirer sur vous leur ressentiment, et n'allez point troubler des peuples plus jaloux de leur liberté que des richesses de toute l'Asie."

" Xerxès supporta impatiemment ces remontrances, et n'en poursuivit pas moins ses projets. Un jour que Siramnès se promenait aux environs de la ville, il avait quitté son riche palanquin pour jouir de la fraîcheur des arbres et des fontaines, il vit venir deux hommes vêtus grossièrement, mais dont la démarche libre et fière, n'annonçait pas des esclaves. Ils étaient accompagnés d'un Perse qui leur servait de guide et d'interprète. Siramnès, ayant envoyé l'un de ses officiers s'informer de ces étrangers, apprit qu'ils étaient Grecs, de la ville de Sparte, et qu'ils se rendaient à la cour de Xerxès. Le jeune favori leur offrit alors l'hospitalité, et les fit monter avec lui dans son palanquin. Arrivés à son palais, des esclaves les conduisirent au bain, et voulurent les révêtir de robes magnifiques qu'ils refusèrent, préférant

leurs méchantes capes de laine, aux habits de soie des Perses. Au sortir du bain Siramnès leur fit servir une collation délicate dans des plats d'or, et lorsqu'ils furent rassasiés, il leur demanda le sujet de leur voyage. L'un d'eux lui déclara alors, par le secours de l'interprète, que les Lacédémoniens, indignés des prétentions de Darius, ayant fait mourir son envoyé, qui leur demandait de sa part la terre et l'eau, leurs Dieux, en punition de ce meurtre, ne leur accordaient plus d'oracles favorables. Les victimes immolées sur leurs autels n'offraient que des présages menaçans, qui annonçaient clairement le courroux des puissances célestes. On jugea qu'il fallait que deux hommes dévoués allassent s'offrir à la vengeance du roi de Perse, en expiation du crime qui s'était commis, et Buris et Spertis, se sacrifiant volontairement au salut de leur patrie, venaient se remettre entre les mains de Xerxès.

" Prince, le favori du Roi demeura interdit à ces paroles, regardant avec admiration, et presque comme des Dieux, ces deux étrangers qui abandonnaient leur patrie et leur famille, pour venir s'exposer, à travers des pays lointains, au ressentiment d'un Prince offensé, afin d'expier un crime qu'ils n'avaient pas commis. Quoiqu'il ne fût pas aussi bien qu'à l'ordinaire dans l'esprit de son maître, à cause de son opposition à la guerre, Siramnès, lui ayant demandé une audience secrète, prépara si bien son cœur à la clémence, et lui fit sentir avec tant d'art qu'un pardon généreux le mettrait beaucoup plus au-dessus de ses ennemis, que la vengeance la plus éclatante, que Xerxès, loin d'user de représailles envers les Lacédémoniens, proposa à Spertis et à Buris, de rester à sa cour, où il les comblerait d'honneurs ; mais les deux étrangers, peu éblouis de ces offres, ne lui demandèrent que la faveur de retourner dans leur pays, ce que le Roi leur accorda. Siramnès, touché de leur vertu, essaya aussi de les retenir, en leur vantant le bonheur de vivre à la cour, où ils jouiraient d'une haute considération. Spertis le regardant d'un air indigné et mêlé de compassion tout à la fois : " On voit bien, lui dit-il, que tu ne connais pas le prix de la liberté. Si tu en avais joui comme nous, tu ne l'échangerais pas pour le royaume de Perse."

" Siramnès les laissa donc partir ; mais il conçut de ce moment une telle admiration pour les Grecs, que les préparatifs de la guerre qui se fesait contr'eux, lui causèrent un véritable chagrin. Lorsque l'armée fut prête à marcher, Xerxès lui montrant avec orgueil cette multitude d'hommes et de chevaux, lui demanda ce qu'il en pensait :

" Sire, lui répondit Siramnès, vous auriez de quoi conquérir toute la terre, que le petit pays de ces hommes qui sont venus de si loin vous apporter leur tête pour expier le crime de leurs concitoyens, saurait s'affranchir de votre puissance. La vertu ne reçoit point de fers."

" Indigné de cette réponse, lorsqu'il n'attendait que des mar-

ques d'admiration, Xerxès entra dans une furieuse colère. " Jusques à quand, s'écria-t-il, audacieux sujet, oseras-tu braver impunément ton maître et abuser de sa patience ? Sache que tout autre que toi paierait de sa tête cette insolente prédiction. Je t'accorde la vie, en faveur de mes anciennes bontés ; mais, ôte de devant mes yeux un téméraire que je ne puis plus souffrir. Va, que les rayons glorieux du soleil ne te retrouvent pas demain dans les murs de Persépolis."

" Siramnès s'inclina en signe d'obéissance, et sortit de la ville avant le jour, n'emportant avec lui que la mystérieuse ceinture, qui fesait toute sa force et sa consolation.

" Je reconnais maintenant, se disait-il en lui-même, que les prédictions du Mage commencent à s'accomplir. Non, la faveur des Princes n'est pas durable, et celui qui ne peut consentir à flatter leurs passions doit les fuir, ou ne s'attendre qu'à des malheurs ; mais n'ai-je pas lu dans le livre sacré ces paroles consolantes : " Celui qui fait le bien, et tous ceux qui sont purs, iront dans les demeures de l'abondance qui leur ont été préparées."

" Le soleil commençait à répandre une extrême chaleur, lorsque Siramnès rencontra un chemin le long duquel on avait planté des arbres touffus. Il s'assit sous leur ombre en rendant grâce à la main bienfaitrice, quelle qu'elle fut, qui avait ainsi préparé un doux asile au voyageur fatigué. " La gloire d'avoir planté un arbre, s'écria-t-il, est préférable à celle d'avoir conquis des provinces. Celle-ci traîne à sa suite la désolation ; l'autre, douce et paisible, embellit la terre au lieu de la dépouiller, et laisse après elle des monumens qui la font bénir pendant des siècles. Quelle reconnaissance ne doit-on pas à ceux dont la charité s'est étendue fort au-delà du tombeau, en s'occupant du bonheur et de la commodité des générations futures ?"

" Après avoir dit ces paroles, Siramnès ferma les yeux et s'abandonna au doux sommeil qui s'emparait de ses paupières. Il passa une partie du jour endormi sous ces arbres. A son réveil, le favori du Roi de Perse vit à quelques pas de lui un chameau blanc comme la neige, couvert d'une housse d'azur, ornée de glands et de franges d'argent. Le chameau, s'approchant de Siramnès, plia les genoux en le regardant d'un air soumis, comme pour l'inviter à monter sur son dos, et le Persan, charmé de la beauté et de la familiarité de cet animal, s'abandonna à sa conduite. Le chameau l'emporta avec une vîtesse qui ne peut être comparée à rien, tellement qu'avant l'aurore suivante, Siramnès se trouva dans la province d'Aderbijan, en Médie, à quelques lieues d'Ecbatane, sur le bord d'un lac environné de rochers. Là le chameau s'arrêta et s'abaissa doucement. Siramnès, comprenant qu'il l'engageait à descendre, sauta légèrement à terre, et l'animal s'éloigna avec la même rapidité, laissant le favori seul, au milieu de ces rochers sauvages ; mais plein de

confiance dans la bonté des dieux, auxquels il croyait devoir cette aventure. Quelques nuages pourprés, mêlés à la blancheur du ciel du côté de l'orient annonçaient aux mortels le lever de l'astre du jour, lorsqu'un Mage, sortant de sa retraite, rencontra Siramnès. Tous deux, en s'apercevant, poussèrent un cri de joie, et volèrent l'un vers l'autre comme deux amis qui se retrouvent, quoiqu'ils se fussent également inconnus; mais Siramnès avait alors devant les yeux ce Mage vénérable qu'il avait vu en songe, et de qui il tenait la ceinture mystérieuse; et de son côté le Mage voyait se réaliser une vision dans laquelle Siramnès lui était apparu. Ils allaient s'en expliquer mutuellement quand le Mage, montrant au favori du roi de Perse, le ciel tout enflammé de pourpre et d'or, et les premiers rayons du soleil perçant majestueusement cette voûte admirable, ils se prosternèrent ensemble et adorèrent le père de la lumière. Ensuite, le Mage prenant le Persan par la main, l'emmena dans une caverne où il vivait éloigné du commerce des hommes. Chemin fesant, Siramnès lui raconta le songe qu'il avait eu, sa disgrâce auprès du Roi, et de quelle manière le chameau l'avait amené dans ces lieux. Le Mage lui répondit: " La protection du ciel n'abandonne jamais celui qui demeure fidèle à la vertu, ô Siramnès! Un soir que, prosterné devant le feu sacré que j'entretiens nuit et jour avec du bois sans tache, je méditais sur l'aveuglement des hommes, qui s'exposent aux tentations d'Arimanes en restant dans un monde corrompu, au lieu de vivre dans la retraite, si favorable à l'innocence, j'entendis une voix qui me parla ainsi: " Orgueilleux Mage, cesse de t'applaudir de ta propre vertu. Les dieux ont des serviteurs fidèles à la cour des Rois, aussi bien que dans la solitude, et voici un jeune Persan prêt à sacrifier sa vie à son devoir. Conseiller du Roi, il n'use de son crédit que pour le porter à faire le bien, et tant que sa voix sera écoutée, Xerxès méritera l'amour et les respects de l'univers; mais lorsque, fatigué enfin d'un joug salutaire, il aura payé ses services par une odieuse ingratitude, on ne verra plus en lui que des malheurs, des folies et des crimes. Oromase prendra soin des enfans de la lumière, et il laissera les autres dans les ténèbres." Ainsi me parla la voix. Tandis que je l'écoutais, je vous vis distinctement, ô Siramnès! avec cette ceinture nouée de quatre nœuds, semblable à celle que nous portons.

" Ils arrivèrent dans l'intérieur de la caverne où demeurait le Mage, la même où Zoroastre avait, dit-on, composé le Zend-Vesta. On y voyait encore des caractères mystérieux et symboliques gravés des mains de cet habile législateur des Perses. Dans le lieu le plus reculé de cette retraite, le Mage avait placé l'autel où brûlait le feu sacré, dont il n'approchait jamais sans s'être couvert la bouche, de peur que son haleine n'en souillât la pureté. Là il vivait d'une vie frugale, ne mangeant

que des fruits et ne buvant que de l'eau. Siramnès, quoiqu'à la fleur de son âge, consentit à partager cette existence paisible et solitaire, préférant les graves entretiens du saint vieillard aux délices de la cour de Perse. Le Mage le chérissait comme son fils. Assis tous deux sur la crête d'un rocher qui dominait l'étendue du lac, le Mage lui racontait comment Oromase, le dieu de la pure lumière, combattait sans cesse Arimanes, le Dieu du mal et des ténèbres. Le premier créa six dieux chargés de présider à la bienveillance, à l'esprit de vérité, à l'équité, à la sagesse, à l'abondance, aux plaisirs innocens. Arimanes, attentif à contrarier les desseins de son rival, leur opposa un pareil nombre favorables aux vices opposés à ces vertus. Oromase créa de nouveau vingt-quatre Dieux bienfesans qu'il renferma dans un œuf pour les soustraire à la malice du Dieu des ténèbres; mais Arimanes en ayant formé aussi vingt-quatre mauvais, ceux-ci percèrent l'œuf d'Oromase, et les biens et les maux, les vices et les vertus se mêlèrent dans l'univers. Toutefois, après un grand nombre d'années, le Dieu des ténèbres sera vaincu, et la terre, gouvernée par le seul Oromase, deviendra le séjour de l'innocence et du bonheur.

" Du sein d'une vie si douce, Siramnès se rappelant la vision que le Mage lui avait rapportée, et craignant pour Xerxès les malheurs dont la voix le menaçait (car, malgré l'ingratitude de ce Prince, il ne pouvait se défendre de l'aimer), sentit le besoin de s'informer de son sort et des suites de son expédition contre les Grecs. Il se rendit à Ecbatane pour apprendre de nouvelles de la guerre. Là, il entendit raconter que Xerxès, à la tête de trois millions de combattans, avait gagné les bords de l'Hellespont, détroit qui sépare l'Asie de l'Europe, et fait construire sur ce bras de mer un pont de bateaux pour le passage de sa nombreuse armée. La mer, comme si elle eût pris parti pour les Grecs, brisa ce pont fragile pendant une tempête, et Xerxès, semblable à un enfant en colère, qui frappe la pierre sur laquelle il est tombé, fit battre de verges les flots de l'Hellespont, et jeter des chaînes de fer dans son sein. Il poussa ensuite la folie jusqu'à écrire au mont Athos, dans la Macédoine une lettre pleine de menaces, afin qu'il respectât sa flotte, celle de Darius s'étant brisée contre ses rochers. A ces actions extravagantes s'en mêlaient aussi de cruelles, car si Xerxès affectait de commander à toute la nature, comme s'il en eût été le maître, il se vengeait sur les hommes de l'impuissance de ses ordres orgueilleux. On ignorait encore à Ecbatane les résultats de la guerre ; mais des bruits sourds, peu favorables à la fortune du Roi, circulaient sourdement. Siramnès, affligé de ces nouvelles, revint auprès du Mage.

" Hélas ! lui dit-il, à travers le récit de tant de folies, d'orgueil et de cruautés, je ne reconnais point le souverain généreux

qui descendit du trône pour écouter paisiblement les réclamations de son frère, ni le cœur magnanime qui ne se vengea des Lacédémoniens que par ses bienfaits. Ah ! sans doute aucun ami n'ose rappeler à elle-même sa raison égarée. Sans doute de perfides flatteurs l'environnent seuls. Que ne puis-je, au prix de mes jours, tenter ce que nul autre n'a le courage d'entreprendre !"

" Il achevait à peine ces mots que le chameau blanc parut à l'entrée de la caverne. " O Mage ! s'écria vivement Siramnès, le ciel m'ordonne de vous quitter, puisqu'il m'envoie de nouveau ce mystérieux conducteur. Peut-être dois-je retourner auprès du Roi. Partout je demeurerai fidèle à la vertu, et si mes conseils ne peuvent rien sur l'esprit d'un monarque superbe, je reviendrai près de vous dans cette solitude, pour y finir mes jours."

" Il dit et s'élance sur le chameau qui l'emporte en peu d'heures loin de la Médie. Ils traversent les plaines fertiles de l'antique Mésopotamie, et cette vaste presqu'île entre le Pont-Euxin et la mer Ionienne, à laquelle on a donné le nom d'Asie-Mineure, contrées délicieuses, entre-coupées de vallées et de montagnes, couvertes de villes florissantes et des ruines célèbres de Troie. Le chameau s'arrêta au bord de l'Hellespont. Siramnès s'approchant du rivage vit le pont de bateaux rompu une seconde fois par la fureur des vagues, et tout près de là une petite barque, dans laquelle une femme, d'un port majestueux et grave, se tenait assise. Cette femme se leva, tendit la main au favori du roi de Perse, et se mit en devoir de lui faire traverser le détroit. Elle portait un miroir attaché sur sa poitrine, et autour de son front se lisait, en gros caractères : *Vérité*. Siramnès reconnut en elle l'un des six dieux d'Oromase, que le Mage lui avait dépeint. Cependant la barque fendait rapidement les flots. Arrivé à l'autre bord, où commence l'Europe, Siramnès découvrit un homme seul, errant sur la grève, avec toutes les marques d'un profond désespoir, et regardant autour de lui comme s'il eût craint quelque funeste poursuite. Sa couronne et son manteau de pourpre, plutôt que ses traits défigurés par la crainte, aidèrent Siramnès à reconnaître Xerxès. Pénétré de douleur, le favori s'élança sur le rivage et s'écria en se prosternant aux pieds du Roi : " O mon Prince ! en quel état retrouvai-je le puissant monarque de l'Asie, le Roi des Rois !"

" Xerxès lui répondit d'un air sombre : Fais-moi traverser cette mer inconstante. Les Grecs me poursuivent, hâte-toi, pêcheur, hâte-toi.

" Xerxès dans son trouble ne reconnaissait point son favori. Siramnès le conduisit dans la barque, et tandis que la Vérité favorisait leur passage, Siramnès, inspiré par elle, osa faire entendre au Roi ce sage discours : " Ouvrez les yeux, Sire, ce n'est point un simple pêcheur qui vous parle, c'est Siramnès que vous avez honoré autrefois de votre confiance, et qui a préféré encourir votre

disgrâce, que de s'en rendre indigne. Conduit par le ciel même dans une retraite paisible, je l'ai quittée avec joie pour venir de nouveau vous exhorter à la vertu. Sire, l'événement a justifié mes prédictions, les dieux se sont tournés contre vous. Profitez de cet avertissement pour redevenir sage. Entourez-vous de conseillers fidèles, et consolez-vous par le bonheur de vos sujets de n'avoir pu vaincre vos ennemis. Ne vous offensez point d'un discours que la vérité elle-même me dicte en ce moment, mais plutôt remerciez les dieux qui l'envoient à votre secours, et en la connaissant, apprenez à l'aimer.

" Xerxès, pendant ce discours, qui blessait cruellement son orgueil, jetait autour de lui des regards farouches, comme s'il eût cherché quelqu'un pour exécuter ses ordres ; mais se voyant seul, il soupira et garda le silence. Le chameau blanc les attendait sur le rivage de l'Asie. Siramnès ayant offert au Roi d'y monter avec lui, Xerxès lui ordonna de le conduire à Sardes. Déjà ils apercevaient les murs et les édifices de cette ville, lorsqu'un capitaine de Xerxès, qui allait avec sa troupe au-devant de ce Prince pour protéger sa retraite, les rencontra. Le Roi, impatient de se venger de la hardiesse de son favori, se vit à peine entre les mains de ses officiers, qu'il leur ordonna de se saisir de Siramnès et de le mettre à mort ; mais le chameau blanc le déroba à cet ordre injuste, en l'emportant avec la vitesse de l'éclair. Depuis ce moment, Xerxès, que ses revers rendirent plus irritable (car c'est l'effet qu'ils produisent sur les méchans), s'abandonna à des vices qui le rendirent si odieux à ses propres sujets, qu'ils lui arrachèrent eux-mêmes la vie. Siramnès ramené par le chameau dans la caverne du Mage, y passa heureusement ses jours dans l'étude et la méditation, composant des poésies qu'il chantait lui-même sur ses rochers solitaires. Le Mage mourut, rassasié de jours. Siramnès lui rendit les honneurs funèbres et continua de demeurer dans la caverne de Zoroastre. Ses vers, que les pâtres des montagnes apprirent à son insu en l'écoutant, obtinrent par la suite une grande célébrité, et ceux-ci sont parvenus jusqu'à nous : " Vous qui aimez la paix et le bonheur, n'allez point le chercher à la cour des Rois. Leur faveur ressemble à un fleuve majestueux qui quelquefois fertilise la campagne, et quelquefois la désole par ses inondations : il n'y a point de sûreté sur ses bords. Ainsi l'amitié d'un grand prince vous élève tout-à-coup au comble de la gloire, les courtisans, le cœur gonflé de rage, se prosternent à vos pieds ; mais si son visage se détourne de vous, la lumière se change en ténèbres, et les adorations en mépris. Heureux qui demeure loin des cours, et n'est aimé que de ses égaux !"

"—Ah ! madame ! s'écria le prince Habig, que cette histoire renferme de belles instructions ! Je reconnais que la faveur la plus signalée qu'un Prince puisse recevoir de Dieu est un ami sûr et

fidèle, et que cette faveur se rencontrerait plus souvent, si nos propres passions ne la repoussaient pas.

"—Prince, répondit Pari-Banou, le ciel vous a doué, dès votre enfance, d'une si grande justesse d'esprit, qu'il suffit de vous faire entrevoir la sagesse pour vous apprendre à la discerner. Malheur à ceux qui corrompraient de si admirables commencemens ! Oui, vous trouverez des conseillers fidèles, parce que vous serez digne de les avoir."

POÈME

COMPOSÉ EN L'HONNEUR D'ABOU'LFAWARES-DILLIR, FILS DE LESCHKER-WAZZ, PAR ABOU'TTHAYYB-ALMOTÉNABBY.

(Traduit de l'arabe par M. Grangeret de la Grange.)

Au mois de *dzou'lhiddjet* de l'année 353, un *Khárédjite* * de la tribu des *Bénou-Kéláb* † apparut dans le *Dhar-Alkoufah*, et annonça à ses concitoyens qu'une partie des habitans de *Koufah* s'était soumise à lui et lui avait juré fidélité. A l'instant les *Bénou-Kéláb* déployèrent leurs étendards, et, commandés par le *Khárédjite*, ils se dirigèrent vers *Koufah* afin de s'en emparer. A cette nouvelle, *Abou'tthayyb-Almoténabby* partit de *Cathawán* lieu situé près de *Koufah*, et ne tarda pas à être rencontré par un détachement de cavalerie. *Abou'tthayyb* l'attaqua aussitôt, et après une heure de combat il le mit en déroute: puis, continuant sa marche dans le *Dhar-Alkoufah*, il arriva par la voie *Albéradjim* au quartier du sultan *Ahmed*, surnommé *Moez-eddolat*. Pendant tout le jour les deux partis entretinrent des correspondances. Le lendemain matin les *Bénou-Kéláb* s'étant présentés de nouveau, un combat violent s'engagea vers la fin du jour. Le *Khárédjite* n'ayant obtenu aucun succès fut forcé de revenir sur ses pas. Bientôt la division s'établit parmi les *Bénou-Kéláb* au sujet du *Khárédjite ;* et plusieurs rompirent leurs engagemens. Le *Khárédjite*, néanmoins, reparut

---

* *Khárédjite* signifie *révolté* ou *rébelle*.

† Les *Bénou-Kéláb*, ou enfans de *Kéláb*, descendaient d'*Adnan* par *Kaïs-Ailan*. Adnan descendait en droite ligne d'Ismaël, fils d'Abraham, qui est le père des Arabes, appelés *Mostarabes*, c'est-à-dire, *naturalisés* ou *entés*. De la tribu des *Bénou-Kéláb* sortirent des princes qui régnèrent à Halep, et dans une grande partie de la Syrie. Voyez Pococke, *Specm. Hist. arab.* pag. 46, et suiv.; voy. aussi la *Chrestomathie arabe* de M. le baron Silvestre de Sacy, t. III, pag. 110 et 111.

après quatre jours, et le combat recommença dans le *Dhar-Alkoufah*. Dans cette affaire le sultan *Dilémite* et un grand nombre des siens furent blessés, mais le nombre des *Bénou-Kéláb* qui restèrent sur la place ou reçurent des blessures, fut encore plus considérable. Un jeune page d'*Abou'tthayyb* eut son cheval percé sous lui d'un coup de lance. Aussitôt *Abou'lhasan Mohammed-ben-Omar* le débarrassa et le fit monter sur un autre cheval. Un page d'*Abou'lhasan* blessa deux chevaux et donna la mort à un cavalier. Les *Bénou-Kéláb* se montrèrent encore le lendemain, et on en vint aux mains auprès de *Dár-Aslam;* un mur séparait les combattans. Beaucoup de *Bénou-Kéláb* tombèrent percés de flèches : le reste prit la fuite et ne se présenta plus pour combattre. Lorsque la nouvelle de la révolte des *Bénou Kéláb* fut arrivée à *Bagdád, Abou'lfawáres-Dillir-ben-Leschker-Wazz*, général persan au service des sultans du *Deilem*, partit accompagné d'une foule de guerriers, et arriva à *Koufáh* après le départ des *Bénou-Kéláb*. A l'instant même il fit porter à *Abou'tthayyb-Almoténabby* des vêtemens magnifiques, faits de la soie la plus précieuse. Touché de ces bienfaits, *Abou'tthayyb* se rendit dans le *Meidán* où se trouvait *Dillir* monté sur un cheval roux et qui était couvert de riches ornemens. *Dillir* s'approcha d'*Abou'tthayyb*, et celui-ci lui récita le poème suivant :

" Comme toi, chacun prétend être doué d'une intelligence saine, et quel est celui qui connaît sa folie ?*

" Certes, plus que tout autre tu es en droit de me censurer, mais tu mérites plus de reproches que celui à qui tu veux en adresser.

" Tu me dis : Non, il n'y a pas d'amant semblable à toi. Je te réponds : Trouve un objet aussi charmant que celui que j'aime, et tu trouveras quelqu'un qui me ressemble.

" Amant passionné, si je parle de belles qui captivent par leur blancheur, je désigne mes épées tranchantes. Si je parle des charmes décevans dont le corps de ces belles est revêtu, je fais allusion au poli éblouissant de mes épées.

" Par ces brunes séduisantes, j'indique mes lances noirâtres. Les victoires de celles-ci sont mes maîtresses, et leurs pointes aiguës m'en procurent la jouissance.

" Périsse le cœur qui ne sait soupirer que pour des dents éclatantes, et pour de beaux yeux noirs.

" Eh quoi ! si une jeune beauté éloigne son amant de sa présence, le prive-t-elle du bonheur ? Si elle le rappelle lorsqu'il se plaint de l'exil, lui accorde-t-elle la félicité ?

" Va, laisse-moi obtenir des honneurs auxquels personne n'est encore parvenu ; la gloire difficile à acquérir est dans les difficultés ;

---

* Le poète, dans les premiers vers de cette pièce, adresse la parole à une femme.

et la gloire vulgaire est dans les circonstances vulgaires.

" Tu veux que la gloire soit achetée à vil prix ! Peut-on prendre le rayon de miel sans que l'abeille blesse de son aiguillon ?

" Lorsque les fiers coursiers se heurtaient les uns contre les autres, déjà, toute effrayée, tu m'annonçais la mort, et cependant tu ignorais qu'elle serait l'issue du combat.

" Non, je n'ai point été trompé si, au risque de mes jours, j'ai acheté les faveurs de *Dillir*, fils de *Leschker-Wazz*.*

" Le choc des lances nous semble plein d'amertume; mais si nous nous rappelons la fortune propice qui accompagne l'émir, alors le choc des lances a pour nous mille douceurs.

" Ah ! si j'eusse pensé que des mouvemens séditieux dussent hâter l'arrivée de l'émir, ma joie se serait accrue dans le désordre toujours croissant.

" Puisse donc la terre des deux *Iráks* donner toujours naissance à des révoltes qui t'appellent pour dissiper par ta présence, ô *Dillir !* l'effroi et la misère qu'elles traînent après elles.

" Lorsque nos lances ne pouvaient percer les cuirasses de l'ennemi, alors ton souvenir glorieux revenait à notre esprit, et il renversait l'ennemi plus sûrement que nos lances ;

" Et nous terrassions ses chevaux par le bruit de ton nom, plus meurtrier que nos flèches pénétrantes.

" Tu n'es venu nous rejoindre qu'après le combat, mais d'avance ta renommée avait dissipé tes ennemis.

" Je n'ai point cessé, avant notre réunion, de désirer franchir, avec mes coursiers, les chemins qui me séparaient de toi.

" Si tu ne fusses point venu te réunir à nous, nous nous serions rendus auprès de toi, animés de nobles sentimens, et plus contens de monter des coursiers rapides que de languir dans le repos.

" Nous nous serions rendus auprès de toi avec des coursiers qui, chaque fois qu'ils rencontrent des bêtes fauves et des pâturages refusent de goûter de ceux-ci avant d'avoir pourvu à nos repas en se précipitant sur celles-là.†

" Il est vrai, j'ai eu de commun avec toi le mérite de l'intention, mais toi tu as eu un double mérite, l'intention de venir, et ton arrivée.

---

* Ce n'est qu'ici que le poète commence à parler de *Dillir ;* par tout ce qui précède il se prépare et prélude, pour ainsi dire, à l'éloge de ce héros. Nous pouvons remarquer dans ce début un exemple de l'art et de l'intérêt que les Arabes savent mettre dans leurs compositions. Dès le premier vers le poète s'empare de notre attention, et il continue à l'exciter par des traits vifs, brillans et pleins d'originalité, jusqu'à ce qu'il la fixe entièrement sur son héros. Cette suspension est un des moyens dont se sert la poésie lyrique pour nous attacher.

† Le texte dit : *et avec des coursiers qui, lorsqu'ils rencontrent des bêtes fauves et des pâturages, refusent de paître dans ceux-ci, à moins que notre marmite n'ait bouilli.* Ces derniers mots n'ont rien que de noble en arabe.

" Celui qui court demander avec instance des pluies abondantes, a bien plus de mérite que celui qui, sans course et sans fatigue, est arrosé de ces mêmes pluies dans sa demeure.

" Je ne suis pas cependant du nombre de ceux dont le cœur prétend brûler d'amour, et qui, pour ne point visiter l'objet de leur tendresse, disent que des occupations pressantes les détournent de ce devoir.

" Les enfans de *Kélâb* ont voulu s'emparer de l'autorité ! Et à qui ont-ils donc laissé le soin de paître les brebis et les chameaux ?

" Mais Dieu, leur maître, a refusé de mettre le pouvoir entre leurs mains, afin que les bêtes fauves n'errassent point en liberté, et que les lézards, misérable pâture de cette tribu, ne fussent point à l'abri de ses poursuites.

" *Dillir* a dirigé contre les enfans de *Kélâb* des coursiers impétueux dont l'encolure hardie s'élève au-dessus des plus hauts palmiers.

" Il a dirigé contre eux des coursiers qui battent la terre avec un pied si dur qu'il peut se passer de sa chaussure de fer.

" Alors se sont enfuis les enfans de *Kélâb* : ils ont voulu retrouver les biens qu'ils avaient laissés derriére eux, et ressaisir par la légèreté de leurs pieds les possessions qui naguère étaient entre leurs mains.

" Ils ont appréhendé de perdre leurs richesses, et déjà ils étaient avilis par la défaite. Eh quoi ! l'avilissement n'est-il pas pire que la perte des richesses ?

" Ils nous ont amené, sans en avoir formé le dessein, un héros magnanime dont les actions devancent les paroles ;

" Un héros généreux qui répare les désastres que la guerre a enfantés, comme la charpie cicatrise les blessures que les lances ont faites.

" Son épée et ses bienfaits ont guéri les maux de tous ceux qui lui ont adressé des plaintes ; il a consolé de leurs pertes les mères dont les enfans ont péri dans les combats.

" Il est tellement modeste que si le soleil, epris de la beauté de ses traits, descendait vers lui par un excès d'amour, il se retirerait à l'ombre pour éviter sa présence.

" *Dillir* est un guerrier intrépide : on dirait que la guerre l'aime éperduement : lorsqu'il lui fait la cour elle le rachète en lui livrant et chevaux et cavaliers.

" Jamais il n'approcha le vin de ses lèvres, il semble qu'il soit las d'en boire. Ses mains ne cessent de répandre des bienfaits ; c'est une soif qu'il ne peut éteindre.

" L'autorité dont est revêtu *Dillir*, et le rang glorieux auquel il est élevé prouvent l'unité de Dieu, et son éternelle justice.

" Tant que *Dillir* agitera son épée, le lion ni ses lionceaux n'auront point de dents pour déchirer leur proie.

" Tant que *Dillir* ouvrira sa main pour verser des bienfaits, personne ne pourra prétendre à

la gloire de faire des actions généreuses.

" *Dillir* est doué de vertus éminentes : jamais on ne verra une pureté parfaite dans ceux qui, à son exemple, n'auront point purifié leurs mains de l'avarice.

" Ah ! puisse le miséricordieux ne jamais retrancher cette souche qu'il a fait naître ! Oui, l'homme vertueux est sorti d'une souche vertueuse."

ROUTE DE COMMERCE

D'ASTRAKHAN À KHIWA ET EN BOUKHARIE, PAR LA MER CASPIENNE ;

Par un Habitant d'Astrakhan, qui a fait ce Voyage.

[Traduction du russe.]

Les négocians qui se rendent d'*Astrakhan* à *Khiwa* et en *Boukharie*, après avoir traversé la mer *Caspienne*, et passé entre l'île de *Koulal* et celle appelée *Sainte*, et le cap de *Caragan*, abordent à la côte sud-est, dans un endroit que les *Turcomans* appellent *Manghichlak*. C'est là qu'on débarque les marchandises destinées pour l'Orient ; c'est aussi là que viennent aboutir les caravanes avec des charges destinées pour *Astrakhan*.

Autrefois les marchandises étaient transportées d'ici par les *Turcomans*, qui venaient camper dans les environs de *Manghichlak*, et qui se chargeaient de les porter à dos de chameaux, à travers la chaîne de montagnes qui borde la mer au sud et à l'est, jusqu'à *Ourganje*,* ville du pays de *Khiwa*. Aujourd'hui les *Turcomans* ne viennent plus camper dans cette contrée, et ils sont remplacés par les *Kirguis*.

Les caravanes mettent un peu plus de vingt jours pour traverser les montagnes, et descendent enfin dans une vallée, où elles se divisent en deux parties. Le chemin dans les montagnes suit un terrain pierreux et presque dépourvu de forêts. On rencontre dans des endroits convenables, quelques puits, creusés par les *Turcomans*, les *Kirguis* ou les voyageurs ; et à moitié chemin on trouve un édifice carré, composé d'un mur d'environ 200 toises de circonférence et de deux toises de hauteur. On n'y entre que par une seule porte ; on ne voit pas d'habitation dans son intérieur, et l'on n'y aperçoit même aucune ruine. Les *Turcomans* appellent cet édifice *Olank*, et racontent qu'il a été construit anciennement par un peuple dont ils ne connaissent pas le nom, et que les pierres avaient été tirées du lac qui baigne le pied de l'édifice. En effet, les bords du lac offrent cette même espèce de pierre dont les murs sont bâtis ; ces bords sont très-escarpés et

* Autrement *Ourguentch*.

très-élevés. Un seul petit sentier conduit au lac, qui est très-profond et toujours calme ; mais il ne nourrit point de poissons. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'eau de ce lac, ainsi que celle de plusieurs puits des environs, ayant de tout tems été salée et amère, est devenue, depuis dix-sept ans, tout-à-fait douce et potable.

Au-delà de cet endroit, à un peu plus d'une journée de distance, on trouve, à gauche de la route, un autre lac, dont la circonférence peut être d'environ 300 toises. Le fond de ce lac est fangeux, les bords entourés de rochers élevés, du haut desquels se précipitent avec bruit plusieurs torrens d'eau amère. Dans le lointain s'élève une montagne, au sommet de laquelle on aperçoit, par un tems serein, un château carré, bâti en pierre. J'ignore ce que son intérieur contient ; mais la tradition du pays rapporte que ce château a été bâti, long-tems avant *Mahomet*, par un certain conquérant *Iscandar*,* autrement nommé *Zoul-Karnaïn* ; que cet *Iscandar*, et un autre conquérant postérieur à celui-ci, appelé *Djamchit*, avaient caché dans ce château des trésors innombrables, dont ils avaient dépouillé les peuples vaincus ; et qu'enfin *Tamerlan* avait eu l'intention de s'emparer de ces trésors, mais en fut empêché on ne sait par quelle raison. De là vient peut-être le nom singulier de *Birsa-Kilmass*, que porte ce château, et qui veut dire : *il est allé, et il s'est perdu ;* ou bien : *il ira, et ne reviendra plus.*

On trouve dans les montagnes des chevaux sauvages, des buffles, des renards qu'on appelle *karantchaks*, et des lièvres. Les chevaux s'approchent quelquefois, en bondissant, tout près des caravanes ; ils sont plus petits que nos chevaux. La mer produit des coraux le long de la côte de *Manghichlak*.

Lorsqu'on descend dans la plaine, l'on voit, dans un enfoncement entouré de collines, le lac d'*Oï-Bogour*, qui n'a paru que depuis une vingtaine d'années. Il est profond, et il a environ 400 toises de circonférence ; l'eau en est douce, et nourrit beaucoup de poissons de l'espèce de ceux qu'on trouve dans la mer Caspienne ; ce qui a fait croire aux *Turcomans* que le lac avait une communication souterraine avec cette mer. Mais, comme la mer d'*Aral* produit absolument les mêmes poissons que la *Caspienne*, il est bien plus probable que ceux du lac d'*Oï-Bogour* y sont amenés par les eaux du fleuve *Amou*,* qui communique par un canal avec la mer d'*Aral*. Au printems, lors du débordement de ce fleuve, un de ses bras, qui dérive du canal, se joint avec le lac d'*Oï-Bogour* ; tandis qu'un autre bras, en coulant du côté opposé, c'est-à-dire, vers le sud-ouest, arrive tous les ans tout près de la mer *Caspienne*.

C'est à un tremblement de terre qu'il faut, sans doute, attribuer l'apparition spontanée du lac d'*Oï-Bogour*. Les montagnes

* C'est évidemment Alexandre-le-Grand.

* *Amou-Daria*, l'ancien *Oxus*.

des environs ont plusieurs cavités, qu'on reconnaît à un bruit sourd qui se fait entendre lorsqu'on frappe fort la surface de la terre : on raconte qu'une caravane a été ensevelie dans une de ces cavités d'une profondeur immense. On voit sur la côte de *Manghichlak* une montagne appelée *Abitché*, qui vomit continuellement une fumée de souffre ; les pierres qui entourent le cratère sont toutes noires.

En général, les montagnes de ces pays sont presque toujours couvertes de brouillard ; le soleil ne les éclaire jamais long-tems de suite. Les pluies y sont assez fréquentes.

Le chemin depuis le pied des montagnes jusqu'à *Ourganje* est très-uni ; le pays est boisé, et l'espèce de bois qu'on voit le plus souvent est celle qu'on appelle *Saksaoul* ; c'est un arbre élevé d'environ trois toises ; il est couvert de beaucoup de branches, et il est si dur que c'est avec peine qu'on le fend avec une hache ; jeté dans l'eau, il tombe au fond ; mais avec tout cela il est assez cassant. On trouve dans les forêts plusieurs animaux sauvages, et même des lions.

Les *Turcomans* campent ordinairement vers la côte orientale de la mer *Caspienne ;* ils sont limitrophes avec le pays de *Khiwa*, et vivent en bonne harmonie avec les habitans de ce pays ; quelques-uns d'entre eux servent même le *khan* de *Khiwa*. Les *Turcomans* sont peu hospitaliers, et vivent de brigandages ; ils sont tous pasteurs, et s'occupent aussi un peu d'agriculture ; mais ils détestent le commerce. Il faut observer cependant qu'ils fesaient autrefois un assez grand commerce d'esclaves avec *Khiwa*, en enlevant des Persans et des pêcheurs de l'embouchure de l'*Emba*, qui, jusqu'à présent même, ne sont pas tout-à-fait à l'abri de leurs courses. Les caravanes qui se rendaient de *Boukharie* à *Manghichlak* ont souvent été pillées par les *Turcomans*, aidés par les habitans mêmes de *Khiwa*. Ces brigandages sont cause que depuis quelque tems les marchands de *Boukharie* fréquentent peu cette route, et se rendent de préférence à *Orenbourg*, et en partie au poste de *Sorotchikow*.

Les *Kirguis*, qui remplacent, ainsi qu'il a été dit plus haut, les *Turcomans* dans le transport des caravanes à travers les montagnes, sont tout aussi grossiers et pillards. C'est un peuple pasteur, qui s'occupe aussi en partie de chasse, de la fabrication de feutres et d'autres ouvrages grossiers.

Les *Turcomans* et les *Kirguis*, si l'on en excepte ceux qui se sont faits sujets russes, n'ont presque aucune espèce de gouvernement ; les premiers ont à la vérité leurs chefs, et les derniers leurs *khans* ; mais ils ne leur obéissent en aucune manière. Les *Kirguis* craignent les habitans de *Khiwa*. Ils sont généralement tous mahométans ; ils ont appris des *Turcomans* à vexer les commerçans, en exigeant d'eux des droits de passage, payés en marchandises. Les peuples asiatiques cherchent à se soustraire à ces vexations, en formant des liaisons parmi les principaux *Kirguis ;* en quoi ils sont favorisés comme co-religionnaires.

Ces brigands commencent même, depuis quelque tems, à exercer leurs rapines sur mer, où ils paraissent dans des barques enlevées aux commerçans russes; d'après leur modèle, ils en ont construit quelques-unes chez eux. Avec ces barques, qu'ils ont le soin de bien armer, ils attaquent même les gros bâtimens marchands. Au reste, leur flotte, jusqu'à présent, ne consiste qu'en cinq bâtimens.

Depuis le lac d'*Oï-Bogour* jusqu'à *Ourganje*, les caravanes n'ont que cinq jours de marche. *Ourganje* est une place assez importante, parce que c'est là que se réunissent les caravanes de *Boukharie* et de *Khiwa*, pour faire route en Russie, en Perse et en Turquie.

A gauche de *Khiwa*, sur le bord oriental de la mer d'*Aral*, habitent les *Caracalpaks*, peuple nomade, mais plus doux que les *Turcomans* et les *Kirguis*. Ce peuple est pasteur et agricole. Il avait autrefois un *khan*, auquel il obéissait cependant très-peu. Dans la suite une partie de cette horde a reconnu la souveraineté de la Russie, une autre partie est tributaire de *Khiwa*.

D'*Ourganje*, les caravanes de *Khiwa* se rendent à *Khiwa*, capitale de tout le pays, qui n'en est éloignée que de 70 *werstes*. Quant aux caravanes des *Boukhares*, elles continuent leur route jusqu'à *Eldjik*, première ville de *Boukharie*; les marchandises de peu de poids y sont transportées par terre en trois jours; mais les gros ballots remontent le fleuve *Amou* sur de mauvaises barques, tirées par des chevaux, parce qu'on ne connaît dans ce pays ni rames ni voiles. Ces derniers mettent sept jours, et même davantage, pour arriver d'*Ourganje* à *Eldjik*.

LETTRE DE M. ALPHONSE DE LAMARTINE

À M. CASIMIR DELAVIGNE, QUI LUI AVAIT ENVOYÉ SON ÉCOLE DES VIEILLARDS. PARIS 1824, 18mo.

Au milieu d'une invasion de Barbares, qui font violence aux Muses, dont ils ne sauraient obtenir les faveurs, à côté de ces auteurs malgré Minerve, qui prennent l'emphase et l'obscurité pour la poésie, et l'exagération pour le sentiment, s'est élevé un jeune poëte, l'espoir de notre Parnasse moderne, qui pense que les Grâces doivent sacrifier à la Raison, et la Raison aux Grâces. L'alliance de ces divinités, qu'il a fait constamment présider à ses chants, est la première cause des succès prodigieux qu'il a obtenus. Il ne faut point désespérer entièrement des lettres, tant que nous verrons le vrai mérite obtenir un triomphe aussi éclatant, au milieu des folles acclamations qu'arrache la médiocrité à la sottise. On ne prétendra pas sans doute, malgré les efforts de quelques critiques d'o-

pinions différentes, dont la louange ou le blâme sont également injurieux, que les succès de M. Casimir Delavigne soient dus à l'esprit de parti : les vœux et les regrets de la liberté sont bien plus purs dans ses chants que ne le sont, dans ceux de quelques-uns de ses adversaires, le triomphe et les espérances des partisans du despotisme. M. de Lamartine paraîtrait-il en douter? Sa *Lettre* le ferait penser. Il voulait remercier l'auteur de l'envoi de sa dernière comédie, et voilà qu'il lui fait presque un sermon. " Ne prêtons point, dit-il :

Ne prêtons point la lyre à ces tristes combats.
Laissons d'un siècle vain l'importune sagesse
Soulever ces rochers qui retombent sans cesse.
Dans la coupe d'Hébé ne versons point de fiel ;
Ne mêlons pas la voix de ces filles du Ciel,
Ne mêlons pas les sons des lyres profanées
Aux cris des passions de nos jours déchaînées.

Regardons cette expression éloquente d'un sentiment bien louable sans doute, comme l'épanchement d'un cœur noble dans celui d'un émule, d'un ami, qu'il a jugé digne de le comprendre, et non comme le conseil direct d'une fausse prudence au talent qui s'égare ; la liberté que célèbre Casimir Delavigne dans ses vers, est celle sans laquelle il n'y a plus chez une nation de bonheur ni de gloire ; c'est celle qui est l'âme du génie, et M. de Lamartine, s'il pouvait la méconnaître, verrait bientôt ses lauriers se flétrir. Ce point de vue, sous lequel nous avons été entraînés comme malgré nous à envisager la *Lettre* que nous annonçons, nous a empêchés de l'examiner sous le rapport littéraire ; hâtons-nous de dire qu'elle est, dans plusieurs parties, digne de son auteur et de celui auquel il l'adresse ; on y remarque même plus de clarté, plus de précision que dans les autres ouvrages de M. de Lamartine, auquel, néanmoins, nous reprocherons encore quelques légères incorrections, telle que sa *page blanche :* loin de rendre l'idée qu'il a voulu présenter, cette expression offre un sens qui peut prêter à la plaisanterie.

ÉPITRE À M. A. DE LAMARTINE ; PAR M. CASIMIR DELAVIGNE.

Combien d'obligations ne doit pas avoir M. Casimir Delavigne à M. de Lamartine ! Ce dernier, en descendant des hauteurs accoutumées où sa muse ambitieuse semble se complaire, et en se plaçant pour un moment sur le terrain où brille son heureux rival, vient de provoquer lui-même une comparaison qui ne doit plus laisser douteuse la question de prééminence entre ces deux poètes ; et M. Casimir Delavigne peut dire à M. de Lamartine, comme Gusman à Zamore, dans *l'Alzire* de Voltaire :

Des dieux que nous servons connais la différence.

L'auteur des *Méditations*, con-

fondant l'usage avec l'abus, avait dit à l'auteur des *Messéniennes*, en parlant de la *liberté :*

De son bonnet sanglant ta main l'a décoiffée.

Celui-ci répond, avec toute l'énergie que peut donner la cause sacrée qu'il défend :

A son front virginal ma main n'a pas ôté
Le bonnet phrygien, qu'il n'a jamais porté.
Pourquoi donc, trop séduit d'une fausse apparence,
Nommer la liberté quand tu peins la licence?
Eh! que répondrais-tu, si quelque noir censeur,
Trompé par tes accords, et sourd à leur douceur,
Dans la vierge immortelle à qui tu rends hommage,
Voulait voir cet esprit d'imposture et de rage,
Qui sur les bancs dorés d'un concile romain
Présida, dans Constance, un brandon à la main ;
De Jean Hus, en priant, signa l'arrêt barbare,
Au front d'un Alexandre égare la tiare ;
Qui, le doigt sur la bouche, au fond du Louvre assis,
Attisait les complots que soufflait Médicis,
Et poussait Charles-Neuf, quand ses mains frénétiques
Frappaient d'un plomb dévot des sujets hérétiques;
Qui, se signant le front, l'air contrit, l'œil fervent,
Pour immoler Henri, s'échappait d'un couvent ;
Dont partout, aujourd'hui, la tortueuse audace
Se mêle, en habit court, aux nouveaux fils d'Ignace ;
Qui prêche sous le frac, rampe sous le surplis,
Cache son embonpoint sous sa robe à longs plis,
Malgré ses trois mentons, vante ses abstinences,
Se glisse incognito de la chaire aux finances,
Résigné, s'il le faut, à sauter du saint lieu
Dans le fauteuil royal où s'assit Richelieu?

Plus loin, fesant marcher ensemble la véritable *religion* et la vraie liberté, le poëte les peint ainsi toutes deux :

L'une, le front paré des palmes du martyre,
Présente l'espérance aux humains qu'elle attire ;
Clémente, elle pardonne avec Guise expirant,
Embrase Fénélon d'un amour tolérant,
Guide Vincent-de-Paul, ensevelit Voltaire ;
Brûle de chastes feux ces anges de la terre,
Qui, sans faste et sans crainte, à la mort vont s'offrir
Pour sauver un malade ou l'aider à mourir.
L'autre, le casque en tête et le pied sur des chaînes,
Sourit à Miltiade, inspire Démosthènes,
Joue avec le laurier cueilli par Washington,
Et l'offre aux dignes fils des Grecs de Marathon,
Libres s'ils sont vainqueurs, et libres s'ils périssent,
Qu'un poëte secourt et que des rois trahissent.

Nous nous sommes sentis entraînés à citer dans leur intégrité ces deux morceaux, où brillent au plus haut degré la force de raisonnement et la noblesse de diction qui constituent la véritable poésie. Pour signaler tout ce qui est bien dans cette *Epître*, il aurait fallu la transcrire tout entière, si nous avions pu penser qu'elle fût restée inconnue à quelqu'un de nos lecteurs. E. Hereau.

LA BALANCE MORALE.

CONTE.

Vous me demandez, jeune Hortense, quel rêve j'ai fait cette nuit? Si je me piquais de galanterie, je saisirais avidement cette occasion favorable pour vous débiter quelques fadeurs. Je vous dirais en prose rimée que je prendrais pour de bons vers :

Cette nuit dans les bois de Gnide,
Soudain je me vois transporté;
A mes pas errans et sans guide
La lune prêtait sa clarté.

Dans le fond d'un petit bocage
Un enfant, plus beau que le jour,
Se présente sur mon passage,
En me disant: Je suis l'Amour.

Moi, qui de cet enfant perfide
Ai souvent entendu parler,
Sur lui je jette un œil timide,
Je tremble, et je me sens brûler.

Du dieu redoutant la puissance
Je fuis, je prends un long détour;
Mais en fuyant je trouve Hortense :
On ne peut éviter l'Amour!

Voilà ce que vous dirait peut-être un de nos faiseurs de madrigaux. Pour moi qui, tout en fesant des contes, aime pourtant à dire la vérité, je vous avouerai franchement que si j'ai rêvé cette nuit, ce n'est point à vous.

Je venais de lire le bon Homère, et j'en étais précisément à l'endroit où il nous montre Jupiter tenant la balance des destinées et pesant les Grecs et les Troyens, pauvres gens qu'il devait trouver bien légers. En effet, de quel poids pouvaient être, pour le maître des dieux, pour le père de la sagesse, deux petits peuples qui s'égorgaient depuis près de dix ans pour une coquette? Cette balance reste quelque tems dans mon esprit, et je me souviens tout-à-coup de ce passage de la Bible où il est dit que Dieu pesa le roi Balthasar dans sa balance, et le trouva trop léger. Il entre alors dans ma tête une idée fort extravagante, je l'avoue, et je n'en rougis pas; le plus sage a ses momens de folie, et je ne suis pas plus sage qu'un autre. " Lancé dans le monde, me dis-je, sans expérience et sans guide, je cours le risque d'être souvent dupe des autres et de moi-même. Je ne suis pas assez habile dans la connaissance du cœur humain, pour juger les hommes autrement que par leurs manières et leur langage. Cette science, dit-on, nous est donnée par l'expérience : j'en doute, et l'expérience est un maître qu'il faut payer souvent bien cher pour des leçons qu'on n'écoute pas. Que je serais heureux si je possédais une balance qui me fît apprécier sur-le-champ et sans peine et les hommes et les choses!"

Souvent quand notre esprit sommeille,
Les rêves légers de la nuit
De tous nos pensers de la veille
Ne sont que la suite ou le fruit.
Je m'endors. Du sein d'un nuage
Descend une divinité;
De la candeur elle est l'image.
A son sourire, à son langage,
Je reconnais la Vérité.

Elle s'avance majestueusement vers moi, remet une balance entre mes mains, et me dit : " Que tes vœux soient accomplis! je t'ap-

porte ce que tu désires ; cette balance est mon ouvrage : puisse-t-elle te rendre plus sage et plus heureux !"

A ces mots la déesse disparaît, en me laissant une grande quantité de poids différens de formes, de couleur, de pesanteur et de volume. Chacun de ces poids porte une étiquette, sur laquelle je lis distinctement le nom de l'objet qu'il représente.

Je veux faire sur-le-champ l'essai du merveilleux instrument qui m'est confié.

Je pèse d'abord la richesse :
Des biens voilà le plus fêté,
Dis-je ; bien plus que la sagesse,
Que les talens et la beauté,
Le monde adore l'infidelle ;
Et l'homme soumis à ses lois,
Se trouve bien léger sans elle,
Et par elle acquiert bien du poids.
Voyons donc quelle est sa puissance.
Un grain mis de l'autre côté
Fit bientôt pencher la balance,
C'était la *médiocrité*.

Tout-à-coup un superbe diamant a frappé mes regards ; sur sa surface polie je vois le nom de la gloire écrit en lettres d'or. Quel éclat ! qu'il est brillant ! comme il pèse ! Ah ! sans doute ce poids-là doit l'emporter sur tous les autres.

Je le pose dans ma balance ;
Mais quel étonnement ! soudain
Un poids fort mince en apparence
Est entré dans l'autre bassin,
Pour soutenir la concurrence.
Ce diamant si précieux
Qui de la gloire offrait l'image
S'évapore, et comme un nuage
Monte et disparaît à mes yeux.
L'humble poids a gardé sa place,
Et je vois que la Vérité
Avait écrit sur la surface :
Obscurité !

Dès ce moment je commence à connaître la valeur du trésor que je possède : ma balance n'est-elle pas d'accord avec les plus grands philosophes ? Presque tous n'ont-ils pas écrit contre la gloire, même ceux qui n'écrivaient que dans l'espoir de l'obtenir ? Presque tous n'ont-ils pas écrit contre les riches, même ceux qui vivaient dans l'opulence, et ne se refusaient aucune des jouissances du luxe ? Oui, ma balance est celle de la vérité même. Je veux mettre à profit cet admirable présent : quel effet cet instrument merveilleux produira dans la capitale ! Partons, volons.

Ce projet à peine formé est aussitôt exécuté ; en rêvant on fait beaucoup de chemin en peu de tems et à peu de frais, et dans une minute je me vois transporté à Paris. Je vous avouerai que je croyais y faire fortune ; que chacun riches, pauvres, grands ou petits, curieux de connaître et surtout de faire connaître son mérite, viendrait se placer dans ma balance.

Le cœur tout rempli d'espérance,
Je vais d'un pas précipité
Vers cette promenade immense,
Où mille ormeaux pendant l'été,
Déployant leur sombre feuillage,
Prêtent le frais de leur ombrage
A la laideur, à la beauté,
Au savoir comme à l'ignorance,
Au mérite sans vanité,
A la pédantesque importance,
Au ridicule, à l'insolence,
Aux haillons de la pauvreté
Comme au luxe de l'opulence ;
Où l'on voit la fatuité,
Errant d'un air de nonchalance,
Avec un sourire affecté,
Jeter sur la simplicité
Le coup-d'œil de la suffisance ;
Où, le soir, avec indolence,
Tout Paris vient se coudoyer,
Voir, se montrer, et s'ennuyer ;
Bref, dans ce séjour qu'on appelle

Du nom que la fable a donné
A cet asile fortuné
Où des héros l'ombre immortelle
Se promène éternellement
Sous une verdure éternelle.
Je m'établis commodément
Auprès d'un *peseur* mon confrère :
Qui ne peut être mon rival,
Car, moi je pèse le moral,
Et cet ignorant, au quintal,
Pour six sous pèse la matière.

J'appelle à haute voix tous les curieux : " Venez, venez, gens de tous les états, de tous les rangs, de tous les âges ; venez essayer la plus admirable de toutes les balances, la balance de la vérité. Ce n'est pas le corps que je pèse, c'est l'esprit, c'est l'âme, c'est la valeur réelle des hommes et des choses. Venez donc, accourez ; il ne tient qu'à vous de savoir dans un instant ce que vous valez."

A ces mots, je vois circuler autour de moi une foule de badauds, tant de Paris que des provinces. Les uns me regardent d'un air ébahi, les autres se moquent de moi. " Diable ! dit-on, voilà une balance d'une espèce toute nouvelle. Cet homme-là mérite un brevet d'invention, ou une bonne place.... aux petites-Maisons."

Cependant deux jeunes élégans qui se donnent le bras, s'approchent de moi, regardent ma balance d'un air goguenard, et me demandent si je veux bien les peser. L'un est un esprit très-profond ; il médite sans cesse quelque révolution dans le costume du jour ; il vient même d'inventer une nouvelle forme pour les chapeaux, que tout Paris ne manquera certainement pas d'adopter.

L'ami de ce grand personnage
Est un autre fat très-plaisant,
Toujours parlant, gesticulant,
Au théâtre fesant tapage.
Sifflant des vers qu'il n'entend pas,
Homme à grands mots, à grand fracas ;
Petit échappé de collége
Qu'il faudrait mettre à *Charenton*,
Qui vous blâme ou qui vous protége,
Voulant partout donner le ton ;
Qui, dans son étroite cervelle,
Pense qu'une pièce nouvelle
Va tomber s'il ne l'applaudit,
Et dont la vanité frivole
Croit qu'il suffit de sa parole
Pour mettre un auteur en crédit.
De tous côtés on se rassemble
Pour voir ce spectacle étonnant.
Je place mes deux fats ensemble,
Et je leur donne pour pendant
Un petit sac rempli de vent.
Déjà la foule rit d'avance,
Elle a raison, car dans l'instant
Le sac emporte la balance.

Quelle honte pour les deux amis ! ils se sauvent bien vite sans me payer. Les spectateurs font entendre de nouveaux éclats de rire.

De ce transport qui les anime
Je ris aussi de mon côté,
Car je vois bien à leur gaîté
Que chacun d'eux en vérité
Croit peser autant qu'il s'estime.

Mais leur tour viendra ; peut-être ne riront-ils pas toujours. Cependant cet exemple intimide pendant quelques minutes les amateurs. Ils craignent que cette balance ne soit un jeu et ne donne à rire à leurs dépens. Mais, grâces aux prétentions humaines, je ne reste pas long-tems les bras croisés.

Je vois bientôt arriver, dans un magnifique équipage, un de ces hommes qui n'avaient rien à perdre avant la révolution, et qui se sont emparés de tout ce qu'on leur a laissé prendre, un de ces habiles calculateurs de circonstance, à qui la bassesse de leur âme a révélé le secret de la *pierre philosophale*.

qui regardent un bouleversement comme une spéculation ; qui, éloignés du combat, attendent, comme l'écuyer de *Don Quichotte*, le moment de dépouiller les morts, qui s'engraissent avec des pleurs, bâtissent avec des ruines, se parent avec des habits qui n'ont point été faits pour leur taille ; et qui enfin, ne pouvant se donner l'air d'un honnête homme, se donnent des airs de grands seigneurs. Il est surpris, à l'aspect de cette multitude qui m'environne, et qui s'accroît à chaque instant ; il demande pourquoi j'attire tant de monde autour de moi ? On lui montre ma balance ; on lui en explique, tant bien que mal, les propriétés. Il prend envie à notre Crésus de faire voir à tous les yeux ce qu'il vaut.

Il vient d'un air d'impertinence
Qu'il prend pour de la dignité,
Dans cette divine balance
Etaler sa rotondité.
Sur son front la vanité brille.
Il a raison d'être content,
Car sur son poids, au même instant
Il peut lire distinctement :
Mascarille !

Des huées se font entendre de tous côtés : mon financier est furieux ; il ordonne *à ses gens* de mettre ma balance en pièces. Je m'avance vers lui, et je lui dis pour calmer sa colère :

Laissez, monsieur, ces bonnes gens
Se moquer de vous et des vôtres ;
S'ils s'amusent à vos dépens,
Ils vous donnent depuis long-tems
De quoi rire aux dépens des autres.

Tandis que je tenais ce discours, un bon vieillard en cheveux blancs se fait distinguer au milieu de la foule ; sa présence imprime le respect. On se range sur son passage, et on le laisse arriver jusqu'à moi.

La main du malheur et de l'âge
A beau sillonner son visage,
On y voit cette dignité,
Cette douce sérénité
Qui toujours brille au front du sage.
Tandis que le ciel en courroux
Grondait et tonnait contre nous,
Cet homme aux tyrans de la terre,
Ne vendit point son caractère,
Et, dans sa noble pauvreté,
Sur notre sort trop mérité
Ne sut que gémir et se taire.

Je l'appelle ; il vient en souriant ; il croit que ma balance n'est qu'une invention ingénieuse, qu'une plaisanterie agréable à laquelle il faut se prêter de bonne grâce. Je le fais entrer dans un des bassins, et je place dans l'autre un petit globe du cristal le plus pur, le plus brillant, et dont un léger souffle ternirait la surface.

Ce poids à mon œil satisfait
Des deux bassins de ma balance
Offre l'équilibre parfait.
Hélas ! monsieur, lui dis-je, en France,
Vous ne pesez guère aujourd'hui,
Et depuis Paris jusqu'à Rome
Ce que l'on prise dans un homme,
Vous le savez, ce n'est pas lui ;
Sur ce petit globe de verre
Sont écrits, par la Vérité,
Deux mots qui seuls ne pèsent guère :
Honneur et probité !

Bientôt je vois arriver une foule de poètes ; leur nombre est prodigieux : ils se pressent, s'agitent, se tourmentent, se heurtent, se renversent ; c'est à qui arrivera le premier. Ils m'entourent de chansons, me couvrent de madrigaux.

L'un me montre ses tragédies,
L'autre un recueil de comédies
Qu'il fait jouer incognito.
Partout je ne vois qu'élégies,

Que poëmes in-octavo,
Bardés, comme c'est l'ordinaire,
D'un beau discours préliminaire
Et de notes, où des auteurs
Longuement le savoir m'explique
Que Rome fut en république
Avant d'avoir des empereurs ;
Que César était un grand homme,
Que Scipion était de Rome ;
Qu'il combattit contre Annibal,
De Carthage grand général.
Je pèse une énorme liasse
De tous ces chefs-d'œuvre divers
Pauvres aspirans au Parnasse !
Une seule épître d'Horace
A plus de poids que tous vos vers.

Qui pourrait peindre le dépit et la fureur de tous ces pauvres poètes ? Ils m'accablent d'outrages : je me vois sur le point d'être lapidé : de quoi suis-je coupable cependant ? Est-ce ma faute à moi s'ils ne pèsent pas davantage ? que venaient-ils faire dans ma balance ? J'écoute leurs injures avec ce calme qui convient au rôle que je joue, et dont je commence à sentir l'importance :

Je pèse la *métromanie*,
Cette incurable maladie
Dont je suis atteint quelquefois.
Et je trouve que la folie
Est à-peu-près du même poids.

Bientôt le hasard m'envoie un moyen de consoler tous ces amours-propres irrités.

Je vois arriver un pédant
D'une figure assez grotesque ;
C'est un critique sans talent
Qui de son style pédantesque
Remplit un journal assommant.
Dans cette balance magique
Il se place en triomphateur,
Et voit bientôt qu'un sot critique
Pèse encor moins qu'un sot auteur.

Après lui arrive une femme dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté ; la toilette la plus élégante et la plus recherchée augmente encore ses charmes. On la prendrait pour Vénus, si son char était escorté par les Jeux, les Ris, les Grâces et les Amours, au lieu de l'être par une douzaine de fats qui bourdonnent autour d'elle : elle est belle, mais elle n'est pas autre chose.

Sa tête est sans cesse occupée
De s'embellir, de se parer ;
Elle-même elle est la poupée
Qu'elle se plaît à décorer.
Avec un air de nonchalance
Elle s'assied dans ma balance,
Et me dit d'un ton affecté :
Eh bien ! pesé-je quelque chose ?—
Madame en a-t-elle douté ?
Lui répondis-je ; en vérité,
Vous êtes du poids d'une rose.

Elle sort de la balance en jetant sur moi le plus aimable regard : c'est charmant, me dit-elle, je suis enchantée de cette balance ; elle est d'une justesse parfaite.

Cette jeune beauté, dont l'amour-propre est si facile à contenter, est remplacée par un homme d'une trentaine d'années tout au plus. C'est ce qu'on peut appeler un enfant gâté du sort et de la nature ; agrémens, fortune, figure, il possède tout ce qui séduit.

J'entends ces fleurs qu'un rien détruit,
Qui, faites pour orner le monde,
Sans un cœur pur qui les féconde,
Brillent, mais donnent peu de fruit.

Il s'approche de moi, et me tient ce langage : "Je suis jeune encore, comme vous voyez ; je cherche partout le plaisir, et je ne fais que l'effleurer. J'ai une belle fortune, une bonne table ; ainsi vous

devez croire que je ne manque pas d'amis. Partout on me vante comme un modèle de bon goût et d'esprit, même lorsqu'il m'échappe une sottise. Je ne suis pas maltraité par les femmes, et je vous dirai, en toute confidence, que j'ai peu trouvé de cruelles. Cependant, Monsieur, avec tant d'avantages, malgré tant de succès brillans, je ne suis point heureux. Je suis dégoûté de la vie, avant d'en avoir connu le prix. Enseignez-moi donc, vous le pouvez, quelle est la juste valeur de ce qu'on nomme dans le monde plaisirs."

Il dit; et soudain mes balances
Pèsent les vaines jouissances
De l'orgueil, de l'oisiveté,
Ces plaisirs dont les apparences
Sont loin de la réalité;
Plaisirs trompeurs, plaisirs factices
Où pour rien le cœur est compté,
Et qui souvent naissent des vices.
Un poids mis de l'autre côté,
Montre sa surface dorée,
De mille couleurs bigarrée
Par la main de la Vérité.
Alors je dis: Voici l'emblème
Des plaisirs de la vanité;
Lisez, Monsieur, c'est l'*ennui même*,
Sous les couleurs de la gaîté.

A ce jeune et triste désœuvré succède un bon habitant de village, un de ces hommes qui ont conservé toute la simplicité de leurs premiers pères. Il était là depuis long-tems; il me regardait avec un étonnement comique, il ne cessait de crier au miracle. "Morbleu, me dit-il, je voudrais bien essayer à mon tour votre balance. Je sors de mon village pour la première fois de ma vie; je ne suis pas bien riche, mais je travaille, et j'ai le nécessaire; c'est tout ce qu'il faut, je pense. Je n'ai qu'une femme, je m'en contente; et quoique nous soyons mariés depuis plus de dix ans, je la trouve tout aussi appétissante que le premier jour. J'élève deux petits marmots dont je suis bien le père; ils m'aiment de tout leur cœur, et leur babil m'intéresse et me fait rire. Les petits drôles ne seront pas sots, car c'est moi qui les instruis. Voilà, Monsieur, l'histoire de toute ma vie, de tous mes plaisirs. Dites-moi, je vous en prie, si tout cela vaut quelque chose."

Je fais entrer dans ma balance
Les vertus et la paix du cœur,
L'intimité, la confiance,
L'ingénuité, la candeur,
Le tendre amour et la constance,
Et le travail et l'espérance.
A tous ces biens j'oppose un poids
Qui les soulève et les compense.
Ce poids d'une valeur immense
Est peu brillant, mais vaut cent fois
Toutes les mines de Golconde,
Plus que tous les trésors des rois,
Que tous les empires du monde;
Je le montre au bon laboureur,
Sur l'étiquette il lit: *Bonheur!*

Parbleu! je m'en doutais, dit-il en riant: il part; la foule augmente de plus en plus, et se presse autour de moi; je ne sais plus auquel entendre; chacun veut être pesé. "De grâce! messieurs, leur dis-je, un peu de patience. Votre tour viendra un peu plus tôt ou un peu plus tard. Mes bassins ne peuvent contenir tout le monde à la fois; mais pour avoir attendu quelque temps, vous n'en peserez ni plus ni moins." Ce discours éloquent apaise le tumulte. Je vois auprès de moi

Un homme qui, sans être acteur,
Joua toujours la comédie,
Et fut masqué toute sa vie
Depuis la tête jusqu'au cœur.

C'est un de ces êtres frivoles
Pour qui la fortune est un dieu,
Du jour encensant les idoles,
Qui gagnent sans rien mettre au jeu,
Prodiguant de belles paroles,
Promettant beaucoup, donnant peu ;
Un homme dont le caractère
Est de sembler n'en point avoir.
Qui, le matin, vous traite en frère,
Et comme un ennemi le soir.
Dans ce drame tragi-comique
Où chacun remplit un rolet,
Par goût comme par politique,
Il choisit celui de valet.
Dans son étonnante souplesse,
Vous le voyez, pour un coup-d'œil,
Ou ramper comme la bassesse,
Ou s'élever comme l'orgueil ;
Contrefesant tous les langages.
Demain, différent d'aujourd'hui ;
Changeant si souvent de visage
Qu'on ne sait lequel est à lui ;
De loin prévoyant les naufrages,
Dès que le vent ride les flots,
Et dans les plus faibles orages
Glissant toujours entre deux eaux ;
Sous les dehors de la franchise,
D'intrigues profond artisan,
Il flatte l'homme qu'il méprise ;
En un mot, c'est....un courtisan.

Il croit sans doute que ma balance n'a pas un seul poids qui puisse lui être comparé. Mais combien il est surpris lorsqu'un petit poids fort mince, fort léger, ayant la forme d'un écu, se trouve avec lui dans un parfait équilibre ! il est furieux : il m'appelle jongleur, et me menace de me faire mettre en prison. Je lui réponds avec douceur et avec calme,

Monseigneur, ma balance est vraie,
Et vous en serez convaincu ;
De plus près voyez cet écu,
Vous y lirez : *Fausse monnaie !*

Cependant ma balance est devenue le sujet de toutes les conversations ; dans les salons, dans les cafés, au théâtre, sur les promenades, on ne parle plus que de ce merveilleux instrument. Tous les esprits sont agités ; on me regarde comme un homme extraordinaire. L'institut doit, dit-on, venir examiner en corps cette mécanique singulière. Déjà la docte académie prépare de beaux rapports où la plus profonde érudition ne sera pas épargnée. Mais, grand Dieu ! quel espoir !.. .Tous les grands hommes des siècles passés reviennent exprès de l'autre monde, et se joignent à tous les grands hommes du siècle présent, héros, grands rois, conquérans, législateurs, philosophes, etc.. . : tous ceux qui ont brillé, tous ceux qui brillent encore sur cette planète, veulent entrer dans ma balance. Quel majestueux cortège! quel triomphe pour moi ! je vais être le dispensateur de la gloire!. .

Ecoutez, peuples de la France,
Je vais dire la vérité ;
Je vais faire entendre d'avance
La voix de la postérité.....
Mais hélas! trompeuse espérance !
Soudain un rayon du soleil
Dissipe ce brillant mensonge,
Et ma balance, à mon réveil,
S'enfuit sur l'aile de mon songe.

POÉSIES.

LE DERNIER CHANT DU POETE,

ÉLÉGIE

Qui a remporté une Médaille d'Or au Concours de la Société d'Emulation de Liége.

Au banquet de la vie infortunée convive,
J'apparus un jour, et je meurs....
GILBERT.

Pour la dernière fois peut-être,
Muse, j'implore ton secours!
Le tems, dans son rapide cours,
Va bientôt emporter mon être.
Dans tous mes membres languissans
Circule une fièvre brûlante:
En vain des sucs assoupissans
Endorment ma douleur cuisante;
L'instant arrive, je le sens,
Où comme la feuille qui tombe,
Je vais descendre dans la tombe,
A l'aube, à la fleur de mes ans.
Viens donc, ô ma muse chérie!
Viens adoucir mon triste sort!
Répands ta céleste magie
Sur les approches de la mort!
Ah! quand, dans ma sombre demeure,
J'expire d'un mal ignoré;
Que les sons d'un luth inspiré
Charment du moins ma dernière heure!
Des amis qui m'ont pu trahir
Par injustice ou par envie,
Toi seule as consolé ma vie;
Je les ai plaints sans les haïr;
Et si ma fragile existence
Eut, parmi tant de maux soufferts,
Quelques momens de jouissance,
Je ne les dois qu'à tes concerts.
Hélas! bien peu de mes journées
Ont fui sans voir couler mes pleurs!
Dans un long cercle de malheurs
J'ai perdu mes jeunes années:
Mon printems eut bien quelques fleurs;
Mais que l'aiguillon des douleurs
Les a rapidement fanées!
Des vers, amant passioné,

J'espérais, espoir infidèle !
Voir, un jour, mon front couronné
D'une palme toujours neuvelle ;
Mais c'en est fait, tout va finir !
Mon espoir n'était qu'un beau rêve ;
Et, d'un seul coup, la mort m'enlève
Et la vie et mon avenir.
Douce illusion de la gloire,
Tu n'as plus pour moi de flambeau !
Je meurs obscur, et ma mémoire
Expirera sur mon tombeau.
Mais quand vers la voûte étoilée,
Dont l'azur réjouit mes yeux,
Je sens mon âme consolée
Diriger son vol radieux,
Du moins, à cette heure suprême,
Nul remords n'afflige mon cœur :
Ma bouche, où respire l'honneur,
Fut toujours rebelle au blasphème.
Si j'ai failli, mon créateur,
Le Dieu que je sers et que j'aime,
Me pardonnera mon erreur.
Adieu donc, brillantes chimères,
Qui m'avez long-tems abusé !
Fumée, ombre, vapeurs légères,
Illusions trop éphémères,
Votre prestige est éclipsé !
Du fardeau de la vie humaine
Je serai demain soulagé :
Du joug qu'il traînait dans la plaine
L'esclave une fois dégagé,
Pourrait-il regretter sa chaîne
D'un destin cruel et jaloux
J'éprouvai toute la colère ;
Et je vais, sous un ciel plus doux,
Oublier les maux de la terre.
Dieu de clémence et de bonté,
Je mets en toi mon espérance ;
Et sans nul effroi, je m'élance
Dans le sein de l'éternité.

ODE A MON PERE.*

O mon père ! une muse à moi s'est révélée ;
Des prestiges du monde elle me rend vainqueur :
Que me font les trésors et la pompe isolée
Des palais où languit le cœur !

---

* Une amarante d'or a été décernée à cette ode par l'Académie des Jeux Floraux.

Chaque jour me grandit : vois, mon regard s'allume ;
Sur mon front se déploie un éclat solennel,
Un feu mystérieux me pénètre et consume
Tout ce que j'avais de mortel.

De Sion, sous ces traits, ont paru les poëtes,
Avant qu'elle achevât ses sublimes destins ;
Quand ses solennités, non encore muettes,
Assemblaient tant de rois lointains.

Ce n'est donc pas en vain qu'aux jours de mon enfance
Souvent mon souris tendre expirait dans les pleurs ;
Qu'au fond d'un bois, souvent, les pâtres de Provence
Me virent dormant sous des fleurs.

Je croyais, quand la nuit, à mon amour rendue,
D'étoiles parsemait les champs tièdes des airs,
De la lyre et du cygne errans dans l'étendue,
Entendre les vagues concerts.

Je savourai long-tems ces douceurs de la vie.
Ta bonté m'a de Dieu réfléchi la bonté.
Aux tristes soins par toi ma jeunesse ravie
Te doit un génie indompté.

Maintenant j'ai besoin de déployer mes ailes
Au souffle généreux des rapides autans ;
Je veux voir les splendeurs des sphères éternelles,
Et planer au-dessus des tems.

Ainsi, l'ardent aiglon, de son nid solitaire,
Tout à coup sur la foudre et l'éclair radieux
Monte, et leur crie : " Allons ! je naquis sur la terre;
Mais je suis l'allié des cieux."

PIRON CHEZ UN COMMISSAIRE.

Piron, arrêté par le guet,
Fut conduit chez un commissaire.
Celui-ci vous l'interrogeait
D'un air grave autant que sévère ;
Tandis que Piron, au contraire,
Civil et courtois, comme on sait,
De son côté le persifflait,
Et d'une si bonne manière,
Que l'autre à la fin s'y perdait.
Offensé d'une telle audace,
Le magistrat, homme de cœur,
Voulant réparer son honneur
Et l'injure faite à sa place,
Reprend alors avec hauteur :
" Savez-vous bien, méchant railleur,
Qui prétendez me tenir tête,
Que j'ai pour frère un auteur..mais
Plein d'esprit, s'il en fut jamais ?
Ah ! dit Piron, je m'en doutais ;
Car, moi, j'ai pour frère une bête

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

SAINT-PÉTERSBOURG.

Navigation intérieure.—L'empereur a autorisé la formation d'une compagnie d'actionnaires, qui se propose d'établir des communications entre la Mer Noire et la mer Baltique, par des canaux dérivés du Niepr et du Niémen; elle s'intitule: *Compagnie russe du sud-ouest.* Son projet est de perfectionner, autant qu'il est possible, le système de navigation intérieure des rivières et fleuves qui conduisent à ces deux mers. Un des principaux actionnaires de cette Société est le prince Gagarin, sénateur et écuyer de la cour impériale.

Écoles d'enseignement mutuel dans les différens gouvernemens de l'empire.—L'excellence de la méthode d'enseignement mutuel n'est plus contestée aujourd'hui par les esprits éclairés; il est glorieux pour la Russie, et consolant pour l'humanité entière, de voir tous les ans s'accroître dans ce vaste pays le nombre des établissemens utiles et des hommes capables de contribuer avec succès aux progrès de la civilisation. Pour faire mieux ressortir l'influence heureuse que la *Société d'enseignement mutuel* est appelée à exercer sur l'état social de la Russie (nous allons extraire du *Fils de la patrie,* 10ᵉ livraison, 1823) la notice que ce journal donne sur les écoles établies dans les différens gouvernemens de la Russie.— SAINT-PÉTERSBOURG : 1° École attachée à la maison des Enfans-Trouvés, depuis le mois d'Avril 1819, pour 100 garçons et 100 filles. 2° École pour les filles de soldats des régimens de la garde, pour 70 personnes, depuis Mars 1820. 3° École dans la maison des Enfans-Trouvés à Gatchin, pour 180 garçons et 180 filles, depuis Septembre 1820. Ces trois écoles sont sous la protection spéciale de l'impératrice-mère. 4° École fondée, en Juillet 1819, par la Société, qui a employé ses premiers fonds à l'organisation de cette école, dont le nombre des élèves était de 274, au mois de Juin 1822. Le nombre de ceux qui ont achevé leurs études dans cette école, qui ont embrassé quelque métier, ou qui sont passés dans d'autres écoles, est de 541 : nombre total d'élèves que la Société a reçus jusqu'au mois de Juin 1822, 815.—PERM : École pour les garçons pauvres, fondée en Juillet 1819, par les soins du gouverneur civil, pour 60 individus. Au mois de Septembre de l'année suivante (1820), le nombre s'était accru de 32, et se trouvait porté à 92. Une somme de 2,000 roubles a été votée par les habitans, et mise à la disposition de l'école.—VOLOGDA : École de 100 garçons et 30 filles, fondée par Jacques Mouromtzof, bourgeois et possesseur d'une fortune médiocre, qui, outre une somme de 1,000 roubles, dont il a doté cet établissement,

donne encore ses soins à l'instruction des élèves, dont il dirige lui-même les exercices.—Bolkhof, gouvernement d'*Orel :* École pour 100 individus, instituée par Sinitzky, inspecteur des écoles du district. Toula : École pour 90 individus.—Irkoutsk : en *Sibérie.* École composée de 219 élèves, instituée dans une salle de la maison même du gouverneur-général, et où la méthode d'enseignement mutuel a été introduite par le colonel Tzeidler, commandant de la section des orphelins militaires. — Revel : École de 180 élèves. Riga : 306.—Nijnoï-Novgorod, 630.—Kherson, 660.—Astrakhan, 380.—Kiff : École de 800 élèves, instituée par le général Michel Orlof, membre de la société de Pétersbourg.—Perm : École pour 160 individus, fondée par le colonel Drobyschevsky, commandant la garnison de cette ville.—Les sept dernières que nous venons de citer ont été fondées pour les orphelins militaires.—Oufa, gouvernement d'*Orenbourg :* Ecole fondée par le gouverneur militaire pour 1,000 topographes.—Tiflis, en *Géorgie :* École de 77 individus, attachés à l'état-major du corps du Caucase.—Kief : École pour 160 individus, instituée par le colonel Schwartzenbourg, et attachée à la 3e compagnie de pontons, outre l'école d'orphelins militaires, mentionée plus haut.—Cronstadt : École pour 170 garçons paysans, fondée par Von-Moller, commandant en chef du port. Dans l'espace de 8 mois, 150 individus y ont appris la lecture, l'écriture et l'arithmétique.—Moscou, district de *Dmitrovsk :* École pour 85 personnes, fondée par le général S. Aprixin, dans sa terre de Lgof, depuis le mois de Mars 1820 : une autre école a dû être fondée dans le même gouvernement, district de *Rouza,* dans la campagne de M. Simonof.—Wilna, deux écoles : l'une attachée à la Société de bienfesance, pour 270 individus ; l'autre à l'Université, pour 80.—Oupitsk, gouvernement de *Vilna :* École de 150 individus, fondée près de cette ville, sur un fonds légué à cet effet par un particulier nommé Karpy.—Vinnitzi, gouvernement de *Podolsk :* École de 70 personnes, annexée au gymnase de cette ville ; les tableaux en polonais, et en général tous les moyens d'instruction ont été fournis par M. Martzinovsky, membre de la Société de bienfesance de Vilna.—Sloutsk, gouvernement de *Minsk :* la noblesse de cette ville a fait des donations considérables pour l'établissement d'une école destinée à former des moniteurs, et à les mettre en état d'instituer de pareilles écoles dans les villages.—Abo : École pour 40 personnes, fondée par l'apothicaire Julin : les tableaux ont été traduits en finois par M Vallenius, directeur de cette école.—Outre toutes ces institutions, un grand nombre d'écoles pour les orphelins militaires ont été fondées à *Saint-Pétersbourg, Arkangel, Voronéje* et *Dmitrovsk.* Une commission, sous la direction du comte Araktcheef, et présidée par le comte Sivers, a été chargée par l'empereur de fonder des écoles d'enseignement mutuel dans les colonies militaires ; elle en a déjà institué plusieurs et publié les

manuels nécessaires. A l'exemple du comte Nicolas Roumanxof, chancelier de l'empire, qui a établi une école d'industrie dans sa terre d'Homel, M. le comte Victor Kotchoubey, ministre de l'intérieur, a fondé plusieurs écoles dans ses terres de la Petite-Russie. Des écoles ont dû être instituées également en Bessarabie et à l'armée du Don, et S. M. l'empereur a donné une somme de 6,700 roubles, destinée à la publication de tableaux en langue moldave, et aux autres besoins de ces écoles.— Depuis les rapports sur ces différentes écoles d'enseignement mutuel, qui ont été lus dans les séances publiques de la Société pour l'établissement des écoles d'enseignement mutuel de Saint-Pétersbourg (Janvier 1821 et Juin 1822), et que l'on a fait connaître par la voie des journaux russes, le Fils de la patrie (x^e^ livraison de 1823) et l'Émule de la civilisation et de la bienfesance (4^e^ livraison de la même année), le nombre des écoles d'enseignement mutuel s'est considérablement accru en Russie, et tout doit faire espérer de l'introduction de cette méthode les plus prompts et les plus grands avantages pour la civilisation entière d'un pays, qui ne devra bientôt plus rien envier à ceux qui l'ont précédé dans cette carrière.

GENEVE.

Publication prochaine.—Plusieurs docteurs en chirurgie de notre ville viennent de se réunir pour travailler en commun à faire passer dans la langue française les ouvrages qu'ils croiront les plus utiles à la pratique chirurgicale, parmi ceux qui se publient dans les différentes langues de l'Europe. Ils se proposent de joindre à leurs traductions les notes et éclaircissemens que leur pratique leur fournira sur les sujets dont ils auront à s'occuper. Le premier volume est sous presse. L'ouvrage, de format in-8vo, portera le titre de *Mélanges de Chirurgie étrangere.*

Journaux publiés en Suisse.— Nous nous proposons de donner successivement une idée des diverses branches où s'exerce l'activité des esprits en Suisse ; car ce pays occupe, sous ce rapport, un rang honorable parmi les autres nations, si l'on compare ses ressources littéraires et ses établissemens philanthropiques, ou d'éducation, avec l'étendue de son territoire*. Nous commençons par les journaux, et nous ne ferons connaître aujourd'hui que ceux qui correspondent aux feuilles quotidiennes de la France.—*Feuilles politiques.*—ALLEMANDES.—1. Le *Messager Suisse* (*Schweizer-Bote*), publié à Aarau, par M. *Zschokke*; une demi-feuille in-4to, une fois par semaine. Cette feuille paraît depuis vingt ans ; elle est écrite dans le style populaire, et renferme plus de conseils d'économie rurale et domestique, etc., que de nouvelles. Elle a singulièrement con-

* Il faut se rappeler que le territoire de la Suisse a moins de 717,000 milles géographiques carrés, et que ce pays compte moins de 1,800,000 habitans.

tribué à répandre parmi le peuple de la Suisse allemande des notions d'une utilité journalière, et à dissiper des préjugés populaires, nuisibles comme le sont tous les préjugés.—2. Le *Correspondant général de la Suisse* (*Allgemeiner Schweizerischer Korrespondent*), Schaffouse; une demi-feuille in-4to, et quelquefois un supplément, deux fois la semaine. Ce journal se publie depuis dix ans; il renferme par fois de courtes notices littéraires et des poésies assez piquantes.—3. La *Gazette du Vendredi, de Zurich* (*Zürcher-Freytags-Zeitung*), publiée par M. *David Bürkli*; demi-feuille in-4to. Cette gazette, fort ancienne doit sa réputation et sa vogue au style épigrammatique dans lequel l'auteur exprime avec finesse des vérités utiles.—4. *La Nouvelle Gazette de Zurich* (*Neue Zürcher-Zeitung*); demi-feuille in-4to; trois fois la semaine, et souvent un supplément consacré à la littérature de la Suisse. De tous les journaux, c'est celui qui donne le plus de place aux nouvelles de la Suisse. La partie littéraire est traitée avec beaucoup de soin et de conscience dans les supplémens.—5. Le *Narrateur* (*der Erzæhler*), Saint-Gall; demi-feuille in-4to, et quelquefois un supplément; paraît une fois par semaine, depuis dix-huit ans. Il accorde quelque place à des notices littéraires et à des poésies.—6. La *Gazette de Zug* (*Zuger Zeitung*); une demi-feuille in-4to; paraît une fois par semaine. Sa politique est innocente; sa littérature se borne, pour la prose à l'anecdote, et pour la poésie, à la charade.—7. L'*Ami des Suisses*(*der Schweizer Freund*), Berne; une demi-feuille in-4to, une fois la semaine. Le patriotisme du rédacteur fait rarement des excursions hors du canton de Berne; ce journal en est à sa dixieme année.—Française.—8. La *Gazette de Lausanne*, ou *Journal Suisse*; une feuille in-folio deux fois la semaine; M. *Miéville* docteur en droit, rédacteur. Ce journal est connu, depuis long-tems, en France comme en Suisse.—9. Le *Nouvelliste Vaudois*, Lausanne; une feuille in-folio, deux fois la semaine; M. Fischer, libraire rédacteur. Ce journal ne paraît que depuis le 3 de Janvier de cette année; deux colonnes sont régulièrement consacrées aux nouvelles de la Suisse, et un espace assez considérable à la littérature, surtout à celle de la patrie. Il joint à des idées saines et utiles, un esprit de sagesse et de modération. — Italiennes. — 10. Le *Courrier Suisse* (*Corriere Svizzero*), Lugano; une feuille in-folio, deux fois la semaine. Ce journal mérite son titre, puisqu'il s'occupe des affaires de son pays.-11. La *Gazette du Tessin* (*Gazzeta Ticinese*), Lugano; demi-feuille in-4to. Cette feuille paraît ignorer l'existence de la Suisse; elle n'en parle presque jamais.—Ceux de ces journaux qui ont une couleur, et c'est le plus grand nombre, ont celle d'un patriotisme éclairé: quelques-uns n'ont jamais eu de couleur; il en est d'autres qui en ont changé.

Société pour l'avancement des arts.—Prix proposé.—Lithographie.—La classe des beaux-arts, considérant que la lithographie

n'a pas atteint, à Genève, le degré de pefection qui pourrait engager les artistes distingués de notre canton à s'en servir pour leurs ouvrages, a arrêté de décerner une médaille d'or de la valeur de 600 florins (environ 277 fr.), à la meilleure presse lithographique en activité dans le canton, c'est-à-dire, à celle qui produira les impressions les plus parfaites, aux conditions suivantes : Les presses qui concourront devront appartenir à des individus domiciliés dans le canton. Les pierres et les crayons dont le dessinateur du sujet mis au concours devra se servir, seront fournis par les propriétaires des presses : ils devront être déposés avant le 1er Mars 1825. Le comité de la classe fera le choix du sujet mis au concours, et nommera l'artiste qui le dessinera sur les pierres. Le dessin aura au plus douze pouces de hauteur, sur dix pouces de largeur. Les épreuves, sur lesquelles le jury devra prononcer, seront au nombre de cinquante par chaque presse, et tirées de suite, en présence de trois commissaires nommés par le comité. Le papier sera le même pour toutes les presses.

FLORENCE.

Publications prochaines. — *Education.* — Le directeur de *l'Anthologie de Florence* se propose de publier une *Bibliothèque d'éducation* pour les Italiens. Pour cette première année, il donnera les ouvrages suivans : *Les Conseils de Mme. Fabre d'Olivet, sur l'éducation physique et morale des enfans, Les Voyages d'un Étudiant dans les cinq parties du monde ;* par M. Depping : l'éditeur a cru devoir ajouter quelque chose à cet ouvrage, dans ce qui concerne l'Italie. *Les Enfans, ou leurs Caractères ;* par miss Edgeworth : l'éditeur les a complétés avec les contes moraux du même auteur. *Les Entretiens sur la physique générale*; par Mme. Marcet, avec quelques modifications et annotations. La *Méthode de* M. Ordinaire, *pour l'enseignement des langues*, avec des modifications. *Essai sur les principes élémentaires de l'éducation ;* par M. *Spurzheim* en quelques endroits abrégé, et en quelques autres plus au moins augmenté, au moyen des observations que l'auteur lui-même a déposées dans ses autres ouvrages. *Récits populaires* de miss Edgeworth.—Cette entreprise, vraiment utile à l'Italie, fait honneur à ceux qui l'ont conçue, à ceux qui l'exécutent, aux pays et aux auteurs à qui l'on doit les ouvrages adoptés. On espère que plusieurs Italiens s'occuperont bientôt d'ouvrages de ce genre, dont quelques-un pourront être mieux appropriés aux besoins de leur pays que ceux qui sont empruntés aux langues étrangères.

MISSOLUNGHI, 15 *février*.

Instruction publique. — Six écoles d'enseignement mutuel, dites à la Lancastre, installées à Tripolitza, à Mistra, à Caritène, à Gastouni, à Calamata et à Phanari, font chaque jour de tels progrès, qu'il ne se trouvera bientôt plus dans cette contrée aucun homme que l'on puisse qualifier du nom d'*Analpharitos*, ou illétré.

Du côté de Missolunghi, le colonel anglais Stanhope a fondé un hôpital militaire, et le prince Mavrocordato, une école lancastérienne. La régénération de la Grèce étend sa bienfesante influence par une instruction populaire plus généralement répandue; et l'héroïsme dans les armées, la sagesse dans les conseils, l'instruction dans les écoles, la bienfesance dans les institutions, le généreux concours de plusieurs étrangers, Français, Anglais, Allemands, Suisses, Italiens, etc., nobles représentans des nations chrétiennes, semblent garantir les succès d'une cause sacrée, qui est celle de la civilisation contre la barbarie.

CHINE.

Topographie générale de Canton.—En 1818, Yuen (le gouverneur) et le foo-yuen (député gouverneur) écrivirent à l'empereur pour lui demander l'autorisation de composer une description topographique de la province de Canton, donnant pour raison que celle qui existait alors était composée depuis quatre-vingt-dix ans, qu'elle était très-incorrecte et défectueuse, et que celle qu'ils voulaient publier fournirait des matériaux aux historiographes de l'empire, et rectifierait quelques erreurs de la grande *Description statistique de l'empire*, intitulée : *Tai-tsing-tung-che*. Déjà la cour avait donné des ordres à tous les gouverneurs des provinces pour rassembler les matériaux nécessaires. L'empereur approuva le projet du gouverneur, et l'ouvrage fut enterpris sous la direction de trente-sept personnes de rangs et de talens divers, et soumis à la surveillance générale du gouverneur (Yuen). Quatre ans entiers ont été employés à composer ce livre et à l'imprimer. Il va paraître en cent volumes, sous le titre de *Kwan-tung-tung-che*, ou *Topographie* générale de Canton.—Le plan de l'ouvrage est le même que celui de la description de la province de Kwang-Zée, composée sous le dernier règne. Il présente l'histoire et les antiquités du pays, avec des notices biographiques sur les personnages marquans dont la vie et les travaux se rattachent à l'histoire littéraire et poétique de la province. Les cartes sont les plus complètes qui aient encore paru; chaque district y est représenté en particulier; les principales collines y sont nommées; la latitude et la longitude sont prises sur le méridien de Pékin. Ces cartes sont d'un prêtre de la secte de Taou, qui a été instruit par les missionnaires européens, ou qui a lui-même appris l'astronomie et la géographie dans les livres qu'ils ont publiés en Chinois, il adopte le système astronomique qui place la terre au centre de l'univers. D'après l'Index, les dernières sections de ce livre contiennent diverses notices, dont quelques-unes ont rapport, dit-on, au commerce étranger de la Chine.

LONDRES.

Biographie. — Particularités sur la mort du Camoëns.—Lord Holland possède un exemplaire très-rare des Œuvres du Camoëns. On croit qu'il a appar-

tenu à ce malheureux poëte. Au bas de la première page du titre est écrit le triste récit de sa mort, en vieil espagnol, par un homme qui l'a vu mourir à Lisbonne, dans un hôpital. " Que cosa mas lastimosa que ver un tan grande ingenio mal logrado ! Yo lo bi morir en un hospital en Lisbon, sin tener una sanana con que cubrirse, despues de aver triunfado en la India oriental, y de aver navigado 5500 leguas por mar : que saino tan grande para los que de noche y de dia se cançan estudiando sine provecho, como la arana en urdir tellas para casar moscas !" (Quel aspect déplorable que celui d'un si grand génie aussi mal récompensé ! Je le vis mourir à Lisbonne dans un hôpital, n ayant pas même un drap pour se couvrir, lui qui avait si souvent triomphé dans les Indes orientales, et navigué si long-tems sur mer et à une distance de plus de 5500 lieues ! Quel avis à ceux qui consacrent à l'étude le jour et la nuit, et se fatiguent sans profit, comme l'araignée à faire ses toiles pour prendre des mouches !)

BERLIN.

Construction d'un Musée.—Le roi de Prusse vient d'accorder plus d'un demi-million d'écus pour la construction du nouveau bâtiment du Musée. On présume que les travaux nécessaires à l'érection de ce magnifique monument dureront trois ou quatre ans... C'est à l'architecte Schinkel qu'en est confiée l'exécution. Parmi les objets d'arts qui doivent y trouver place, on cite la belle collection de tableaux de Solly, dont le conseiller aulique Hirt vient de faire l'acquisition pour le prix de 100,000 écus (environ 375,000 fr.)

ROME.

Nécrologie.—M. le chevalier *Giuseppe* TAMBRONI est mort à Rome, le 19 Janvier de cette année. Il était né à Bologne, en 1774, et était frère cadet de la célèbre helléniste Crotilde. Il s'appliqua de très-bonne heure aux lettres, et il devait entrer à l'université de sa ville natale, lorsque les événemens politiques de l'Italie l'obligèrent de s'engager dans la carrière diplomatique. Il fut attaché à la légation du royaume d'Italie, en France ; ensuite, il fut consul à Livourne. Au milieu de ses occupations publiques, il ne cessa jamais de cultiver les lettres et ses amis. Les dernières réformes de l'Italie lui avaient fait choisir une retraite paisible à Rome. C'est là qu'il a vécu, depuis 1811, reprenant avec ardeur ses études favorites, et fréquentant les artistes et les littérateurs les plus renommés de cette capitale. Il fut admis dans plusieurs académies, et mérita la bienveillance de plusieurs hommes distingués par leur rang et par la protection qu'ils accordent aux gens de lettres. On a de lui un *Compendio dell' Istoria di Polonia*, 2 vol. in-4°, publiés à Milan en 1807. On lui doit aussi la première publication du *Trattato della Pittura di Cennino Cennini*, qu'il découvrit dans un manuscrit de la bibliothèque Vaticane, et qu'il enrichit de beaucoup de notes. Il pu-

blia aussi un *Eloge du célèbre Canova ;* plusieurs *Lettres* sur les urnes cinéraires trouvées auprès de Castel Gandolfo. Il a été un des collaborateurs du *Journal arcadique* de Rome. M. Tambroni s'était marié à Thérèse Conti, de Chambéry. Il fut aussi bon père que bon époux. Il eut à pleurer la mort de sa jeune femme. Inconsolable de cette perte, et profondément affligé des malheurs de son pays, il est mort à l'âge de 50 ans, regretté par de nombreux amis qui partageaient ses opinions et ses sentimens.

Grèce.—Tripolitza.

Industrie.—Un général français vient d'être nommé directeur des poudres et salpêtres dont la fabrique principale est établie dans cette ville et sur les bords de l'Eurotas, où la plupart des moulins sont construits.

Traduction. — Le nouveau poëme de lord Byron, *le Triomphe d'Hellas,* a été traduit en grec.

Nécrologie.—Lord Byron.— Un des plus grands génies de notre siècle, lord Byron, vient de mourir, à Missolonghi, après une maladie de dix jours. Ennemi du pouvoir arbitraire, de ses abus, de ses crimes, de l'avilissement qu'il impose, ce célèbre poëte a souvent peint les hommes sous des couleurs trop sombres ou trop odieuses. Il parlait de l'espèce humaine avec une ironie poignante, qui décourageait l'âme en la déchirant. Ce n'était pas l'accent de la satire, mais de la douleur. On eût dit qu'à force de mépris et de ridicule, il voulait dégoûter les hommes de leurs vices, de leurs petits intérêts, de leurs méprisables intrigues. Pour les esprits superficiels, il semblait tout confondre, se jouer de toutes les vertus : et cependant, qui eut jamais plus de respect pour la liberté d'où elles émanent toutes ? Son âme ardente et noble sentait vivement la dignité de l'homme, et s'indignait de la voir avilie. Parfois, las de combattre la masse effrayante des tyrans et des esclaves, il se laissait aller à des inspirations plus douces. Mais, une belle action, un grand souvenir s'offraient-ils à lui, alors, jaillissait de son âme un torrent de pensées brûlantes. Ses accens étaient sublimes de force et de grandeur. Son indignation s'échappait aussi en traits de feu. Il peignait l'homme dévoré de passions, privé de ses droits, s'attachant aux choses qui passent pour remplir le vide de son cœur, et consumé par le feu divin qui est en lui une sorte de pressentiment de sa destination immortelle. La mort de lord Byron répond à ses détracteurs. Dans notre vieille Europe, qui semble épuisée pour les grandes choses, un peuple oublié, avili, s'élève tout à coup à la hauteur du plus sublime héroïsme : ni sa gloire, ni ses efforts inouïs ne peuvent désarmer la froide et sinistre politique des gouvernemens; mais ils ont éveillé la sympathie des âmes généreuses. Lord Byron, qui avait pleuré sur la Grèce, salua le premier l'aurore de sa liberté. Il vit s'accomplir le rêve chéri de son imagination. Il avait trouvé des

hommes ; il leur consacra son génie, sa fortune, sa vie ! qui oserait dire encore qu'il ne sentait pas la vertu ? Il est mort pleuré du plus noble peuple qui existe ; il laisse dans le deuil une nation entière dont il a été le bienfaiteur. Les plus grands honneurs ont été rendus à ses cendres. Une consternation générale règne parmi les Grecs : ils ont perdu un défenseur, un ami, un héros ; mais, du fond de sa tombe, il les protége encore. Son exemple trouvera de nombreux imitateurs : son génie et son nom ne peuvent ennoblir la plus belle des causes ; mais ils lui donneront peut-être de nouveaux partisans. Quelle est touchante cette proclamation qui peint l'affliction de tout un peuple ! Quel poëte reçut jamais un plus pur et un plus noble encens ! Qui ne voudrait le payer de sa vie !

Nous joignons ici la proclamation que les autorités grecques de Missolonghi ont fait publier, le 19 Avril, pendant la célébration des fêtes de Pâques.

LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRECE.

" Les jours de fête sont changés en jour de deuil pour nous ; *lord Noël Byron* a cessé de vivre aujourd'hui, à onze heures du matin, à la suite d'une fièvre inflammatoire qui a duré dix jours. Pendant le cours de sa maladie, vos vives alarmes ont prouvé que vous étiez pénétrés du plus profond chagrin. Tous les habitans sans distinction de sexe ni d'âge, accablés par la douleur, avaient entièrement oublié les fêtes de Pâques.—La mort de cet illustre personnage est sans doute un événement très-affligeant pour toute la Grèce ; mais elle l'est encore plus pour cette ville, pour laquelle il avait le plus grand attachement, dont il était devenu citoyen, et dont il avait résolu de partager personnellement les dangers, quand les circonstances l'exigeraient.—Sa munificence envers cette république est présente à la mémoire de tous les citoyens, et personne n'a jamais cessé et ne cessera jamais de le regarder, avec les sentimens de la plus pure reconnaissance, comme notre bienfaiteur.—Jusqu'à ce que les dispositions du gouvernement national, au sujet de cet affligeant événement, soient connues, et en vertu du décret de la législature, sous la date du 15 Octobre, numéro 314, nous ordonnons ce qui suit :— Art. 1er. Demain, au soleil levant, il sera tiré, par les batteries de la ville, trente-sept coups de canon, nombre égal à celui des années du personnage décédé ; il y aura un intervalle d'une minute entre chaque coup de canon.—Art. 2. Les administrations publiques, même les cours de justice, seront fermées pendant les trois jours suivans.— Art. 3. Les boutiques, excepté celles où se vendent les objets de première nécessité et les médicamens, seront également fermées. Les instrumens de musique cesseront de se faire entendre ; les danses qui ont ordinairement lieu, à cette époque, les réjouissances de tout genre dans les tavernes, enfin, tous les amusemens publics, cesseront pendant

la même période.—Art. 4. Il y aura un deuil général de vingt-un jours.—Art. 5. Des cérémonies funèbres auront lieu dans toutes les églises.—*Signé*, A. MAUROCORDATO. *Georgio* PRAIDI, *secrétaire*.

Missolonghi, ce 19 *avril* 1824."

Un journal anglais annonce, en outre, que les Grecs ont demandé et obtenu le cœur de lord Byron, qui sera déposé dans un mausolée qu'on élèvera dans le pays dont la délivrance fut le dernier vœu du défunt. Le corps sera transporté en Angleterre. Lord Byron laisse une fille mineure.

ÉTATS-UNIS.

Histoire naturelle. — Rivière d'où sortent des flammes.—Aux puits salins, à environ 3 milles de Sparte (Turna), il est arrivé sur la rivière Calf Killer un phénomène très-curieux. Une colonne de feu de près de 40 pieds de haut, s'est élevée du milieu de la rivière. Large d'environ 50 verges, elle éclairait les objets d'alentour à une distance de deux cents verges. On pense que la veille, en sondant pour trouver l'eau salée, les ouvriers sont arrivés à une cavité remplie de gaz hydrogène sulfuré qui, en montant, a rencontré une autre ouverture que le passage de la sonde, s'est fait jour à travers un rocher jusqu'au lit de la rivière, et s'est ouvert un passage au milieu des eaux qui bouillonnaient avec violence autour de l'endroit d'où s'échappait le gaz. On en approcha avec précaution une torche allumée; il prit feu aussitôt, et un immense volume de flammes monta dans l'air. On eût dit qu'il s'élevait un feu du fond même de la rivière. Les nuages qui étaient au-dessus de ce foyer de lumière, prenaient les teintes les plus belles et les plus variées. La sombre lueur rougeâtre qui éclairait le paysage en teignait les divers objets de rouge, de verd, de jaune et de bleu. L'union de deux élémens d'une nature si opposé, contribuait à rendre ce spectacle encore plus imposant.

N. d. R. L'explication de ce phénomène, telle qu'on la présente ici, n'est rien moins que satisfesante. Les gaz comprimés dans une cavité souterraine trouveraient une issue suffisante par le trou de la sonde à moins qu'ils ne fussent extrêmement condensés. Dans ce cas, il seraient sortis par le trou de la sonde avec une vitesse prodigieuse: effet très-remarquable, et dont cependant on ne dit rien. Il est probable que l'éruption d'hydrogène sulfuré n'a rien de commun avec le travail de la recherche des eaux salées au moyen de la sonde.

PRAGUE.

Astronomie.—Un amateur de l'astronomie, M. de Biela, officier de grenadiers, a remarqué deux faits très importans pour l'astronomie, dans la dernière comète, qui fut découverte, par lui, le 30 Décembre de l'année dernière, et observée, le lende-

main 31.—Le premier de ces faits confirme l'opinion précédemment avancée par lui, que la proximité des comètes influe sur l'état lumineux du soleil. En effet, depuis le 23 et le 24 octobre 1822, époque à laquelle une comète se trouva dans son périhélie, jusqu'au 5 Décembre 1823, il ne remarqua aucune tache au soleil. Le 5 Décembre, il put voir une grande tache très-considérable, qui s'augmenta régulièrement sur la surface du soleil jusqu'au 13 décembre. Le 21 du même mois, on vit une second grande tache déjà près de quitter la surface du soleil, et qui sans doute venait d'être produite peu auparavant. Au 30 Décembre, la première tache redevint visible sur la moitié du soleil qui était tournée vers nous, et continua à croître régulièrement jusqu'au 6 janvier 1824, lorsqu'un tems sombre empêcha de l'observer plus long-tems. On a calculé que la comète avait passé à son périhélie dans la nuit du 9 au 10 décembre, à une distance du soleil qui était la moitié de celle de Mercure. Le 7 janvier, époque où la première tache aurait dû se montrer pour la troisième fois devant le soleil, elle ne reparut pas, et le soleil resta sans taches jusqu'au 16 janvier. —Si cette découverte d'un rapport entre les comètes et les taches du soleil devait se confirmer, elle serait assez importante, car depuis Herschell, plusieurs astronomes ont fait la remarque que les taches du soleil avaient une influence réelle sur notre température. — Le second phénomène observé par M. de Biela est que dans la nuit du 22 au 23 janvier, la comète, outre sa queue pendante du côté opposé au soleil, en avait une seconde tournée vers cet astre. Ces deux queues n'étaient pas précisément opposées l'une à l'autre, mais formaient ensemble un angle très-obtus. M. de Biela, qui est certain qu'il n'y a eu aucune illusion d'optique provenant, soit de l'instrument, soit de l'œil de l'observateur, pense que l'explication la plus vraisemblable de cette seconde queue, est que la comète, comme beaucoup d'autres météores, a laissé derrière elle une trace lumineuse sur son passage, et que cette seconde queue indique le chemin que la comète vient de parcourir. Du reste, cette trace lumineuse n'était ni aussi brillante ni aussi longue que la queue proprement dite opposée au soleil. Elle n'a été observée ici que les 22, 25 et 27 janvier, mais ni avant ni après. Il paraît que M. de Biela se propose de donner plus de détails sur ses observations dans l'*Annuaire astronomique* du docteur Bode, à Berlin.

Imprimé par G. Schulze,
13, Poland Street.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 27.] *AOÛT*, 1824. [TOME V.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

page

Mozart (Wolfgang-Amédée)... 51

MÉLANGES.

Asphodèle et Clématite, ou le Page et la Bergerette. (Histoire Française)..... 56

Relation de la Prise d'Abydos. Extraite de la Couronne des Chroniques des Saad Eddin, et traduite du Turc..... 67

Les Arabes en Espagne Extrait des Historiens Orientaux..... 69

Les Trois Ceintures, (Conte).. 74

Synonymes. — Aussi, C'est Pourquoi, Ainsi..... 85

pgae

Axiome, Maxime, Sentence, Apophthegme, Aphorisme.. 87

BAGATELLES..... 88

POÉSIE.

Le Fugitif. Pièce Couronnée par l'Académie de Cambrai... 90

L'Amant Poëte, A Elise..... 94

NOTICES LITTÉRAIRES.

Haut-Rhin.—Institut d'Éducation Pestalozzienne..... 95

Var. — Société des Sciences, Lettres et Arts..... 96

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER; DULAU ET C^nie.; BOSSANGE ET C^nie.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 27.] *AOUT*, 1824. [TOME V.

BIOGRAPHIE.

MOZART (WOLFGANG-AMÉDÉE),

Compositeur célèbre, naquit à Salzbourg, le 27 Juin 1756; son père, Léopold Mozart, né à Augsbourg, en 1719, directeur de la musique de l'archevêque de Salzbourg, est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres d'une *Méthode raisonnée de violon*, traduite en français, en 1770, et qui, d'après les témoignages des plus grands maîtres, a servi à former tout ce que l'Allemagne possédait d'excellens violonistes dans la seconde moitié du 18e siècle. Léopold Mozart eut sept enfans, dont deux seuls ne moururent pas en bas âge : une fille, Marie-Anne, et Wolfgang-Amédée, qui s'est acquis par ses compositions une réputation si brillante. Le jeune Mozart avait à peine trois ans, lorsque son père commença à donner des leçons de clavecin à sa sœur, âgée alors de sept ans, et il manifesta dès-lors des dispositions bien étonnantes à cet âge, qu'on s'empressa de cultiver dans sa famille. Il avait reçu de la nature le génie de cet art; ses progrès furent aussi rapides qu'extraordinaires, et dès l'âge de cinq ans il composait de petits morceaux pleins de grâce, qu'il jouait sur le clavecin, et que son père avait soin de noter. En 1762, toute la famille Mozart, composée du père, de la mère, de la fille et du fils, se rendit à Munich. Les deux enfans furent présentés à l'électeur, jouèrent devant lui, et reçurent de nombreux applaudissemens. Vers la fin de la même année, ils allèrent à Vienne, où ils jouèrent du clavecin dans plusieurs sociétés. Un talent aussi précoce étonna tout le monde, et bientôt il ne fut plus question que du petit virtuose de six ans. L'empereur François Ier voulut l'entendre, et fut si charmé de son jeu qu'il l'appela son *petit sorcier*. Au mois de Novembre 1763, Mozart vint à Paris, fut présenté à la cour de Versailles, et toucha de l'orgue à la chapelle du roi, en présence de

toute la cour. Il n'avait que sept ans à cette époque, et un enfant se montra l'égal des meilleurs organistes. Mozart et sa sœur jouèrent à Paris dans plusieurs concerts; le succès qu'ils obtinrent fut tel que l'on grava le portrait du père et des deux enfans, d'après un dessin de Carmontelle. Mozart fit paraître à Paris deux œuvres de sonates, qu'il dédia, l'un à madame Victoire, fille du roi, et l'autre à madame la comtesse de Tessé; ce sont les premières productions gravées du compositeur qui a le plus illustré l'école allemande. L'année suivante, en 1764, le jeune virtuose passa en Angleterre, où sa réputation l'avait devancée. Le roi Georges III, passionné pour la musique, fit à Mozart l'accueil le plus flatteur; il se plaisait à exercer le jeune artiste, le gardait plusieurs heures avec lui, et lui présentait les morceaux les plus difficiles de Handel, Bach, et autres maîtres, que l'enfant exécutait à la première vue avec toute la justesse possible, et dans la mesure convenable. Mozart, âgé alors de huit ans, publia à Londres six sonates, qu'il dédia à la reine Charlotte. Il revint ensuite sur le continent, parcourut successivement les villes principales des Pays-Bas, et se rendit en Hollande, où il composa une symphonie à grand orchestre pour l'installation du prince d'Orange. A son retour en Allemagne, l'électeur de Bavière lui proposa un thème musical à traiter sur-le-champ, ce qu'il fit sans se servir de clavecin ni de violon; il le joua ensuite et frappa d'admiration l'électeur et tous les assistans. Le jeune Mozart, de retour dans sa ville natale après quatre ans d'absence, s'y livra avec une nouvelle ardeur à l'étude de la composition, et à celle des grand maîtres allemands Emmanuel Bach, Hasse, Handel, et des anciens maîtres italiens, qu'il plaçait bien au-dessus des modernes. En 1768, âgé de douze ans, Mozart fit un second voyage à Vienne. L'empereur Joseph II le chargea de la composition d'un opéra-buffa : c'était la *Finta simplice*, qui ne fut pas jouée, mais cette partition, obtint les suffrages de Hasse et de Métastase, qui voua une amitié sincère à Mozart, dont il devint le plus ardent admirateur. En 1769, Mozart partit pour l'Italie avec son père; on s'imagine facilement que le jeune virtuose dut être bien accueilli chez un peuple enthousiaste de la musique. Il ne put quitter Milan qu'après s'être formellement engagé à y venir composer le premier opéra pour le carnaval de 1771. De Milan il se rendit à Bologne, où il visita le P. Martini, célèbre contre-pointiste; ce dernier, jugeant par ce que Mozart était de ce qu'il serait un jour, lui prédit qu'il n'aurait point de rivaux. Mozart fut comblé d'honneurs à la cour de Toscane, et l'on mit tout en œuvre pour l'y fixer; mais il désirait ardemment se rendre à Rome, pour y assister à toutes les solennités qui ont lieu pendant la semaine sainte. Ses désirs furent remplis; à peine arrivé dans la capitale du monde chrétien, il courut à la chapelle sixtine pour entendre le fameux *miserere* d'Allegri, dont il était défendu, sous peine d'excommunication, de donner ou de prendre copie. Mozart, averti de

cette défense, se plaça dans un coin retiré, et prêta l'attention la plus soutenue. Au sortir de l'église, il avait retenu le morceau, et en rentrant chez lui il le nota entièrement. Quelques jours après, dans un concert, il chanta ce *miserere* en s'accompagnant du clavecin. Cette organisation musicale et ce trait d'une mémoire prodigieuse, attirèrent à Rome tous les regards sur le jeune Allemand. Il fut présenté au pape Clément XIV, qui, loin de le réprimander d'avoir éludé sa défense, le reçut de la manière la plus grâcieuse, et le créa chevalier de l'éperon d'or. De Rome, Mozart alla à Naples; l'enthousiasme des Napolitains fut extrême, et l'on allait jusqu'à dire que son talent surnaturel était produit par un talisman qui lui venait d'en haut. En repassant à Bologne, il reçut une distinction bien flatteuse, qu'aucun musicien n'avait obtenue dans un âge aussi peu avancé: la société des philharmoniques l'admit à l'unanimité dans son sein, après les épreuves requises, auxquelles il satisfit avec une promptitude surprenante. On raconte que, suivant l'usage, il fut enfermé dans une chambre avec le thême d'une fugue à quatre voix, dont le sujet était d'une difficulté proportionnée à l'idée qu'on avait de sa force, et qu'en une demi-heure il termina le morceau. Mozart revint bientôt après à Milan, pour remplir l'engagement qu'il avait contracté avec le théâtre de cette ville. Le 26 Décembre 1770, deux mois après son arrivée, et n'ayant pas encore quinze ans accomplis, il y donna son *Mithridate*, opéra sérieux, qui eut plus de vingt représentations de suite. Le directeur fit aussitôt avec Mozart un accord par écrit pour la composition du premier opéra de l'année 1772; ce fut *Lucio Silla*, qui ne réussit pas moins que *Mithridate*, et qui eut vingt-six représentations consécutives. Entre ces deux compositions il avait fait, en 1771, à Milan, *Ascanio in Alba*, et en 1772, à Saltzbourg, pour l'élection du nouvel archevêque, *il Sogno di Scipione*. Deux ans après, appelé successivement à Vienne, à Munich et à Saltzbourg, il fit, entre autres ouvrages, *la Finta giardiniera*, opéra bouffon; deux grandes messes pour la chapelle de l'électeur de Bavière, et pour le passage de l'archiduc Ferdinand à Saltzbourg, la cantate *il Re Pastore*. C'était en 1775; il avait atteint le plus haut degré de son art; sa gloire était répandue dans toute l'Europe; il n'avait que 19 ans, et sa réputation était faite à cet âge où l'on sort pour l'ordinaire des bancs de l'école. A Vienne, Mozart rechercha le chevalier Gluck, dont le génie avait tant d'analogie avec le sien; l'amitié s'établit bientôt entre eux, malgré la différence d'âge, et Mozart se plaisait à répéter que les entretiens de Gluck et l'étude des ouvrages de ce dernier, avaient préparé les succès qu'il obtint depuis au théâtre. Il se lia aussi avec Haydn, qu'il appelait son maître, et il lui dédia des quatuors, hommage digne de l'un et de l'autre. "Cette dédicace "lui est bien due, disait-il, puis- "que c'est de Haydn que j'ai ap- "pris à faire des quatuors." En 1776, Mozart fit un second voyage à Paris avec sa mère. Gluck, la même année, y mit sur la scène son *Alceste;* ce chef-d'œuvre n'ob-

tint d'abord, comme on sait, que peu de succès. Après la première représentation, Gluck était dans le foyer, entouré de gens qui lui adressaient des complimens de condoléance. Tout-à-coup entre un jeune homme, qui, tout en larmes, se précipite dans ses bras en s'écriant: "Ah! les barbares! ah! les cœurs de bronze! que faut-il donc pour les émouvoir?" ce jeune homme était Mozart. "Console-toi, petit, repartit Gluck, dans trente ans ils me rendront justice." Prédiction qui s'est réalisée. Mozart avait l'intention de composer un opéra pour l'académie royale de Paris; il est à regretter que le mauvais goût qui régnait alors dans la plus grande partie du public français, et l'état de faiblesse dans lequel languissait la musique vocale, l'aient empêché de mettre ce projet à exécution; nous aurions un chef-d'œuvre de plus. Il donna cependant une symphonie et quelques autres morceaux au concert spirituel; bientôt après, il eut le malheur de perdre sa mère, et le séjour de Paris lui devient odieux. De retour auprès de son père, au commencement de 1779, il composa son *Idoménée*, que l'électeur de Bavière lui avait demandé pour le théâtre de Munich. Mozart, dans toute la force de l'âge et du talent, écrivit de verve cet ouvrage, qu'il a toujours regardé comme un de ses meilleurs, et dont il a même emprunté souvent des idées dans ses compositions suivantes. Peu de temps après il se rendit à Vienne, où il entra au service de l'empereur Joseph II, auquel il resta attaché toute sa vie. Quoiqu'il n'en reçut que le traitement modique de 800 florins (environ £83), il refusa constamment les offres brillantes qui lui furent faites par d'autres souverains, et notamment par Frédéric le Grand. En 1782, Mozart fit représenter l'*Enlèvement du sérail*. A l'issue de la première représentation, Joseph II lui dit: "C'est fort beau, mon cher Mozart, mais il faut convenir que voilà prodigieusement de notes!" "Précisément ce qu'il en faut, Sire," répliqua vivement l'artiste. Quelque temps auparavant, Mozart avait épousé Mlle Weber, virtuose d'un mérite distingué, et dont il eut deux enfans. En 1786, Mozart mit en musique le *Mariage de Figaro*, à la demande de l'empereur. Le premier acte de ce bel ouvrage fut très-mal exécuté par les chanteurs italiens, qui voyaient l'auteur avec malveillance. Mozart indigné, courut à la loge de Joseph II, pour s'en plaindre; aussitôt l'empereur fit dire aux acteurs que, si l'exécution du second acte n'était pas plus satisfesante, toute la troupe irait coucher en prison; cette menace fit son effet, l'exécution devint parfaite et le succès fut complet. Pendant l'hiver de 1787, Mozart vint à Prague, et donna, au théâtre Italien de cette ville, son chef-d'œuvre du *Don Juan*, dont le succès fut encore plus brillant que celui du *Mariage de Figaro*. L'opéra de *Don Juan*, joué ensuite à Vienne, n'y fut pas senti généralement, lors des premières représentations. On critiquait un jour cet opéra dans une société où se trouvait l'élite des connaisseurs et des musiciens de la capitale, entre autres Haydn. Chacun avait émis son opinion excepté ce dernier, on la lui demanda: "Je ne suis pas en état de prononcer, ré-

pondit-il avec sa modestie accoutumée, mais, ce que je sais, c'est que Mozart est le plus grand compositeur qui existe." Mozart semblait devoir fournir encore une longue et brillante carrière ; tout-à-coup sa santé devint chancelante. On dit que des excès auxquels il se livrait parfois, lui devinrent funestes ; il expira, le 5 Septembre 1791, avant d'avoir atteint sa trente-sixième année ; mais, infatigable jusqu'au tombeau, il créa, dans les derniers mois de sa vie, trois chefs-d'œuvre : *la Flûte enchantée*, *la Clémence de Titus*, et un *Requiem ;* c'est à la demande d'un inconnu qu'il avait entrepris ce *Requiem*. Pendant qu'il le composait, son sang s'enflamma, sa tête se remplit d'idées sinistres, et il avoua à sa femme qu'il était persuadé que c'était pour ses propres funérailles qu'il travaillait. Desolée de ne pouvoir dissiper une si funeste impression, elle lui enleva sa partition, de l'avis du médecin. Il parut reprendre un peu de calme et de gaité ; son manuscript lui fut rendu, mais bientôt après une fièvre ardente vint le saisir. Le jour de sa mort il fit apporter le *Requiem* sur son lit. "N'avais-je pas raison, s'écria-t-il, quand j'assurais que c'était pour moi que je composais ce chant de mort ?" Puis il ajouta : "Je meurs au moment où j'allais jouir de mes travaux, lorsqu'après avoir triomphé de tous les obstacles, j'allais écrire sous la dictée de mon cœur !" et des larmes s'échappèrent de ses yeux : c'était le dernier adieu qu'il fesait à son art. Le *Requiem* avait été payé d'avance ; l'inconnu vint le réclamer. On a su depuis quel était cet homme. Désespéré de la mort d'une femme qu'il aimait éperduement, il avait pensé que le génie seul pouvait servir d'interprète à sa douleur. Le *Requiem* lui fut remis ; mais la veuve de Mozart eut soin de garder copie de la partition. Mozart, mort si jeune, a composé dans tous les genres, et il excella dans chacun d'eux, depuis la simple chanson jusqu'à la tragédie lyrique et à la musique sacrée, depuis les airs de danse jusqu'à la symphonie. Jamais musicien n'a embrassé l'art dans une si grande étendue. Il était doué d'une fécondité prodigieuse : on ne se lasse pas d'admirer dans ses diverses productions des motifs francs et heureux, des développemens suivis avec une grande adresse, et dans lesquels le travail le plus profond ne nuit point à la grâce ; l'harmonie et le goût des morceaux d'ensemble, et surtout des *finales ;* un emploi neuf et habilement ménagé de l'orchestre et des instrumens à vent ; enfin un talent extraordinaire pour transporter dans l'accompagnement, les richesses de la symphonie avec une expression, une vigueur et une verve que rien n'égale. Dans ses momens d'inspiration, jamais Mozart n'approchait du piano ; dès qu'il avait pris la plume, il écrivait, sans s'arrêter, avec une rapidité qui n'était pas de la précipitation, et l'on trouvait à peine quelques ratures dans ses manuscrits. Quand il était saisi d'une idée, rien ne pouvait le distraire de son ouvrage. Il composait au milieu de ses amis ; il passait les nuits entières au travail. Quelquefois il n'achevait un morceau que presqu'au moment même où il devait être exécuté ; c'est ainsi qu'il improvisa, en trois

heures, l'ouverture de *Don Juan* avec toutes ses parties, la nuit même qui précéda la première représentation, et lorsque la répétition générale avait déjà eu lieu. Mozart jugeait ses ouvrages avec sévérité. Un jour, exécutant sur le clavecin un des airs les plus applaudis de *l'Enlèvement du sérail:* " Cela est bon dans la chambre, dit-il, mais pour le théâtre, il y a trop de verbiage; quand je l'ai composé, je me complaisais dans tout ce que je fesais et je n'y trouvais rien de trop long." *Idoménée* et *Don Juan* étaient ceux de ses opéras dont il fesait le plus de cas. Au sujet de ce dernier, il disait: " Cet opéra n'a pas été composé pour le public de Vienne; il convenait mieux à celui de Prague; mais au fond je ne l'ai fait que pour moi et mes amis." Parmi les compositeurs de musique, il estimait principalement les Italiens, tels que Leo, Durante, Porpora, A. Scarlati, mais plus encore le célèbre allemand Handel, dont il savait par cœur les principaux ouvrages. " De nous tous, disait-il, Handel sait le mieux ce qui est d'un grand effet. Lorsqu'il le veut, il va et frappe comme la foudre." Mozart a composé onze opéras sur paroles italiennes : 1° *la Finta simplice*, 1768; 2° *Mithridate*, 1770; 3° *Ascanio in Alba*, 1771; 4° *Lucio Silla*, 1772; 5° *il Sogno di Scipione*, 1772; 6° *la Giardiniera*, 1774; 7° *Idomeneo*, 1780; 8° *le Nozze di Figaro*, 1786; 9° *Don Giovanni*, 1787; 10° *Così fan tutte*, 1790; 11° *la Clemenza di Tito*, 1791; trois opéras sur paroles allemandes : *die Entführung aus dem Serail* (l'Enlèvement du sérail), 1782; *der Schauspiel Director* (le Directeur de spectacle), 1786; *die Zauberflœte* (la Flûte enchantée), 1791. On a encore de lui dix-sept symphonies, des sonates, des quatuors, des quintetti, des cantates, des scènes détachées, des romances et des chansons allemandes, des canons, des walses, des airs de ballets de tous les genres, des sérénades pour instrumens à vent, et enfin des messes et plusieurs motets.

MÉLANGES.

ASPHODÈLE ET CLÉMATITE, OU LE PAGE ET LA BEGERETTE.

HISTOIRE FRANÇAISE.

" Prince, continua Pari-Banou, c'est un spectacle fort extraordinaire pour les Orientaux qui voyagent en occident de voir les femmes de la première condition, et les reines elles-mêmes vivre habituellement dans la société des hommes, et sortir librement comme eux le visage découvert. Ces mœurs, qui vous paraîtront peut-être méprisables, n'empêchent pas cependant que les fem-

mes de ces contrées ne soient aussi modestes et aussi attachées à leur devoir que les nôtres. L'honneur est leur gardien, et l'intérêt de leur réputation suffit pour leur apprendre à se surveiller elles-mêmes. Chaque pays offre néanmoins dans leur manière de vivre des différences qui naissent sans doute de la diversité des opinions et des coutumes. La France est le lieu de la terre où elles passent pour les plus libres, les plus heureuses, et aussi, dit-on, les plus aimables ; mais on leur reproche d'y porter à l'excès le désir de plaire. De leur côté les hommes y sont pleins de valeur, mais souvent légers et présomptueux.

" Sous le règne de Charlemagne, qui fut une époque brillente pour la France, vivaient deux puissans Seigneurs, qui portaient le titre de Princes, Achille de Crécy, et Emmanuel de Léoncourt. Leurs principautés étaient voisines, situées sur les rives de la Marne, et des liens de parenté les unissaient ; mais leurs cœurs les rapprochaient encore davantage que leurs domaines et les nœuds du sang ; ils avaient été frères d'armes pendant la guerre, ils continuaient de s'aimer pendant la paix, et jamais on ne vit deux Seigneurs voisins s'accorder plus parfaitement. Achille et Emmanuel s'étant mariés ne désiraient rien tant que d'avoir des enfans qu'ils pussent unir un jour, afin de perpétuer la bonne intelligence de leurs maisons. Le ciel sembla d'abord sourire à leurs projets, Emmanuel devint père d'un jeune enfant si beau qu'on lui donna le nom d'Asphodèle, qui est celui d'une fleur, et trois semaines après sa naissance, l'épouse d'Achille mit au monde une fille si charmante qu'on l'appela aussi Clématite, du nom d'une autre fleur dont le parfum est très-doux. On se figurera aisément la joie des deux familles et combien de choses intéressantes furent projetées sur le berceau de ces deux enfans. Dès que les mères se trouvèrent un peu rétablies, on s'occupa des fêtes du double baptême. Les Seigneurs, afin de les rendre plus pompeuses, envoyèrent prier deux fées, qui étaient sœurs et qui demeuraient dans un riche palais, sur une colline consacrée autrefois par les Druides, de venir consulter l'horoscope des jeunes Princes. Crystalline et Diamantina, vêtues avec une grande magnificence, arrivèrent dans un char traîné par des licornes blanches. On les reçut avec honneur, et lorsque la cérémonie du baptême fut achevée, les mères remirent entre leurs bras les nouveaux-nés. Les fées se retirèrent avec eux dans une salle voisine, examinèrent attentivement les signes qui se trouvaient sur leur corps, consultèrent leur rapport avec les astres, et demeurèrent consternées des tristes choses qu'elles découvraient.

" Hélas ! ma sœur, dit Crystalline, aurons-nous le courage d'affliger deux familles qui se livrent à la joie, et de faire couler leurs larmes pour prix de l'accueil distingué que nous en recevons ? Si vous m'en croyez nous leur cacherons soigneusement ce que notre art nous révèle, laissant la destinée de ces jeunes Princes s'accomplir de la manière que

Dieu le voudra. C'est une imprudence de vouloir approfondir les secrets du sort.

"—J'en conviens, ma sœur, répliqua Diamantina, les hommes devraient réprimer leur curiosité; mais puisque nos hôtes ne nous ont envoyé chercher que pour satisfaire la leur, nous ne pouvons nous dispenser d'être vraies. Notre devoir est de les éclairer sur le malheur qui les menace, afin qu'ils s'efforcent de le prévenir."

" Crystalline se rendant à l'avis de sa sœur, elles rentrèrent dans la salle où tout le monde était rassemblé, avec un visage qui annonçait d'avance quelque mauvaise nouvelle, et qui glaça de crainte les assistans. Diamantina prenant la parole: Princes, dit-elle, et vous illustres Dames, nous voudrions n'avoir que de nouveaux sujets de joie à répandre dans vos cœurs; mais le ciel ne permet pas que nous soyons si heureuses, il semble vouloir mettre des obstacles à la douce union qui règne entre vous. Le prince Asphodèle et la princesse Clématite ne peuvent se connaître sans s'exposer à de grands malheurs. Ce moment est marqué par des signes funestes."

" A ces paroles, les mères fondirent en pleurs et leurs époux demeurèrent dans la consternation. " Quoi, se disaient-ils l'un à l'autre, il faudra cesser de nous voir, renoncer à des réunions qui nous sont si chères, nous priver de la douceur de voir croître mutuellement nos enfans et de jouir des gentillesses de leur âge. Enfin, ces enfans, sur lesquels nous comptions pour nous unir plus étroitement, ne sont-ils venus au monde que pour nous séparer? Hélas; il valait mieux que nous n'en eussions point."

" Leur affliction chagrina tellement les bonnes fées, qu'elles retournèrent consulter les astres, dans l'espérance de trouver quelqu'adoucissement à leur douleur. Elles découvrirent en effet que la fatalité attachée à ces jeunes Princes cesserait dès qu'ils auraient atteint l'âge de seize ans, et qu'ils en seraient tout-à-fait à l'abri s'ils parvenaient jusque-là sans se connaître. Cette circonstance fut une grande consolation pour ces deux familles, qui virent au moins un terme à leurs chagrins, et elles prièrent les fées de les aider à tenir ces deux enfans séparés l'un de l'autre jusqu'à l'époque marquée par les destins. Les fées ayant pris leurs baguettes d'ivoire, firent paraître, sur deux collines placées dans les différentes possessions d'Achille et d'Emmanuel, deux tours d'une fort belle architecture, chacune au centre d'un jardin délicieux. Elles conseillèrent aux Seigneurs d'élever là leurs enfans dans la retraite la plus absolue, sous la surveillance d'une sage gouvernante, et sans leur permettre d'y recevoir d'autres visites que celles de leur père et de leur mère. Les Dames se recrièrent un peu contre cette retraite rigoureuse, l'une disait qu'elle imprimerait à son fils une timidité ridicule, qu'il ne saurait ni se présenter dans un tournois, ni faire sa cour aux dames. L'autre trouvait indispensable que la Princesse eût un maître à danser, pour lui apprendre à se tenir droite.

" Mesdames, reprirent les fées,

les talens agréables sont certainement très-propres à embellir de jeunes Princes, mais comme le plus important est d'assurer leur repos et leur vertu, il y aurait une grande imprudence à les sacrifier au vain désir de les voir briller dans le monde. Nous les douons d'un esprit vif et intelligent qui leur permettra de s'instruire dans la retraite par le seul secours de la lecture. Songez que leur captivité se terminera assez vite pour qu'ils aient encore tout le tems de se former à l'école du monde, lorsqu'il leur sera permis d'y paraître. De notre côté nous ne négligerons aucun moyen de travailler à la perfection de leur caractère ; mais nous éviterons de paraître à leurs yeux, de peur qu'ils ne se négligent eux-mêmes en se voyant si bien appuyés."

" Les deux Seigneurs, et leurs épouses elles-mêmes, ne purent s'empêcher d'applaudir à des réflexions si sages. Ils promirent, d'un commun accord, de suivre le conseil qu'on leur donnait. Les fées se retirèrent comblées de remercîmens : car ces familles étaient trop justes pour s'en prendre à elles des arrêts du destin. Asphodèle et Clématite furent conduits chacun dans sa tour avec autant de tristesse que si elle eût dû être leur tombeau. Une dame veuve, qui avait perdu récemment son époux, et qui allaitait encore sa fille, consentit à servir de nourrice à la princesse Clématite, étant charmée d'ensevelir dans la solitude la tristesse qui remplissait son cœur. Comme cette dame était fort bien née, on la jugea propre à servir encore de gouvernante à la Princesse, lorsque celle-ci devint plus grande, et on lui permit d'élever avec elle sa propre fille, la jeune Emma, qui était une petite personne fort éveillée. Clématite avait aussi l'esprit vif, intelligent, pleine de saillies agréables ; mais en même temps d'une coquetterie d'autant plus extraordinaire qu'elle vivait pour ainsi dire seule. Avec beaucoup de goût pour la lecture, elle n'en retira cependant aucun bon fruit, à cause de ses travers, car au lieu de s'arrêter aux exemples de vertus qu'on lui mettait sous les yeux, elle n'était frappée que de la singularité de son éducation, dont elle ne trouvait dans ses livres aucun modèle. On ne lui avait point caché qu'elle était d'une illustre naissance, on lui fit même connaître l'histoire de sa maison, où elle apprit que plusieurs dames de sa famille avaient fait de glorieuses conquêtes, jusque parmi les Rois, qui, subjugués par leur beauté, les placèrent avec eux sur le trône. Clématite, à mesure que ses charmes se développaient, jugeait, en se regardant dans son miroir, qu'il ne lui manquait que d'être connue pour parvenir à une destinée aussi brillante, et elle s'indignait de sa captivité. Elle avait beau interroger ses parens et sa gouvernante sur les raisons qui la fesaient élever ainsi, personne n'osant la satisfaire de peur de prononcer même le nom d'Asphodèle, on s'efforçait de réprimer sa curiosité par des réponses qu'on croyait assez bonnes pour une enfant, mais qui ne fesaient au contraire qu'augmenter son inquiétude. La jeune Emma, sa sœur

de lait, sans se nourrir des mêmes prétentions qu'elle, ne laissait pas de partager sa curiosité, et de former avec elle mille conjectures secrètes. Clématite s'étant avisée de demander un jour à sa gouvernante, quelle était cette tour qu'on apercevait sur la colline opposée, et par qui elle était habitée, car on y voyait chaque soir un grand nombre de lumières. La gouvernante parut fort troublée de cette question, à laquelle elle répondit si mal à propos, que les jeunes filles devinrent aussi curieuses de ce mystère que de l'autre. Clématite dit à sa compagne : " J'ai lu dans mes livres que les mères ont une grande faiblesse pour leurs enfans, je vois trop rarement la mienne pour en espérer quelque chose, et je n'oserais d'ailleurs la tourmenter trop librement; mais qui t'empêche d'essayer ton pouvoir sur le cœur de ta mère ? Quand tu seras seule avec elle, arrache-lui son secret par tes caresses, puis tu me le confieras après."

" Emma ne manqua point de suivre ce conseil, et la gouvernante, malgré toute sa sagesse, n'eut point le courage de résister aux pressantes sollicitations d'une fille qu'elle adorait. Il est vrai qu'elle lui recommanda d'être plus discrète qu'elle-même; mais la petite fille, qui brûlait déjà de tout raconter à la Princesse, prit à peine le tems d'assurer à sa mère qu'elle ne lui en dirait rien.

" Prince, je ne saurais bien vous exprimer la colère de Clématite, en apprenant qu'Asphodèle était cause de sa captivité, et qu'on le lui destinait pour époux, à elle qui se regardait faite pour un trône. Elle pleura, frappa la terre du pied, et fit mille lamentations extravagantes. " Quoi ! s'écriait-elle, c'est pour ce prince Asphodèle qu'on m'oblige de m'ensevelir ainsi, de passer mes plus belles années dans la retraite ! quels plus grands malheurs pourraient-ils m'arriver ? avec un peu d'esprit, quelques attraits et de la naissance, combien de triomphes n'aurais-je pas déjà remportés à la cour et dans les tournois ? Au lieu de cela, je meurs de chagrin dans cette solitude, l'ennui finira par altérer ma beauté, je ne serai plus digne de captiver un illustre époux.....Mais que dis-tu ? Malheureuse Clématite ? Ton sort n'est-il pas déjà fixé ? On te destine au plus maussade des hommes; car, que peut devenir le prince Asphodèle, avec son éducation sauvage ? D'ailleurs, fût-il un modèle de perfection, je sens que je ne le haïrais pas moins, et que je ne lui pardonnerai jamais la triste vie à laquelle je suis réduite."

" Clématite répétait ces plaintes toutes les fois qu'elle se trouvait seule avec Emma. Sa coquetterie augmentait avec l'âge, la solitude lui devenait de plus en plus insupportable, elle passait les jours à se parer, et les nuits à rêver qu'elle remportait tous les suffrages. Son caractère s'aigrit, elle eut de l'humeur, des caprices, des ridicules dont sa gouvernante, qui en ignorait le véritable motif, ne pouvait parvenir à la corriger.

" De son côté, le prince Asphodèle, n'était pas plus raisonnable. Son valet-de-chambre, aussi peu discret qu'Emma, lui avait révélé le secret de son éducation,

et, comme Clématite, il se désespérait de n'avoir point encore fait parler de lui.

" Faut-il, disait-il à son tour, que, pour l'amour d'une petite personne qui ne peut être que fort gauche, je sois parvenu à l'âge de quinze ans sans avoir gagné mes éperons de chevalier ! Avec le nom que je porte, je devrais déjà remplir les tournois de ma renommée. Je suis grand et fort, mon visage ne dépare point ma taille ; quel dommage que tant d'avantages demeurent ensevelis dans cette vilaine tour. Si Clématite compte sur moi pour l'épouser, à coup sûr elle restera sans mari, car je la déteste de tout mon cœur."

" Les fées Crystalline et Diamantina, qui visitaient souvent leurs protégés, sans qu'ils s'en doutassent, en se rendant invisibles à tous les yeux, s'aperçurent avec beaucoup de chagrin de leur sotte présomption, et songèrent à y porter remède. Les dangers dont le sort les menaçait leur paraissant beaucoup moindres que ceux qui pouvaient naître de leurs défauts, elles ne jugèrent rien de plus propre à les corriger que la liberté même qu'ils désiraient si vivement, et elles se concertèrent pour l'exécution de leur dessein, afin d'éviter, s'il était possible, aux jeunes Princes une rencontre qui devait leur devenir funeste.

" Un matin que la princesse Clématite se reposait dans une grotte tapissée de mousse, ornée de siéges de gazon et de mille guirlandes de fleurs, qu'un doux zéphir balançait mollement (ce lieu charmant dans lequel un ruisseau semblait cacher sa source, se trouvait dans l'endroit le plus reculé du jardin), elle vit paraître à l'entrée de la grotte une dame d'une beauté remarquable, habillée d'une étoffe d'or, et tenant à la main une baguette d'ivoire. Clématite, à son aspect, se leva toute interdite, et la salua profondément sans ouvrir la bouche, tant sa surprise était grande. Vous devinez, Prince, que cette dame était la fée Crystalline, protectrice de la jeune Princesse. Elle l'embrassa affectueusement et s'assit avec elle sur un des siéges de gazon. " Ma chère Clématite, lui dit-elle, on vous a parlé de deux fées qui assistèrent à votre baptême. . . . . Ne rougissez pas, je sais que cela n'est parvenu à votre connaissance que par une indiscrétion, mais ce n'est pas ici le moment de vous en faire aucun reproche. Vous voyez en moi l'une de ces fées. Je m'appelle Crystalline. Je vous ai voué, dès le jour de votre baptême, une amitié très-tendre, et c'est à moi que vous devez l'esprit et les grâces qui vous distinguent . . . .

" —Ah ! madame ! interrompit Clématite, je vous remercie de vos bontés ; mais à quoi ces dons me servent-ils dans la profonde retraite où je passe mes jours ? Ne voyez-vous pas que mes plus belles années s'écoulent sans que j'en puisse jouir ?

" —Je vois, répondit la fée, que vous avez un père et une mère tendres, une gouvernante qui ne vous donne que d'excellens conseils, une jeune compagne de votre âge, une retraite délicieuse, que manque-t-il donc à votre bonheur ?

" —Hélas ! repartit la Princesse, une dame de votre mérite ne saurait ignorer les triomphes flatteurs qui attendent dans le monde une fille qui a de la naissance, et, si je vous en crois même, une certaine beauté. Quel plaisir d'attirer sur soi tous les regards, d'être un objet d'envie pour toutes les autres femmes, de les désespérer par mille conquêtes !

" — Fi donc ! continua la fée, vous parlez là comme une coquette. Un bon cœur ne saurait se complaire dans l'humiliation des autres, et un amour-propre excessif peut faire tomber dans de grands mécomptes. Si je vous ai douée d'esprit et de beauté, beaucoup d'autres jeunes filles ont eu le même avantage. Enfin, quand votre beauté l'emporterait universellement, soyez assurée que l'approbation du monde sur un point aussi frivole n'est pas capable de vous donner une félicité plus parfaite que celle dont vous jouissez maintenant."

Clématite baissa les yeux, n'osant pas insister davantage ; mais la fée connut clairement qu'elle ne croyait pas un mot de ses paroles.

" Votre incrédulité me pique tellement, poursuivit la fée, que je vous rendrais la liberté tout-à-l'heure, afin que vous fissiez vous-même l'épreuve des avantages de cette beauté, si je ne craignais pour vous une certaine prédiction..

" — Ah ! madame ! interrompit vivement Clématite, que cette considération ne vous arrête pas. Quel plus grand malheur peut-il m'arriver que de demeurer ici ? Comment connaîtrai-je le prince Asphodèle, puisqu'on le retient captif de son côté, et que pourrai-je craindre d'ailleurs, avec votre puissante protection ?

" Voilà précisément sur quoi il ne faut point compter, répondit Crystalline. Ma puissance se borne à vous ouvrir ces murs, au-delà desquels vous serez abandonnée aux événemens et à vos propres ressources. Il ne faut point vous attendre non plus à l'appui de vos parens, ils ne consentiront jamais à votre départ, et je ne puis vous rendre la liberté qu'à leur insu. Pesez bien toutes ces conditions, et décidez de votre sort."

" Clématite hésita un moment ; mais la haute opinion qu'elle avait d'elle-même lui persuada aisément de tout entreprendre, certaine qu'elle n'avait qu'à paraître pour trouver des protecteurs. Elle avoua donc à la fée que la seule chose qui la retenait encore était la crainte de plonger dans le désespoir ses parens et sa gouvernante. Crystalline approuva ce sentiment qui partait d'un bon cœur, et lui promit de remédier à cet inconvénient, en créant un fantôme semblable à elle qui resterait dans la tour à sa place, jusqu'à ce qu'il lui plût de retourner. La fée traça aussitôt quelques cercles avec sa baguette d'ivoire, un léger nuage s'éleva dans la grotte, et laissa voir à la princesse, en se dissipant, l'image fantastique qui devait la remplacer endormie sur un siége de gazon. Cette parfaite imitation lui arracha un cri de surprise ; elle demeura un moment éperdue d'une chose si surprenante, puis enfin

elle admira, sans oser le dire, la fraîcheur de son teint, la beauté de ses cheveux, l'élégance de sa taille, les grâces de toute sa personne, et jamais un portrait ressemblant ne contenta mieux son modèle. La fée, qui lisait sur son visage combien sa vanité était satisfaite, n'en jugea que plus nécessaire l'épreuve qu'elle méditait. Elle arracha Clématite à la douce contemplation d'elle-même, changea ses habits de princesse en ceux d'un page, et l'ayant conduite hors de la grotte, elles montèrent sur un char attelé de quatre aigles, qui les enlevèrent au milieu des airs, et furent s'abattre sur la rive gauche de la Marne, où la fée prit congé de Clématite.

" Ma fille, lui dit-elle en lui montrant la route de la Bourgogne, voici le chemin que je vous engage à suivre. Le prince souverain de cette contrée tient sa cour à Dijon, c'est là que vous apprendrez à connaître le monde. Si vous y éprouvez des revers, ne m'en accusez point, et souvenez-vous que je n'ai cédé à vos désirs qu'après vous en avoir avertie."

" Crystalline repartit, laissant la pauvre Clématite seule, en habit de page, au milieu d'une prairie émaillée de fleurs. Son premier mouvement, en se voyant pour la première fois abandonnée, sans savoir ce qu'elle allait devenir, fut d'avoir peur et de se repentir de sa hardiesse. Elle se demande à elle-même, si elle ne ferait pas mieux de retourner auprès de sa gouvernante, et de lui confesser sa faute ; mais l'instant d'après, les illusions dont sa coquetterie se nourissait depuis quelque tems, s'offrant en foule à son imagination, augmentaient son incertitude. Elle s'assit au pied d'un saule qui bordait le rivage, et se mit à réfléchir profondément.

" Le prince Asphodèle n'était guère moins embarrassé que Clématite. La fée Diamantina s'était conduite avec lui à peu-près de la même manière que Crystalline avec la princesse. L'ayant trouvé, comme celle-ci, plein de confiance en lui-même, et fort amoureux de sa personne, elle venait de l'abandonner aussi sur la rive droite de la Marne, en l'invitant de se rendre à Trèves, où Charlemagne tenait alors cour-plénière. En même tems, la fée redoutant pour lui les aventures périlleuses auxquelles sa présomption ne manquerait pas de l'exposer, quoiqu'il fût encore un enfant, le déguisa sous les habits d'une simple bergère. Elle le fit avec tant d'adresse que le prince ne s'en aperçut qu'après son départ, et je dois convenir qu'il en fut indigné. " O ciel ! s'écria-t-il, quel affront me fait cette fée, à la fois si cruelle et si obligeante ! Le prince Asphodèle, sous les habits d'une fille des champs ! Comment me présenter dans les lieux où m'appellent mon courage et ma naissance ? ne valait-il pas mieux me laisser dans ma tour solitaire ? Moi, paraître à la cour de Charlemagne ? Ah ! fuyons plutôt du côté opposé, et cherchons quelque moyen de reprendre les habits qui me conviennent. "

" En disant ces mots, il se mit à suivre les bords de la Marne, jusqu'à ce que, ayant rencontré un bateau de pêcheur attaché au pied d'un arbre, il lui prit envie de traverser la rivière. Clématite, après un quart-d'heure de réflexion, s'était levée de dessous le saule, dans l'intention d'aller non à la cour de Bourgogne, comme on le lui avait conseillé, ce théâtre ne lui paraissant pas digne d'elle, mais à la cour de Charlemagne même, où elle espérait captiver jusqu'à ce monarque. Soit esprit de contradiction, soit pour accomplir leur destinée, il arriva ainsi qu'Asphodèle et Clématite prirent chacun une route opposée à celle que les fées souhaitaient qu'ils suivissent, et la princesse ayant trouvé aussi un bateau, ils se rencontrèrent tous deux au milieu de la rivière. Comme ils n'avaient jamais navigué que sur les tranquilles pièces d'eau de leur jardin, où on les promenait sans qu'ils s'en mêlassent, ils ne savaient pas mieux conduire leur batean l'un que l'autre, et d'ailleurs, tous deux pleins d'orgueil ne voulaient point se détourner pour faciliter mutuellement leur passage. Il en résulta que leurs bateaux se heurtèrent si rudement qu'ils en perdirent l'équilibre, et que les deux barques suivirent le fil de l'eau, emportant les navigateurs effrayés. Le pauvre page surtout jetait des cris perçans, appelant à son aide toutes les fées de la terre. Asphodèle, plus courageux, saisit des branches d'arbres qui s'avançaient sur la rivière, et parvint à arrêter sa barque. L'utre la suivant de près, il cria à Clématite de sauter dans sa nacelle : ce qu'elle fit avec beaucoup de légèreté malgré son épouvante. Ils gagnèrent le rivage à l'aide des branches, et réussirent enfin à sortir de danger. Clématite était si émue de celui qu'elle venait de courir, qu'elle avait peine à retenir ses pleurs.

" Il faut convenir lui dit le prince, que vous êtes bien timide pour un page.

"—Et vous bien audacieuse pour une bergère, répondit Clématite. Que ne vous dérangiez-vous pour me laisser passer librement la rivière ?

"—J'allais vous faire le même reproche, repartit Asphodèle, votre entêtement a failli nous perdre tous deux ; mais où allez-vous ainsi, beau page, et de quel endroit êtes-vous parti ?

"—Mon aventure est fort extraordinaire, répondit le faux page. Quatre aigles m'ont enlevé de la maison de mes parens, et maintenant je veux me rendre à la cour de Charlemagne. Et vous, bergère, comment vous ai-je rencontrée toute seule au milieu de la rivière ?

"—Deux dragons volans, couverts d'écailles d'azur, m'ont délivrée d'une prison dans laquelle on me retenait, répliqua la feinte bergère, et quant au lieu où je me rends, je ne suis pas encore décidée là-dessus.

"—Croirai-je que des dragons s'intéressent au sort d'une pauvre bergère telle que vous ? repartit dédaigneusement Clématite.

"—Les aigles vous prêtent bien leur secours, répliqua sè-

chement Asphodèle ; un page est-il donc à vous yeux un personnage si important ? "

" Clématite rougit de dépit, mais elle n'osa répliquer, sentant qu'elle pourrait avoir besoin de la courageuse bergère. Un moment après, elle lui demanda son nom et le lieu de sa naissance.

" Je m'appelle Doris, répondit Asphodèle, et je suis née vassale du prince Emmanuel de Léoncourt ; vous ne refuserez pas à votre tour de satisfaire ma curiosité.

"—Non, reprit Clématite, après y avoir un peu rêvé ; on me nomme Alcindor, je suis le page de la princesse Clématite, fille unique d'Achille de Crécy, dont vous avez sans doute entendu parler.

"— Mais oui, répliqua Doris, d'un air insouciant, j'en ai ouï-dire quelque chose....

"— Quelque chose ! interrompit vivement Clématite, serait-il possible que le bruit de sa beauté n'eût point percé les murs de sa solitude ? C'est un prodige de grâces.

"—Vous en parlez avec chaleur, monsieur le page, répliqua Doris. Au reste, si sa beauté fait peu de bruit, on s'occupe davantage de ses caprices et de sa coquetterie.

"— Je ne crois pas un mot de cela, répondit Clématite, en colère. La princesse n'est ni coquette ni capricieuse, et je vous trouve bien hardie d'en parler de la sorte devant son page.

"— A la bonne heure, continue la bergère, en riant. Il faut que vous soyez bien zélé pour son service, car vous mettez plus d'énergie à la défendre que vous n'en montriez sur la rivière, pour sauver votre vie. Changeons d'entretien, et puisque vous sortez de la maison de Crécy, parlez-moi un peu du prince Asphodèle.

"— Je ne le connais pas, repartit Alcindor d'un air piqué.

"— Vous vous moquez, poursuivit la bergère. Le prince est fils unique d'Emmanuel de Léoncourt, l'ami et le parent d'Achille de Crécy, votre maître.

"—Je veux dire répondit Alcidor, qu'on s'occupe assez peu de lui dans le monde. On prétend seulement que la façon dont on l'élève lui convient à merveille, et qu'il aime mieux prendre des poissons et des oiseaux que de s'exposer aux coups de lance.

"— On a menti, s'écria le prince en fureur, et, pour vous en convaincre, apprenez, que je suis... sa chévrière.

"—Vraiment, repartit Clématite, en éclatant de rire, voilà une belle preuve de son mérite.

" Asphodèle, qui aurait rougi de se faire connaître sous de pareils habits, et auquel d'ailleurs le secret de son véritable nom était imposé, se leva brusquement, et laissant là le page, entra dans un bois épais qui le déroba à la vue d'Alcindor. Clématite, fort mécontente aussi de la fausse Doris, n'essaya point de la retenir, et prit son chemin par un autre côté du bois. Les sentiers s'y croisaient de manière qu'après avoir erré un quart-d'heure, le prince et la princesse se rencontrèrent de

nouveau. Ils passèrent brusquement sans se parler, et continuèrent leur route à travers le bois. Ils précipitèrent en vain leur marche, croyant se fuir plus vîte, ils se retrouvèrent encore face à face, ce qui leur causa un si grand dépit, qu'en s'apercevant de loin ils retournèrent chacun sur ses pas; mais comme on ne peut éviter sa destinée, le sort, qui voulait les réunir, les ramena une troisième fois l'un vers l'autre. A cette triple rencontre, qui lui parut plaisante, Asphodèle poussa un grand éclat de rire qui scandalisa étrangement la jeune princesse. Elle en prit un air de dignité qui n'allait guère avec ses habits de page, et demanda à la bergère le motif de cette gaîté hors de saison.

"Ne trouvez-vous pas divertissant, répondit le prince, que nous ne puissions pas nous éviter malgré le soin que nous en prenons? Croyez-moi, cherchons ensemble comment nous pourrons sortir de ce bois, qui est devenu pour nous un labyrinthe, ensuite chacun s'en ira de son côté."

"Prince, je ne sais trop ce que la belle Clématite allait répondre, lorsqu'un bruit de chasse se fit entendre dans la forêt. En même tems, un jeune sanglier, poursuivi pour la première fois, se jeta dans le sentier que suivait le prince et la princesse. L'écume lui sortait de la bouche, son poil hérissé lui donnait un aspect effrayant; mais Asphodèle ne s'en laissa point intimider.

"Beau page, s'écria-t-il, tirez votre dague et marchons contre cette bête furieuse, le fer de ma houlette me servira de défense."

"En disant cela, il s'avança à la rencontre du sanglier, avec une contenance si fière, que l'animal, n'osant l'attendre, courut se cacher dans le plus épais du bois. Pour Alcindor, tremblant de la tête aux pieds, il s'était mis à fuir vers l'endroit où le sanglier chercha à son tour un refuge. Asphodèle vit la pauvre princesse sortir de son asîle, plus pâle que la mort, et poursuivie par le sanglier. Indignée de sa lâcheté, la fausse Doris lui arracha sa dague inutile, et en frappa si adroitement le sanglier qu'il expira.

[*La suite au Numéro Prochain.*]

RELATION DE LA PRISE D'ABYDOS *

Extraite de la Couronne des Chroniques des Saad Eddin, *et traduite du turc, par* M. Garcin de Tassy.

En l'année 728 de l'hégire (1327-28 de Jésus-Christ), le sultan *Orkhan*, désirant se rendre maître d'*Abydos*, forteresse qui appartenait aux Grecs, y envoya *Konouz-Alp* et *Abd-errahman*, avec ordre d'en former le siége. Ces deux braves généraux, à la tête des guerriers qui combattaient pour la foi, entourèrent cette citadelle, et firent tous leurs efforts pour s'en emparer. Mais, comme elle était très-bien fortifiée, on ne pouvait se flatter de la prendre qu'après un long siége. Les Musulmans épiaient une occasion favorable, sans cesser de combattre les ennemis aux intentions perfides ; et, se souvenant de cette sentence : *lorsque Dieu veut quelque chose, il en prépare les moyens*, ils demandaient au souverain maître des biens du monde de les assister de son secours.

Le gouverneur de cette forteresse avait une fille qui était la vertu même, et dont la rare beauté manquait de point de comparaison. Une nuit, cette Houri avait à peine caché ses joues purpurines semblables à la lune resplendissante, sous les nuages cotonneux de ses draps, qu'un profond sommeil ferma ses yeux aussi frais que le narcisse. Un songe s'offrit bientôt à son imagination, elle rêva qu'elle tombait au fond d'un puits obscur où elle avait tout à craindre pour ses jours. Elle désirait vivement d'en pouvoir sortir, ou d'en être retirée ; mais elle avait beau pousser des cris et des gémissemens pour implorer du secours, personne de sa maison ni de sa famille ne se présentait pour lui en donner. Persuadée alors que cette fosse horrible devait être pour elle le filet de la mort, elle se soumit au décret de Dieu, et cessa de tendre vers lui les mains de l'espérance.

Tout-à-coup elle voit passer au bord du puits ténébreux un jeune guerrier, doué de la physionomie la plus douce : il s'arrête, la retire de cette profonde citerne, où elle était sur le point de perdre la vie, et la fait passer dans un lieu charmant ; là, d'une main délicate et pudique, il lui enlève ses vêtemens souillés de fange, et la revêt d'habits précieux.

Lorsque cette beauté, à la taille de cyprès, se reveilla, elle se mit à réfléchir sur ce que pouvait signifier ce songe extraordinaire. Les traits du jeune homme qu'elle avait vu lui étaient restés profondément gravés dans l'esprit, et avaient excité en elle le plus vif

* Il paraît que le fait rapporté ici est exactement vrai ; les écrivains ottomans s'accordent tous à le raconter ainsi ; et le peuple aime à le rappeler aux voyageurs. Voyez les Lettres de Milady Montague, XLIVe Lettre.

amour. Son image la suivait partout, et la privait du repos.

Un jour, pour dissiper la noire mélancolie qui s'était emparée de son cœur, cette jeune vierge monta au haut d'une tour de la citadelle. Là, elle jetait la vue du côté du camp musulman, lorsque le brave *Abd-errahman*, général de l'armée des fidèles, frappe ses regards. Instruite par l'amour, elle ne tarda pas à reconnaître en ce jeune guerrier celui qu'elle avait vu en songe, et, comprenant que son rêve était une vision céleste, elle pensa que la citerne ténébreuse où elle s'était trouvée en danger de périr, était l'image de la religion chrétienne, et que son libérateur était celle de la vraie religion. Sur-le-champ, elle écrivit au général, dans le langage des Francs, une lettre, en un style plus élégant où, après avoir rapporté ce qui lui était arrivé, elle exprima le désir qu'elle avait d'entrer dans le sein de l'islamisme. Dans son zèle pour cette religion sainte, à laquelle elle appartenait déjà par conviction, elle n'hésita pas d'ajouter : " Si vous voulez vous emparer de la forteresse, retirez-vous de ces lieux en feignant de fuir ; venez ensuite une telle nuit, au pied de la citadelle, à la tête de quelques braves, il vous sera très-facile de vous en rendre maître."

Elle attacha sa lettre à une pierre, et la lança vers l'armée des fidèles. Semblable à une colombe messagère au vol rapide, le caillou parvint au camp musulman, et, comme aurait fait une pierre d'aimant, il roula jusqu'aux pieds ferrés du cheval d'*Abd-errahman*. Le brave guerrier prit de suite cette pierre, montra la lettre à des interprètes, et après en avoir connu le sens, il tint conseil avec son collègue sur ce qu'ils devaient faire. D'un commun accord il fut décidé que l'on se conformerait aux instructions de la fille du gouverneur. On agit d'après cette résolution, et en effet la troupe impie des *Polythéistes* * qui gardaient cette forteresse, croyant que le mouvement rétrograde des fidèles était produit par la crainte, se livra aux plaisirs de la table et de l'amour, sans se mettre en peine de l'issue de l'événement.

La nuit indiquée, le brave *Abd-errahman* s'associa avec quatre-vingt braves, et ils s'avancèrent ensemble vers *Abydos*. Arrivés au pied de la citadelle, ils aperçurent la belle chrétienne qui attendait sur une tourelle du château les guerriers de la foi.

Abd-errahman, ivre d'amour et de joie, se précipita vers le côté où était sa fidèle amante. Déjà prisonnier dans les lacs des boucles des cheveux de sa belle maîtresse, il se rendit de nouveau son captif en se liant avec la corde qu'elle avait eu soin de faire descendre. Aidé de sa main protectrice, il escalada les murs du château, comme l'industrieuse araignée s'élève dans les airs, attachée à son fil glutineux. Il fit ensuite monter quelques-uns de ses braves compagnons. Guidés par cette beauté au visage de fée, ils massacrent les gardes, s'emparent des clés qu'ils trouvent sous le chevet des portiers stupides, et à l'aide de la cause première de tous les événemens,

* Les Musulmans nomment ainsi les Chrétiens, à cause du dogme de la Trinité.

ils ouvrent les portes de la place, et y font entrer les soldats victorieux. Après avoir lavé par le cimeterre étincelant, semblable à l'onde fugitive, cette citadelle nonpareille des ordures qu'y avaient faites les *Polythéistes*, les Musulmans conduisirent le malheureux gouverneur avec sa fille charmante et des richesses sans nombre à l'heureux *Orkhan*. Ce monarque remercia le Très-Haut de ses faveurs infinies ; il combla d'honneurs et de présens cette beauté qui fesait le charme du cœur, et la maria au brave *Abd-errahman*. De leur union fortunée, bénie par le ciel, naquit bientôt un fils, qu'ils nommèrent *Cara Abd errahman*, Il se distingua tellement par sa bravoure, que son nom seul jetait la terreur parmi les *Polythéistes* de Constantinople, qui furent souvent privés du repos et du sommeil par son bras invincible. Les mères mêmes fesaient obéir leurs enfans en leur nommant *Cara Abd-errahman*.

LES ARABES EN ESPAGNE,

Extrait des Historiens orientaux, par M. Grangeret de la Grange.*

Witiza, roi des Goths d'Espagne, laissa, lorsqu'il mourut, trois enfans en bas âge.† Rodrigue, seigneur puissant, et commandant des armées de Witiza, vint à bout par ses manœuvres de s'emparer de l'autorité souveraine, au préjudice des enfans du dernier roi.

Les historiens arabes rapportent que du tems des rois Goths, il y avait à Tolède, qui était alors la capitale de l'Espagne, un édifice solidement bâti, et dont les portes étaient fermées par un grand nombre de serrures. Des gardes veillaient continuellement autour de cet édifice. Les rois goths l'avaient en grande vénération, et ils ne l'ouvraient jamais. Rodrigue, croyant qu'il renfermait un riche trésor, se le fit ouvrir, au mépris des lois qui en défendaient l'entrée. Il n'y trouva qu'un coffre. Ce coffre renfermait une longue toile roulée, sur laquelle on avait représenté des guerriers montés sur des chevaux arabes. Un turban blanc couvrait leurs têtes ; ils étaient ceints d'une épée ; des arcs étaient suspendus à leurs épaules ; et ils portaient

* J'ai suivi pour cette narration *Ibn-Alkauthyr*, auteur de l'Histoire de la Conquête de l'Espagne par les Arabes, et *Ahmed*, fils de *Mohammed*, connu sous le nom d'*Almokry*. C'est dans ce dernier que j'ai trouvé le plus de renseignemens. *Almokry* a embrassé toute l'Histoire des Arabes d'Espagne, depuis leur entrée jusqu'à leur expulsion de Grenade sous *Abou Abd-Allah*, ou *Boabdil*. Son ouvrage, qui n'est en grande partie qu'une compilation, renferme des détails curieux sur la Conquête de l'Espagne, sur les provinces et les villes de cette contrée, et sur les Arabes qui l'ont occupée.

† Suivant quelques historiens arabes, Witiza ne laissa après lui que deux enfans, *Sisibut* et *Ebah*. *Ibn-Alkauthyr* lui en donne trois, qu'il nomme *Almondo*, *Romlah*, *Arthobâs*.

des lances auxquelles des drapeaux étaient attachés. Au-dessus de ces figures on lisait ces mots écrits dans la langue des Goths: " Lorsque les serrures qui ferment cet édifice auront été brisées, que ce coffre aura été ouvert, et que les figures tracées sur cette toile auront vu le jour, les peuples qu'elles représentent entreront dans l'Andalousie, en feront la conquête, et y établiront leur domination."

A cette vue le monarque des Goths fut frappé d'épouvante: il se repentit de ce qu'il avait fait, et lui et tous ceux qui l'entouraient ressentirent une extrême douleur. Il fit remettre promptement les serrures, et replaça les gardes; ensuite il vaqua aux affaires du royaume, sans paraître songer à la funeste prédiction.

Les rois goths avaient des possessions sur les côtes d'Afrique. Julien, un des principaux seigneurs d'Espagne, gouvernait Ceuta et Tanger, au nom de Rodrigue, à qui il envoyait des chevaux et des éperviers. Tandis qu'il soutenait vaillamment la cause de son souverain contre les entreprises des Musulmans, sa fille était élevée à Tolède, dans le palais des rois. Rodrigue la vit, s'enflamma pour elle, et la déshonora. Instruit de l'outrage fait à sa fille, Julien s'écria transporté de fureur: " Par la religion du Messie! j'anéantirai la puissance de Rodrigue, et je creuserai un abîme sous ses pieds." Aussitôt il quitte Ceuta, passe le détroit, arrive à Tolède, cache devant le roi sa douleur et son ressentiment, lui redemande sa fille, et la ramène à Ceuta, où il ne songe plus qu'aux moyens de se venger de Rodrigue.

On rapporte que le roi, qui ne soupçonnait point que Julien méditât sa ruine, lui dit quelques instans avant son départ: " Lorsque vous serez de retour dans votre gouvernement, n'oubliez pas de m'envoyer de ces éperviers si rares et si beaux, qui flattent tant ma vue, et que je préfère entre tous les oiseaux de proie." " J'en atteste le Messie, répliqua vivement Julien, je vous enverrai des éperviers que vos yeux n'ont jamais vus."

Par-là il fesait allusion à cette multitude d'Arabes qu'il avait résolu d'introduire dans l'Andalousie; mais Rodrigue était bien loin de comprendre le sens de ces paroles.

En ce même tems, Mousa, fils de Nasir,* homme de génie, plein de valeur, et zélé pour la propagation de l'islamisme, gouvernait une grande partie de l'Afrique au nom d'Alwalid, fils d'Abd-Almélic, le dixième khalife des Musulmans, et le sixième de la dynastie des Ommiades.

Impatient d'assouvir sa vengeance, Julien va trouver Mousa; il lui parle de Rodrigue, de sa tyannie, et de l'affront qu'il en a reçu. Il l'engage à tenter la conquête de l'Espagne, et lui jure qu'il lui en ouvrira les chemins. Ensuite il lui expose la faiblesse, la misère et l'avilissement des Goths; il lui dépeint les beaux sites de l'Espagne, la douceur de son climat, ses plaines fertiles, les fleuves qui l'arrosent, et les fruits

* Dans le manuscrit d'*Ibn-Alkauthyr*, on lit toujours *Nosair*.

délicieux qui nourrissent ses habitans.

Mousa, qui ne souhaitait rien plus ardemment que de reculer les bornes de l'empire des Arabes, accepta avec ravissement la proposition de Julien, et en écrivit au khalife Alwalid, qui résidait à Damas. Alwalid lui fit cette réponse : " Envoie d'abord dans l'Andalousie quelques détachemens pour reconnaître le pays, et ne va pas t'exposer avec les Musulmans sur une mer orageuse." Mousa ayant représenté à son souverain que cette mer n'était qu'un détroit dont on apercevait le rivage opposé. " N'importe, répondit le khalife, fais comme je t'ai dit." Alors Mousa, de concert avec Julien, qui lui avait promis de lui faciliter cette entreprise, envoya dans l'Andalousie l'un de ses affranchis, Tharif le Bérébère, surnommé *Abou-Zorah*. Tharif partit l'an 91 de l'hégire, avec cinq cents hommes, et vint débarquer à la terre dite l'Ile Verte, laquelle prit depuis ce moment le nom de *Tharifa*. Il fit un butin considérable, et revint auprès de Mousa, qui, encouragé par ce premier succès, choisit un autre de ses affranchis pour une seconde expédition. C'était Thârik, fils de Ziâd, guerrier aussi éloquent qu'intrépide. Il traversa la mer, l'an 92 de l'hégire, avec sept mille Musulmans, la plupart Bérébères.*

On raconte que, durant le passage, Thârik s'étant endormi, Mahomet lui apparut en songe. Autour de l'Apôtre des Arabes étaient rangés les *Mohadjériens* et les *Ansâriens**. Ils tenaient une épée à la main ; des arcs étaient suspendus à leurs épaules. Mahomet s'approcha de Thârik, et lui dit : " O Thârik ! poursuis ton entreprise, sois fidèle à tes engagemens, et traite les Musulmans avec douceur." En achevant ces mots, le prophète, suivi de ses compagnons, entra dans l'Andalousie. Aussitôt que Thârik fut réveillé, il communiqua cette vision à ses soldats. Ceux-ci furent transportés de joie, et ils regardèrent la vision de leur chef comme un présage certain de la victoire.

La flotte, composée de quatre vaisseaux, arriva bientôt au pied du mont Calpé, qui reçut alors le nom de *Djébel Thârik* (Gibraltar). Thârik, ayant touché le sol de l'Andalousie, brûla ses vaisseaux pour n'être point tenté d'y rentrer ; après quoi il se mit en marche, résolu de vaincre ou de périr.

Rodrigue ne tarda pas à être instruit de cet événement. " Un peuple étranger, lui dit-on, s'est montré dans l'Andalousie ; nous ignorons s'il descend du ciel, ou s'il sort de la terre." Rodrigue alarmé fit aussitôt ses préparatifs ; puis il s'avança à la rencontre de l'ennemi. Le

* Nom des peuples qui habitaient la Barbarie.

* Les *Mohadjériens*, c'est-à-dire, fugitifs, émigrés, sont les Arabes qui abandonnèrent la Mecque pour suivre Mahomet. Les *Ansâriens*, c'est-à-dire, auxiliaires, sont les habitans de Médine, qui donnèrent un asile à Mahomet, et s'armèrent pour sa défense lorsqu'il fut contraint de quitter la Mecque.

monarque des Goths était sur un char magnifique ; un pavillon orné de perles, de rubis et d'émeraudes ombrageait sa tête ; une foule de guerriers se pressaient autour de lui.

Lorsque Thârik eut été averti de l'approche de Rodrigue, il se leva au milieu de ses compagnons, et, après avoir glorifié le Dieu Très-Haut, il leur adressa cette harangue :

" Guerriers, où pourriez-vous fuir ? derrière vous est la mer, et devant vous l'ennemi. Vous n'avez donc de ressource que dans votre courage et votre constance. Sachez que vous êtes dans cette contrée plus misérables que des orphelins assis à la table de tuteurs avares. Votre ennemi se présente à vous protégé par une armée nombreuse ; il a des vivres en abondance, et vous, pour tout secours, vous n'avez que vos épées, et pour vivres, que ce que vous arracherez des mains de votre ennemi. Pour peu que se prolonge la disette absolue où vous êtes réduits, et que vous tardiez à obtenir quelques succès, votre courage s'éteindra, et vos cœurs seront saisis de l'effroi que vous avez inspiré. Eloignez donc de vous la honte dont vous couvrirait un revers, et attaquez ce monarque qui a quitté sa ville bien fortifiée pour venir à votre rencontre. L'occasion de le renverser est belle, si vous consentez à vous exposer généreusement à la mort. Et ne croyez pas que je veuille vous exciter à braver des dangers que je refuserais de partager avec vous ; c'est moi-même qui vous conduirai à travers des hasards où la perte de la vie est toujours le moindre des maux. Sachez que si vous souffrez quelques instans avec patience, vous goûterez ensuite de suprêmes délices. Ne séparez donc pas votre cause de la mienne, et soyez certains que votre sort ne sera pas plus funeste que le mien. Vous avez appris que cette contrée nourrit un grand nombre de filles grecques, beautés ravissantes, qui traînent avec grâce des robes somptueuses, où brillent confondus ensemble les perles, le corail et l'or le plus pur, et qui reposent dans le palais des rois ceints du diadème. L'Emir des croyans, Alwalid fils d'Abd-Almélic, vous a choisis entre tous les guerriers arabes, et il permet que vous deveniez les alliés et les gendres des rois de cette contrée, tant il a confiance en votre intrépidité. L'unique fruit qu'il veut retirer de votre bravoure, c'est que la parole de Dieu soit exaltée dans ce pays, et que sa religion y soit manifestée. Le butin que vous recueillerez n'appartiendra qu'à vous seuls. Apprenez que je me détermine le premier au parti glorieux que je vous engage à prendre. Au moment où les deux armées en viendront aux mains, vous me verrez, n'en doutez pas, chercher avec empressement Rodrigue, tyran de son peuple, et le défier au combat, s'il plaît au Dieu Très-Haut. Combattez donc avec moi. Si je péris après lui, j'aurai du moins la satisfaction de vous en avoir délivrés, et vous trouverez sans peine, parmi vous, un héros expérimenté à qui vous pourrez confier le soin de vous diriger. Mais si je succombe avant de

pénétrer jusqu'à Rodrigue, redoublez d'ardeur, efforcez-vous de l'atteindre, et achevez la conquête de cette contrée en lui arrachant la vie. Lui mort, ses soldats ne seront plus à craindre."

Par ce discours, Thârik produisit sur ses compagnons l'effet qu'il avait désiré. Tous, à la vue des biens qui leur étaient annoncés, conçurent les plus vastes espérances; tous sentirent leurs courages s'enflammer; tous jurèrent de n'avoir point d'autre volonté que celle de Thârik. La nuit se passa dans l'attente. Le lendemain matin, Rodrigue s'étant montré aux yeux des Arabes, Thârik fit avancer ses soldats. Leurs têtes étaient couvertes d'un turban blanc; des arcs étaient suspendus à leurs épaules; ils avaient une épée à leurs côtés, et ils portaient des lances auxquelles des drapeaux étaient attachés. A cet aspect, Rodrigue fut saisi d'effroi. "Ah! s'écria-t-il, c'est là le peuple que représentent les figures que j'ai vues à Tolède, dans la maison dont j'ai brisé les portes." Thârik s'écria de son côté: "Voilà le tyran de son peuple." Aussitôt les deux armées s'attaquèrent. Le combat fut sanglant. Thârik enfonça les guerriers qui entouraient Rodrigue, pénétra jusqu'à lui, et lui trancha la tête*. Se voyant privés de leur roi, les Goths combattirent avec une nouvelle fureur, pour venger sa mort; mais leurs efforts furent vains, et la victoire demeura aux Musulmans.

* Quelques historiens arabes disent que Rodrigue, au fort de l'action, se précipita tout armé dans le fleuve de *Leccah* ou *Beccah*, (la Guadalette).

Ce fut dans la plaine de *Chédzouna* ou Xérès, l'an 92 de l'hégire, que se passa cette action mémorable*.

Les Musulmans firent un butin immense. En parcourant le champ de bataille, ils reconnurent les rois Goths et les principaux seigneurs, à des anneaux d'or qu'ils portaient aux doigts; ceux d'un rang inférieur, à des anneaux d'argent, et les soldats, à des anneaux de cuivre.

* La date de ce grand événement nous est fort mal connue, et sa détermination présente des difficultés peut-être insolubles. C'est un point de chronologie qui pourrait fournir matière à une discussion assez étendue. Le défaut d'auteur contemporain, les erreurs grossières commises par les chroniqueurs espagnols qui nous ont transmis des renseignemens sur cette époque, et les contradictions des écrivains arabes, ne semblent pas offrir de grandes ressources pour fixer cette date. On peut voir à ce sujet une savante dissertation placée par d'Hermilly en tête du second volume de la traduction française de l'Histoire d'Espagne, par Ferreras; on peut consulter aussi le texte de cet historien. Ils sont loin l'un et l'autre de résoudre toutes les difficultés de cette question; beaucoup d'objections s'élèvent contre leur résultat, qui est purement conjectural, et n'est appuyé sur aucun texte formel. D'autres dates ont été proposées depuis; elles ne méritent guère plus de confiance; j'en excepte cependant la détermination adoptée par M. Audiffret, dans son Précis de l'Histoire des Maures, en Espagne, travail fort estimable, qu'il a placé dans le T. II de la Continuation de l'Art de vérifier les Dates, publié en 1823. Il est constant d'abord que les auteurs arabes, qui ont traité en détail de l'Histoire de l'Espagne, s'accordent à placer en l'an 92 de l'hégire, (29 Octobre 710—19 Octobre 711 de

L'armée de Rodrigue était forte d' environ cent mille hommes ; elle fut presqu'entièrement détruite, et les ossemens des Goths couvrirent long-tems les champs de Xérès*.

J. C.) l'entrée des Musulmans dans ce pays. La date qui place à la fin du mois de *ramadhan*, de cette année de l'hégire, la bataille qui décida de la monarchie des Goths, est celle qui paraît offrir le plus de vraisemblance ; mais, pour être adoptée, elle aurait encore besoin d'être soumise à une discussion approfondie, qui fît comprendre comment elle concorde mieux avec les dates des autres événemens contemporains. Quoi qu'il en soit, et en attendant une information plus précise, on peut regarder le Dimanche 28 de *ramadhan* (et non le 26, comme dans le travail de M. Audiffret), qui répondait au 19 Juillet 711 de J. C., qui était effectivement un Dimanche, comme la date probable de la bataille qui mit l'Espagne au pouvoir des Arabes. J'entrevois dans cette détermination les moyens de rendre raison de plusieurs erreurs et de quelques-unes des expressions employées par les auteurs chrétiens qui ont parlé de cette bataille. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans tous les développemens que demanderait l'examen d'une question aussi compliquée.

* Quelques jours avant la bataille de Xérès, Thârik avait reçu de Mousa un renfort de cinq mille hommes. Les intelligences secrètes que Julien avait dans l'armée de Rodrigue, contribuèrent beaucoup au succès des Musulmans.

[*La suite au Numéro prochain.*]

LES TROIS CEINTURES.

CONTE.

Trois jeunes personnes habitaient un petit village non loin de Samarcande. L'une se nommait Kalide, l'autre Zélimé, et la troisième Azémi. Kalide et Zélimé étaient douées de mille attraits, et dans le canton elles étaient renommées pour leur beauté, ce qui les rendait un peu vaines. Azémi n'était pas jolie, et ses deux compagnes qu'elle aimait de tout son cœur depuis sa plus tendre enfance, ne cessaient de lui répéter : pauvre Azémi, tu ne te marieras jamais, toi ; tu n'es pas assez belle pour faire naître l'amour, et tu n'es pas assez riche pour faire oublier que tu n'es pas belle. La bonne Azémi avait pris son parti et s'était bien dit une fois pour toutes : elles ont raison, je ne me marierai jamais. Cette pensée n'avait point encore troublé la paix de ce cœur virginal. Elle avait à peine quinze ans ; l'amitié, les plaisirs de son âge suffisaient encore à son bonheur.

Un jour les trois jeunes filles cotoyaient les bords ombragés d'un petit ruisseau. Kalide et Zéliné cueillaient des fleurs pour se parer ; Azémi en cueillait avec elles et pour elles, car elle ne songeait guères à sa parure. Tout-à-coup elles aperçoivent une vieille femme couchée au bord du ruisseau ; elle dormait d'un profond sommeil, quoique les rayons du soleil tombassent à plomb sur son front dégarni de cheveux. A ce spectacle Kalide et Zéli-

mé se mettent à rire. —" Ah ! la jolie figure ! — C'est celle de l'Amour. — Le safran n'est pas d'un plus beau jaune que ce teint là. — Vois donc, quel joli nez ! Comme il descend agréablement vers le menton ! — Et ce joli menton, comme il remonte agréablement vers ce joli nez ! — ils se touchent. " Ce dialogue était mêlé d'éclats de rire qui ne réveillaient point la bonne vieille. Azémi prend la parole à son tour et dit : " Il faut avouer, mes amies, que c'est bien mal à vous de vous moquer ainsi de cette pauvre femme. Que vous a-t-elle fait ? Elle est vieille ; est-ce sa faute ? Vous vieillirez aussi, du moins il faut l'espérer ; n'est-ce pas une folie de se moquer de la figure que l'on doit avoir un jour ? Rire de la vieillesse, c'est rire d'avance de soi-même. Soyons donc plus raisonnables, et surtout plus compatissantes. Regardez comme le soleil brûle le front de cette pauvre femme ! Plantons autour d'elle quelques branches de ces palmiers ; couvrons-là d'un petit berceau, afin qu'elle puisse dormir paisiblement et sans danger. A son réveil, elle nous bénira, elle priera pour nous, et le ciel écoute toujours la prière du pauvre ; ma mère me l'a dit." Ce discours fait rentrer en elles-mêmes les deux compagnes d'Azémi ; elles l'aident dans la bonne œuvre dont elle vient de leur donner l'idée. Bientôt le berceau est fini ; et bientôt aussi la dormeuse se réveille.

La bonne vieille apercevant les palmes qui la couvrent de leurs ombres, cherche des yeux les êtres bienfesans qui lui ont rendu ce service désintéressé. Elle voit les trois jeunes personnes, et après les avoir remerciées de la manière la plus touchante : " Venez, leur dit-elle, approchez, mes enfans, je veux vous témoigner ma reconnaissance. Voilà trois ceintures dont je vous fais présent. Que chacune de vous prenne celle qui lui conviendra." En même temps elle les étale sur le gazon. Deux de ces ceintures étaient de la plus grande richesse. Des pierres précieuses, d'une grosseur extraordinaire, en couvraient presque entièrement le tissu. La troisième n'avait pas autant d'éclat ; c'était un simple ruban d'une rare blancheur et parsemé de quelques violettes. Kalide et Zélimé jettent à peine les yeux sur le ruban ; elles ne voyent que les pierres précieuses. " Cette ceinture est pour moi, dit la première. Elle semble faite exprès pour ma taille. — Celle-là sera donc pour moi, dit la seconde, car elle me sied à merveille. — Eh bien ! moi, dit Azémi, je me contenterai de ce ruban. Il n'y a que deux ceintures de diamant, elles doivent vous appartenir. Vous êtes les plus belles. Avec ce ruban je serai toujours assez parée. —Vous avez raison, ma fille, dit la vieille, en attachant elle-même le ruban autour de la taille d'Azémi ; vous avez raison. Que cette ceinture ne vous quitte jamais, quel que soit le prix que l'on vous en offre, quels que soient les moyens que l'on emploie pour vous la ravir, tant que vous la préférez à toutes les séductions de l'orgueil, aucune force humaine ne pourra vous l'enlever, mais en

la perdant, vous courez le risque de perdre le bonheur qu'elle seule doit vous assurer un jour." La jeune fille promet de conserver toute sa vie ce modeste présent dont elle ne connaît point encore la valeur, et la vieille disparaît.

Kalide et Zélimé n'avaient rien entendu de ce discours, elles étaient trop occupées de leurs brillantes ceintures ; cependant au départ de la vieille, elles lui adressèrent quelques remercîmens. Les trois amies reprirent le chemin de leur village ; Kalide et Zélimé se donnaient le bras, Azémi les suivait d'un peu loin, parce qu'elle s'était aperçue qu'elles concertaient quelque projet où elle-même ne devait pas être admise. Arrivées au village, Kalide et Zélimé se retournèrent en riant vers Azémi. " La fée, lui dirent-elles, t'a fait là un présent magnifique. — Non, elle a mieux connu mon goût ; je n'aime pas la magnificence. — Elle aurait bien dû te donner quelque chose de plus beau. — J'attache toujours plus de prix à ce qu'on me donne, qu'à ce qu'on me refuse. — Vois comme nos ceintures sont brillantes. — Voyez comme la mienne est simple. — Tu n'es donc point jalouse de nous ? — Non, puisque je vous aime. Si vous êtes contentes, je suis heureuse. — Tant mieux ; tu es une bonne fille, Azémi. Nous nous reverrons ce soir. Il n'est pas encore bien tard, nous allons à Samarcande acheter d'autres robes, car les nôtres sont trop simples pour des ceintures aussi riches. Le plus petit de nos diamans va nous procurer les étoffes les plus fines et la parure la plus élégante." A ces mots elles s'éloignent ; Azémi leur souhaite un heureux voyage, et rentre dans sa chaumière où elle se livre à ses travaux accoutumés, en attendant le retour de ses compagnes.

Le soir, Kalide et Zélimé reviennent comme elles l'avaient promis. Elles sont vêtues avec magnificence, et se disputent la jouissance d'un antique miroir placé sur la cheminée de la pauvre Azémi. " Ma chère, disent-elles à la jeune fille, nous revenons de Samarcande où nous avons appris une grande nouvelle. Le fils du sultan, le brave et bel Hiram, va se marier sous peu de jours, et, suivant l'usage du pays, il doit choisir sa femme parmi les plus belles personnes du royaume. Une multitude prodigieuse de jeunes filles se rassemblent à Samarcande pour se disputer le cœur de l'héritier présomptif du trône. On nous a conseillé de nous mettre sur les rangs, et nous y sommes bien résolues. Demain, nous partirons pour Samarcande, nous y louerons une belle maison, nous achèterons des esclaves pour notre service. Nos ceintures fourniront à tout. Si tu veux, tu nous suivras, tu nous serviras ; nous te donnerons la direction de notre ménage, et tu assisteras à la cérémonie qui doit être un spectacle fort curieux, et fort intéressant. — je ne demande pas mieux, répond Azémi. Je vous servirai de tout mon cœur ; et si l'une de vous remporte la victoire, son triomphe sera le mien."

La partie ainsi arrangée, les

trois amies se séparent; le lendemain elles partent pour Samarcande, louent une maison richement meublée, et achètent un grand nombre d'esclaves. Kalide et Zélimé se font annoncer comme deux femmes étrangères qui viennent assister au concours, et disputer le prix des grâces et de la beauté. Le sultan, selon l'usage, envoye dix eunuques de son sérail, s'assurer si elles sont vraiment dignes de concourir. Ils sont émerveillés de la beauté de Kalide et de Zélimé, et les inscrivent sur la liste du concours. Pour la pauvre Azémi, elle ne songe point à se présenter. Cette idée est bien loin de son espoir. Elle sert ses bonnes amies avec le zèle le plus désintéressé; elle préside à leur ménage, à leur toilette, et ne s'occupe que des moyens d'assurer leur succès.

La grande journée du concours est enfin arrivée. Le soir, toute la ville est magnifiquement illuminée. Cent belles femmes, choisies entre plus de deux mille qui s'étaient présentées, sont portées en triomphe sur des lits somptueux, à la lueur d'une multitude prodigieuse de flambeaux, et aux sons d'une musique enchanteresse. Les habitans de Samarcande, rangés sur deux lignes dans les rues jonchées de fleurs, se précipitent pour voir passer ce superbe cortège. Chacune des concurrentes mène avec elle une jeune esclave pour veiller à son ajustement, et la bonne Azémi remplit avec joie ce ministère auprès de l'une de ses amies.

Le cortège arrive dans une salle richement décorée, et toutes ces femmes se placent sur des gradins couverts de superbes tapis de Perse. Elles attendent en silence l'arrivée du sultan et de son fils. Je ne chercherai point à peindre l'inquiétude et l'impatience de toutes ces rivales. Elles sont toutes belles, toutes ambitieuses; elles vont disputer un trône, et ce trône est le prix de la beauté. Une musique guerrière se fait entendre; et les portes de la salle s'ouvrent à grand bruit. Le sultan, accompagné de son fils, de son grand visir et des principaux personnages de la cour, paraît au milieu de cette brillante assemblée et se place sur un trône enrichi d'or et de pierreries. Le bel Hiram est à ses côtés, et promène autour de lui des regards incertains. Le cœur de toutes les concurrentes palpite avec force. La pauvre Azémi, placée derrière ses deux amies, n'est inquiète que pour elles. Cependant, par un mouvement de curiosité bien naturel dans une pareille circonstance, elle lève les yeux sur le jeune prince, et ceux du prince rencontrent les siens. Tout-à-coup, il s'élance de son trône et s'écrie: "Mon choix est fait. Voilà celle qui doit régner à jamais sur le cœur d'Hiram." Kalide et Zélimé s'imaginent que ce discours leur est adressé; elles se lèvent l'une et l'autre; mais Hiram les écarte pour s'avancer vers Azémi qui cherche en vain à se cacher. Il prend la main tremblante de la jeune fille, dont le front se couvre de la plus vive rougeur; il la conduit auprès du trône, et la fait asseoir à ses côtés; un murmure s'élève aussitôt de toutes les parties de la

salle. "Quel choix! disent les prétendantes; nous préférer une esclave!" Kalide et Zélimé surtout sont furieuses, et je crois que si elles n'eussent été retenues par le respect et par la crainte, elles eussent arraché du trône celle que l'amour venait d'y placer.

Les hommes se récriaient aussi, mais c'était d'une autre manière. "Qu'elle est intéressante! disaient-ils! que de grâces dans son maintien! que d'innocence dans son regard!" Azémi ne pouvait revenir de sa surprise; tout ce qu'elle voyait lui semblait un songe. Elle rougit et pâlit tour-à-tour; la vue du bel Hiram lui fait éprouver un sentiment qu'elle ne connaissait point encore. Son embarras, sa confusion sont extrêmes et lui prêtent encore des charmes nouveaux.

Cependant le sultan impose silence à l'assemblée: "Hiram, dit-il à son fils, j'approuve le choix que vous venez de faire. Au milieu de tant de beautés, il était difficile de donner une préférence, et vous venez de prouver la délicatesse de votre goût. Mais vous le savez; la beauté ne suffit pas pour assurer le bonheur d'un époux. Si elle mérite nos hommages, c'est lorsqu'elle est accompagnée d'agrémens plus durables. Celle que vous avez choisie, l'emporte par ses charmes sur toutes ses rivales; voyons si elle leur est également supérieure par l'esprit et par les talens."

Ce discours fait pâlir Azémi, "Hélas! dit-elle, je n'ai rien appris, je ne sais rien. Mon triomphe d'un moment n'aura servi qu'à mettre au jour mon ignorance. Permettez, seigneur, que je me retire. Je ne suis venue au concours que pour suivre et servir mes deux amies, et non pour m'y présenter. Laissez-moi couler mes jours dans une obscurité qui m'est chère, et dont je n'ai jamais prétendu sortir." Ce fut en vain qu'Azémi prononça ces derniers mots avec une émotion qui répondait de sa sincérité; le roi insista, et, par son ordre, on apporta aussitôt tous les instrumens de musique dont l'usage était alors connu à Samarcande.

A l'instant vingt belles musiciennes se présentent. Elles préludent avec légèreté; elles font entendre des accords enchanteurs, et les accens de leurs voix, unis aux sons des instrumens, produisent une vive impression sur cet immense auditoire. Les vers qu'elles chantent tour-à-tour étincellent de verve et d'esprit. La salle retentit des applaudissemens qu'on leur prodigue. Personne ne se présentant après elles, le sultan prend un luth et le remet entre les mains d'Azémi. La jeune fille tremble si fort qu'à peine peut-elle tenir l'instrument. Elle veut encore s'excuser, le roi repousse ses instances, et dans ce moment elle entend bien distinctement une voix qui lui dit: "Courage, ne crains rien, je veille sur toi. Essaye cet instrument, et chante une des romances que tu appris jadis de ta mère; tu as plus de talent que tu ne crois." Cette voix qu'Azémi reconnaît pour celle de la bonne fée qui lui a fait présent de sa ceinture, lui donne la force de surmonter une timidité qu'elle croyait invincible; elle prend son

luth, veut en tirer quelques sons ; ô miracle ! ses doigts semblent dirigés par une puissance supérieure ; elle fait retentir la salle des accords les plus mélodieux. Sa voix qu'elle marie à ces accords presque divins, a quelque chose de céleste qui fait naître au fond de tous les cœurs une foule de sensations délicieuses. Elle chante ces paroles qu'elle avait apprises dans son enfance, et qu'elle aimait à répéter souvent.

Rose si vermeille et si belle,
Qui viens d'éclore ce matin,
Cache au jour ta grâce nouvelle,
Sous cette voûte de jasmin :
De cet astre qui nous éclaire
Redoute l'éclat séducteur ;
Et crois que sa vive lumière
Est funeste à la jeune fleur.

—Moi ! répond la rose imprudente,
Me cacher aux regards du jour,
Quand sur ma tige triomphante,
Il me contemple avec amour ?
Je veux jouir de la victoire
Que je remporte sur mes sœurs ;
Et de ce trône de ma gloire
A mes pieds voir ramper les fleurs.

Ainsi parla cette orgueilleuse,
Trop éprise de sa beauté.
Bientôt sa tête radieuse
S'élève encore avec fierté ;
Mais l'astre du jour la dévore,
Plus de grâce, plus de fraîcheur ;
Et dès le lendemain, l'Aurore
Vient pleurer cette jeune fleur.

Plaignez son sort, jeunes fillettes ;
Croyez-moi, ne l'imitez pas.
Cachez comme les violettes
Et vos vertus et vos appas.
De l'orgueil la trompeuse ivresse
Vous promet en vain le bonheur ;
Trop d'éclat, nous dit la Sagesse,
Est funeste à la jeune fleur.

Le contraste de ces paroles avec la situation de celle qui les chante, fait une vive impression sur l'assemblée. Tous les prestiges de l'art se trouvent éclipsés par le charme de la nature.

Le jeune prince, au comble de sa joie, se jette aux pieds d'Azémi : " Non, lui dit-il, non, vous n'êtes point une mortelle ; vous êtes un ange descendu du ciel pour embellir les jours d'Hiram.—Je ne suis que la pauvre Azémi, répondit-elle : je ne conçois rien moi-même à tout ce que je vois, à tout ce que j'entends. Une puissance supérieure a sans doute fasciné vos yeux et séduit vos oreilles. Vous me croyez belle et je sais bien que je ne l'ai jamais été ; vous admirez mes talens et je n'en ai jamais eu ; vous voulez me placer sur le trône, et je ne suis faite que pour vivre sous une chaumière." Mais plus Azémi cherche à s'humilier, plus elle s'élève.

Bientôt le sultan veut que toutes ces jeunes beautés se disputent le prix de la danse. Parmi les rivales d'Azémi, se trouvaient les plus brillantes danseuses de l'Asie. Tantôt elles déployent les grâces les plus vives et les plus légères, tantôt les grâces les plus voluptueuses ; mais tous les yeux sont attachés sur Azémi. Elle refuse d'abord cette nouvelle épreuve ; mais un second encouragement de la fée la décide ; elle se lève en tremblant ; tous ses mouvemens ont un charme inexprimable ; sa danse est à-la-fois celle de la pudeur et de la gaieté ; son aimable abandon est celui de l'innocence qui se joue avec le plaisir : elle enlève tous les suffrages.

Cependant la nuit était déjà très-avancée. Le sultan donne le signal de la retraite. L'assemblée se dissout jusqu'au lendemain, car le concours doit avoir lieu trois jours de suite. Azémi est conduite en triomphe dans un palais magnifique, et que le prince a fait somptueusement meubler pour elle. On lui donne un nombre considérable d'esclaves pour la servir, jusqu'au moment où son sort doit être irrévocablement décidé.

Laissons-la se livrer à toutes les réflexions que font naître dans son esprit une situation aussi nouvelle, un triomphe aussi imprévu. Tout occupé d'elle pendant la cérémonie, j'ai négligé ses deux compagnes, aussi surprises qu'elle-même de tout ce qui vient de lui arriver, et dévorées d'une basse et furieuse jalousie. A peine rentrées dans leurs maisons, elles se font part de leurs réflexions et de leurs sentimens. "Nous serions-nous jamais attendues à cela? disent-elles. Aurions-nous jamais imaginé ce que nous venons de voir et d'entendre? Tous les hommes sont-ils devenus fous? Nous préférer Azémi!... c'est une chose bien extraordinaire; il n'est pas possible que tous les yeux aient été fascinés à ce point sans une cause secrète qu'il faut pénétrer. Cette ceinture qu'Azémi a reçue l'autre jour de la vieille, ne serait-elle pas un talisman? Cette vieille si généreuse pour nous, l'aurait-elle été si peu pour Azémi? Ce présent qui nous semblait si mesquin, vaut sans doute beaucoup plus que nos riches ceintures. Comme il brillait hier à nos yeux éblouis! les plus beaux diamans de l'Inde avaient moins d'éclat. N'en doutons pas, Azémi possède un talisman dont elle-même ignore le prix; il faut le lui ravir dès demain. Nous verrons demain si elle l'emportera sur nous par ses talens et sa beauté."

Le lendemain, de grand matin, Kalide et Zélimé se rendent au palais d'Azémi. La jeune fille se jette dans les bras de ses amies, elle les presse contre son cœur avec tendresse, et en rougissant encore de son triomphe. "Vous me voyez confuse de tout ce qui vient de m'arriver, leur dit-elle; ces honneurs qu'on m'a rendus, devaient naturellement vous appartenir; et je ne conçois pas la préférence qu'on m'a donnée, lorsqu'on pouvait faire un choix entre nous trois.—Nous concevons fort bien cette préférence, ma chère, lui répondent ses deux compagnes; elle est très-naturelle, et, loin d'en être jalouses, nous venons nous réjouir de votre gloire et de votre félicité. Mais perdez enfin cette heureuse ignorance où vous êtes du pouvoir de vos charmes. Nous vous répétions sans cesse que vous n'étiez pas jolie, parce que nous vous aimions trop pour ne pas craindre de vous donner de l'orgueil. Mais à présent toute feinte est inutile, puisque votre bonheur est assuré. Sachez donc, Azémi, que vous êtes la plus belle, la plus aimable et la plus intéressante de toutes les femmes.—Moi, grand Dieu! vous vous moquez.—Nous vous disons la vérité. Seulement nous avouerons que vous avez deux grands défauts qui peuvent vous nuire quelque jour. Vous avez

une timidité qui vous empêche de tirer parti de vos avantages; il faut la surmonter. Vous mettez dans votre parure une négligence impardonnable; il faut vous en corriger. Ce soir, il doit arriver au concours une Circassienne d'une beauté merveilleuse; ses charmes seront relevés encore par la toilette la plus élégante, la plus riche et la plus recherchée; prenez garde qu'elle ne vous enlève le cœur de votre amant. Vous êtes trop belle d'ailleurs, pour être si simplement, si mesquinement vêtue, et nous vous apportons des habits qui surpasseront par leur magnificence ceux de votre superbe rivale."

A l'instant même, des esclaves apportent et déploient une robe toute semée de pierreries; elle est accompagnée d'une ceinture beaucoup plus riche encore. Les discours des deux amies, l'aspect de ces vêtemens somptueux font naître dans le cœur d'Azémi des sentimens nouveaux pour elle. Elle se croit la plus belle femme de Samarcande, et jetant les yeux sur son costume, elle rougit de cette simplicité qu'elle remarque pour la première fois. Les deux amies veulent qu'elle essaye la robe et la ceinture qu'elles ont apportées. Azémi veut mettre cette belle ceinture sur le ruban de la fée; mais par malheur la riche ceinture est un peu trop étroite; et pour qu'elle dessine parfaitement la taille élégante d'Azémi, Kalide et Zélimé assurent qu'il faut sacrifier le triste ruban. Après avoir hésité quelque temps, Azémi cède à leurs pressantes sollicitations, et le ruban est remplacé par la ceinture nouvelle.— "Quelle taille! s'écrient ensemble les deux amies, que de grâces! La belle Circassienne n'est arrivée que pour voir triompher notre chère Azémi. Adieu, adieu, charmante Azémi, nous nous verrons ce soir au concours." Elles sortent, et Kalide emporte le ruban merveilleux dont elle compte se parer le soir même.

Azémi est dans l'enchantement de sa nouvelle parure; elle se promène dans son appartement, et se regarde avec complaisance dans toutes les glaces qui le décorent. Elle s'entretient des plus brillantes illusions, jusqu'au moment où le concours doit recommencer; le modeste ruban est absolument oublié.

Il arrive enfin ce moment désiré. Azémi voilée, et dans le costume qu'elle a reçu de ses amies, est portée en triomphe, au bruit de mille instrumens divers, dans la salle où l'assemblée s'est tenue la veille. On place la jeune fille sur le trône où le bel Hiram vient s'asseoir. Le sultan demande à haute voix si toutes les prétendantes sont arrivées, et bientôt il donne le signal du concours. Hiram, fier de montrer la beauté de sa jeune maîtresse, lève lui-même le voile qui la couvre. Mais quelle est sa surprise! Il ne reconnaît plus Azémi. "Que vois-je? dit-il. Que venez-vous chercher ici, madame, et pourquoi venez-vous occuper une place qui ne vous est point destinée? Qu'est devenue Azémi?"— Quoi! prince, vous ne me reconnaissez pas? Je suis Azémi.— Vous? s'écrie le prince. Non, non, c'est une imposture; vous

ne ressemblez pas à ma chère Azémi." A ces mots des huées s'élèvent de toutes les parties de la salle. Plus Azémi veut se défendre, et plus on se moque d'elle. Personne ne la reconnaît. Le prince est dans la plus vive inquiétude, et cherche partout Azémi.

Le sultan veut s'amuser de cet incident extraordinaire. " Madame, dit-il à la pauvre innocente, je veux bien croire que vous êtes cette charmante personne qui reçut hier les hommages de mon fils; je veux croire qu'un seul jour a pu vous enlever une grande partie de vos charmes ; mais vos talens ont dû vous rester. Voyons donc si vous savez encore jouer du luth, et si vous êtes aussi habile musicienne aujourd'hui que vous l'étiez hier." Azémi est un peu rassurée par ce discours du sultan; elle s'empare de l'instrument et veut préluder ; mais quelle honte ! Elle ne fait entendre que des sons aigres et faux ; elle écorche les oreilles. Les huées, les éclats de rire recommencent de toutes parts. On fait descendre la malheureuse du trône; on la chasse honteusement de la salle ; on congédie l'assemblée, et le concours est remis au lendemain.

Chercherai-je à peindre le désespoir de cette jeune infortunée ? Sa raison est un instant égarée par la douleur. Ce qui vient de lui arriver est aussi incompréhensible pour elle que son triomphe de la veille. Elle sort de Samarcande ; et quoique la nuit soit assez avancée, elle reprend le chemin de sa chaumière qu'elle se repent d'avoir abandonnée. Après avoir long-tems erré dans les ténèbres, elle arrive devant cette malheureuse cabane où elle aperçoit de la lumière. La terreur s'empare de son âme; elle ne sait si elle doit entrer ; mais enfin elle se rassure, ouvre la porte et reconnaît la bonne vieille. Azémi reste immobile d'étonnement. Elle verse un torrent de larmes ; elle accuse la fée du malheur qui vient de lui arriver. " Ah ! dit-elle, c'est vous qui êtes la cause de ma honte ; ce sont vos funestes enchantemens, sans doute, qui m'ont hier placée sur ce trône que j'étais loin d'ambitionner ; c'est vous qui m'en faites descendre aujourd'hui avec opprobre, lorsqu'un funeste amour que vous avez allumé, commençait à me le rendre cher. Cependant, que vous ai-je fait pour mériter tant d'outrages? Je vous ai secourue avec plaisir et sans compter sur votre reconnaissance. Voilà comme vous me récompensez ! — Jeune fille, calme ton désespoir, répond la fée avec douceur, écoute-moi, et tu cesseras de m'accuser. Lorsque je t'ai vue pour la première fois, je n'ai pu me défendre de t'aimer. Touchée du service que tu m'avais rendu, je t'ai fait présent d'un précieux talisman. Cette ceinture, si simple en apparence, a la propriété d'embellir toutes les femmes qui la portent ; la jeune personne assez heureuse pour la posséder, triomphe de toutes ses rivales. Cette ceinture lui donne un charme inexprimable qui efface tous ses défauts, relève ses moindres attraits et lui soumet tous les cœurs. A l'aide de ce magique ruban, une femme réunit tout ce qui peut

plaire, elle possède toutes les grâces, tous les talens. Mais sans lui, ces grâces, ces talens, cette beauté perdent toute leur puissance; on les admire encore, mais on cesse de les aimer. Qu'as-tu donc fait de ce trésor? Tu as quitté *la ceinture de modestie* pour celle de la *vanité*. Privée du talisman auquel tu devais un si beau triomphe, tu as perdu tous les charmes qu'il t'avait donnés; tu es devenue méconnaisable aux yeux mêmes de ton amant.—Ah! s'écrie Azémi, combien je suis coupable! Quoi! je devais tout à ce ruban! Quoi! Vous m'aviez fait ce présent merveilleux! Je l'ai perdu par ma faute, mes compagnes me l'ont enlevé. Maintenant les perfides triomphent à ma place; l'une d'elles va régner sur le cœur d'Hiram, sur ce cœur pour lequel je donnerais tous les trônes de l'univers." Ce discours est accompagné d'un torrent de larmes. " Console-toi, ma chère fille, répond la fée. Ton repentir me touche, et je te pardonne une faute dont j'accuse ta jeunesse, ton inexpérience et la séduction de deux femmes jalouses de ta félicité. La voilà cette ceinture que tu regrettes. J'ai suivi Kalide et Zélimé, lorsqu'elles l'emportaient, dans l'espoir d'en profiter pour elles-mêmes. Bientôt je vis une dispute très-vive s'élever entr'elles. Chacune voulait posséder le talisman. J'ai saisi le moment favorable; et je leur ai repris un bien dont elles n'étaient pas dignes, et qui ne doit appartenir qu'à la vertu."

A l'instant la vieille attache de nouveau le ruban autour d'Azémi consolée. Elle donne un coup de baguette, et soudain le toît de la cabane est enlevé. Un char magnifique descend des nuages, traîné par des gazelles ailées. La fée, sous ses traits naturels, et magnifiquement vêtue, se place dans le char et y fait monter Azémi. Dans un moment elles arrivent à Samarcande. La fée veut que tout le monde ignore le retour de sa jeune protégée, et tous les esclaves qui la servent ont ordre de garder le secret jusqu'au lendemain.

Lorsque le moment du concours est arrivé, Azémi, très-simplement mise, entre dans la salle et va se placer derrière ses compagnes, comme le premier jour. Bientôt elle entend qu'elles se moquent de sa crédulité; qu'elles s'entretiennent de leurs espérances. Elle voit le jeune prince dans une rêverie profonde; ses yeux sont baignés de larmes, et se promènent avec indifférence sur toutes les beautés qui se disputent son cœur ou plutôt son trône. Mais, tout-à-coup, il s'écrie avec transport: O ciel! Que vois-je! Azémi, la charmante Azémi est retrouvée." Il vole vers la jeune personne, la replace sur le trône, et toute la salle retentit d'applaudissemens et de ces cris répétés: " Vive la charmante Azémi!" Kalide et Zélimé se regardent, et pâlissent de honte et de fureur. Toutes les femmes veulent douter encore du retour d'Azémi. Le sultan ordonne que le concours commence, et que chaque prétendante déploye de nouveau ses talens. Mais Azémi pa-

raît encore plus touchante que le premier jour. On ne peut se lasser de la voir et de l'entendre; elle éclipse toutes ses rivales, qui ne peuvent s'empêcher de reconnaître sa supériorité. Kalide et Zélimé sont les seules qui se révoltent contre cet hommage éclatant. Cependant un héraut proclame l'élévation d'Azémi; alors leur délire est à son comble; elles cherchent des moyens de troubler encore son bonheur; mais, tout-à-coup, elles poussent un cri d'horreur. Ces ceintures magnifiques dont elles étaient si vaines, sont changées en deux serpens qui semblent prêts à la dévorer. L'effroi consterne l'assemblée. On garde un morne silence. Azémi s'élance de son trône et vole au secours de ses deux compagnes; elle n'a point oublié qu'elles furent ses amies; elle veut les délivrer des reptiles qui les enlacent, mais ses généreux efforts sont inutiles.

Soudain un grand bruit se fait entendre; la voûte de la salle est ébranlée; une femme superbe paraît sur un char et s'arrête au milieu de l'assemblée. Azémi reconnaît la fée protectrice; elle vole à ses genoux et la supplie d'arracher ses deux amies aux tourmens affreux qui les menacent. "Bonne Azémi, je leur pardonne en votre faveur, dit la fée. Ces cruels serpens sont ceux de l'envie. Si vous voulez qu'ils disparaissent, touchez-les seulement avec votre ruban." Azémi suit les ordres de la fée. A peine cette ceinture magique a touché les reptiles venimeux, qu'ils s'éloignent pour ne plus revenir. Kalide et Zélimé volent dans les bras d'Azémi; elles implorent un pardon qui leur était accordé d'avance, et redeviennent les amies de celle qu'elles avaient voulu trahir.

Alors Azémi prend la parole: "O magnifique sultan, dit-elle, et vous, princes et seigneurs qui composez la cour de Samarcande, et vous, jeunes beautés qui êtes venues ici dans l'espérance de régner sur le cœur d'Hiram, voilà ma bienfaitrice. C'est à cette puissante fée que je dois mon bonheur et ma gloire. Sans elle, je serais encore la pauvre Azémi; les yeux d'un grand prince n'auraient pas daigné se reposer sur moi, car je ne suis rien par moi-même. Ces talens, cette beauté que vous admirez en moi, c'est elle qui me les a donnés; je les dois au talisman que je tiens de sa bonté. C'est pour avoir un moment perdu ce talisman merveilleux, que je me suis vue honteusement bannie de votre présence; personne ne m'a reconnue, un instant d'orgeuil m'a privée de tous mes charmes; cette généreuse fée me les a rendus."

Cet aveu modeste l'embellit encore aux yeux de tous les hommes, et les femmes lui pardonnèrent aisément un triomphe qu'elle ne devait qu'à la puissance d'un talisman. "Azémi, lui dit la fée, garde toujours un trésor que tu dois moins à ma générosité qu'à ma reconnaissence, garde-le toujours, si tu veux être adorée de ton époux et de tes sujets, jusqu'au dernier instant de ta vie. Cette ceinture est le plus bel ornement qu'une femme puisse porter; elle leur sied à toutes, et dans

toutes les situations de la vie, sous une chaumière comme sur un trône; elle embellit tous les âges, et son éclat sera de tous les tems. "

A ces mots, la fée disparut. Le soir même Hiram devint l'époux d'Azémi. Elle conserva toujours le cœur de ce prince, car elle suivit le conseil de la fée, et ne se sépara jamais du présent qu'elle en avait reçu. Kalide et Zélimé épousèrent deux jeunes seigneurs des plus distingués de la cour, et n'envièrent plus celle qu'on ne pouvait se défendre d'aimer. Le peuple de Samarcande, en voyant la gloire d'Azémi, ne cessa de bénir le ciel d'avoir formé une union qui couronnait la plus douce, la plus aimable des vertus.

SYNONYMES.

Aussi, c'est pourquoi, ainsi.

Il est des cas où vous dites, *aussi, c'est pourquoi, ainsi,* dans le dessein de lier une proposition avec une autre. Par exemple, ce *parvenu s'était élevé bien haut;* aussi *est-il tombé bien bas;* c'est pourquoi *il est tombé bien bas;* ainsi *il est tombé bien bas;* alors leur signification est à peu près semblable. Il n'est personne qui ne sente d'abord, dans cet exemple, qu'*aussi* a quelque chose de plus énergique, *c'est pourquoi,* quelque chose de plus raisonné, *ainsi,* quelque chose de plus modéré et de plus vague.

Selon l'abbé Girard, *c'est pourquoi,* renferme dans sa signification particulière un rapport de cause et d'effet; *ainsi* ne renferme qu'un rapport des prémisses et de la conséquence. Le premier est plus propre à marquer la suite d'un événement et d'un fait; le second, à faire entendre la conclusion du raisonnement.

Pourquoi signifie *par quelle raison;* et *c'est pourquoi, c'est par cette raison:* donc sa propriété est de désigner le *raisonnement,* et point du tout l'événement. Je raisonne et je conclus, lorsque je dis: *l'âme est immatérielle,* c'est pourquoi *elle est immortelle.* Si je dis, *il fait beau,* ainsi *allons nous promener,* je ne prétends pas faire un argument avec prémisses et conséquence; car en disant qu'il fait beau, je ne prétends pas prouver logiquement qu'il faut aller se promener; je désigne seulement un rapport d'un *fait* ou d'un événement avec un autre. C'est précisément le contraire de ce que prétend l'abbé Girard.

M. Diderot ajoute, dans l'Encyclopédie, à la remarque de l'abbé Girard, l'observation suivante: " *C'est pourquoi* se rendrait par *cela est la raison pour laquelle; et ainsi,* par *cela étant.* La dernière de ces expressions n'indique qu'une condition. L'exemple suivant, où elles pourraient être employées toutes deux, en fera bien sentir la différence. Je puis dire: *Nous avons quelque*

affaire à la campagne, ainsi *nous partirons demain s'il fait beau ;* ou c'est pourquoi *nous partirons demain s'il fait beau.* Dans cet exemple, *ainsi* se rapporte à *s'il fait beau*, qui est la condition du voyage ; et *c'est pourquoi* se rapporte à *nous avons quelque affaire*, qui est cause du voyage."

Le mot *ainsi* doit exprimer la condition par lui-même, et indépendamment des accessoires. Je dirai : Mon ami est hors de danger, *ainsi* je n'ai point d'inquiétude ; la condition de ma tranquillité, c'est le bon état de mon ami.

La locution *c'est pourquoi* est suffisamment éclaircie : elle exprime la raison, le motif, le principe ou la cause déterminante d'une chose : raison donnée dans le discours qui précède la phrase que cette locution commence. *Dieu est bon*, c'est pourquoi *il nous envoie des maux qui nous rappellent à lui.* Dans tous ces exemples, *c'est pourquoi* indique que la première proposition est la raison de l'autre : c'est toujours un raisonnement très-facile à réduire en syllogisme.

Aussi et *ainsi* sont formés de *si* signifiant tant, tellement, etc. comme dans ces exemples : *Cet homme est si bon, cette femme est si modeste, que*, etc. *Une personne* si, ou aussi *estimable*, etc.

Au-ssi revient à *au-tant*, au même point, à tel degré, à la même proportion ou mesure ; et vous pouvez le résoudre par *autant.* Il désigne de même l'égalité, la partie entière, la correspondance parfaite.

Cet homme a été bien récompensé, aussi *avait-il bien mérité ; il avait bien mérité*, aussi *est-il bien récompensé :* autant *qu'il avait* mérité, *il a été récompensé ;* autant *qu'il a été récompensé, il avait mérité.*

Ain-si, autrefois *en-si*, vaut autant que *en tant, en tant que, tellement, en tel cas, en ce cas*, dans cet état ou le même état de choses, et comme on l'explique, de cette manière, de la même manière ou sorte. Beaucoup moins précis dans son idée qu'*aussi* et *autant*, par conséquent beaucoup plus faible d'expression, il ne désigne dans les choses que la conformité, la ressemblance, l'analogie. *Le hibou cherche l'obscurité ;* ainsi *le méchant cherche les ténèbres. La colombe amollit le grain dont elle veut nourrir ses petits ;* ainsi *une mère tendre prépare et adoucit l'instruction qu'elle veut faire goûter à ses enfans.* Quelquefois les rapports sont plus marqués. Ainsi *que la vertu, le crime a ses degrés. La guerre a ses faveurs* ainsi *que ses disgrâces.*

Il en est de même lorsque ce mot établit une dépendance entre deux propositions. On dira : *Un pécheur* (le bon larron) *s'est converti à l'heure de la mort*, ainsi *ne désespérez pas : un seul l'a fait*, ainsi *ne présumez pas :* voilà un motif, une raison tiré d'un exemple. *Le malheureux est une chose sacrée*, ainsi *vous devez le respecter religieusement :* voilà une conséquence. *Le génie a le droit de créer des mots propres et les expressions nécessaires à ses pensées ;* ainsi *Montaigne, La Fontaine, Corneille, Bossuet, forcent quelquefois la langue à suivre leur génie :* voilà une sorte de justification. *Nous avons affaire dans le même quartier*, ainsi *allons-y ensemble :* voilà une pure convenance.

AXIOME, MAXIME, SENTENCE, APOPHTEGME, APHORISME.

L'*axiome* est une proposition, une vérité capitale, principale, si évidente par elle-même, qu'elle captive, par sa propre force et avec une autorité irréfragable, l'entendement bien disposé : c'est le flambeau de la science.

La *maxime* est une proposition, une instruction importante, majeure, faite pour éclaircir et guider les hommes dans la carrière de la vie : c'est une grande règle de conduite.

La *sentence* est une proposition, un enseignement court et frappant, qui, déduit de l'observation, ou puisé dans le sens intime, ou la conscience, nous apprend ce qu'il faut faire ou ce qui se passe dans la vie : c'est une espèce d'oracle.

L'*apophthegme* est un dit mémorable, un trait remarquable, qui, parti d'une âme ou d'une tête énergique, fait sur nous une vive impression : c'est un éclat d'esprit, de raison, de sentiment.

L'*aphorisme* est une notion, un enseignement doctrinal, qui expose ou résume en peu de mots, en préceptes, en abrégé, ce qu'il s'agit d'apprendre : c'est la substance d'une doctrine.

L'*axiome* doit être clair, géométrique, d'une éternelle vérité. La *maxime* doit être certaine, lumineuse et d'une grande utilité. La *sentence* doit être concise et d'une tournure proverbiale. L'*apophthegme* doit être saillant, piquant, et dans l'à-propos dramatique. L'*aphorisme* doit être lucide, dogmatique, appuyé d'observations et de preuves développées.

L'*axiome* se présente comme de lui-même à celui qui cherche la science, et le subjugue. La *maxime* résulte de l'observation, des effets constans et des rapports généraux que l'on ramène à un principe. La *sentence* semble se former d'une foule de vérités qui se confondent, se fondent en une seule exprimée par un trait énergique. L'*apophthegme* est comme inspiré par l'occasion, qui, par le choc, fait jaillir l'étincelle. L'*aphorisme* naît sous la plume du savant méthodique, qui, après avoir bien considéré, nettement conçu, heureusement démêlé, réduit ses recherches et ses découvertes à des divisions et à certains chefs ou points capitaux.

Nous rappellerons pour exemple quelques *axiomes*. *Un corps est impénétrable à un autre corps ;* ou bien *deux corps ne peuvent occuper à la fois le même espace. ..... deux choses égales à une troisième sont égales entre elles..*

Nous citerons également quelques *maximes*. *Considérez-la fin, envisagez le but.... Connais-toi toi-même :* inscription du temple de Delphes.... *Voulez-vous,* disent les Persans, *faire croître le mérite, semez les récompenses....*

Les propositions suivantes peuvent être regardées comme des *sentences.... Le malheur est le grand maître de l'homme ;* ou, comme dit l'adage grec, *ce qui vous nuit vous instruit.....*

Les traits suivans sont rapportés parmi les *apophthegmes.*

On demandait à Léonidas pourquoi les braves gens préfèrent l'honneur à la vie? *Parce qu'ils tiennent la vie de la fortune, l'honneur de la vertu.....*

Les propositions suivantes tiennent de l'*aphorisme. Les maladies,* selon la doctrine d'Hippocrate, *sont guéries par la nature, et non par les remèdes; et la vertu des remèdes consiste à seconder la nature.....*

BAGATELLES.

Un roi de Mandoa, dans l'Indoustan, étant tombé dans une rivière, en fut heureusement retiré par un esclave, qui s'était jeté à la nage et l'avait saisi par les cheveux. Son premier soin, en revenant à lui-même, fut de demander le nom de celui qui l'avait retiré de l'eau. On lui apprit l'obligation qu'il avait à l'esclave, dont on ne doutait pas que la récompense ne fût proportionnée à cet important service. Mais il lui demanda comment il avait eu l'audace de mettre la main sur la tête de son prince, et sur le champ il lui fit donner la mort. Quelque tems après ce même prince étant assis dans l'ivresse, sur le bord d'un bateau, près d'une de ses femmes, il se laissa tomber encore une fois dans l'eau. Cette femme pouvait aisément le sauver; mais croyant ce service trop dangereux, elle le laissa périr, en donnant pour excuse, qu'elle se souvenait de l'histoire du malheureux esclave.

Un homme était monté au plus haut du clocher d'une église pour y raccommoder quelque chose. Il eut le malheur de tomber en bas; mais en même-tems il fut assez heureux pour ne se faire aucun mal, et sa chûte ne devint funeste qu'à un homme qu'il écrasa en tombant. Les parens de cet homme attaquèrent en justice celui qui était tombé du clocher, l'accusant de meurtre, et prétendant le faire condamner, sinon à la mort, du moins à de forts dommages et intérêts. L'affaire fut plaidée. Il fallait accorder quelque satisfaction aux parens du mort. D'un autre côté, les juges ne pouvaient punir un crime dont un accident malheureux était la seule cause. Il fut ordonné à celui qui demandait vengance, de monter au haut du clocher, et de se laisser tomber sur celui qu'il poursuivait, lequel était obligé de se trouver précisément au-dessous dans la même place où le défunt avait perdu la vie. Un pareil jugement fut la fin du procès.

Madame de Sévigné, dans une de ses lettres, écrit à sa fille: "On contait hier au soir à table qu'Arlequin, l'autre jour à Paris, portait une grosse pierre sous son petit manteau; on lui demandait ce qu'il voulait faire de cette pierre; il dit que c'était un échantillon d'une maison qu'il voulait vendre; cela me fit rire; je jurai que je vous le manderais. Si vous croyez, ma fille, cette invention bonne pour vendre votre terre, vous pourrez vous en servir."

Une femme fort pauvre, mais qui avait la consolation d'avoir une fille fort aimable, et dont les grâces modestes annonçaient la sagesse, se présenta avec cette jeune personne à l'audience du célèbre cardinal Farnèse. Elle lui exposa qu'elle était sur le point d'être renvoyée, avec sa fille, d'un petit appartement qu'elles occupaient chez un homme fort riche, parce qu'elles ne pouvaient lui payer cinq sequins qui lui

étaient dus. Le ton d'honnêteté avec lequel elle fesait connaître son malheur, fit aisément comprendre au cardinal, qu'elle n'y était tombée, que parce que la vertu lui était plus chère que les richesses. Il écrivit un mandat et la chargea de le porter à son intendant. Celui-ci, après l'avoir ouvert, compta sur-le-champ cinquante sequins. Monsieur, lui dit cette femme, je ne demandais pas tant à monseigneur, et certainement il s'est trompé. Il fallut, pour faire cesser la contestation, que l'intendant alla lui-même parler au cardinal. Son éminence en reprenant son mandat dit aux deux personnes qui étaient presentes : vous avez tous raisons, je m'étais trompé, le procédé de madame le prouve, et au lieu de cinquante sequins il en écrivit cinq cents, qu'il engagea la vertueuse mère d'accepter pour marier sa fille.

Un mari qui essuyait souvent la mauvaise humeur de sa femme, ne lui opposait d'autres armes que le silence. Un de ses amis lui dit là-dessus ; on voit bien que vous craignez votre femme. Ce n'est point elle que je crains, repartit le mari, c'est le bruit.

Un homme veuf, qui avait pris une seconde femme, ne cessait de louer devant elle les grâces, l'esprit, les talens de la première. Un jour que ces époux peu galant recommençait ce panégyrique devant plusieurs personnes, sa femme présente, il crut s'apercevoir qu'elle murmurait tout bas. Pardonne moi, lui dit-il, les regrets que je donne à la défunte ; elle les mérite. Ah ! monsieur, répondit celle-ci un peu piquée, personne, je vous jure, ne la regrette plus que moi.

Un peintre fesait un tableau de l'hymen pour un jeune amant : je veux qu'il soit accompagné de toutes les grâces, lui disait cet amant passionné ; souvenez-vous surtout que l'Hymen doit être plus beau qu'Adonis. Il faut lui mettre en main un flambeau plus brillant encore que celui de l'Amour. Enfin, faite un effort d'imagination, je vous payerai votre tableau à proportion que le sujet en sera gracieux. Le peintre qui connaissait sa libéralité, n'oublia rien pour le satisfaire, et lui apporta le tableau la veille de ses nôces. Notre jeune amant n'en fut point satisfait. Il manque, dit-il, à cette figure, certain air gai, certains agrémens, certains charmes ; enfin, ce n'est point là l'idée que j'ai de l'Hymen. Vous l'avez fait d'une beauté médiocre ; vous ne serez que médiocrement récompensé. Le peintre, qui avait autant de présence d'esprit que de génie pour la peinture, prit son parti dans le moment. Vous avez raison, lui dit-il, de n'être pas content de la beauté de mon tableau, il n'est pas encore sec ; ce visage est embu ; et pour vous parler franchement, j'emploie mes couleurs de manière que ma peinture ne paraît rien dans les premiers jours. Je vous rapporterai ce tableau dans quelques mois, et pour lors vous me le payerez selon sa beauté ; je suis sûr qu'il vous paraîtra tout autre : adieu, monsieur, je ne suis pas pressé d'argent. Ce peintre remporta son ouvrage ; notre jeune amant se maria le lendemain ; et quelques mois s'écoulèrent sans que le peintre parût. Enfin il reporta le tableau ; notre jeune époux fut surpris en le voyant. Vous me l'aviez bien promis, lui dit-il, que le tems embellirait votre peinture ; quelle différence ! je ne la reconnais plus ; j'admire l'effet du tems sur les couleurs, et encore plus votre habileté ; cependant je ne puis m'empêcher de vous dire que ce visage est un peu trop gai, ces yeux un peu trop vifs ; car enfin les feux de l'Hymen doivent paraître moins brillans que ceux de l'Amour ; ce sont des feux solides que ceux de l'Hymen : d'ailleurs, l'attitude de votre figure est un peu trop enjouée, un peu trop libre ; et vous lui avez donné un certain air de badinage qui ne caractérise pas tout-à-fait..... Ce n'est pas là l'Hymen enfin. Fort bien, monsieur, lui dit le peintre, ce que j'avais prévu est arrivé ; l'hymen est à présent moins beau dans votre idée que dans

mon tableau ; c'était tout le contraire il y a trois mois : ce n'est point ma peinture qui a changé, c'est votre imagination ; vous étiez amant pour lors, vous êtes mari maintenant.

Un roi de Perse envoya au calife Mustapha, un médecin très-célèbre, qui demanda, en arrivant, comment on vivait à sa cour. On lui répondit : on ne mange que lorsqu'on a faim, et on ne la satisfait pas entièrement. Je me retire, dit-il, je n'ai que faire ici.

Un peintre, dont le talent était fort médiocre, embrassa la profession de médecin. Comme on lui en demandait la raison : " Dans la peinture, répondit-il, toutes les fautes sont exposées à la vue ; mais dans la médecine, elle sont enterrées avec le malade, et on se tire mieux d'affaire."

Triller raconte qu'un médecin de sa connaissance avait toujours sa poche pleine d'ordonnances et de recettes. Lorsqu'il était consulté par des malades, il leur disait de prendre au hasard, et que le remède qu'ils tireraient, serait sûrement le plus convenable à leur maladie. Une dame, tourmentée d'un grand mal de gorge, eut recours à cet Esculape, fouilla dans sa poche, et voyant que c'était l'ordonnance d'un clystère, elle se prit si fort à rire, que son abcès créva, et elle guérit.

Lorque le Czar Pierre vint en France, il remarqua un seigneur de la cour qui avait chaque jour un habit d'un nouveau goût. Le Czar dit à ceux qui l'accompagnaient : *Il me paraît que ce gentilhomme Français n'est pas content de son tailleur.*

Un homme, dans le parterre, impatienté de ce qu'un spectateur, derrière lequel il se trouvait, lui cachait le théâtre avec son énorme perruque, saisit cette perruque et la lance au milieu de la foule. Grands éclats de rire ; comme de raison on s'attendait à une querelle. Monsieur, dit vivement le tondu, en se retournant vers le tondeur : il y a six semaines que vous ne m'en auriez pas fait autant. —Eh ! pourquoi cela Monsieur ?— Monsieur, parce qu'il n'y a qu'un mois que je porte perruque.

POÉSIE.

LE FUGITIF.

Pièce Couronnée par l'Académie de Cambrai.

Son génie a brillé dans la nuit du malheur.
LA HARPE.

Ouvrez au voyageur, ouvrez, daignez ouvrir ;
Ou bientôt, sans secours, il me faudra mourir.
Me laisserez-vous suivre une route perfide,
Où m'attend du brigand le poignard homicide ?
Que j'obtienne un abri, seulement pour un soir !
Demain, avant le jour, je fuirai ce manoir.
Hélas ! un peu de pain est tout ce que j'implore.
Au nom du Dieu souffrant que le chrétien adore,
Ouvrez au voyageur, ouvrez, daignez ouvrir ;
Ou bientôt, sans secours, il me faudra mourir."

Le Pasteur, qu'entourait sa famille attentive,
Chantait, en ce moment la ballade plaintive
Qu'aux rivages du Nord il apprit autrefois:
C'étaient deux orphelins expirant dans les bois.
Paul, auprès de ses sœurs, les yeux baignés de larmes,
Immobile, écoutait ce récit plein de charmes,
Tout à coup on entend les cris du voyageur:
Et, muets de surprise etpâles de frayeur,
Les enfans ont volé dans les bras de leur mère,
Qui cherche à déguiser son trouble involontaire.
Mais le berger leur dit: " C'est un infortuné,
Sur ces monts dangereux sans doute abandonné.
Si demain, mes enfans, au seuil de la chaumière,
Nous le trouvions, sans vie, étendu sur la pierre,
" Les yeux encor tournés vers de lointains climats,
" Où l'attendent ses fils qu'il ne reverra pas?...."
Il parlait; aussitôt le jeune Paul s'élance;
Il ouvre en s'écriant: " Bon voyageur, avance,
" Viens t'asseoir avec nous près du vaste foyer;
Mais tu souffres; sur moi tu pourrais t'appuyer;
Mon bras te soutiendrait comme il soutient mon père."
—" O généreux enfant, que ta bonté m'est chère!"
Lui répond l'étranger; et, d'un pas chancelant,
Il est venu s'asseoir près du foyer brûlant.
Son regard douloureux et son front jeune encore
Qu'un sombre désespoir flétrit et décolore,
Et les accens plaintifs de sa touchante voix,
De pitié, de respect émeuvent à la fois.
Tout, dans ses nobles traits, d'une longue misère,
A la vue attendrie offre l'empreinte austère,
Et, conservant encore un reste de splendeur,
Son vêtement décèle un illustre malheur.

L'enfant, pour dissiper sa profonde tristesse,
Etale devant lui la corbeille qu'il tresse.
Il dépose à ses pieds ses deux ramiers chéris;
Heureux, si l'inconnu l'a payé d'un souris!
Il lui dit que ses yeux reverront la contrée,
Et le toit où respire une mère adorée;
Et comment, au retour, il pourra raconter
Les périls et les maux qu'il eut à surmonter.
Le voyageur s'écrie: " O mon fils! sur la terre,
Je n'ai pas un ami qui plaigne ma misère
Il me reste une sœur....espoir trop incertain!
La plante sans appui ne fleurit qu'un matin;
Le fougueux aquilon brise sa faible tige!"
Il gémit: avec lui le jeune enfant s'afflige;
Il veut sécher ses pleurs, et ses bras innocens
Ont entouré son cou de leurs nœuds caressans

Le pasteur craint bientôt que son fils n'importune
Celui que sous son toit amène l'infortune :
" Mon cher Paul, a-t-il dit, après de longs travaux,
Le voyageur lassé désire le repos.
Viens ; je vais terminer la lecture touchante
Qui depuis les frimas, chaque soir nous enchante."
La famille l'entoure ; et seul, le voyageur,
A l'écart est resté, gémissant et rêveur.
Lors, cet heureux berger qu'instruisit la nature
D'un ton simple et sans art commence sa lecture.
Le vers harmonieux célèbre tour à tour
Les horribles combats, les douceurs de l'amour,
Le sombre désespoir, l'œil hagard et sans larmes,
Et la paix des forêts, et la gloire et ses charmes.
Mais sa voix s'attendrit ; sa voix a raconté
Quel sort affreux poursuit une jeune beauté.
D'un incurable amour cette vierge blessée
Dans le camp des Chrétiens reporte sa pensée ;
Elle aime, et son amant ignore son ardeur.
Ah ! pourquoi naquit-elle au sein de la grandeur ?
Si la fille des rois était simple bergère,
Heureuse, on la verrait danser sur la fougère ;
Elle ne fuirait pas les plaisirs des hameaux,
Ces plaisirs dont la vue aigrit encor ses maux ;
Et, dans l'ombre des bois, seule avec sa souffrance,
Elle ne dirait pas : pour moi plus d'espérance !
Il se tait : tous ensemble ils plaignaient ces malheurs ;
L'inconnu vainement voulait cacher ses pleurs
En le voyant pleurer, le montagnard s'écrie :
" L'opulente Ferrare est-elle ta patrie ?
Connais-tu Torquato ? de gloire environné,
Par d'illustres faveurs près d'Alphonse enchaîné,
Va-t-il tendre toujours une main secourable
A l'être infortuné qu'un sort contraire accable ?
Parle, je t'en conjure, et satisfais mon cœur ;
Je dois à Torquato la vie et le bonheur.
Epuisé par trois ans d'un horrible esclavage,
Quand du bel Eridan j'abordai le rivage,
Je mourais sans secours ; ce mortel généreux
Ne me connaissait pas ; mais j'étais malheureux.
Un vieillard inconnu devant moi se présente :
—" Tu pleures, me dit-il, loin d'une épouse absente,
Etranger ; sans espoir, en ces lieux tu gémis ;
Prends cet or ; Torquato pour toi me l'a remis ;
Garde son souvenir... Je revis ma montagne,
Je revis mon vieux père et ma douce compagne,
Et près d'eux j'oubliai mes fers et ma douleur.
Ah ! sans doute le ciel bénit mon bienfaiteur,
De bonheur et de gloire il embellit sa vie.
O fortuné poëte ! ô sort digne d'envie !"

—" Chéris ton toit de chaume, a repris l'étranger,
Ton destin est obscur; mais il est sans danger;
Ami, j'ai vu le Tasse; il maudissait sa gloire.
Aux plus doux sentimens son cœur avait pu croire;
Et de ses vils amis l'affreuse trahison
L'a jeté sous les murs d'une infâme prison!
Les cruels! ils ont dit à toute l'Italie
Qu'on cherchait vainement sa raison affaiblie;
Qu'il n'était plus le Tasse!...Il trompa leur fureur;
Il fuit; et comme moi, malheureux voyageur,
Peut-être, maintenant, hélas! il erre encore,
Et pleure, en répétant le nom d'Eléonore...."

Des larmes à ces mots s'échappent de ses yeux,
Et son triste regard s'est tourné vers les cieux.

Les premiers feux du jour éclairaient la nature,
Et des Alpes doraient les cimes sans verdure;
Enviant du berger le paisible sommeil,
L'étranger en silence attendait son réveil.
Par un regard naïf, et par un doux sourire,
Près de lui, dans ses bras, le jeune enfant l'attire;
Lui parle encor d'espoir, de parent, de retour,
Et surtout de sa sœur, objet d'un saint amour!
Avant de le quitter le voyageur l'embrasse:
" Cher enfant, lui dit-il, je suis l'ami du Tasse:
Un jour, si les destins lui sont moins rigoureux,
Il récompensera tes secours généreux.
Adieu; puisse toujours ton heureuse existence,
Loin des cours, ô mon fils, couler dans l'innocence!"
Il dit, et lentement s'éloigne du berger,
Dont le regard au loin suit long-tems l'étranger.
Déjà le vert bouleau, sous l'aquilon sauvage,
Ne courbait plus un front dépouillé de feuillage,
Et l'oiseau des rochers, par ses hymnes d'amour,
De la saison d'aimer célébrait le retour.
Un soir, devant le seuil de la pauvre chaumière,
Un char s'est arrêté, tout couvert de poussière.
Paul accourt contempler les coursiers hâletans,
Et les harnois, de pourpre et d'or étincelans.
Il appelle ses sœurs, il appelle sa mère;
Et lui-même attiré, le pasteur considère
Un vieillard dont la main lui présente un écrit;
Sa vue erre incertaine, et le vieillard sourit.
" De me persécuter le sort enfin se lasse;
Mon cher Paul, viens à Rome, et tu verras le Tasse."
" —Il ne m'a point trompé," s'est écrié l'enfant,
Et soudain vers le char il vole triomphant.
L'heureux père attendri se rend à sa prière;
On part; et quand deux fois, saluant la lumière,

L'alouette eut repris ses chants mélodieux,
Rome leur apparut sous un ciel radieux,
O surprise! partout s'est offert à leur vue
D'un triomphe éclatant la pompe suspendue;
Les temples, les palais étaient ornés de fleurs,
Et chacun cependant laissait couler des pleurs.
Du mont où les vainqueurs, ivres de leurs conquêtes,
Des rois chargés de fers proclamaient les défaites,
Et guidaient leurs soldats levant un front altier,
Où Pétrarque, ceignant un immortel laurier,
Oubliait et Vaucluse et sa longue disgrâce,
Descendait un cercueil....c'était celui du Tasse.

L'AMANT POETE,

A ÉLISE.

Que de fois, tourmenté d'une vague tristesse,
De l'amour tendre et pur je rêvai la douceur!
Que de fois j'appelai, plein d'espoir et d'ivresse,
L'objet jeune et charmant qui manquait à mon cœur.

De cet être adoré qu'enfantait mon délire
L'image me suivait dans l'épaisseur des bois;
Là, seul, à mes transports associant ma lyre,
Il me semblait le voir, et j'entendais sa voix.

Ainsi je nourrissais une stérile flamme,
Ainsi je m'élançais vers la félicité;
Elise, tu parus, et fit passer mon âme
Du rêve du bonheur à la réalité.

Oui, c'est toi que j'aimais; mon cœur t'a reconnue:
Voilà ces longs regards, ces regards si touchans,
Voilà ces traits ornés d'une grâce ingénue
Dont l'image charmante embrasait tous mes sens.

Elise, à nous aimer consacrons notre vie:
Des plus beaux de nos jours hâtons-nous de jouir,
Aimons et que mes vers tout pleins de mon amie,
De ces jours fortunés gardent le souvenir.

Aux champs que tu chéris le printems nous appelle;
Tout aime, tout renaît sur ces fertiles bords:
Les zéphires plus doux, la nature plus belle
Semblent, en ce moment, s'unir à nos transports.

Là, sous ce vaste ombrage, asile solitaire,
Je redirai ton nom à l'écho des forêts,
Tandis que sous le chaume où l'indigence espère,
Tu porteras, sans bruit, de pudiques bienfaits;

Là, quand le jour a fui, lorsque sur la vallée
Le sommeil verse au loin ses paisibles faveurs,
Au charme attendrissant d'une nuit étoilée,
Ta harpe mêlera des sons inspirateurs.

Aux danses des hameaux, la flute bocagère
Guidera quelquefois ton pied vif et léger;
Pour animer leurs jeux tu deviendras bergère;
Ainsi le dieu des vers jadis se fit berger.

Au bord de ce lac pur qui baigne ce village
Souvent un frêle esquif viendra nous recevoir;
Et le pâtre surpris, courant à ton passage,
Vantera tes attraits dans le récit du soir.

Sur cette onde azurée où s'étend le silence
Nos cœurs seront remplis de la bonté des dieux
Et les hymnes sacrés de la reconnaissance
Du sein des flots émus monteront vers les cieux.

De ces momens si doux, de ces jours sans nuage,
Elise, un sort cruel précipite le cours!
Aimons-nous, aimons-nous! et que ce beau rivage
Dise à jamais ton nom, mes chants et nos amours.

NOTICES LITTÉRAIRES.

HAUT-RHIN.

Institut d'éducation Pestalozzienne.—La méthode d'éducation que Pestalozzi enseigne et pratique avec succès dans son Institut célèbre d'Yverdun ne pouvait manquer de trouver de zélés propagateurs. La plupart des disciples qu'il a formés, et qui d'abord l'ont aidé dans la direction de sa maison, l'ont quitté bientôt pour aller étendre à d'autres pays, à d'autres établissemens les bienfaits d'une éducation perfectionnée. Cette émigration des collaborateurs les plus distingués de cet illustre pédagogue, tout en amenant la décadence de son Institut, eut pour résultat de faire connaître sa méthode et son nom dans presque tous les pays de l'Europe. La Russie, l'Allemagne surtout et la Prusse, l'Italie, l'Espagne, l'Irlande et l'Angleterre; en Amérique, les États-Unis ont eu, et ont encore aujourd'hui, pour la plupart, des instituts d'éducation Pestalozzienne. La France aussi a vu s'élever plusieurs établissemens de ce genre. M. Barraud en fonda un, il y a plusieurs années, à Bergerac, qui d'abord obtint un grand succès, mais dont différentes causes ont amené la dissolution. Il y a près de deux ans que les journaux

annonçient la fondation de l'école de M. Boniface, à Paris dans laquelle cet instituteur continue à obtenir les plus heureux résultats de l'application perfectionnée de la méthode de Pestalozzi aux diverses branches de l'enseignement élémentaire. Enfin, un troisième disciple de Pestalozzi, M. Schreiner, après avoir étudié avec fruit, dans l'Institut d'Yverdun, les principes de ce philosophe, établit, en 1817, à Riquewihr, celui que nous annonçons. Peu de parties de la France étaient plus favorables à l'exécution du projet de M. Schreiner. L'Alsace est pauvre en écoles pour l'enfance; les parens qui veulent procurer à leurs enfans les avantages d'une bonne éducation secondaire sont obligés de les envoyer dans les départemens voisins formés de la Lorraine. Cependant M. Schreiner éprouva de grandes difficultés, avant d'atteindre son but. Pendant près de deux ans, il ne put enseigner dans son école que les deux langues française et allemande, la calligraphie, l'arithmétique et la géographie. En 1819, il put donner plus de développement à son institution, et créer une section supérieure, dans laquelle ses élèves apprirent, toujours d'après la méthode de Pestalozzi, les langues grecque et latine, la géométrie, la trigonométrie, l'histoire naturelle, l'histoire, le dessin et la musique. Plus tard, avec l'aide d'un autre disciple de Pestalozzi, M. Heldenmayer, il introduisit dans son Institut l'enseignement de la gymnastique. Il n'a fait en cela que suivre les préceptes des meilleurs pédagogues modernes qui veulent que l'éducation physique soit intimement liée à l'éducation morale et intellectuelle. C'est ainsi que ses soins ont tendu jusqu'à présent à améliorer toutes les parties de son établissement, qu'il a réussi à le perfectionner peu à peu. Les succès de ses élèves, l'approbation du conseil municipal de Riquewihr, celle du recteur de l'Académie de Strasbourg, sont la récompense des travaux de M. Schreiner, et doivent lui faire espérer de nouveaux succès, malgré tous les obstacles qu'on pourrait chercher à lui opposer.

VAR.

Société des sciences, belles-lettres et arts.—Cette société vient de nommer membre correspondant, M. Van Brée, premier professeur de l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers, auteur d'un excellent ouvrage sur *les principes du dessin.*

Imprimé par G. Schulze,
13, Poland Street.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 28.] *SEPTEMBRE*, 1824. [TOME V.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

page

Morellet (L'Abbé André)..... 99

MÉLANGES.

De la Précision considérée dans le Style, les Langues et la Pantomime..... 109

Asphodèle et Clématite, ou le Page et la Bergerette.—Histoire Française..... 120

Discours concernant l'Influence de l'Amérique sur l'Esprit Humain..... 128

Les Arabes en Espagne.—Extrait des Historiens orientaux, par M. Grangeret de la Grange. (IIme. Article).... 133

POÉSIE.

page

Fragment d'un Poëme Inédit.—L'Archevêque de Tyr haranguе les Princes Chrétiens sous les murs de Ptolémaïs..... 139

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Haïti — Port-au-Prince. — Nécrologie—Laprée et Colombel..... 142

Chine.—Jurisprudence criminelle..... ib.

Indes Orientales. — Littérature Ancienne..... 143

Égypte. — Découverte de M. Caviglia..... ib.

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER DULAU ET C^nie.; BOSSANGE ET C^nie.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 28.] *SEPTEMBRE*, 1824. [TOME V.

BIOGRAPHIE.

MORELLET (L'ABBÉ ANDRÉ),

Naquit à Lyon, le 7 Mars 1727; il était l'aîné de quatorze enfans. Son père, marchand papetier, ne retirait pas un grand profit de son commerce; il s'imposa néanmoins, pour subvenir aux frais de l'éducation de son fils, des sacrifices que sa fortune semblait ne pas pouvoir comporter. Morellet fut envoyé au collége chez les jésuites. Soit que les dispositions de leur élève n'aient pas été précoces, soit qu'ils aient pensé que les châtimens en favoriseraient le développement, ces bons pères ne témoignèrent d'abord leur attention au jeune Morellet, qu'en le traitant avec une rigueur dont il leur gardait encore rancune dans les dernières années de sa vie. Ses humanités finies, il n'en songeait pas moins à entrer dans la société de Jésus, quand ses parens l'envoyèrent à Paris dans un séminaire dit des *Trente-trois*. C'est de cette maison, où la discipline était des plus rigoureuses et les études des plus fortes, que Paris tirait ses curés, les évêques, leurs grands-vicaires, et l'université ses professeurs. Morellet s'y distingua; ses succès n'eurent toutefois d'autre résultat que de lui ouvrir un accès à la Sorbonne. Là il se fortifia dans les études théologiques, moins pourtant que dans la foi. L'abbé Morellet, qui était dialecticien subtil avait été plus frappé de l'insuffisance et des inconvéniens de la doctrine qu'on enseignait à cette école, que de sa sublimité; et, comme cela arrive quelquefois dans d'autres salles d'escrime, à force de férailler, il avait appris à toucher ses maîtres. Il avait, dit-il, passé cinq ans en Sorbonne, "*toujours lisant, toujours disputant, toujours très-pauvre, et toujours content.*" Il en sortit en 1752, philosophe et licencié. Morellet forma dans cet établissement des liaisons avec plusieurs jeunes gens qui, alors abbés

comme lui, devinrent par la suite des personnages plus importans : tels que Turgot, qui, laissant bientôt la carrière ecclésiastique pour entrer dans celle de l'administration, devint contrôleur-général ; tel que l'abbé de Loménie, qui, sans changer de profession, parvint aux premières dignités de l'état et de l'église, et mourut simple citoyen, après avoir été cardinal et premier ministre. Le moment où ces hommes pouvaient lui être utiles n'était pas encore venu. C'est sur la recommandation du supérieur du séminaire des *Trente-trois* qu'il fut chargé de l'éducation de l'abbé de la Galaizière, fils du chancelier du roi de Pologne. Dès-lors il se trouva à l'abri du besoin ; cette place lui procura même des avantages que la richesse seule peut donner. Chargé de conduire son élève en Italie, il compléta ainsi sa propre éducation, et s'enrichit gratuitement de toutes les connaissances qu'on procurait à grands frais à cet opulent écolier. C'est pendant le séjour qu'il fit à Rome, qu'il tira d'un in-folio intitulé *Directorium inquisitorum*, par Nicolas Eymerick, grand-inquisiteur au 14e siècle, un petit volume, qu'il publia sous le titre de *Manuel des inquisiteurs*, miniature d'un monument colossal de la plus féroce stupidité. C'est à Rome aussi qu'il contracta le goût de la musique. De retour à Paris, devenu libre, et grâce à une pension que le père de son élève lui fit avoir sur une abbaye, ne voulant plus aliéner sa liberté, et, quoique prêtre, répugnant à vivre de l'autel, il se livra, par inclination autant que par spéculation, à l'étude du droit public, et de l'économie politique, tout en cultivant la philosophie. La tendance de son esprit, la nature de ses opinions le mit bientôt en rapport avec les hommes les plus influens dans les sociétés qui donnaient le ton à Paris, les *Economistes* et les *Encyclopédistes*. Les uns et les autres l'adoptèrent ; les uns et les autres n'ont pas eu de sectateurs plus zélés, de plus assidus collaborateurs. Pendant soixante ans il a exposé et soutenu leurs opinions dans ses ouvrages, produit des profondes études qu'il avait faites des objets de leurs méditations, et où il émet nombre d'idées utiles, adoptées depuis par les législateurs. Dans ces sortes d'ouvrages, où l'on réfute aussi souvent qu'on affirme, où la critique est continuellement mêlée à la doctrine, l'abbé Morellet égaie fréquemment par la plaisanterie, la sévérité de la discussion. Cet art surtout lui fit trouver des lecteurs en France, où l'on n'a évidemment raison que lorsqu'on s'amuse. Il l'employa avec succès dans la guerre que s'était attirée le Franc de Pompignan, par son discours à l'Académie Française. Les *Si*, les *pourquoi*, qui succédèrent aux *quand*, facétie de Voltaire, passèrent dans le tems pour être sorties de la plume de ce malin vieillard dont Morellet s'était fait l'auxiliaire. Il eut à se reprocher d'avoir usé une fois inconsidérément de cette faculté, ou, disons le mot, d'en avoir une fois abusé. Dans un pamphlet où il vengeait les encyclopédistes des attaques qui leur avait été portées par Palissot, dans la comédie *des Philosophes*, enveloppant dans son

ressentiment les personnes qui applaudissaient cette satire, avec l'auteur même de cette satire, il poussa l'oubli de toute convenance jusqu'à révéler à une dame mêlée dans cette intrigue (la princesse de Robecq), le secret que lui cachaient les médecins, et toute l'intensité du danger où la jetait la maladie incurable dont elle était attaquée. C'était blesser des principes plus sacrés encore que ceux de la courtoisie. Voltaire le premier s'éleva contre un procédé si peu français. Morellet, moins délicatement organisé que lui, n'a jamais reconnu bien complétement son tort en cette circonstance, le seul de ce genre, au reste, qu'on puisse lui reprocher dans le cours de sa longue carrière ; et il est effacé par tant d'actions honorables ! C'est au sujet de cette pièce, intitulée *Vision de Charles Palissot*, qu'il fut mis à la Bastille. Dès-lors ceux qui l'avaient le plus hautement blâmé, se turent ; une lettre-de-cachet leur parut une punition plus que suffisante pour une faute qui n'était justiciable que de l'opinion publique. La vie de Morellet, plus féconde en travaux qu'en événemens, n'est guère remarquable depuis cette époque que par les écrits qu'il a publiés : ils sont très-nombreux, et se rattachent pour la plupart à des objets du plus grand intérêt. En tête il faut mettre la traduction du judicieux ouvrage de Beccaria, le *Traité des délits et des peines*. Les philanthropes lui sauront gré aussi d'avoir rédigé, en 1764, sous la dictée du docteur Gatti, à qui la langue française n'était pas familière, des *Réflexions sur les préjugés qui s'opposent au progrès et à la perfection de l'inoculation en France*. Il n'est pas une découverte utile dont il ne se soit fait l'apologiste, comme il n'y a pas de fausse doctrine dont il n'ait été le dénonciateur. Il avait dévoilé l'horrible jurisprudence du saint-office dans le *Manuel des inquisiteurs* ; il combattit avec moins de gravité, mais non moins d'obstination, les opinions de l'abbé Galliani *sur le commerce des grains*, et celle de M. Necker sur la même matière. Mais c'est surtout contre Linguet qu'il déploya toutes les ressources dont la nature l'avait pourvu pour ce genre de guerre. Réunissant les opinions absurdes, contradictoires, ou hasardées, éparses dans les nombreux écrits de ce publiciste, il en composa la *Théorie du paradoxe*, celui de ses ouvrages où il a peut-être le plus multiplié les preuves de son talent polémique. Morellet écrivit fréquemment, à l'invitation des ministres, sur des questions d'économie publique. Les services qu'il leur rendit sont constatés par un arrêt du conseil qui, en 1773, lui alloua sur la caisse du commerce, une gratification perpétuelle de 2,000 livres pour *différens ouvrages et mémoires publiés sur les matières de l'administration*. C'est à son ancien camarade de séminaire, à M. Turgot, alors ministre, qu'il fut redevable de cette récompense. Antérieurement à cette époque, l'abbé Morellet avait contracté, avec le public et avec lui-même, un grand engagement. En 1769, il avait annoncé un *Nouveau dictionnaire du commerce*. Le prospectus dans lequel il exposait le

plan de cet ouvrage, était un ouvrage lui-même. Il est à regretter que des obstacles indépendans de la volonté de Morellet, ne lui aient pas permis de conduire à fin cette utile entreprise, pour laquelle il avait amassé des matériaux pendant 20 ans, et dont le succès lui était garanti par la multiplicité et l'étendue de ses connaissances dans cette partie, qu'il avait étudiée toute sa vie. Croyant qu'il pouvait encore les étendre par des voyages il passa en Angleterre en 1772, et parcourut plusieurs de ses provinces. C'est là qu'il se lia avec plusieurs personnages célèbres à des titres différens, tels que lord Shelburne, depuis marquis de Lansdown, Franklin, qui n'était encore connu que par ses découvertes en physique, Garrick le comédien, et l'évêque Warburton. De ces liaisons, la moins utile pour lui, n'est pas celle qu'il forma avec le marquis de Lansdown. Morellet, sans embrasser l'impraticable système de l'abbé de Saint-Pierre, pensait que des nations pouvaient subsister rivales sans être ennemies, et que leurs industries particulières pouvaient accroître leur prospérité réciproque, à la faveur d'une paix utile à toutes les deux. Par suite de l'estime qu'il avait conçue pour le publiciste qui professait de pareils principes, le marquis de Lansdown rechercha Morellet à Paris, et lui ouvrit sa maison à Londres : il ne s'en tint pas là. En 1783, devenu ministre, et en cette qualité négociant la paix entre la France et l'Angleterre, il sollicita et obtint de Louis XVI, pour l'abbé Morellet, une pension de 4,000 livres sur les économats ; et, chose assez plaisante, c'est à la recommandation d'un étranger et d'un hérétique que le théologien de l'Encyclopédie fut récompensé sur les fonds du clergé, des services qu'il avait rendus à la France. Le ministre anglais motivait sa demande sur ce que l'écrivain Français avait *libéralisé ses idées*. Il est douteux qu'aujourd'hui on obtînt une grâce du ministère à pareil titre. La fortune de l'abbé Morellet s'était insensiblement améliorée comme on le voit et toujours à des titres honorables. Elle s'accrut une fois aussi par un malheur, par la mort de M^me^ Geoffrin, qui avait placé, tant sur sa propre tête que sur la tête de Morellet, une rente de 1,200 livres, en jouissance de laquelle il entra en perdant cette excellente amie. " Je ne veux pas, lui avait-elle dit en lui annonçant ce placement, que vous dépendiez des gens en place, qui peuvent vous retirer ce qu'ils vous donnent ; " et pourtant les principes soutenus par Morellet avaient été souvent en opposition avec les intérêts privés de M^me^ Geoffrin, qui, non contente de le protéger pendant sa vie, voulut être sa bienfaitrice même après sa mort. Morellet s'est acquitté, autant qu'il le pouvait envers elle, dans un écrit intitulé : *Portrait de Mme Geoffrin*. Le mérite de l'abbé Morellet, plus recommandable par la force de sa raison que par l'éclat de l'esprit, et par la solidité que par la grâce, parut cependant au parti philosophique, que cet abbé avait constamment servi, un titre suffisant pour lui mériter accès à l'Académie Française. En

1785, Morellet y fut appelé à la place de l'abbé Millot. Quoiqu'il ait excité quelques réclamations, ce choix était juste. Les esprits solides ne sont pas moins utiles aux travaux de cette société que les esprits brillans, et le génie qui analyse les propriétés d'une langue, n'y est pas déplacé auprès du génie qui les met en œuvre et sait les étendre. L'abbé Morellet s'était beaucoup occupé de grammaire et d'étymologie; il avait fait une étude approfondie de l'origine et du mécanisme de la langue française; il contribua, autant qu'aucun de ses confrères, à la confection du dictionnaire. Peu de tems après, un événement plus heureux, quoique moins honorable, mit le comble à la prospérité de cet abbé. Morellet, dont les travaux avaient été de peu d'utilité pour l'église, ne s'en croyait pas moins en droit de participer "*aux biens que Dieu prodigue à ceux qui font vœu d'être siens.*" En 1788, un fort bon bénéfice, le prieuré de Thimers, lui échut en vertu d'un indult dont il avait été grevé 20 ans auparavant par M. Turgot au profit de l'abbé Morellet. C'était une bonne terre située en Beauce, et valant 16,000 fr. de rentes. L'abbé se hâta d'en prendre possession, l'embellit et l'améliora. "A 62 ans, dit-il, j'étais pressé de jouir;" sa jouissance fut courte. Déjà la révolution se préparait; un an après elle était accomplie. La plume de Morellet ne resta pas oisive en cette occasion. Le principal ministre, M. de Brienne, y eut plus d'une fois recours. Fidèle encore aux principes qu'il oublia quelquefois depuis, Morellet les défendit avec chaleur en plusieurs circonstances, et surtout à l'occasion de la double représentation du tiers-état. Il soutint dans cette question une opinion qui lui était commune avec M. Necker, et avec le prince à qui la France est aujourd'hui redevable de la charte; une partie de la noblesse s'éleva néanmoins contre lui. Lors des élections, le prieur de Thimers eut un moment l'espérance d'être nommé député de son ordre aux états généraux. Trompé deux fois dans sa prétention, le candidat en conçut quelques humeurs contre les assemblées électorales, et particulièrement contre celle qui s'était tenue à Paris dans l'église de Saint-Roch, et lui avait préféré l'abbé Fauchet. Ce désappointement refroidit tant soit peu le patriotisme de l'abbé Morellet; mais ce qui l'éteignit tout-à-fait, c'est le décret qui supprimait les dîmes et ordonnait la vente des biens du clergé. Le philosophe disparut alors, et l'on ne vit plus en lui que l'ecclésiastique. En vain la majeure partie de ses vœux se réalisait-elle: la perte de ses revenus le rendit insensible au triomphe de ses principes. L'assemblée, qui par ses lois lui portait ce dommage, lui parut si incapable de faire le bonheur de la France, qu'en ce moment, où il était permis d'en attendre du bien, il prit la révolution dans une horreur égale à celle qu'elle inspira depuis aux âmes généreuses, lorsqu'au règne de la liberté eut succédé le despotisme de la terreur. L'abbé Morellet ne voyait pas les choses du même œil que le marquis de Lansdown, qui, en

l'invitant à chercher, dans l'avantage dont le décret relatif au clergé était pour l'intérêt public, une consolation du dommage qu'il portait à son intérêt particulier, lui écrivait : *Vous êtes un soldat blessé dans une bataille que vous avez gagnée.* Morellet, loin de chanter victoire, criait en toute occasion contre les vainqueurs, et porta même le zèle de la maison de Dieu jusqu'à défendre cette Sorbonne dont il s'était si publiquement moqué. La destruction de l'académie française surtout l'affligea vivement : on tient d'autant plus aux choses qu'on les a plus péniblement gagnées. Il recouvra toutefois sa philosophie quand il fallut combattre l'adversité. Échappé aux proscriptions, il chercha dans le travail des ressources contre le besoin, et se mit à traduire, non plus les ouvrages de *Gatti* ou de *Beccaria*, mais ceux d'*Anne Radcliffe* ou de *Regina Maria Roche ;* non plus des histoires, mais des romans. "Occupation frivole, dit-il, mais à laquelle j'ai été réduit par le besoin, et dont je suis loin de rougir." En effet, quand un esprit grave est obligé de se livrer à des travaux futiles pour vivre, ce n'est pas à lui qu'en est la honte. Ces travaux frivoles, qu'il exécuta en homme d'esprit, ne l'empêchaient pas cependant de revenir dans l'occasion à des objets sérieux, à des travaux de la plus haute importance. Il avait combattu avec véhémence les théories politiques de Brissot, l'un des hommes qui aient fait le plus de mal à la société avec l'intention contraire ; prenant la défense des enfans des condamnés, il s'éleva avec plus de véhémence encore, en 1795, contre la loi qui confisquait leurs biens ; et son ouvrage, intitulé le *Cri des familles*, fut le signal de cette réaction généreuse qui se manifesta dans le sein même de la convention. Le courage n'a jamais fait un plus heureux emploi du talent, la philosophie n'a jamais servi plus honorablement l'humanité. L'abbé Morellet ne réclama pas moins hautement *en faveur des pères, mères et aïeuls des émigrés.* Enfin, en 1799, c'est lui qui attaqua la *loi des ôtages.* Le noble usage qu'il fesait de ses facultés fut généralement apprécié, même à cette époque où la terreur semblait prête à revivre. L'estime publique l'investissait d'une inviolabilité réelle. Elle le fit désigner pour professeur d'économie politique et de législation aux écoles centrales, fonctions qu'il ne crut pas toutefois devoir accepter. Le sort de l'abbé Morellet s'améliora par suite de la révolution du 18 brumaire. Appelé à l'institut, par la réunion des membres de l'académie française à ceux de cette société en 1803, il se vit bientôt réintégré dans ses honneurs littéraires, et ces honneurs-là n'étaient plus stériles : ils lui assuraient un revenu de 9000 francs à peu près, composé des honoraires fixés par la loi pour chacun des membres de l'institut, d'une pension de 1000 francs que la seconde classe, au moyen d'une retenue, attribuait à ses huit doyens d'âge, et du traitement alloué aux membres de la commission du *Dictionnaire*, traitement double pour Morellet, qui figurait là comme membre et comme secrétaire. Les princes de

la famille dominante alors se firent un plaisir d'ajouter, sous les prétextes les plus délicats, à une aisance si justement acquise. Morellet recevait, à titre de correspondant littéraire de Joseph Bonaparte, un traitement honorable aussi pour le prince qui le lui payait. Morellet, au reste, ne fut pas ingrat : *Erit ille mihi semper Deus*, dit-il, en appliquant à son bienfaiteur ce que Virgile disait d'Auguste. A l'institut aussi, il se trouva quelquefois en opposition avec sa vieille philosophie. Quand le cardinal Maury prétendit y être traité de *Monseigneur*, on fut assez surpris d'entendre Morellet appuyer cette ridicule prétention. Le désir qu'il avait de parvenir à la députation fut enfin satisfait en 1808. A l'âge de 81 ans, il se vit porté au corps-législatif, dont il a fait partie jusqu'en 1815. L'exercice des fonctions législatives, dans lesquelles il a presque fini sa vie, n'a pas ajouté à l'éclat de sa réputation. L'organisation de cette partie de la représentation nationale ne lui offrait pas les moyens d'appeler sur lui l'attention publique. Le corps-législatif ne discutait alors qu'à huis-clos, dans ses bureaux. L'accès de la tribune lui eût-il été ouvert, il est douteux que Morellet y eût été chercher des succès inaccessibles aux orateurs qui ne jouissent pas de toute l'énergie de leurs facultés. Mais les succès qui tiennent à la droiture des intentions, à la rectitude des idées, à la force des raisonnemens, lui auraient échappé rarement. La faible voix, que cet octogénaire eût fait entendre dans le temple de la loi, eût été souvent celle de la raison, et toujours celle de la probité. La restauration le retrouva encore plein de vigueur. L'abbé Morellet, constitué de manière à atteindre au dernier période de la vieillesse la plus reculée, était parvenu, sans infirmités, à l'âge de 88 ans, lorsqu'une chute qu'il fit, en montant dans une voiture à la sortie du spectacle, mit ses jours en danger. Il se cassa la cuisse en Décembre 1814, et fut contraint, par suite de cette fracture, à garder sa chambre pendant plus de deux ans. Malgré son extrême affaiblissement, il prenait cependant une part toujours active au travail du *Dictionnaire :* la commission s'assembla long-tems autour de son lit. Il en sortit en 1817, pour assister à une séance publique de l'institut, espèce de résurrection que les assistans célébrèrent par les témoignages les plus éclatans d'estime et de vénération. Devenu doyen de l'académie française par la mort de Suard, à qui des titres moins nombreux et moins recommandables avaient obtenu quinze ans avant lui les honneurs du fauteuil, Morellet trouva sans doute dans le plein rétablissement de cette académie, où les avantages dont il jouissait comme membre de l'institut, ne lui furent pourtant pas entièrement conservés, une indemnité des pertes qu'il éprouvait par suite de la chute du régime impérial. Le roi lui accorda une pension de 2,000 francs, et s'il n'était plus dans l'opulence, du moins n'était-il pas dans le besoin quand il mourut. Morellet, doué, au moral comme au physique, de la constitution la plus

robuste, était plutôt bon que sensible. Les vertus de son cœur tenaient aux qualités de son esprit; son cœur était juste, parce que son esprit était droit : appliquant sa dialectique à tout, il aimait le bien comme il aimait l'ordre, et le mal lui déplaisait à l'égal d'une fausse conséquence. Il eut pour amis ses plus illustres contemporains, parmi lesquels on compte plusieurs philosophes. "Chez ces hommes taxés d'une trop grande liberté de penser, j'ai vu souvent, disait-il, toutes les vertus, l'éloignement du vil intérêt, la justice, l'humanité, la bienfesance, la générosité, et surtout la passion du vrai, le désir ardent de le voir triompher de l'ignorance et de la sottise. Voilà ce que j'ai recherché en eux, et si avec ces dispositions on peut les appeler méchans et pervers, je veux partager cette injure avec eux." Tout honnête homme fera le même vœu, pour peu qu'il soit homme de bon sens. Exempt de tout fanatisme, Morellet aima moins la société du baron d'Holbach que celle dont Voltaire absent était le chef ou plutôt l'âme, et dont la philosophie était établie sur la tolérance la plus absolue. Voltaire, dans sa correspondance, parle souvent et toujours avec estime du talent et des opinions de l'abbé Morellet. Il s'amusait à le voir se ruer sur les ennemis de la raison, et à l'y exciter, en l'appelant *Mords-les*, par allusion à sa vigilance et à sa ténacité, qui sont aussi les qualités d'un dogue. La dernière discussion où Morellet ait figuré fut provoquée par le singulier succès d'*Atala*. Avec une raison moins sévère et un goût plus complaisant, on pourrait, comme Chénier, ne pas tout admirer dans cet assemblage confus de beautés réelles et d'innovations bizarres. Mais Morellet, plus frappé des fautes que des beautés, trouvait naturellement tout mauvais dans un ouvrage qui n'est pas entièrement bon. Dans un petit écrit très-simple, très-clair, très raisonné et très-raisonnable, il indiqua avec une grande justesse les faux brillans, soit en pensées, soit en expressions, dont abonde cette étrange production. L'aigreur avec laquelle cette critique a été relevée par certains journaux prouve qu'il y avait déjà quelque courage à prendre, à cette occasion, la défense du bon goût et de la saine raison. On ne s'étonnera pas qu'un esprit si enclin au sceptisme et à l'ironie ait eu quelque prédilection pour Rabelais : l'abbé Morellet possédait à fond le livre de ce docte en plus d'une science, et démêlait avec une admirable sagacité l'or enfoui dans ce fumier. Le commentaire qu'il en a laissé doit être précieux sous plus d'un rapport. L'imagination, ainsi que nous l'avons dit, n'était pas dans Morellet la faculté dominante : il aimait pourtant les beaux-arts. Il jouait même de la basse, de la viole. Passionné pour la musique autant qu'il pouvait l'être, il ne resta pas neutre dans la querelle des *gluckistes* et des *piccinistes*. Il s'est aussi quelquefois occupé de poésie. On trouve dans ses mémoires quelques chansons, où la gaieté est assez heureusement alliée à la raison. Il s'en faut de beaucoup que ses poésies approchent de celles de Voltaire, quoi qu'on ait

dit ; mais il est une de ces pièces dans laquelle la doctrine d'Horace et celle de Salomon sont assez ingénieusement rapprochées pour qu'on la retienne : c'est celle qu'il chantait le plus volontiers. On pourrait l'appeler le décalogue des honnêtes gens. Personne plus que l'abbé Morellet n'avait mission pour les prêcher ; il était aussi leur doyen. Morellet était, en société, du commerce le plus sûr, mais non pas toujours le plus aimable : il y apportait quelquefois une humeur despotique que sa bonhomie ne tempérait pas assez. Plus habituellement porté à décider qu'à discuter, il répondait trop souvent à des objections par des assertions énoncées de ce ton brusque et tranchant qui étonne peu dans un théologien, ou dans un métaphysicien, mais qui n'en est que plus déplaisant dans le monde ; habitude contractée sur les bancs de l'école, et que la polémique à laquelle il se livra pendant toute sa vie n'avait fait que fortifier. Ce défaut se fesait surtout sentir dans les discussions académiques, où son avis lui semblait devoir être reçu comme loi, où toute contradiction lui était insupportable, où il exigeait qu'on eût pour son goût et pour sa raison la déférence qu'on devait à son âge. Cette exigence s'explique toutefois. Ce vieillard ne trouvait autour de lui personne qu'il pût mettre sur la ligne des Voltaire, des Rousseau, des Buffon, avec lesquels il avait vécu, et, en cela, il n'était pas injuste. Mais, avait-il été l'égal de ces grands hommes, et la nouvelle génération n'avait-elle produit aucun écrivain qu'il pût égaler à lui ? C'est ce qu'on ne saurait croire quelque estime qu'on lui porte. Voici la liste exacte des ouvrages composés par ce laborieux écrivain : 1° *Petit Ecrit sur une matière intéressante*, 1756, in-8° ; 2° *Réflexions sur les avantages de la libre fabrication et de l'usage des toiles peintes en France, pour servir de réponse aux divers mémoires des fabricans de Paris, Lyon, Tours, Rouen, etc., sur cette matière*, 1758, in-12 ; 3° les *Si*, les *Pourquoi ; la Prière universelle ; la Vision de Palissot*, 1760 (dans les *Facéties parisiennes)* ; 4° *Mémoires des fabricans de Lorraine et de Bar, présenté à Monseigneur l'intendant de la province, concernant le projet d'un nouveau tarif, et servant de réponse à un ouvrage intitulé:* Lettres d'un citoyen à un magistrat, 1761, in-8° ; 5° *Réflexions sur les préjugés qui s'opposent à l'établissement et aux progrès de l'inoculation*, d'après Gatti, 1763, in-12 ; 6° *Lettre* (à M. de Malesherbes) *sur la police des grains*, 1764, in-12 ; 7° *Observations sur une dénonciation de la Gazette littéraire*, 1765, in-8° ; 8° *Traité des délits et des peines*, traduit par Beccaria, 1766, in-12 ; 9° *Nouvelles réflexions sur la pratique de l'inoculation*, 1767, in-12 ; 10° *Recherches sur le style*, traduit de Beccaria, 1771, in-12 ; 11° *Legs d'un Père à ses filles*, traduit de Grégoré, 1774, in-12 ; 12° *Théorie du paradoxe*, 1775, in-12 ; 13° *de la liberté d'écrire et d'imprimer sur les matières d'administration*, 1775, in-8° ; 14° *Portrait de Mme. Geoffrin*, 1777, in-12 ; 15° *de l'Esprit de contradiction*, 1780 ; 16° *Essai sur la*

conversation, maximes et pensées détachées, imitées de Swift, et insérées dans *le Mercure*, 1780; 17° *Lettres de Brutus à Ciceron*, 1782, in-32, tiré à 25 exemplaires; 18° *Discours de réception à l'académie française*, 1785; 19° *Essai d'une cométologie nouvelle*, 1786; 20° *Observations sur la Virginie*, traduit de Jefferson, 1786, in-8°; 21° *Observations sur le projet de former une assemblée nationale sur le modèle des états-généraux de* 1614, 1788, in-8°; 22° *Avis aux faiseurs de constitutions*, traduit de Franklin, 1789, in-8°; 23° *Moyens de disposer utilement pour la nation des biens ecclésiastiques*, 1789, in-8°; 24° *de l'Académie française, ou Réponse à l'écrit de M. Chamfort contre les académies*, 1791; 25° *la Cause des pères*, 1785, in-8°; 26° *Pensées libres sur la liberté de la presse*, à l'occasion d'un rapport du représentant Chénier à la convention nationale, 1795, in-8°; 27° *l'Italien ou le Confessional des pénitens noirs*, par Anne Radcliffe, traduit de l'anglais, 3 vol. in-12, 1797; 28° *les Enfans de l'Abbaye*, par Mme. Regina-Maria-Roche, traduit de l'anglais, 6 vol. in-12, 1797; 29° *Histoire de l'Amérique*, contenant l'histoire de la Virginie jusqu'à l'année 1688, et celle de la Nouvelle-Angleterre jusqu'à l'année 1762, ouvrage posthume de Robertson, 1798, 1 vol. in-12; 30° *Clermont*, par Mme. Regina-Maria-Roche, traduit de l'anglais, 1798, 3 vol. in-12; 31° *Phédora, ou la Forêt de Minski*, par Mar. Charlton, traduit de l'anglais, 4 vol. in-12, 1799; 32° *Voyages de Vancouver*, 1799, in-4°; 33° *du Projet annoncé par l'institut national de continuer le Dictionnaire de l'académie française*, 1800, in-8°; 34° *Observations critiques sur le roman d'Atala*, 1801, in-8°; 35° *Éloge de Marmontel*, 1805, in-8°; 36° *quelques Réflexions sur un article du journal de l'empire*, 1806, in-8°; 37° *Observations sur un ouvrage anonyme intitulé: Remarques morales, philosophiques et grammaticales sur le Dictionnaire de l'académie*, 1807, in-8°; 38° *Mélanges de littérature et de philosophie du 18e siècle*, 1818, 4 vol. in-8°. Les Mémoires de l'abbé Morellet ont été publiés après sa mort, en 1821, chez Ladvocat, et il en a été fait, en 1822, une seconde édition, augmentée de sa correspondance avec un ministre du roi Joseph. Ce n'est pas le seul ouvrage posthume de l'abbé Morellet; il a encore laissé, manuscrits, les suivans: 1° *Lettre à un athée*; 2° traduction complète de la *Richesse des nations*, par Smith; 3° deux volumes *d'Ana*, ou traits détachés, recueillis selon la méthode de Locke; 4° *Requête des chats de Mme. Helvétius*; 5° *Commentaire sur le chapitre de Rabelais*, où il donne le catalogue de la bibliothèque de Saint-Victor; 6° *Projet d'une caisse de secours pour les pauvres opprimés*; 7° *Projet de statuts et réglemens pour les maîtres paêtes de la ville et faubourgs de Paris*; 8° *Observations sur la traduction de Shakespeare*, par Letourneur; 9° *Remarques sur Vauvenargues*; 10° *le Préjugé vaincu*; 11° plusieurs *Traités* d'économie politique: de la population; de l'administration, du commerce des

colonies; du crédit public; de la richesse; du luxe; du travail et des salaires de la dette publique; 12° un *Traité* de la propriété; 13° un *Plan de Dictionnaire étymologique;* 14° *Pratiques utiles dans les travaux littéraires.*

MÉLANGES.

DE LA PRÉCISION CONSIDÉRÉ DANS LE STYLE, LES LANGUES ET LA PANTOMIME;

Discours prononcé, le 24 *Avril* 1824, *dans la Séance publique annuelle des quatre Académies composant l'Institut; par M. Lémontey, de l'Académie française.*

La précision, qui consiste à bannir du discours tout le superflu, et à n'y rien omettre du nécessaire, est une économie qu'on loue ordinairement plus qu'on ne la pratique. Quelques rhéteurs l'ont même passée sous silence; car elle doit avoir peu de crédit dans les écoles, où la profession du maître repose en grande partie sur le débit des ornemens, et où des prix d'amplification attendaient naguère les plus verbeux des élèves. Il faut la distinguer d'une de ses branches, qu'on appelle la *concision*, et qui s'attache à l'épargne des mots et au resserrement de la phrase plutôt qu'à la mesure rigoureuse de l'expression avec la pensée. La concision prête indifféremment son secours à la fausseté comme à la vérité, tandis que la précision ne se conçoit pas sans justesse et sans clarté; la concision peut n'être aussi qu'une affectation de l'esprit, au lieu que la précision se forme surtout de la vigueur combinée du jugement et du caractère. Elle est dans l'homme l'attribut de la force et de la raison; dans l'ordre social, le langage de la loi qui prescrit et du pouvoir qui commande; dans les sciences, le but et la perfection des méthodes et des nomenclatures.

Il est des esprits fermes, tranchans et austères, dont la pensée se presse, s'épure, et s'échappe naturellement, comme le métal du laminoir, sous la forme la plus compacte. L'antiquité a même eu un peuple moulé dans des institutions si fortes, que cet attribut de quelques hommes singuliers était devenu sa nature commune. Le mot de *laconisme* a conservé le souvenir du langage bref et poignant des Spartiates*. La nation moderne qui excelle dans l'art de converser, y doit sa supériorité au secret qu'elle possède de

* Il est juste de dire que le *laconisme* tenait aussi à l'esprit dominateur de la nation. On remarqua fort bien le changement qui s'y fit, après la bataille de Leuctres. Épaminondas ne se vanta pas sans raison d'avoir allongé la phrase lacédémonienne.

tout abréger, et de semer le plus d'idées dans un moindre espace. La haine des répétitions et des longs discoureurs y fait, comme à Sparte, la police des entretiens. Qu'on ne s'étonne pas trop de voir les Lacédémoniens et les Français arriver au même but ; car, si l'effet est semblable, les causes sont différentes.

Notre esprit vif et impatient, et notre langue privée d'inversions obligent dans nos cercles l'interlocuteur à être précis. Comme en effet la construction directe de la phrase en découvre le sens dès les premiers mots, et que la promptitude de l'intelligence française le saisit aussi vite et brûle de s'en attribuer l'honneur, on se voit contraint de donner au dialogue la prestesse de la pensée, sous peine d'être interrompu par les uns, et fastidieux pour tous. Cette observation se vérifie en sens contraire dans la langue usitée sur les deux bords du Rhin, où une seule circonstance grammaticale rend très à propos la patience de celui qui écoute égale à la lenteur de celui qui parle. Il suffit que la particule négative soit placée par l'usage à la fin de la phrase allemande pour opérer ce prodige. L'auditeur le plus emporté souffre avec flegme le développement de toute une période ; car il ne peut savoir, qu'après en avoir pesé le dernier mot, si elle est une affirmation ou une négation, c'est-à-dire un axiome ou un paradoxe, un madrigal ou une injure. J'ignore si le naturel des Allemands a produit les suspensions habituelles qui distinguent leur langue, ou si au contraire cette singularité de leur grammaire a influé sur l'esprit germanique ; mais je sais bien que, si les Français étaient soumis tout à coup à un pareil frein, ils ne tarderaient pas à changer ou de syntaxe ou de caractère.

La précision, étrangère aux protestations de l'amour, aux confidences de l'amitié, à la liberté du style épistolaire, et aux ténèbres de la diplomatie, rencontre des obstacles légitimes dans l'éloquence, dans la poésie, dans l'art dramatique. Toutes les fois qu'on parle simultanément à plusieurs hommes, il faut se proportionner à l'attention des plus frivoles, à l'intelligence des plus simples, à la paresse des plus lents. Toutes les fois qu'il s'agit de convaincre des esprits divers, quelle variété de tons et d'images, quelles attaques redoublées ne sont-elles pas nécessaires contre des dispositions dont la malveillance connaît plusieurs degrés, contre des préjugés dont les racines ne sont pas les mêmes ! Ainsi, la chaire sacrée, la tribune politique essaient des routes différentes, et tour à tour s'arment de véhémence, d'onction, d'autorités, d'imagination et d'argumens. De son côté, la poésie, plus amante des digressions, se nourrit de luxe et d'éclat, étale ses richesses et ses jeux, et comme la musique, dont elle est sœur, répand sa mélodie dans le retour d'harmonieuses périodes. La muse dramatique explique tout sous peine d'être obscure, produit l'illusion et la sympathie par le nombre et l'exactitude des détails, et déploie la langue fougueuse et abondante des passions. Les combats du barreau sont encore moins favo-

rables à la précision, à la précision si chère aux juges, mais si odieuse aux plaideurs, et qui de toutes les qualités de l'avocat est la plus mal récompensée.

Cependant, la précision est une alliée si heureuse de la raison humaine, qu'il n'est pas rare de la voir pénétrer dans les genres qui lui semblent le plus opposés. La poésie l'accueille dans l'épigramme, la satire et les préceptes didactiques. Elle a frappé d'admirables maximes sous le coin de Corneille, et dérobé de piquans proverbes à la muse prolixe de Gresset. La grâce même a sa précision, la mélancolie intéresse surtout par son silence ; et la plus incertaine des beautés littéraires, la négligence, cesse de plaire, si elle est prolongée. Peut-on oublier que la philosophie dont l'enseignement se piqua le plus de précision, fut ce *Portique* célèbre qui érigea en devoirs l'activité de l'âme et l'amour des hommes, donna *Marc-Aurèle* au trône, et mit au sein de la sagesse un cœur pour la pitié, et de l'héroïsme pour la vertu ? Au théâtre, la logique si expansive des passions sent à la fin le besoin de se resserrer, comme un fleuve à l'approche des cataractes, et signale volontiers ses derniers éclats par ces vives saillies, et ces traits simples et sublimes que trouva le génie de Racine. L'art oratoire lui-même ne semble prodiguer de somptueux développemens que pour préparer à ses harangues un résumé plus pressant, et finir comme Démosthène ce qu'il a commencé comme Isocrate. Autant il craignait dans sa marche l'aridité de la précision, autant il en invoque l'énergie en approchant du but. Semblable à l'athlète qui ramasse son corps et ses muscles afin de terminer la lutte par un coup décisif, l'orateur, prêt à quitter la parole, saisit la hache de Phocion, ou agite le dilemme aux deux tranchans ; il sait que les traits aigus laisseront seuls une trace durable, et veut, pour dompter les esprits, que sa phrase soit courte comme l'épée romaine qui subjugua le monde *.

Je ne connais dans l'action de la parole que deux modes absolument incompatibles avec la précision ; l'un est le dessein de tromper ou l'empirisme, et l'autre l'improvisation proprement dite. A moins que le charlatanisme ne couvre ses fausses sciences des ambiguités d'une langue morte, il doit se replier en mille détours pour lasser l'attention, éblouir la faiblesse, et surprendre la crédulité. Quelquefois, il est vrai, un fourbe plus effronté impose aux hommes par le laconisme des apophthegmes ; mais remarquez bien qu'alors son langage procède à la manière des oracles, et que, loin d'être précis, il se fait obscur. On rencontre sous l'enseigne de l'empirisme la polémique en tous genres qui exagère nécessairement la vérité, quand elle ne la trahit pas, et l'esprit de secte qui ne se pique pas de plus d'impartialité. Tous deux sont ennemis naturels de la précision, et cette remarque critique n'a pas

* L'Aréopage, qui se défiait tant de l'éloquence, n'avait pas manqué d'interdire aux orateurs ces résumés nerveux et entraînans, désinés par le nom de péroraisons.

échappé à la bonne foi littéraire de l'auteur de la Henriade. *La profusion des mots*, dit-il, *est le grand vice du style de tous nos philosophes et antiphilosophes modernes* *. Je suis bien tenté de ranger à leur suite une classe de novateurs en littérature qui professe un égal attachement pour la diffusion ; je veux parler des créateurs de la prose poétique. Ce genre, qui jusque dans ses chefs-d'œuvre conserve un air de parodie, a singulièrement troublé et appauvri une langue où, comme dans la nôtre, les limites de la prose et de la poésie sont d'une extrême délicatesse. Des sentimens vagues quoique affectés, des pensées fausses en termes impropres, et d'éternelles descriptions d'un coloris outré, n'offrent-ils pas des élémens irréconciliables avec toute idée de justesse, de naturel et de vérité ? Ronsard fut plus excusable, puisqu'il n'altérait encore qu'un idiome rude et incomplet. J'épargne d'autres reproches à une aberration où le ridicule des imitateurs a suffisamment puni le talent égaré des premiers modèles.

L'improvisation, arrivée par l'habitude au point où elle mérite spécialement ce nom, est une faculté précieuse ou un abus importun. Qu'après une méditation sérieuse, l'orateur ému par la passion, ou le professeur riche de longues études, l'emploient dans une mesure convenable, je partage avec ivresse leur inspiration. Mais si, à mon commandement, la statue de l'improvisateur module des sons sur la matière que je lui prescris, je n'accorde à cette magie que mon étonnement. L'artifice de l'enchanteur consiste à gagner par le jet mécanique de paroles surabondantes assez de loisir pour penser vite et réfléchir en courant. Ce luxe de mots qui est le travail d'un rhéteur de cabinet, est au contraire pour l'improvisateur, quel qu'il soit, un secours et un repos pendant sa fièvre spontanée. C'est assez dire que dans sa bouche la précision offrirait une sorte de contre-sens, ou plutôt qu'elle exigerait un effort supérieur à la puissance de l'organisation humaine. Si jamais cet art devenait une profession, ce serait probablement sous les auspices d'une langue obséquieuse et sonore, difficilement concise, et souple avec mollesse, et au sein d'un peuple dont l'esprit aurait pour signalement l'étendue et la mobilité.

La précision, ainsi modifiée par le caractère des hommes et la nature des compositions, mérite aussi d'être observée dans ses rapports avec la progression des langues. Peu de besoins et peu d'idées réduisent l'enfance des peuples au plus simple langage. Si par hasard quelque nuance plus délicate pénètre dans leur esprit, ils ne peuvent en donner par de pénibles périphrases qu'une notion imparfaite ; et s'ils sont frappés d'un grand spectacle, ils ne sauront l'exprimer que par une image commune ; ils confient leur expérience à quelques adages grossiers, et leurs souvenirs à des signes mal ébauchés sur la pierre ou le métal. Le doute est permis

* *Dictionnaire philosophique*, au mot STYLE.

sur les prétendues beautés que le caprice des modernes se plaît à découvrir dans des expressions et des harangues de sauvages ou de peuplades barbares; car ces juges blasés appellent sublime ce qui est nu, de même que, sous le nom de *pittoresques*, ils ont vanté plus d'une fois les difformités du monde physique. N'accordons pas si facilement les honneurs de la précision à la disette des idées et aux difficultés de l'écriture lapidaire. La pauvreté du langage n'est pas plus de la précision que la famine n'est de la tempérance.

Le même principe qui a fait commencer par la poésie la littérature des peuples, a voulu que dans la prose le style précis et coupé fût précédé par le style périodique. Cette loi des nations gouverne aussi les individus; la vagabonde imagination est le propre de la jeunesse, comme la judicieuse précision l'est de la virilité, et l'on sait combien les novices en l'art d'écrire ont coutume de se perdre en des phrases interminables. La marche des tems qui donna aux Grecs Hérodote avant Thucydide, Platon avant Aristote; et aux Romains Cicéron et Tite-Live avant Sénèque et Tacite, s'est reproduite ailleurs dans un ordre pareil; et parmi nous Balzac et Pélisson, d'Agues-seau et Fléchier avaient déployé leurs phrases symétriques, lorsque Voltaire, Montesquieu et Duclos prêtèrent à la langue une allure plus rapide. Il est assez ordinaire de regarder dans les écoles l'abandon de la période cicéronienne comme un défaut de l'écrivain et un signe de la décadence littéraire du siècle. L'espèce de culte qu'on porta dès la renaissance des lettres aux œuvres de l'orateur romain, presque toutes sauvées du naufrage de l'antiquité, a donné à cette opinion la force d'un préjugé. Sans nous rendre partie dans ce procès éternel entre les rhéteurs et les philosophes, remarquons seulement que le style a dû se resserrer de lui-même par le progrès de la vérité et par l'accroissement de la langue.

Dans toute civilisation, le seul mouvement de l'esprit humain suffit pour augmenter graduellement le nombre des vérités convenues. Ce qui était obscur s'éclaircit; ce qui était douteux se vérifie; et une foule de problèmes se change en théorèmes. Ainsi, d'innombrables résultats s'introduisent dans la langue soit écrite, soit parlée, comme des formules arrêtées, dont l'essence est de tendre toujours à s'abréger; car on n'ignore pas que, dans les formules, même dans celles qui se forment de signes algébriques, la précision prend le nom d'élégance. Ne soyons donc point surpris que telle proposition qui coûtait à Cicéron plusieurs périodes, se retrouve intégralement dans quelques mots de Sénèque. Le premier commençait l'éducation philosophique des Romains avec les lumières empruntées des Grecs, et le second l'achevait avec les notions que Rome avait acquises. La contraction si remarquée dans le style de ce dernier, effet nécessaire des choses et du tems, ne doit être imputée ni en bien ni en mal au précepteur de Néron, dont la tête n'était point d'ailleurs naturellement précise, et qui se plaisait, comme l'a fait depuis Massil-

lon, à multiplier les formes de la même idée, avec la différence que c'est une abondance utile dans les communications d'un orateur, et un abus de l'esprit dans les méditations d'un philosophe.

Si l'on applique le parallèle entre Cicéron et Sénèque aux époques de notre littérature, on reconnaîtra aussi qu'une simple incise, sous la plume de Fontenelle, de Montesquieu, de Voltaire, et du président Hénault, contient souvent la substance de longues phrases du dix-septième siècle. Pourquoi auraient-ils développé ce que tout le monde savait? Pourquoi auraient-ils prouvé ce qui n'était plus douteux? la précision des derniers venus était née, presque à leur insu, du progrès des connaissances, de l'application vulgaire des sciences exactes, de l'intelligence plus exercée des lecteurs, de la maturité plus générale de la société, ou même, si l'on veut, de sa lassitude*; je ne nie pas que chez des écrivains antérieurs, tels que Montaigne, Bossuet, le cardinal de Retz, Mme. de Sévigné, il ne se rencontre des traits d'une admirable précision, mais on sent qu'ils appartiennent à l'élan du génie, ou à la vivacité de l'esprit, et non à la texture habituelle du style. Je ne parle pas de La Bruyère, d'ailleurs si énergique et si précis, parce que ce moraliste s'étant affranchi de la plupart des conditions qui constituent le style, doit être envisagé moins comme un écrivain, que comme un excellent graveur de pensées. Mais j'aurais pu citer encore comme de charmans modèles d'une précision toute française, certains passages des lettres et des harangues de Henri IV; car, si je ne me trompe, entre tous ses bienfaits, le *Béar-*

---

* Les révolutions du style offrent communément la succession de trois âges. Faute d'idées et de mots, on écrit d'abord peu et mal; c'est l'âge de l'*indigence*. Ensuite on s'abandonne à l'exercice de toutes ses facultés, on écrit bien, beaucoup et longuement; c'est l'âge de l'*abondance*. Enfin, accablé sous le poids de tant de richesses, on sent la nécessité de les épurer et de les classer pour en jouir; c'est l'âge de l'*ordre* et de la *précision*. Nous n'y sommes peut-être pas tout-à-fait arrivés; mais on le désire, et on y touche. Rien ne dispose mieux à la plainte contre la prolixité que la vue de nos immenses bibliothèques. On a calculé que, sur les deux hémisphères, l'imprimerie ajoute encore, année commune, à ces montagnes d'écrits, quarante mille ouvrages nouveaux; et l'on accuse les presses de France, d'Angleterre et d'Allemagne d'en fournir seules la moitié. Au milieu de ces halles de livres, où l'esprit humain hésite et s'effraie comme au bord d'un abîme, qui ne ferait des vœux pour qu'on séparât enfin de ce chaos toujours croissant, la partie qui en est réellement utile ou agréable? En attendant une réforme intellectuelle qui abrège les ouvrages, nous accueillons des transformations matérielles qui rendent les livres plus légers. Déjà ces volumes énormes, qui gisent au bas étage de nos bibliothèques, comme une sorte de fondation cyclopéenne, divisent leur masse incommode. Nous voyons les *Chroniques de France*, les *Pandectes de Justinien*, et le *Dictionnaire* de Bayle renaître avec les dimensions de l'in-8°; il n'est pas jusqu'à l'*Art de Vérifier les dates*, qui, réduit au même format, n'ait rompu l'antique union des Bénédictins et des *in-folio*. La précision est tellement le besoin du siècle, qu'à défaut de la réalité, on s'amuse de l'apparence.

nais au panache blanc, au sens droit et au cœur chaud, n'a pas apporté à notre langue un tribut à dédaigner. En général, le goût et l'oreille avaient dû avertir nos pères que dans une langue privée d'inversions le style périodique étaient toujours menacé de paraître immobile, traînant ou monotone. Malheureusement la crainte de cet écueil jette les imprudens sur un autre. On arrive des teintes vives aux tons heurtés, et du style concis au style haché. L'ambition de s'exprimer sans relâche par des chocs de mots et par des traits ou trop fins, ou trop multipliés, produit l'éblouissement et fatigue autant que le labyrinthe de la période carrée.

J'ai dit comment le nombre des vérités mises en circulation tournait à l'avantage de la précision; voyons maintenant, combien le nombre des mots lui est favorable. On a déjà compris que la précision était incompatible avec une langue pauvre; car, ou les termes y manqueront aux idées, et il faudra se taire, ou l'on tâchera de se faire entendre par des équivalens et des circonlocutions, et alors on sera prolixe. La véritable précision ne saurait donc se soutenir que par un dictionnaire abondant, parce que l'obligation de s'exprimer en peu de mots suppose la nécessité de n'employer que les mots propres*, et que la découverte des mots propres suppose la faculté de les choisir dans un grand nombre d'expressions proportionné à la multitude des perceptions humaines. Cette richesse met entre les mains du génie des instrumens d'une précision presque surnaturelle. Un mot, un verbe, une simple épithète échappé sans affectation, frappe d'une lumière soudaine, ou remue une longue chaîne d'idées. Ces prodiges sont familiers sous la plume de Pascal et de Buffon. *Les fleuves*, dit l'un, *sont des chemins qui marchent. Le désert africain*, dit l'autre, *est une terre morte écorchée par les vents;* et ailleurs, suivant les pas de La Condamine dans la solitude immense et silencieuse des Cordillières, il y montre *la nature étonnée de s'entendre interroger pour la première fois.* Cette précision étincelante, ces traits si profonds et si vifs, dus à l'emploi d'une seule expression, ne sont que des points; mais ils éclairent tout un horizon*.

---

* Les mots n'étant que des signes, ils ne peuvent jamais rendre la sensation et la pensée que d'une manière approximative. Il ne faut donc pas prêter un sens trop rigoureux à ce qu'on entend par *mots propres*, au point de soutenir, comme le font quelques personnes, qu'il n'existe point de synonymes. Une telle subtilité décolorerait tout langage et conviendrait à des automates, et non pas à des hommes. On tomberait de la nature flexible et animée, dans la précision mathématique, source d'erreurs ou ridicules ou funestes, lorsqu'on l'applique aux matières qui ne sont pas de son domaine. La précision peut sans doute avoir ses excès. Il semble que le célèbre *Linné* en a touché les justes limites, dans la langue vive et singulière qu'il créa, en quelque sorte, pour faire la description classique des trois règnes de la nature.

* Si quelqu'un veut connaître, par un exemple sensible, en combien peu de tems agissent les causes de la précision, il peut embrasser d'un coup d'œil les trente-cinq années qui se sont écoulées depuis que la discussion

Après l'examen des causes qui favorisent ou contrarient la précision, il est tems de la considérer elle-même comme une cause qui agit par sa propre puissance sur les formes du langage. Le besoin de la précision n'est autre chose que la rectitude même de l'esprit humain, à laquelle nous revenons toujours à travers les écarts de l'imagination et les troubles de la sensibilité. Si vous apercevez aux côtés d'un grand chemin des sentiers que le voyageur a tracés malgré l'obstacle des fossés et des haies, vous en concluez que la route pouvait être plus commode ou plus courte. Le même incident a lieu dans les langues. Dès qu'une idée ne peut y être exprimée qu'avec ambiguité ou périphrase, la loi irrésistible de la précision veut qu'on y pourvoie; le peuple, comme le piéton, se jette hors de la voie commune, et crée le mot nécessaire. L'armée des grammairiens s'irrite, et entre aussitôt en campagne. Si le peuple triomphe, on a un mot nouveau, c'est-à-dire un moyen de précision; si le pédantisme l'emporte, on a une acception nouvelle d'un mot ancien, c'est-à-dire un germe de confusion. L'alternative est inévitable. Et si, dans cette lutte, le peuple a ordinairement l'avantage, c'est qu'il emploie ingénuement la plus droite des logiques, celle du besoin. Les découvertes, les systèmes des savans et les prétentions des écrivains tendent aussi à l'accroissement arbitraire des langues. En général, la néologie a flotté jusqu'à présent au hazard, et attend la direction philosophique qui lui manque.

Ce n'est pas seulement contre la périphrase que se dirige l'action constante de la précision. Elle travaille encore, à mesure que la langue se perfectionne, à délivrer la syntaxe de ses entraves. L'ellipse, fille chérie de la précision, imprime au style la vie et le mouvement, la hardiesse et la chaleur, et, sous la seule condition de ne jamais nuire à la clarté, elle est pour l'esprit ce que la métaphore est pour l'imagination. Quelques tropes ne sont eux-mêmes que des ellipses, c'est-à-dire des moyens d'arriver par une voie plus vive et plus courte à la représentation de l'idée. Les puristes superstitieux qui apportent tant de scrupules à mal écrire, regrettent amèrement leur pesant bagage, et se plaignent en vain qu'on leur retranche l'attirail de particules dont ils aimaient à chéviller de chaque membre de

---

politique et parlementaire a été ouverte aux Français, et suivre les pas que leur éloquence a faits dans cette carrière nouvelle. S'il compare les premiers tems de cette époque aux derniers, il sera frappé de voir combien, dans l'intervalle, l'élocution est devenue d'un goût plus sévère, d'une trame plus serrée, d'une sève plus substantielle. Aux mouvemens étudiés, à l'éclat du style, aux théories magistrales, a succédé une diction sobre de phrases et de détails, nourrie de principes et de vérités. Ce qui était alors encouragé par l'admiration, risquerait aujourd'hui de n'éveiller que l'impatience. Le prix du tems et l'attrait du positif ont fort désabusé du luxe oratoire, et l'on sent de plus en plus, dans notre rhétorique parlementaire, les progrès et la leçon de l'expérience. J'éclairerais volontiers cette assertion par un parallèle de nos divers orateurs politiques, si les passions du moment souffraient qu'on traitât de pareilles matières, dans le seul intérêt de la science.

leurs périodes. La précision poursuit ses heureux larcins jusque sur les signes matériels du langage, et dévore, dans les syllabes, cette foule de consonnes inutiles et de lettres doubles qui surchargeaient l'ancienne ortographe. Si l'on compare des livres français ou anglais imprimés de nos jours aux éditions qui en avaient été faites sous les règnes d'Henri IV et d'Élisabeth, on est agréablement surpris du prodigieux dépouillement de caractères alphabétiques qui s'y est opéré, au profit de la simplicité et de la clarté. En dépit d'étymologies, douteuses pour l'origine, et souvent trompeuses pour le sens, bien des mots ont jeté bas la livrée étrangère, et n'ont plus autant outragé leur langue adoptive par une prononciation mal sonnante et une ortographe insolite.

A la différence des langues anciennes, incapables, dans leur état pour ainsi dire fossile, de perdre ou d'acquérir ; les langues, si justement nommées vivantes, offrent en effet le phénomène de la vie, et portent dans leur sein une fermentation qui, sans en rompre l'unité, en renouvelle sourdement les parties. Quoique cette agitation vitale ait plusieurs causes, on peut assurer que la précision en est la principale. Vous avez déjà vu, en parcourant l'échelle du langage, comment elle reserre le style par l'aversion des périphrases et la génération des mots nouveaux ; comment elle allège la syntaxe par l'emploi des ellipses ; comment elle accourcit jusqu'aux syllabes par la simplification graduelle de l'orthographe. Il ne lui reste plus, pour constater l'universalité de son empire, qu'à exprimer la pensée sans la parole, ce qui est bien le dernier degré de la précision : elle y parvient par ce langage primitif et universel, que le geste prononce, que le regard entend, que l'infirmité des organes et la différence des idiomes rendent parfois nécessaire, mais dont les hommes se servent aussi volontairement et avec succès. Quelles paroles peindraient l'orgueil, la duplicité, l'ordre impérieux, le désir, la supplication, aussi rapidement que peuvent le faire le jeu de la figure et le mouvement du corps? L'histoire en conserve d'illustres exemples ; les peuples taciturnes ou réfléchis, tels que les Turcs, les Anglais, les Hollandais, ont du goût pour cette manifestation abrégée de leurs volontés ; elle est un supplément nécessaire dans les écoles et les cloîtres soumis à la discipline du silence ; et si l'on passe de la réalité aux fictions du théâtre, ce qu'on y appelle le *jeu muet* n'est-il pas la partie la plus savante de l'art, et le genre de perfection qui met le sceau à la renommée des grands comédiens? Ce serait tomber en d'oiseuses subtilités que de chercher la théorie de ce mécanisme, et tous les points où il touche à la précision qui est la matière principale de notre examen. J'entrevois cependant un problème dont la solution n'y serait pas superflue, et nous apprendrait pourquoi des hommes rassemblés sont revenus, sans autre besoin que le plaisir, à cette langue pantomime qui avait probablement, au berceau du monde, précédé les essais de la voix articulée.

Il est assez remarquable que

les spectacles pantomimes n'ont pas été l'amusement des sociétés naissantes, mais le fruit d'une civilisation très-avancée. Les Romains, qui s'y portèrent avec fureur, possédaient Lucrèce, Horace et Virgile. Ils sacrifièrent à ces jeux muets l'art dramatique qui comptait parmi eux des comédiens aussi fameux que Roscius, Esope, et Paris, et des auteurs, tels que Plaute, Térence, Ovide, Sénèque, Andronicus, Pacuvius, et bien d'autres dont les œuvres sont perdues. On traite ordinairement de démence et de dépravation ce goût effréné des pantomimes, et j'ai été curieux de m'expliquer cette inconséquence du peuple romain si violemment condamnée. J'avais peine à croire qu'une masse d'hommes pût agir sans motifs, et j'ai cherché le mot de l'énigme, non dans les conjectures des érudits, mais dans l'étude du cœur humain, et dans les faits qui se passent sous nos yeux. Nous avons des pantomimes à la manière des anciens ; non sur la scène de l'opéra où la saltation les étouffe ; mais sur des théâtres inférieurs, où l'action et les péripéties se déroulent avec force et netteté. Il n'est pas sûr que nos mimes y vaillent Pylade et Bathille; mais le peuple de Paris les idolâtre, tout comme s'il était romain. *

La circonstance qui frappe d'abord dans la représentation des pantomimes, à l'Opéra comme ailleurs, c'est le profond silence du public, qui était bruyant et causeur tant qu'on lui parlait, et qui se tait dès qu'il n'a plus rien à entendre. Cette apparente contradiction annonce déjà que le silence n'est point ici un besoin de l'oreille, mais le signe d'un intérêt puissant qui concentre toutes les facultés de l'homme dans l'attention. Averti par ce phénomène, je me suis supposé dans un théâtre romain ; et parmi la foule des assistans, j'ai attaché mes regards sur la physionomie de quelques artisans robustes qui me représentaient plus naturellement les prolétaires de l'ancienne Rome, le matelot du port d'Ostia, ou le forgeron du mont Quirinal.

Le rideau se lève, l'action commence, et j'étudie les effets de la pantomime sur ces faces communes, interprètes d'un système nerveux qui ne doit pas s'ébranler à peu de frais. Je vois bientôt ces spectateurs populaires, l'œil saillant, la bouche entr'ouverte, les muscles et les veines du col enflés, le corps immobile, et la poitrine agitée. Les sympathies drama-

* Si depuis quelque tems on joue un peu moins de pantomimes, il ne faut pas en accuser le refroidissement du public, mais l'épuisement des auteurs : car la difficulté est bien plus grande à faire une pantomime qu'un drame médiocre. La pantomime se compose exclusivement de ce qu'il y a de plus pénible dans l'art dramatique, l'invention et le plan. Peu de sujets lui conviennent, et le choix exige beaucoup de discernement. L'auteur doit concilier la rapidité de la marche avec la gradation de l'intérêt, la simplicité de l'action avec la variété des ressorts, et l'extrême clarté avec l'absence des moyens d'être clair. Tout son mécanisme joue à découvert; il n'y a là ni vers, ni prose pour remplir les vides, déguiser les invraisemblances, expliquer les doutes, et faire prendre le change sur les fausses situations ; en un mot, les obstacles sont plus grands, les ressources moindres, et la gloire à-peu-près nulle.

tiques se peignent sur leurs visages baignés tour à tour de sueur et de larmes, et il s'échappe involontairement de leur bouche, tantôt des cris sourds, tantôt des mots, peu élégans sans doute, étrangers peut-être à votre dictionnaire, mais pleins d'énergie et de justesse. Les pièces parlées n'avaient pas si violemment ému les mêmes hommes, et la réflexion en découvre aisément la cause. Le spectateur d'un drame n'est qu'un simple auditeur, plus ou moins touché des impressions transmises par des intermédiaires qui ont pensé et parlé pour lui. Souvent même il chicane ses propres plaisirs, et préfère à la douceur de sentir la vanité de juger; mais le plus grossier spectateur d'une pantomime est obligé d'entrer en partage de la composition, et de remplir le canevas muet qu'on lui montre; il devient auteur lui-même; et au lieu d'une action passive et d'emprunt, la sienne est immédiate et personnelle. Quoiqu'il ne prononce pas le dialogue des personnages, il l'écrit certainement dans sa tête et dans son cœur. Tout son extérieur, et jusqu'au mouvement de ses lèvres, en attestent le travail. Si ce langage interne pouvait être entendu, on y admirerait probablement un style que rien n'arrête, aussi prompt, aussi chaud, aussi vrai que la passion. La supériorité des jouissances de cet homme sur celles du spectateur ordinaire des drames dialogués sera évidente, au jugement de quiconque a éprouvé l'ivresse de la composition, et connaît la prédilection de l'homme pour son propre ouvrage. En fallait-il plus pour entraîner le peuple romain aux jeux des pantomimes, et nous faire concevoir la préférence qu'Auguste et Mécène, Sénèque et Lucien leur ont accordée?

Que doit-on conclure de cette expérience? c'est que l'émotion s'accroît à mesure que les moyens de la produire sont plus simples, et les intermédiaires moins nombreux, c'est-à-dire qu'ils se rapprochent davantage des élémens de la précision. Cette loi représente, dans le monde intellectuel, ce que des géomètres ont appelé *le principe de la moindre action*, dans le jeu des forces motrices de la nature. Pour nous résumer, l'effet général de cette précision en littérature est de rendre plus saillant ce qui est bien, et moins lourd ce qui est mal. Les cas où elle dégénérerait en sécheresse, sont indiqués par le goût, qui n'est autre chose que le bon sens appliqué avec délicatesse. Je m'abstiens de nouveaux développemens, afin que, dans un écrit où l'on recommande la précision, le précepte ne soit pas gâté par l'exemple.

ASPHODÈLE ET CLÈMATITE, OU LE PAGE ET LA BERGERETTE.

HISTOIRE FRANÇAISE.

[FIN.]

CLÉMATITE, délivrée d'un si grand danger, ne savait comment lui exprimer sa reconnaissance.

" S'il est vrai, lui dit Asphodèle, que vous soyez touché de ce service, rendez-m'en un à votre tour, donnez-moi vos habits, et revêtez-vous des miens; j'ai trop de courage pour une bergère, et vous n'en avez pas assez pour un page, la houlette vous convient mieux que la dague."

" Clématite n'osa point le refuser, de peur de passer pour une ingrate, quoique les habits d'une paysanne lui parussent indignes d'elle. Ils se retirèrent dans un endroit où le feuillage répandait une sombre obscurité, pour y faire promptement l'échange de leurs habits. La différence de leur taille était si légère qu'on ne s'en apercevait presque point. En sortant de leur retraite, ils admirèrent mutuellement leur bonne mine, et se firent, à cet égard, des complimens flatteurs qui les réconcilièrent tout-à-fait. Les chasseurs, parmi lesquels étaient plusieurs dames à cheval, arrivèrent alors, et félicitèrent le page de sa victoire. Alcindor et Doris leur parurent si intéressans qu'ils voulurent les emmener avec eux au château du comte de Saint-Florent, où les attendait un repas magnifique. Deux filles du comte, qui fesaient partie de la chasse, ordonnèrent à deux domestiques de prendre en croupe les jeunes étrangers. Arrivés au château, le page fut invité à s'asseoir parmi les convives; mais malgré sa gentillesse, on ne jugea pas à propos d'y admettre la bergère, que Gertrude, la troisième fille du comte, se contenta de recommander à ses suivantes. Clématite, indignée de cet affront, refusant de partager la table des chambrières, alla s'asseoir en pleurant sur le perron du château.

" O ciel! se dit-elle avec amertume, se peut-il qu'un habit plus ou moins magnifique m'expose à être ainsi méconnue? Ma démarche, la noblesse de mon maintien, la régularité de ma figure ne révèlent-elles pas assez mon origine? n'ai-je pas l'air plus majestueux que cette petite paysanne à laquelle j'ai donné mes habits de page, et qui jouit insolemment d'une place qui m'appartient? Il serait inconvenable de découvrir ici mon véritable nom, mais inventons du moins quelque fable qui me remette à ma place."

" Pendant qu'elle y rêvait, Gertrude, avertie par une suivante que la bergère s'était retirée sur le perron, où elle pleurait au lieu de partager leur repas, quitta aussitôt la table et vint demander à Clématite le sujet de son chagrin.

" Hélas! lui répondit la princesse, je n'ai que trop de raison de fondre en larmes, puisque la fortune s'attache à me persécuter, Les simples habits que je porte cachent la fille d'un roi. J'ai été

obligée de fuir ma patrie pour me soustraire aux embûches d'une marâtre qui en veut à mes jours, afin d'enrichir sa famille de mes biens. Mon père fait la guerre loin de ses états ; jusqu'à son retour, l'intérêt de ma propre vie m'oblige de cacher mon nom. . . . Mais je n'ai pu me résoudre à manger avec des suivantes."

" Gertrude, sans détour et sans art, n'éleva aucun doute sur la vérité de cette histoire, et ne songea qu'à demander pardon à la princesse de l'avoir méconnue, puis elle l'emmena promptement dans son cabinet de toilette, la revêtit à la hâte de ses joyaux les plus précieux, de sa robe la plus riche, et, appelant son père, le pria de faire entrer Clématite dans la salle du festin. Le comte fut si ébloui de sa beauté, qu'il reçut, sans examen, tous les contes qu'il lui plût de lui faire. Un cri de surprise et d'admiration s'éleva, lorsqu'elle parut dans la salle du festin. Personne ne la reconnut, pas même le page, qui ne pouvait détacher d'elle ses regards.

" Parmi les personnes rassemblées au château pour y passer quelques semaines, se trouvaient trois chevaliers qui aspiraient à la main des filles du comte ; mais la réserve des jeunes demoiselles était si parfaite, que ces chevaliers ne pouvaient parvenir à démêler leurs sentimens secrets. La coquette Clématite forma aussitôt le projet d'enlever aux trois sœurs le cœur de leurs amans, non qu'elle se sentit touchée du mérite d'aucun d'eux, mais uniquement par vanité, et pour essayer le pouvoir de ses charmes. Cette conquête lui parut d'autant plus facile que les filles du comte, quoique assez belles, ne lui étaient pas comparables. Quant au page Alcindor, qu'elle prenait toujours pour la bergère Doris, contente de n'en être pas reconnue, elle le laissa passer aux yeux de tout le monde pour le page de la princesse Clématite, riant elle-même des contes qu'il débitait sur sa prétendue maîtresse, dont il se croyait obligé de faire l'éloge pour soutenir dignement son personnage.

" Gertrude et ses sœurs, bien éloignées de soupçonner les perfides dessins de la belle étrangère, la comblaient d'amitié et lui accordaient toute leur confiance. Les trois chevaliers ne tardèrent point aussi à partager leurs hommages entr'elle et les demoiselles du château. Son éloge, mêlé au leur, remplissait leurs laïs et leurs ballades. Clématite, toute jeune qu'elle était, avait tant de penchant à la coquetterie, qu'elle savait déjà l'art d'encourager des vœux secrets. Elle ne doutait point que sa beauté n'eût remporté le triomphe qu'elle désirait, mais elle voulait en obtenir la preuve, et voir les trois chevaliers à ses genoux, se proposant alors de leur reprocher dédaigneusement leur inconstance, et de les renvoyer à leurs maîtresses, comme des captifs dont elle pouvait disposer. Un soir, que les chevaliers se promenaient ensemble sur une terrasse, Clématite prit seule, en leur présence, le chemin d'une salle de charmille, où elle s'assit, dans l'espérance qu'ils ne manqueraient pas de l'y suivre. En effet elle vit paraître l'un d'eux qui s'avançait respectueusement, avec

un air un peu ému. La princesse cacha sa joie sous une contenance pleine de dignité, et commença dès-lors à méditer sa réponse.

" Madame, lui dit le chevalier, si l'indulgence de vos regards n'est point pour moi un signe trompeur, j'ose espérer que vous exaucerez ma prière. J'adore l'aimable Gertrude ; son père m'a permis de prétendre à sa main, mais je ne puis arracher à sa modestie un aveu qui ferait ma félicité. Prenez pitié de mon incertitude, employez en ma faveur le crédit que votre amitié vous donne auprès de celle que j'aime, déterminez-la à m'accorder d'elle-même et sa main et son cœur, et comptez sur mon éternelle reconnaissance."

La coquette Clématite fut si déconcertée de ce discours, qu'elle demeura un moment sans trouver la force d'y répondre. Elle pâlissait, elle rougissait tour-à-tour, se mordait les lèvres avec dépit, et eut besoin de tout son esprit pour ne pas éclater imprudemment. Gertrude était la moins jolie des trois sœurs, Clématite ne pouvait se persuader qu'il fût possible de lui demeurer fidèle après l'avoir connue, elle qui était d'une beauté si incomparable. Cependant l'intérêt de sa gloire lui ordonnant de cacher son mécontentement, elle le surmonta assez bien pour promettre au chevalier de le servir auprès de son amie. Il s'en retournait au comble de ses vœux, lorsque la princesse le rappela. " Satisfaites ma curiosité, reprit-elle, et dites-moi ce qui vous a fait préférer Gertrude à ses sœurs, quoiqu'elle me paraisse la moins belle des trois. Si mon amie ne répondait point à votre amour, ne verriez-vous personne dans ce château qui fût capable de vous en consoler."

" Clématite ne put s'empêcher de rougir en prononçant ces dernières paroles ; mais le chevalier, tout occupé de sa passion, ne s'en aperçut point.

" Je sais, lui répliqua-t-il, que beaucoup d'autres dames l'emportent sur Gertrude, sous le rapport de la beauté ; mais quand la nature l'aurait même disgraciée, je n'en serais pas moins touché de la bonté et de la douceur de son caractère. Ses qualités répandent sur sa personne une grâce inexprimable : voilà par quels attraits innocens, elle s'est rendue à jamais la maîtresse de mon cœur."

" Le chevalier se retira, laissant Clématite plongée dans une si profonde rêverie, qu'elle n'en fut tirée que par la voix du second chevalier qui vint lui adresser la même prière, pour la sœur cadette de Gertrude. La princesse, trompée deux fois dans les calculs de sa vanité, voyant arriver à son tour le troisième chevalier, perdit la patience, et lui dit avec plus de vivacité que de discrétion : " Seigneur, je devine le sujet qui vous amène, épargnez-vous la peine de me l'apprendre. Je trouve du reste assez étrange qu'on s'adresse à une fille de mon âge pour une pareille commission. ne pouvez-vous pénétrer sans mon secours si le don de votre foi est agréable ?

"—C'est pour m'en assurer, madame, répondit galamment le chevalier, que je viens jurer à vos genoux d'être votre fidèle vassal,

et vous supplier de recevoir mon hommage."

" Cette surprise égala l'autre ; mais elle fut plus agréable à Clématite, et il lui fallut mettre autant d'art à déguiser sa joie que son chagrin. " Chevalier, reprit-elle en souriant, on ne peut offrir ce qui n'est pas à soi. N'êtes-vous pas le serviteur de la troisième fille du comte, la plus belle des trois sœurs ?

"—Ses attraits disparaissent devant les vôtres, repartit le chevalier, comme les étoiles le cèdent à la lune dans tout son éclat, et je me plais à croire que vous n'êtes point vaine et coquette comme elle."

" Clématite ne voulant ni s'engager, ni perdre cette unique conquête, allégua l'absence d'un père, dont il fallait attendre le retour. Malheureusement pour elle, la demoiselle que le Chevalier trahissait, se promenant par hasard derrière la charmille, entendit cette conversation et se montra tout-à-coup. Le Chevalier s'enfuit en riant, alors la demoiselle, irritée, s'adressant à Clématite, lui reprocha vivement son ingratitude. " Il faut, ajouta-t-elle, que vous nous en ayez imposé sur votre naissance. Une fille d'honneur n'est pas si prompte à recevoir les hommages qu'on lui adresse, et je vais avertir mon père de ce qui se passe, afin qu'il vous oblige à découvrir la vérité."

" Clématite, alarmée, n'eut pas plutôt perdu de vue la demoiselle, qu'elle sortit du jardin par une porte extérieure, et se mit à fuir dans la campagne. Le soleil se couchait, la nuit ne tarda pas à paraître. La princesse, embarrassée dans des ronces et des broussailles, tremblante de crainte et de froid, maudissait sa coquetterie et sa fatale curiosité d'avoir voulu, à quelque prix que ce fût, se faire connaître et admirer, lorsqu'elle entendit le pas d'un cheval, et entrevit une femme montée dessus. " Qui que vous soyez, s'écria-t-elle, prenez compassion d'une pauvre demoiselle égarée, et daignez la conduire dans quelque maison où elle puisse passer la nuit.

"—Une demoiselle ici, à cette heure ! répondit une voix cassée. Certes l'aventure est étrange. N'importe, je suis trop bonne pour vous refuser. Allons, ma fille montez en croupe derrière moi, et tenez-vous bien, car nous avons du chemin à faire."

" D'un bras assez vigoureux pour son âge, elle aida la pauvre Clématite, qui passa ses bras de neige autour de la taille voûtée de la vieille femme, malgré la répugnance que lui causaient ses vêtemens grossiers et d'assez mauvaise odeur. A peine fut-elle sur le cheval, ou plutôt sur le mulet, car c'en était un, que la vieille le frappant à tour de bras, il se mit à trotter si rudement, que la princesse crut en perdre la vie. Il s'arrêta, au bout de deux heures, au milieu d'une forêt, à la porte d'une méchante cabane de sabotier, que la vieille s'empressa d'ouvrir. Clématite pouvait à peine se soutenir. La vieille souffla sur un peu de cendre, pour allumer une chandelle de résine, dont la noire vapeur pensa suffoquer la princesse.

" Tu arrives bien tard, ma

femme, dit alors le vieux Sabotier, en écartant le mauvais rideau qui entourait à demi sa couchette.

"—C'est que j'ai fait une rencontre sur ma route, répondit la Sabotière; ne vois-tu pas cette jeune fille?

" —Eh! mon Dieu! s'écria le Sabotier, que veux-tu que nous fassions de cette péronnelle, avec ses habits brodés?

"—Bah! reprit la Sabotière, elle a des bras et des jambes, comme celles qui ne sont habillées que de bure, et il ne faut pas beaucoup de force pour garder un mulet au pâturage.

"—Y pensez-vous? répondit Clématite, moi, faire paître un mulet! Assurément je ne suis point née pour un pareil emploi.

"—Tu es plaisante, ma mie, repartit la vieille en la regardant de travers. Apprends que puisque tu es à ma disposition, tu feras tout ce qu'il me plaira de t'ordonner. Tes beaux habits ne m'en imposent guère, et toute vieille que je suis tu pourrais bien me trouver le bras plus pesant que tu ne voudrais."

" Clématite, effrayée, cacha son visage entre ses mains, et se mit à fondre en larmes; mais la méchante vieille, loin d'en paraître émue, lui ordonna d'étendre à terre un fagot de fougère sèche, et de s'en faire un lit pour se coucher; puis, elle entra elle-même dans le sien, où Clématite l'entendit ronfler un moment après. Pour la malheureuse princesse, après avoir gémi et déploré son infortune le reste de la nuit, vaincue par la fatigue, elle commençait à fermer les yeux au lever de l'aurore, lorsque la vieille la réveilla en sursaut pour l'envoyer conduire son mulet au pâturage, sans d'autres provisions qu'un gros morceau de pain noir. Elle lui fit quitter ses riches habits, pour la revêtir d'une toile rousse: ce qui parut à Clématite le comble du malheur. Seule au milieu d'une forêt sauvage, n'ayant pour toute consolation que la liberté de se plaindre de ses maux, elle eut tout le loisir de se repentir de ses fautes.

" Funeste beauté! s'écriait-elle souvent, à quoi m'as-tu servi? où sont les honneurs que tu me promettais? Oh! pourquoi n'ai-je pas su apprécier les douceurs de ma condition, et me plaire dans une solitude qui me préservait de tant de dangers!"

" Les jours et les mois s'écoulèrent sans apporter de changement au sort de la triste princesse. Elle passait sa vie à faire paître le mulet de la Sabotière, qui, tous les trois mois seulement, s'en allait à quatre lieues de là, vendre les sabots que son mari fabriquait. Cette forêt était si sauvage que Clématite n'osait se flatter d'en sortir sans secours; cependant, voyant qu'il ne s'en présentait aucun, l'infortunée, n'écoutant que son désespoir, résolut de tout tenter pour s'affranchir d'un si dur esclavage. Elle monta sur le mulet qu'elle poussa au hasard d'un côté opposé à la cabane, et après avoir traversé péniblement un taillis épais, où l'on n'apercevait aucune route, elle se trouva enfin dans un carrefour assez spacieux. Un cheval, couvert de son harnois y paissait tranquillement

à quelques pas d'un chevalier couché sur l'herbe, le visage tourné contre terre. Clématite, le croyant endormi, allait passer le plus doucement possible, lorsqu'elle aperçut du sang autour de lui. Elle jugea qu'il était blessé, et mit pied à terre, dans l'intention de lui porter secours ; mais déjà il avait rendu le dernier soupir. La princesse conçut alors le projet de se revêtir de ses armes, et de monter sur son coursier, tant pour se débarrasser de ses sales habits, que pour échapper plus sûrement aux recherches de la Sabotière. Elle parvint, non sans peine et sans effroi, à dépouiller le chevalier mort, et à s'ajuster, tant bien que mal, les différentes pièces de son armure, qui se trouvait heureusement assez légère, et, s'armant de sa lance, elle monta sur son cheval, et abandonna le mulet, qui retourna de lui-même chez ses maîtres.

" Clématite, devenue chevalier, entre dans une campagne découverte, et suivit un chemin qui la conduisit à un pont qu'elle se disposait à traverser lorsqu'un autre Chevalier se plantant au milieu, la lance en arrêt, lui cria qu'elle eût à rompre une lance avec lui, en l'honneur de la belle Clématite. La princesse, plus étonnée que flattée de ce qu'elle entendait, (car ses malheurs ne lui avaient pas été inutiles), lui demanda pourquoi il était nécessaire d'en venir à cette extrémité.

" Etes-vous donc si peu instruit des lois de la chevalerie, lui répondit le gardien du pont, et ne voyez-vous pas que je cherche au contraire à vous faire une politesse, en souhaitant de me mesurer avec vous? Ce n'est point ici un combat à outrance ; à la première lance rompue nous nous séparerons.

"—Je vous rends grâce de votre courtoisie, répartit Clématite; mais une affaire pressante m'obligeant à poursuivre ma route....

"—Lâche Chevalier! interrompit l'importun, quelle plus grande affaire pouvons-nous avoir que de prouver notre vaillance? Maintenant je ne vous laisserai point aller que vous n'ayez déclaré, à haute voix, que la princesse Clématite est une beauté incomparable.

"—Hélas! répondit Clématite, je conviendrai de tout ce qu'il vous plaira ; mais la pauvre dame jouit-là d'un triste avantage, et je la crois bien désabusée de la haute estime qu'elle en a pu faire.

"—Je pense que vous vous avisez de railler, reprit le chevalier d'un air hautain; allons vite, la lance en arrêt, il faut vaincre ou mourir devenir mon prisonnier ou que je sois le vôtre."

" Clématite, pour toute réponse, tourna la bride de son cheval, et se mit à fuir ; mais, se voyant poursuivie d'assez près, la nécessité lui donna du courage, et présentant tout-à-coup le front à son adversaire, qui ne s'y attendait pas, secondé par son excellent coursier, elle fondit sur lui au hasard, et le toucha si rudement qu'il en perdit les étriers. Le casque du Chevalier s'étant détaché dans sa chûte, Clématite reconnut avec surprise la bergère Doris, ou plutôt le prince Asphodèle. " Eh quoi! c'est vous ber-

gère, s'écria Clématite en riant et en se découvrant aussi le visage. Quelle fantaisie vous a prise de vouloir soutenir la prééminence de la beauté d'une dame que vous ne connaissez pas, et dont vous parliez assez peu respectueusement il y a quelques mois, lors de notre première rencontre.

"—Que vois-je! repartit Asphodèle avec beaucoup de confusion, vous êtes le page Alcindor! j'aurais dû vous reconnaître à la lâcheté de votre conduite.

"—Quoiqu'il ne vous sied guère de me la reprocher, après avoir été vaincu par moi, continua la princesse, j'avoue que vous m'y avez contraint, et que je n'avais nulle envie de faire usage de mes armes. Mais par quel hasard, ayant déjà quitté la houlette pour l'accoutrement d'un page, vous retrouvai-je Chevalier? Les filles peuvent-elles être admises dans cet ordre?

"—Je commence par vous apprendre que je ne suis point une fille, répondit Asphodèle. Les habits d'une bergère ne convenaient ni à mon sexe ni à ma condition, car je ne le cède du côté de la naissance à aucun Seigneur de ce royaume. Le comte de Saint-Florent, chez lequel nous avons été reçus tous deux, m'a armé chevalier, et maintenant je cherche à gagner mes éperons, c'est-à-dire à me distinguer par de brillans exploits.

" — J'espère, reprit malicieusement Clématite, que cette dernière aventure n'avancera pas beaucoup votre gloire; mais vous en avez fait sans doute auparavant de plus remarquables?

"—Un chevalier déloyal pourrait aisément vous le faire croire, poursuivit le prince. Toutefois, la sincérité étant pour nous une vertu obligée, je vous avouerai que, malgré ma valeur naturelle, la mort du sanglier est ce que j'ai fait de mieux jusqu'ici. Je commence à croire que j'étais trop jeune pour courir le monde, et que j'ai besoin, pour m'y rendre célèbre, de laisser mon corps se fortifier et mon esprit se mûrir par la réflexion. Une fort belle personne qui arriva peu de tems après nous au château de Saint-Florent, et avec laquelle, soit dit sans flatterie, je vous trouve assez de ressemblance, est la première pour laquelle j'ai soutenu un combat. Elle disparut tout-à-coup. Trois chevaliers étant soupçonnés de l'avoir fait enlever secrètement, je n'en eus pas plutôt le droit, que je leur demandai raison de leur conduite. Il essayèrent en vain de se justifier, je ne voulus rien entendre, nous mîmes l'épée à la main, ils me désarmèrent tour-à-tour. Alors, plein de honte et de dépit, je m'éloignai du château, et je courus sur les traces de la belle étrangère, sans pouvoir la rencontrer.

"—Puisque vous étiez si charmé de cette dame, répliqua Clématite, comment me proposiez-vous le combat en l'honneur d'une autre?

"—C'est que je ne sais pas son nom, repartit le prince; on en fesait un mystère au château, où on ne l'appelait que la belle Inconnue. D'ailleurs, ayant passé pour le page de la princesse Clématite, il m'a paru naturel de soutenir l'intérêt de sa renommée; mais à votre tour, Alcin-

dor, apprenez-moi qui vous a conféré l'ordre de la chevalerie, et comment, avec si peu de courage, vous avez osé vous y engager ?

"—Je vous raconterai cela dans un autre moment, répondit la princesse, maintenant souvenez-vous que vous êtes mon prisonnier, et qu'il m'est permis de vous ordonner ce qu'il me plaira; mais, ne craignez pas que j'en abuse. Il suffit que vous m'aidiez à me rendre au château du seigneur de Crécy en Champagne....

"—Voilà un ordre qui me sera bien facile à remplir, interrompit Asphodèle, car je me rends aussi dans la même province."

" Il se hâta de remettre son casque, accommoda un peu le harnois de son cheval, que sa chûte avait dérangé, et tous deux s'éloignèrent du pont au petit pas, cherchant des yeux une chaumière où ils pussent s'informer de la meilleure route à suivre. Au lieu d'une chaumière, ils découvrirent un palais de marbre, bâti sur une colline, dans les proportions les plus élégantes, et environné d'une forêt de chêne aussi vieille que le monde, et qui le cachait tellement qu'il fallait passer au pied de la colline pour l'apercevoir. Asphodèle et Clématite admiraient la beauté de cet édifice et s'étonnaient qu'on l'eût placé dans un lieu si sauvage, lorsqu'un nain sortant des portes du palais, en fesant retentir les sons d'un cor suspendu à sa ceinture, vint les inviter, de la part de ses maîtresses, à s'y reposer le reste du jour. Le Prince et la Princesse suivirent le nain officieux, et mirent précipitamment pied à terre à la vue des fées Crystalline et Diamantina qui les attendaient sur un superbe perron qui décorait la principale entrée. " Soyez les bien venus, leur dirent-elles."

" Puis, chacune emmenant à part son protégé, lui demanda s'il était satisfait de son voyage. Tous deux répondirent qu'ils n'aspiraient qu'à retourner dans leur retraite, qu'ils s'étaient plus d'une fois repenti d'avoir abandonnée.

" Pensez-vous encore, dit Crystalline à la Princesse, que la beauté soit un si grand avantage, et que le souverain bonheur consiste à être enviée et admirée ?

" Je suis bien revenue de cette illusion, répliqua Clématite, en baissant les yeux. J'ai appris, au château de Saint-Florent, qu'un caractère aimable attache plus sûrement les cœurs que la beauté la plus parfaite."

" De son côté, Asphodèle convenait que la valeur ne suffit pas, qu'elle cède presque toujours à l'expérience, et qu'un jeune présomptueux est exposé à recevoir de mortifiantes leçons. Les fées, ravies de les trouver l'un et l'autre si raisonnables, leur promirent de les reconduire elles-mêmes au château d'Achille de Crécy, où les deux familles venaient de se rassembler. L'époque où Asphodèle et Clématite pouvaient enfin se connaître sans danger étant arrivée, leurs parens, trompés par leurs fantômes, ouvrages des fées, célébraient une grande fête à cette occasion. D'un coup de baguette le Prince et la Princesse se trouvèrent revêtus d'habits convenables à leur naissance, et Asphodèle, ravi d'apprendre que la belle inconnue est la princesse Clématite n'étaient que la même per-

sonné, perdit à l'instant toutes ses préventions, et répara par mille politesses les vérités un peu dures qu'il lui avait dites sans la connaître. Un même char les transporta tous quatre au château de Crécy ; lorsqu'ils y parurent dans la salle des convives, un cri de surprise et d'épouvante s'échappa de toutes les bouches à la vue d'Asphodèle et de Clématite, dont la double image confondait leurs parens mêmes. Les Fées dissipèrent l'étonnement, en racontant le secret du prodige, qu'elles firent évanouir aussitôt. La fête n'en fut pas moins continuée avec une grande magnificence, et les deux familles prirent, dès ce jour, l'engagement d'unir ensemble Asphodèle et la Princesse, lorsque leur raison serait mieux développée. Le jeune Prince, désormais moins pressé de faire parler de lui, que jaloux de mériter qu'on s'en occupât avec estime, marcha avec honneur sur les traces de ses ancêtres, et Clématite, appréciant les avantages de la beauté à leur juste valeur, s'attacha à cultiver des vertus qui la fissent aimer jusque dans le déclin de l'âge."

Le Sultan, voyant que Pari-Banou avait cessé de parler, demanda à son fils ce qu'il avait remarqué dans cette histoire.

" Sire, répondit le jeune Prince, ainsi que cette vénérable dame s'y attendait, j'avoue que j'en ai trouvé les mœurs fort extraordinaires, et que je ne puis m'empêcher de trouver les nôtres préférables

" Prince, répliqua Pari-Banou, toutes les nations ont la même opinion des choses qui les concernent, comme chacun en particulier croit sa maison mieux ordonnée que celle de son voisin ; mais il est présumable que les différences des coutumes tiennent à des circonstances locales, et que ce qui est bon dans une partie du monde serait mauvais dans une autre. Le plus sage est de se conformer à celles de son pays, sans mépriser celles qui lui sont étrangères, et en général de les respecter toutes, parce qu'elles sont toutes fondées sur de louables motifs. Les hommes font le mal en particulier ; mais réunis ils ne peuvent approuver que ce qui est bien."

DISCOURS CONCERNANT L'INFLUENCE DE L'AMÉRIQUE SUR L'ESPRIT HUMAIN,

Prononcé devant l'Assemblée annuelle de la Société Américaine de Philosophie, à Philadelphie, le 18 *Octobre* 1823 ; par M. C. - J. Ingersoll, Membre de cette Société.

Le titre de cet ouvrage n'est peut-être pas fort exact ; mais l'ouvrage lui-même est d'un grand intérêt. C'est un tableau des encouragemens accordés par les Etats-Unis d'Amérique à l'instruction publique, aux arts et aux sciences, et des succès qui en sont le résultat. Il est écrit avec précision, avec une élégante simplicité ; on n'y

trouvera ni ornemens superflus, ni flatteries. En voici l'analyse.

Instruction publique. — Des fonds publics considérables sont assignés, dans chaque état, pour cet objet regardé avec raison comme le plus important. La constitution des Etats-Unis, qui ne peut être changée qu'en observant des formes spéciales et tutélaires, porte que, *le devoir du gouvernement est de favoriser le progrès des sciences et des arts utiles.* L'instruction des enfans des pauvres même y est partout soignée. La presque totalité des enfans fréquente les écoles publiques. Il y a, dans les écoles plus élevées, 300,000 étudians. On y compte 1200 étudians en médecine, 1000 en droit, et plus de cent séminaires ou instituts d'éducation, en partie ecclésiastiques. L'enseignement n'y est nulle part un monopole ni un instrument politique, et l'on n'y connaît point de congrégation qui tende à l'obtenir, ou à contrarier la tendence générale vers l'instruction. Il y a des universités où l'on se borne, comme dans les collèges de l'Europe, à enseigner le latin et le grec, la rhétorique, la logique et la morale ; mais partout ailleurs, l'enseignement est dirigé sur un plan bien plus propre à fortifier l'esprit, et à procurer les connaissances les plus utiles. La morale, les mathématiques, les sciences naturelles, les langues vivantes y sont l'objet d'une juste préférence. On n'enseigne ni latin, ni grec dans les écoles militaires. Dans les pays où l'on cherche à étouffer une sage liberté, les germes des révolutions fermentent, et la sédition, la révolte pénètrent dans les écoles et dans les académies ; rien de pareil n'a lieu dans l'Amérique du nord : il est vrai que la révolution y fut accomplie sans tumulte et sans massacre. "Ici, dit M. Ingersoll, les cultivateurs même comprennent la philosophie de la politique, mieux que bien des monarques. La poésie, la musique, la peinture et la sculpture peuvent languir, même dans l'Italie, mais la philosophie, les sciences et les arts règnent dans les Etats-Unis ; c'est là que les monarques du vieux monde peuvent apprendre ce que vaut une population qui a reçu, aux frais publics et dans tous les rangs, une instruction toujours dirigée vers ce qui est utile."

Littérature. — Nous cultivons, par une sorte de prédilection, la langue et la littérature anglaises ; et, à cet égard, nos citoyens, venant d'Allemagne, de France et de Hollande, font comme les autres. En littérature agréable nous cédons le pas à l'Angleterre, à l'Allemagne, à la France, à l'Italie. Cependant nous cultivons avec succès la poésie et le genre des romans. Dans ces deux branches même, nos meilleurs ouvrages ont eu, en Europe, des traducteurs. Nous avons le goût des spectacles, et un grand acteur anglais, dans quatre ou cinq de nos villes, au milieu d'une population de 400,000 habitans, a été mieux récompensé du plaisir qu'il nous a procuré, qu'il ne l'eût été au milieu de Londres. En *livres d'éducation, d'histoire et de politique*, nous ne sommes pas inférieurs aux principales nations européennes ; ce sont nos propres ouvrages qui sont à l'usage de nos écoles et de nos séminaires, qui forment nos législateurs, nos

jurisconsultes, nos médecins. Outre notre histoire générale de la fédération, nous avons les histoires de dix-huit états de l'Union, composées par des écrivains nationaux, et toutes nos histoires sont véridiques et riches de faits ; les biographies de nos grands hommes sont très-soignées.*

Dans les *mathématiques* et dans la *chimie*, nous ne sommes pas au niveau de l'Europe ; mais, en livres de *botanique*, de *métallurgie*, d'*entomologie*, d'*ornithologie*, d'*astronomie* et de *navigation*, nous pouvons soutenir la concurrence.

Nos *recherches grammaticales* sur les langues de notre pays ont ouvert une nouvelle carrière aux philologues de la France et de l'Allemagne.

Nous avons agrandi le cercle de la *géographie physique et politique*. Nos cartes d'Amérique sont copiées par les géographes de l'Europe. L'atlas de M. Tanner offre de grands perfectionnemens. Nous avons d'importans mémoires sur l'*hydrographie* de nos états. Nos auteurs ont publié d'importantes découvertes maritimes; et le monde savant doit aux encouragemens de notre congrès le meilleur et le plus approfondi de tous les recueils de *statistique*.

Nos *imprimeries* de Cambridge et de Philadelphie, de la Société littéraire de New-York et de notre Société philosophique, celle du congrès et d'autres mettent au jour, chaque année, d'intéressantes productions littéraires. Une seule de nos feuilles vient d'annoncer plus de 150 ouvrages américains, tous nouveaux : romans, poésies, voyages; traités sur la philosophie morale, la minéralogie, la géographie physique et politique, l'histoire, la biographie, la philologie, l'art oratoire, la chimie appliquée aux arts, l'agriculture, le jardinage, la stratégie, la mécanique, etc. Je ne citerai que le journal de notre Académie des sciences naturelles, et un savant rapport concernant les poids et mesures.

Nos écrits officiels sur les affaires publiques et les rapports de notre premier secrétaire - d'état, sont des ouvrages très-distingués.

Les États-Unis sont les plus fermes soutiens de la liberté des mers et de l'agriculture dans ses rapports avec le commerce. Ils ont les premiers prohibé la traite des noirs, et les premiers ils l'ont déclarée piraterie. Leurs doctrines de police et de finances ont été suivies dans quelques parties de l'Europe.

Nous imprimons à meilleur compte que les Anglais; et c'est dans nos propres éditions que nous lisons le plus souvent les livres des étrangers. Leurs livres, quand nous les importons chez nous, y sont comme les semences de nos abondantes moissons typographiques. Nous publions, chaque année, des livres pour 2 à 3 millions de dollars; mais il nous manque une loi qui protège ce genre de propriété. Nous avons

* Aux États-Unis, les réputations des hommes vivans ne sont point livrées, comme un objet de commerce, aux avides spéculations de quelques entrepreneurs biographes, qui prennent à leur solde des écrivains anonymes. Un pareil outrage à la morale publique est repoussé par l'opinion, plus encore que par les lois (N. d. R.)

publié, depuis trois ans, 7,500 exemplaires de la *Philosophie de Stewart;* un capital de 500,000 dollars est employé à la réimpression de l'*Encyclopédie anglaise de Rees.* Nous avons imprimé 200,000 exemplaires, fesant 500,000 volumes des *Contes de Waverley.* Il y a toujours sur nos routes deux cents chariots chargés de livres. Un seul article, la *Vie de Washington,* par M. Weerns, a été tiré à plus de 100,000 exemplaires. Nous imprimons aussi un grand nombre de *journaux* et de *revues littéraires.* Notre *Revue américaine du nord* se tire à 4000 exemplaires, et nous réimprimons à 4000 l'*Edinburgh et le quarterly review* d'Angleterre. Quoique nous n'ayons que dix millions d'habitans, nous avons plus de 1000 feuilles périodiques ou journaux civils et politiques, dont chacun a plusieurs milliers de souscripteurs.

Mais notre grand avantage est l'entière *liberté de la presse,* élément le plus indispensable de toute liberté et de toute prospérité. Un américain ne voudrait pas échanger les délices de la France et de l'Italie, pour les papiers-nouvelles qui viennent de toutes parts lui apporter d'utiles instructions et de nobles délassemens. Il faut le dire en passant, nous savons, par expérience, que les heureux fruits de la liberté de la presse dédommagent de tous les inconvéniens de la licence et les atténuent le plus fortement. Nos papiers licencieux meurent, faute de lecteurs; et ceux que nous voyons prospérer davantage sont les plus conformes à la saine raison, et les plus exempts de satires. Chacun se plaint, dans les journaux, quand il le veut et comme il le veut; le public fait prompte justice à tous, comme le meilleur des jurés pourrait faire. Oui, la prison, l'échafaud, la torture et les mutilations sont moins efficaces pour réprimer les abus de la presse, que ne l'est l'entière liberté dont nous jouissons. Armez-vous de peines judiciaires contre l'incrédulité, le blasphème et la calomnie, vous ne faites qu'augmenter le mal. Par cette méthode, la licence de la presse est devenue, en Angleterre, plus hardie, plus personnelle et plus pernicieuse, que si elle était abandonnée à elle-même.

Nous avons en exercice 4,400 *brevets d'invention et d'amélioration dans les arts.* L'Angleterre, la France même en ont moins peut-être, et notre *Conservatoire national des modèles* est aussi riche que celui de la France et celui d'Angleterre. Nos *filatures de coton* nous produisent plus de richesses que n'en donneraient de lourds impôts sur cette industrie. Nos *moutures* sont supérieures à celles d'Europe. Nous avons inventé vingt différens *métiers à tisser,* mus par la vapeur, l'eau ou le vent, ou par les animaux. Nos *machines à filer* sont tellement améliorées, que la filature est chez nous à bien plus bas prix que chez les Anglais. C'est à nous que l'on doit réellement l'invention des *bâteaux à vapeur* *, non moins importans pour maintenir la liberté civile et religieuse, que la poudre à canon, l'imprimerie et la boussole. Il y a, sur une

* Cette invention est mise en pratique à Astrakan et jusque dans la Sibérie.

seule de nos rivières, plus de 100 bâteaux à vapeur, et plus de 50 dans un seul de nos ports de mer, Nous communiquerons, dans dix ans, avec ces bateaux, des grands lacs du nord-ouest à la mer Atlantique, et delà à l'isthme de Panama, et peut-être à travers cet isthme à laChine et à la Nouvelle-Hollande. Ils servent, dès-à-présent, pour aller de New-York à Pensacola, à la Nouvelle-Orléans, à la Havane, avec autant de sûreté et de ponctualité, mais avec plus de commodités pour les voyageurs, que l'on n'en trouve dans les meilleures *diligences* ou voitures publiques de l'Europe.

Dans la *navigation ordinaire*, la construction, l'équipement des navires de commerce et de guerre, les Etats-Unis d'Amérique sont encore très-distingués au-dessus des autres pays. Leurs vaisseaux marchands avec des équipages peu nombreux, épargnent le tiers du tems qu'emploient les vaisseaux des autres nations, pour faire la même route : il n'y a que ceux de l'Angleterre qui puissent leur être comparés, sous le rapport de la célérité.

Dans l'*art de construire* une charrue, un navire, une maison, l'américain rivalise avec tous les peuples sans exception. Dans l'*usage raisonné des élémens de la terre et de ses produits, de l'air, de l'eau et du feu*, il n'a été fait nulle part de plus grands progrès que dans les Etats-Unis : on y est mieux nourri, mieux logé, plus commodément vêtu que nulle part ailleurs. Ils n'ont pour capitale qu'une ville médiocre, et dans toutes leurs villes ensemble, à peine un million d'habitans ; et par leurs ponts, leurs chemins, leurs canaux, leur direction des eaux, les facilités des communications, ils l'emportent sur la plupart des nations. Chez eux, cinq mille *bureaux de poste* font parvenir les lettres avec une étonnante rapidité, en parcourant chaque jour 20,000 milles de chemin de poste. Dans deux ans, nous aurons terminé tous nos grands canaux, pour une *navigation intérieure*, de dix milliers de milles, depuis nos vallées de l'ouest jusqu'aux eaux d'Hudson et de la Chesapeak. Il n'existe, en Europe, aucuns travaux qui l'emportent sur ceux du canal de New-York et sur les *travaux hydrauliques* de Philadelphie.

Législation. — Le gouvernement représentatif et fédératif est le grand caractère distinctif des Etats-Unis. C'est là que la représentation nationale est vraie et non faussée, ni changée en simulacre. Les élections y sont annuelles et intégrales, ou bisannuelles et alors partielles, pour les législatures de chaque état et pour les congrès. 3000 hommes délibèrent, tous les ans, sur les lois, pour une population de dix millions ; et dans chaque état, il y a 700,000 membres d'associations volontaires qui, en délibérant dans leurs assemblées, acquièrent ce discernement et ce calme qui conviennent à la législature, et deviennent orateurs. La législation, dans les États-Unis, est mieux dirigée, mieux délibérée, moins arbitraire, moins tumultueuse, et plus éloquente que dans toute l'Europe. Le changement continuel des députés fait qu'en tout tems on peut compter 10,000 hommes fa-

miliarisés avec les fonctions législatives; et pour jouir de tant d'avantages, il en a coûté moins de sang, que pour avoir ce qu'on a maintenant en Espagne * et en France. Dans ce dernier pays, les discussions de la pairie sont ensevelies plus ou moins dans le secret. A la chambre élective, on lit des discours qui ne se répondent point; et, en général, peu de membres écoutent; si le débat devient clair, sérieux, pressant, on demande la clôture; quelquefois même, on fait *empoigner* l'orateur par la force armée, et l'on s'en débarasse. Ce n'est point là de la philosophie législative. Aux Etats-Unis, les précédens du parlement britannique n'ont point d'autorité... La justice est publiquement, impartialement et simplement administrée, sans les absurdes costumes et les cérémonies anglaises; mais l'autorité politique n'influence point les jugemens.

Nous ne sommes ici qu'à la moitié du discours important de M. Ingersoll; nous tâcherons d'y revenir pour expliquer ce qui regarde les études concernant la *jurisprudence*, la *médecine* et la *théologie*.

LANJUINAIS, *de l'Institut de France, membre de l'Acad. philos. de Philadelphie.*

* Lorsque ce discours fut prononcé, le sort de l'Espagne n'était pas connu aux Etats-Unis; M. Ingersoll croyait à la durée de la constitution espagnole.

LES ARABES EN ESPAGNE.

[*Deuxième Article.*]

Extrait des Historiens orientaux, par M. Grangeret de la Grange.

Dès que Mousa, fils de Nasir, eut appris la victoire que son affranchi Thârik avait remportée, il quitta *Kairwan*, l'an 93 de l'hégire, et passa le détroit à la tête d'une armée nombreuse, et composée d'Arabes et de Bérébères distingués. Il rejoignit Thârik, et lui dit: " O Thârik! Alwalid, fils d'Abd-Almélic, ne peut mieux te payer de tes peines, qu'en te donnant l'Andalousie." " O Emir! reprit Thârik, je ne m'arrêterai que quand je me serai plongé avec mon cheval dans la mer qui est au nord de cette contrée. Mousa et Thârik ne tardèrent pas à se quitter, ou bien, suivant quelques historiens, ils réunirent leurs forces, et marchèrent ensemble à la conquête de l'Espagne.

Tout plie sous le joug des Musulmans. Grenade, Cordoue, Séville, Carmona, Mérida, Tolède même, la capitale des Goths, sont forcées de se rendre. Enivré de ses succès, l'intrépide Mousa continue sa marche vers l'Occident, sème la terreur sur son passage, pénètre au fond des provinces, s'empare des villes, achève la conquête de l'Espagne; et, riche de dépouilles, couvert de gloire, content d'avoir agrandi l'empire des Arabes, il repasse la mer, et vole à Damas, où son souverain l'appelle.

La domination des Arabes s'établit dans presque toute l'Espagne. D'abord des vice-rois y commandent au nom des khalifes d'Orient. Thârik, fils de Ziâd, Mousa, fils de Nasir, et son fils Abd-Alaziz, en sont les premiers gouverneurs.*

En l'année 138 de l'hégire, Abd-Arrahman, dernier rejeton des malheureux Ommiades, parut dans l'Andalousie. Il avait échappé à la rage des Abbassides, qui, pour s'affermir dans le pouvoir qu'ils avaient usurpé, exterminaient tous ses parens. A sa vue, les Arabes furent transportés de joie; ils lui tendirent les bras comme à leur père; et, pour le récompenser du bienfait que son aïeul Alwalid leur avait accordé en les mettant en possession de l'Espagne, ils le proclamèrent khalife, et cessèrent aussitôt de reconnaître l'autorité des khalifes d'Orient.

Sous Abd-Arrahman et ses successeurs, les Arabes continuent, pendant plusieurs siècles, de se rendre redoutables à leurs ennemis. Les grands noms de Thârik, fils de Ziâd, et de Mousa, fils de Nasir, vivent long-tems dans leur pensée, et entretiennent leur bravoure.

Cordoue devient le siége du khalifat, le centre de la religion, le séjour des savans, la lumière de l'Andalousie. Les khalifes mettent leur gloire à bâtir des mosquées et des palais, à protéger les sciences et les lettres, et à étendre leurs soins sur toutes les parties de l'administration. Les philosophes se livrent à des méditations profondes. On compose d'excellens ouvrages sur les mathématiques, la médecine, l'agriculture et la botanique; sur la manière de former et d'embellir les jardins, de planter et de soigner les arbres, et de diriger les eaux. L'art vétérinaire est en honneur. L'architecture est portée à une grande perfection. La musique et la dance contribuent à l'agrément des fêtes.*

La langue arabe est maintenue dans sa pureté, sa force et sa noblesse par les grammairiens et les orateurs. Les poètes se distinguent par des compositions nouvelles, auxquelles les Arabes d'Orient applaudissent†. Ils décrivent le climat fortuné de l'Andalousie, ses fleuves majestueux, ses parfums exquis et ses prairies verdoyantes. Ils décrivent avec toute la magnificence du langage les jardins et les palais superbes construits par les souverains. Ils chantent, d'une voix passionnée, les belles, la galanterie et les amours. Tout les séduit, les transporte, les inspire, et le ruisseau qui murmure, et la coupe remplie d'un vin pétillant, et la

* Abd-Alaziz établit à Séville le siége du gouvernement. Son successeur, Ayoub, fils de Habib, de la tribu de Lakhm, le transféra à Cordoue.

* Les Arabes d'Espagne excellaient dans l'art de fabriquer tous les objets nécessaires pour la guerre, tels que des boucliers, des cuirasses, des casques, des lances, des sabres, des selles et des freins.

† Ce sont les *Moweschéâts*, genre de poésie inventé par les Arabes d'Espagne. Les *Moweschéâts* ont peu d'étendue, et sont asservis à des règles constantes et sévères. La plupart respirent l'amour et la volupté. J'aurai occasion d'en parler ailleurs.

pomme qu'à cueillie une jeune beauté, et le rameau que le zéphir balance, et les gouttes de rosée qui tremblent sur les fleurs. Quelquefois, suivant les guerriers sur le champ de bataille, ils peignent la vitesse des coursiers, le cliquetis des armes, les lances abreuvées de sang, les étincelles qui jaillissent des glaives qui se brisent, et les épais tourbillons de poussière qui obscurcissent les cieux.

Mais quel brillant cortége de femmes distinguées par leurs grâces, leurs talens et leurs vertus ! Femmes illustres ! honneur de votre sexe ! l'Espagne s'enorgueillit de vous donner naissance; vous faites l'ornement et la joie de ses beaux jours ; un parfum plus suave que ses fruits et ses fleurs se répand dans les lieux qu'anime votre présence ; vous attirez et charmez les regards ; il sort de vos lèvres une harmonie qui ravit ceux qui vous écoutent. Vos noms chéris et respectés sont dans toutes les bouches, vivent dans tous les cœurs. Des historiens s'empressent de vous inscrire dans leurs annales, de raconter vos qualités aimables, et de citer les productions de votre esprit. Votre renommée passe dans l'Orient, qui, se souvenant que vous êtes ses enfans, tressaille d'allégresse, et applaudit à vos triomphes.*

Cependant les jours où tant de bonheur et de gloire devait s'évanouir, approchaient. Des jalousies, des divisions et des guerres intestines affaiblissaient peu à peu la puissance des Arabes d'Occident. Les chrétiens, qui n'avaient point été expulsés entièrement de l'Espagne, descendaient des hauteurs où ils s'étaient réfugiés, harcelaient les Musulmans, et leur enlevaient des villes et des provinces. Le sultan Yousouf, fils d'Abd-Almoumen, étant passé en Espagne, l'an 566 de l'hégire, entreprit d'arracher aux chrétiens les pays qu'ils avaient conquis. Ses efforts furent suivis de quelques succès ; mais bientôt sa fortune vint échouer devant Tolède, dont les chrétiens étaient maîtres, et que, près de cinq siècles auparavant, Mousa, fils de Nasir, avait fait ployer sous le joug des Arabes. Le sultan Yousouf se retira désespéré, et courut cacher sa honte dans Maroc, la capitale de ses Etats.

Dans ce déclin de la puissance des Arabes de l'Espagne, les poètes et les orateurs, touchés des maux de la patrie, élevèrent leurs voix éloquentes pour apaiser les fatales querelles qui partageaient leurs concitoyens. Ils voulaient rallumer dans le cœur des Musulmans, le zèle pour la religion ; et les excitaient à se venger des outrages qu'ils recevaient tous les jours. Quelquefois, apostrophant les princes de l'Espagne et ceux de l'Afrique, ils s'efforçaient de les tirer de leur assoupissement, par le souvenir de leur antique valeur. Ils pleuraient et gémissaient ; ils redemandaient avec instance et To-

* *Almokry* consacre un chapitre étendu à la mémoire des femmes qui se sont distinguées en Espagne par leurs vertus et par leur talent pour la poésie. Il en cite environ vingt-cinq. On remarque entre autres *Zainab*, fille de *Ziâd* ; *Hafsah*, fille d'*Alhâdj*, et *Nazhoun* fille d'*Alkalâi*.

lède et Valence, et Cordoue et Séville, et d'autres cités fameuses qui étaient tombées au pouvoir de l'ennemi. Ils les représentaient comme l'asile des sciences, le séjour de la politesse, les forteresses de l'islamisme. " Quoi ! s'écriaient-ils, serons-nous forcés d'abandonner nos demeures ? en trouverons-nous de semblables par-delà la mer ? pourrions-nous quitter ces vertes prairies qui réjouissent nos regards ? pourrions-nous renoncer à ces ombrages frais et touffus, à ces eaux jaillissantes, à ces fruits savoureux, à cet air embaumé ? O douleur ! un ennemi barbare envahit nos provinces, et efface tous leurs charmes. Nos colléges sont déserts, et la colombe, posée sur des ruines, soupire nos malheurs. —Rois de l'Afrique, rassemblez vos tribus, et les infidèles tomberont en votre pouvoir ; envoyez vos éperviers, et ils deviendront leur proie ; envoyez vos meules, et ils seront broyés. Toutes nos villes se troublent à l'approche des chrétiens. Ah ! que le tombeau est préférable à notre situation ! Oui, plutôt mourir que de supporter de tels maux : les supporter serait une honte.—Unitaires ! la tempête s'est élevée. L'Espagne vous appelle, ne soyez point sourds à sa voix : accourez, et protégez les hauteurs de nos villes ; l'ennemi s'en empare, il chasse les Musulmans de leurs asiles, et les oiseaux voraces volent autour de vos frères massacrés. Versez à ce spectacle affreux des larmes de sang. Vengez et relevez l'islamisme. O douleur ! ô douleur ! l'islamisme et la foi ont disparu ; nos jours de gloire sont passés ; toutes nos joies sont évanouies ; et notre vie n'est plus qu'amertume, que souffrance et que désespoir."

Mais parmi les poètes qui déplorèrent les désastres de leur patrie, nul ne fit entendre des accens plus nobles et plus touchans. que Abou'lbékâ, fils de *Salch*, de la ville de Ronda. Il dit :

Tout ce qui est parvenu à son plus haut période, decroît. O homme ! ne te laisse donc pas séduire par les charmes de la vie.

Les choses humaines subissent de continuelles révolutions. Si la fortune te réjouit dans un tems, elle t'affligera dans un autre.

Rien n'est stable dans cette demeure terrestre. L'homme peut-il rester toujours dans la même situation ?

La fortune, par un décret céleste, met en pièces les cuirasses contre lesquelles se sont émoussés les glaives et les lances.

Où sont les monarques puissans de Yémens ? où sont leurs couronnes et leurs diadèmes ?

Où est l'autorité que Schédâd a exercée dans Irem ? où est le pouvoir que la race de Sâsân a étendu sur la Perse ?

Que sont devenus les trésors qu'a entassés l'orgueilleux Kâroun ? que sont devenus Ad, Schédad et Kahthân ?*

Un malheur qu'ils n'ont pu

* Les Musulmans disent que *Kâroun* ou *Koré* était le plus riche et le plus orgueilleux des enfans d'Israël. Il refusa de payer la dîme. En punition de son avarice, Dieu entr'ouvrit la terre sous ses pas, et il fut englouti avec tous ses trésors.—*Ad* et *Schédâd* sont d'anciens rois de l'Arabie. *Kahthân* est le père des Arabes purs et sans mélange.

repousser est venu fondre sur eux; ils ont péri, et leurs peuples ont subi le même sort.

Et il en a été des royaumes et des rois comme de ces ombres vaines que l'homme voit pendant son sommeil.

La fortune s'est tournée vers Darius, et il a été terrassé; elle s'est dirigée vers Chosroës, et son palais lui a refusé un asile.

Est-il des obstacles que la fortune ne surmonte? le règne de Salomon n'est-il point passé?

Sans doute il y a des malheurs que l'on supporte, et dont on peut se consoler; mais il n'y a pas de consolation pour le malheur qui vient de fondre sur l'islamisme.

Un coup affreux irrémédiable, a frappé l'Espagne; il a retenti jusqu'en Arabie, et le mont Ohod et le mont Thalân se sont écroulés.

Demande maintenant à Valence ce qu'est devenue Murcie? où trouver Xativa? où trouver Jaën?*

Où trouver Cordoue, le séjour des talens? où sont tous ces savans qui ont brillé dans son sein?

Où trouver Séville et les délices qui l'environnent? où est son fleuve qui roule des eaux si pures, si abondantes, si délectables? †

Villes superbes! vos fondemens sont les fermes soutiens de provinces. Ah! comment les provinces se soutiendront-elles si les fondemens sont renversés?

L'Islamisme désolé verse des larmes amères sur nos contrées désertes et en proie aux infidèles.

Nos mosquées sont transformées en des églises, et nous n'y voyons que des cloches et des croix.

Nos chaires et nos sanctuaires, quoique d'un bois dur et insensible, se couvrent de larmes, et gémissent sur nos malheurs. *

Toi qui vis dans l'insouciance, tandis que la fortune te donne des conseils, si tu es endormi, sache que la fortune est éveillée.

Tu te promènes satisfait et exempt de soucis: ta patrie t'offre encore des charmes; mais l'hom-

* Dans ces villes et dans les campagnes environnantes, il y avait des jardins délicieux, arrosés par un grand nombre de canaux. Xativa était célèbre par ses agrémens. C'était dans cette ville que les Arabes fabriquaient leur plus beau papier.

† Les poètes et les historiens arabes ne parlent de Séville qu'avec enthousiasme; ils comparent le fleuve qui l'arrose (le *Guadalquibir*, ou grand fleuve) au Tigre, à l'Euphrate et au Nil. Les habitans de Séville étaient renommés par leur esprit, leur politesse, leur enjouement et leur goût pour les plaisirs.

Dans l'original, Séville est appelée *Emesse*. Lorsque les Arabes firent la conquête de l'Espagne, ils donnèrent à quelques-unes des villes où ils s'établirent les noms des villes d'Orient qu'ils avaient quittées. Ainsi Séville fut appelée *Emesse* par les Arabes venus d'*Emesse;* Grenade fut appelée *Damas* par ceux de *Damas*; Jaen fut appelé *Kinesrin* par ceux de *Kinesrin*; Malaca fut appelée *Arden* par ceux qui étaient venus des bords du Jourdain, nommé *Arden* par les Arabes. Les Arabes qui étaient venus de la Palestine, appelèrent Xerès, *Palestine*. Ceux qui étaient venus de *Misr* ou *vieux Kaire*, donnèrent au pays de *Tadmir* (Murcie), le nom de *Misr*.

* Chez tous les peuples et dans tous les âges, la poésie a été en droit de donner du sentiment aux objets les plus insensibles. Virgile a dit, dans l'épisode de la mort de César:

Et mœstum illacrimat templis ebur,
æraque sudant.

me a-t-il une patrie après la perte de Séville ?

Ce dernier malheur a fait oublier tous les autres; et la longueur du tems ne pourra pas en effacer le souvenir.

O vous qui montez des coursiers effilés, ardens, et qui, dans les champs où l'épée exerce ses fureurs, volent comme des aigles;

O vous dont les mains sont armées des glaives acérés de l'Inde, qui, dans de noirs tourbillons de poudre, brillent comme des feux;

O vous qui par-delà la mer, coulez des jours tranquilles et sereins; vous qui trouvez dans vos demeures la gloire et la puissance,

N'auriez-vous pas appris des nouvelles des habitans de l'Espagne ? et pourtant des messagers sont partis pour vous instruire de leurs souffrances.

Sans cesse ils implorent votre secours, et cependant on les massacre, on les traîne en captivité.

Quoi ! pas un seul homme ne se lève pour les défendre !

Que signifie cette division parmi les Musulmans ? Eh quoi ! vous, adorateurs de Dieu, n'êtes vous pas tous frères ?

Ne s'élevera-t-il pas au milieu de vous quelques âmes fières, généreuses, intrépides ? n'arrivera-t-il pas des guerriers pour secourir et venger la religion ?

Les habitans de l'Espagne sont couverts d'ignominie, eux qui naguères étaient dans un état florissant et glorieux.

Hier ils étaient rois dans leurs demeures; aujourd'hui ils sont esclaves dans les pays de l'incrédulité.

Ah ! si tu eusses vu couler leurs larmes au moment où ils ont été vendus; ce spectacle t'aurait pénétré de douleur, et ta raison se serait égarée.

Si tu les voyais consternés, errans, sans assistance, et couverts des vêtemens qui attestent leur honteux esclavage !

O Dieu ! faut-il qu'une montagne soit posée entre la mère et ses enfans ! faut-il que les âmes soient séparées des corps !

Et ces jeunes filles aussi belles que le soleil lorsqu'à son lever, il répand le corail et le rubis,

O douleur ! le barbare les entraîne, malgré elles, pour les condamner à des emplois humilians; et leurs yeux sont baignés de pleurs, et leurs sens sont troublés.

Ah ! qu'à ce spectacle cruel nos cœurs se fondent de douleur, s'il y a encore dans nos cœurs un reste d'Islamisme et de foi !

POÉSIE.

FRAGMENT D'UN POEME INÉDIT.

L'Archevêque de Tyr harangue les Princes Chrétiens sous les murs de Ptolémais.

CEPENDANT s'est levé, dans ce conseil des rois,
L'humble apôtre de Tyr, dont l'éloquente voix
Embrase tous les cœurs de ses saintes alarmes :
" Héros chrétiens, dit-il, voyez l'Europe en armes,
Menacer l'Orient pour la troisième fois.
L'Angleterre et la France ont arboré la croix.
Les îles d'occident, et la Flandre et la Frise,
Et la superbe Gêne, et l'altière Venise,
Les Pisans, les Danois, et les hardis Normans,
Ont fatigué les mers de leurs longs armemens,
Et jeté sur ces bords leurs glaives et leurs lances.
Attendrez-vous encore, pour le jour des vengeances,
Que Philippe et Richard, sur leurs nombreux vaisseaux
Avec leurs légions aient traversé les flots !
N'osez vous de l'Arabe, arrêtant les conquêtes,
Troubler de quelque deuil la splendeur de ses fêtes?
La mer aux combattans s'ouvre de toutes parts ;
L'aigle embrasse les lis sous les fiers léopards.
Hâtez-vous : que la guerre aujourd'hui vous réponde
Du sort de la Syrie et des destins du monde.
De l'altière discorde étouffez les complots :
C'est sous la loi du Christ que naissent les héros.
Le glaive achèvera votre immortel ouvrage,
Et toujours la victoire obéit au courage.

" Je puis parler, je puis retracer à vos yeux
Cet exécrable jour où l'Arabe odieux
Livra Solime en proie aux dévorantes flammes ;
Où, comme un vil troupeau, les vieillards et les femmes,
Succombant sous le poids de la captivité,
Imploraient tristement un vainqueur irrité ;
Du temple où du Seigneur la loi fut invoquée,
Voyaient les murs changés en infâme mosquée,
Et le croissant impie élevé dans ce lieu,
Où pour nous racheter, mourut le fils d'un Dieu.
Du règne des chrétiens ce fut l'heure dernière.
L'airain n'invita plus le peuple à la prière ;
Et, sous un maître affreux qui méconnut sa voix,
Jérusalem pleura le dernier de ses rois.

" Quel est ce potentat, tyran de la Syrie,
Usurpateur guerrier des trônes de l'Asie !

Rappelez-vous les tems où marchant aux combats,
Noradin s'élançait des remparts de Damas ;
Où ce fils de Zenghi, signalant sa vaillance,
Jusqu'aux rives du Tigre étendit sa puissance,
Triomphait dans l'Egypte, et forçait les Latins
A respecter le cours de ses heureux destins.
Alors le fils d'Ayoub, que dévorait la gloire,
Parut ; Noradin meurt, quand la fière victoire
Aux murs d'Alexandrie illustrait sa valeur,
Quand le Nil l'accueillait comme un libérateur.
Bientôt le nouveau roi, faible enfant qui s'ignore
Au despote indompté que l'Orient honore,
Abandonne l'empire, en cherchant un appui.
Le Syrien, l'Arabe, ont tremblé devant lui,
Et des bords de l'Indus aux monts de l'Arménie,
Les peuples sont courbés sous son fatal génie.
Est-il né pour régner, et pour nous asservir ?
Devons-nous le combattre, ou faut-il le servir ?
Croira-t-on que du ciel la sagesse profonde
Dans les mains d'un soldat laisse le sort du monde,
Et que l'Arabe obscur, vil enfant des déserts,
Ose dans sa pensée enchaîner l'univers ?

" Les princes d'Occident marchent vers l'Idumée.
Mais n'avez-vous ici d'espoir qu'en leur armée ?
Sont-ils donc tout pour vous ? N'êtes vous rien sans eux ?
Et ne craignez-vous pas ce délai dangereux
Qui peut d'un ennemi favoriser l'audace ?
Il regarde en pitié votre vaine menace ;
De vos divisions le ciel vous a punis :
Mais pour vaincre, il suffit que vous soyez unis.
Tout accuse en ces lieux votre valeur oisive.

" Lorsque de l'Eternel la justice tardive,
Déployant vos drapeaux à l'aspect du Jourdain,
Menace d'écraser l'orgueilleux Saladin ;
Des soldats de son choix récompense immortelle,
Le martyre est le prix de leur généreux zèle.
Sachez le mériter en vengeant vos aïeux :
Dieu veillera sur vous : son bras victorieux
Doit d'un rempart d'airain protéger vos conquêtes.
Armez-vous ; l'heure approche, et les palmes sont prêtes !
Dût le glaïve ennemi levé contre la croix,
Sur la tombe du Christ verser le sang des rois,
Armez-vous ! Regardez le barbare en furie
Du fils du Dieu vivant déchirer la patrie ;
Songez au jour fameux où de l'oppression
La victoire affranchit les autels de Sion :
L'aveugle impiété souille le sanctuaire
Où de Bouillon vainqueur Dieu reçut la prière,

Ces chevaliers, armés pour les pieux combats,
Que son auguste exemple entraîna sur ses pas,
Ont payé de leur sang leur dévoûment sublime.
Eh bien! vous le voyez : étrangers dans Solime,
Dévoués à l'opprobre, et chargés de liens,
Leurs neveux, oubliés du reste des chrétiens,
Courbent un front blanchi sous le joug infidèle.
Héritiers de leurs noms, leur gloire vous appelle
Non, ce n'est point en vain qu'ils auront combattu :
Sous l'étendard sacré le croissant abattu
Verra tous ses honneurs flétris dans la poussière,
De l'antique Israël la terre hospitalière
Sortir d'un long exil, et, libre de ses fers,
La cité de David régner sur l'univers.

" Cessez donc d'hésiter ; marchez : que vos cohortes
De la ville sacrée aient fait tomber les portes,
Avant que parmi vous l'ange exterminateur
Vienne de vos délais menacer la lenteur.
Dieu parle, et cependant vous balancez encore!
Et vous pouvez, tandis que la flamme dévore
Les débris d'un empire à vos yeux renversé,
Lui reprocher le sang que l'impie a versé ;
Frappés de ces fléaux déchaînés par vous-mêmes
Vous osez murmurer contre ses lois suprêmes,
Vous redoutez la guerre, et vos impiétés
Accusent de ses maux la croix que vous portez!
Dieu qui vous a commis le soin de sa vengeance,
A-t-il des nations rompu l'intelligence?
Et, retirant l'appui qu'il daignait vous donner,
Marchait-il devant vous pour vous abandonner?
Sa vertu vous couvrit d'une aile protectrice ;
Mais enfin la clémence a lassé sa justice,
Et d'un camp révolté le cri séditieux
Pour braver son tonnerre est monté jusqu'aux cieux

" Verrez-vous s'élever, du sein de leurs ruines,
Le temple, les autels, et les pompes divines,
De la foi des martyrs, antiques monumens?
Non, vous avez trahi vos augustes sermens.
Vos mains, de l'homme-Dieu qui vous donna sa vie,
Ont livré l'héritage au sceptre de l'impie.
Vos étendards vaincus qui semblent dédaigner
La triste Palestine, où vous deviez régner,
Sans gloire oseront fuir ses villes alarmées.....
Mais le Dieu des chrétiens est le Dieu des armées.

" O que n'ai-je expiré sous le fer destructeur,
Alors que, de Juda profane usurpateur,
Le guerrier du désert, menaçant la Syrie,
Eut vers Jérusalem marché dans Tibérie,

Où tomba, dans les mains d'un vainqueur abhorré,
Du supplice d'un Dieu l'instrument adoré!
Dieu qui m'a soutenu dans ma longue carrière,
D'un serviteur fidèle, écoute la prière.
Si j'ai fait quelque bien, c'est toi qui l'as voulu ;
Jusqu'au fond de mon cœur ton indulgence a lu :
Que ton nom soit béni! Donne à ma voix tremblante
La force d'apaiser ta foudre menaçante,
D'éclairer les humains ardens à t'outrager,
Et de dompter des rois qui n'osent te venger."

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

HAÏTI — PORT-AU-PRINCE.

Nécrologie. — LAPRÉE et COLOMBEL.—Cette île a perdu deux de ses citoyens, les plus estimables, MM. Laprée et Colombel. Le premier était directeur du lycée national, et l'autre secrétaire du président de la république. Tous deux furent élevés en Europe ; mais, fidèles à leur patrie, ils lui consacrèrent leurs talens et leur vie. L'un fut riche des vertus privées, de bienfesance, de générosité : l'autre, dans une place environnée de plus d'éclat, ne fut jamais au-dessous de ses fonctions, ni des circonstances difficiles où sa patrie eut besoin de son dévouement. M. Laprée était le père de ses élèves, l'ami de leurs parens ; et la génération qu'il a formée ne prononcera son nom qu'avec reconnaissance et respect: c'est au milieu de cette famille qu'il a terminé sa carrière. — L'autre, moins heureux, avait quitté son pays pour le mieux servir, étant chargé d'une mission importante en Angleterre. Une tempête, ou des brigands de mer l'ont ravi à sa patrie et à ses amis. Un tombeau vide, l'expression des regrets de ses concitoyens, et l'exemple de son honorable vie, voilà ce qui perpétuera sa mémoire parmi les Haïtiens.

CHINE.

Jurisprudence criminelle. — Dans le 126e cahier de la *Gazette de Pékin*, les ministres de l'empereur annoncent qu'ils ont divisé en sept parties la liste des criminels dont la sentence de mort doit être sanctionnée par le souverain, et qu'ils ont *demandé l'opinion du conseil astronomique* pour *déterminer les jours* où l'empereur doit apposer sa marque. Cette cérémonie consiste à rayer avec de l'encre rouge le nom de la personne condamnée à mort. Le nombre des coupables compris dans ce rapport est de 479. Sa majesté a donné ordre, le premier jour, que 76 fussent exécutés pendant les 40 jours suivans; le second, que 65 subissent leur châtiment dans le même laps de tems; le troisième jour, elle a ordonné la mort de 84 personnes en 18 jours; le quatrième, de 74 en 35 jours ; le cinquième, de 73 en 12 jours ; le sixième, de 82 en 9 jours, et le septième, de 25 individus condamnés par la Cour et qui doivent

être exécutés en 4 jours. Cette liste ne comprend que ceux qui sont accusés des plus légères offenses capitales ; et comme, en cas de grands crimes, la punition est infligée aussitôt, à moins qu'il ne s'élève des doutes sur le criminel, elle ne peut donner qu'une idée imparfaite du nombre des condamnés qui subissent la peine capitale dans l'espace d'une année. Souvent même, dans les cas où la décision de l'empereur est nécessaire, le criminel est mis à mort avant qu'on ait reçu l'ordre de le faire périr.—Dans les procès criminels on applique la torture. Vers la fin de 1822, l'empereur fit paraître un mandat officiel adressé à tout l'empire, dans lequel il déclare avoir appris que sept témoins sont morts dans la torture, ou se sont suicidés pour échapper à cet horrible supplice. Deux femmes étaient du nombre de ces malheureuses victimes. L'empereur n'abolit pas pour cela la torture ; mais il défend qu'elle soit prolongée au point de causer la mort, et il ordonne que les prisonniers soient surveillés de manière à ce qu'ils ne puissent attenter à leur vie.

INDES ORIENTALES.

Littérature ancienne.—Un des ouvrages les plus curieux de cette littérature est un poëme, qui passe pour avoir été écrit il y quatorze siècles. Il est intitulé : *Terrou-Vanlaver-Kuddul*, ou *l'Océan de la sagesse*. Entre autres préceptes adressés aux femmes, on y trouve ceux-ci : " Une femme chaste qui considère son mari comme le digne objet de son amour et de son dévouement, qui lui consacre ses premières pensées à son réveil, est un être si supérieur, que la pluie même descendra du ciel à sa prière: une bonne femme doit se lever avec le jour pour rendre ses devoirs aux dieux ; elle doit garder sa chasteté ; préparer la nourriture de son mari avec soin ; se conduire avec une judicieuse prudence, de manière à gagner pour elle et sa famille une bonne renommée. Que sert à un mari de garder l'honneur de sa femme avec des espions et des verroux? Sa meilleure garantie est de se conduire en sorte que sa femme se garde elle-même. Hélas ! quand le cœur d'une femme est une fois donné aux étrangers, les grilles et les chaînes n'empêchent pas le crime. A leur mort, les femmes bonnes et chastes renaîtront dans le monde du *Daivers ;* elles assisteront aux fêtes célestes et aux processions. Le bonheur suprême dans ce monde consiste à posséder une femme fidèle et des enfans dociles. "

ÉGYPTE.

Découverte de M. Caviglia. — Un Anglais qui voyage en Egypte donne dans une de ses lettres les détails suivans : "Dans le courant du jour, nous visitâmes plusieurs des excavations faites par M. Caviglia. Nous entrâmes d'abord sous une petite voûte de pierre blanche couverte d'hyéroglyphes ; de là nous descendîmes à environ 60 pieds, dans trois appartemens souterrains, dont l'un contenait deux grands cercueils. On n'y avait trouvé que quelques petites idoles. Nous vîmes aussi une salle carrée très-curieuse, sur les murs de laquelle on voit une grande quantité de figures ; c'est M. Salt

qui l'a découverte. M. Caviglia est dans ce moment tout occupé d'une entreprise dont la difficulté dégoûterait tout autre que lui : il croit qu'il existe une communication souterraine entre les pyramides de Gizeh, celles de Saccara et les ruines de Memphis : les premières sont à une distance de quinze milles ; les dernières un peu plus rapprochées. Il est tellement animé par l'espoir du succès, qu'il se lève avec le soleil pour aider les Arabes dans les fouilles : il les a déjà poussées jusqu'à deux ou trois cents verges sous le sable ; mais il s'écoulera des années avant qu'il puisse atteindre son but. De quel enthousiasme ne faut-il pas être animé pour vivre dans ce lieu de désolation, privé de tout commerce avec la société, travaillant comme un esclave au milieu de rochers et de sables brûlans ! A quelque distance de la grande pyramide est le sphinx. Il a les traits, le sein d'une femme, et le corps d'un animal. Entre les pattes était autrefois un autel : la tête est très-mutilée. Cette énorme figure est taillée dans le roc. Elle a 25 à 30 pieds de hauteur ; on en mesure environ 16 depuis l'oreille jusqu'au menton. Le corps est presque entièrement enseveli sous le sable. M. Caviglia a fait des efforts inouïs pour déterrer le sein et le corps du sphinx : il a travaillé avec ses Arabes plus de six semaines. Le vent amoncelait le sable de nouveau sur la statue à mesure qu'ils la découvraient." Un Arabe Santon, ou Dervis, habite une grande salle creusée dans le roc, non loin de la grande pyramide. Il vit dans une continuelle contemplation, et ne sort que rarement de sa retraite. Il ne paraît pas s'être condamné à cette solitude par le désir de se faire passer pour saint, car il ne va jamais prêcher les tribus arabes. Au milieu de cette existence inerte, cet homme conserve l'expression des passions, une belle tête, un œil vif et pénétrant. Le voyageur anglais alla le visiter avec M. Caviglia. Ils le trouvèrent assis à terre, les jambes croisées, et plongé dans une profonde rêverie. Il se leva en les voyant entrer, et leur offrit du café. Quel singulier rapprochement que celui de ces deux hommes, conduits dans ces déserts par deux passions si différentes et si impérieuses !

Imprimé par G. Schulze,
13, Poland Street.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 29.] *OCTOBRE*, 1824. [TOME V.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

page

Necker (Jacques)..... 147

MÉLANGES.

Notice sur un Papyrus Grec... 152
Proclamation de Ching, le Foo-Yuen de Canton..... 159
Ecole d'Accouchement, établie à Clermont Ferrand.—Puy-de Dôme..... 162
Réclamation. Philosophie générale ou Explication de l'Univers..... 164
Réponse..... 171
Lettre de M. Abel-Rémusat, Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. 172
Observations sur la Lettre Précédente de M. Abel-Rémusat. 174
Le Prince Ethelred, ou la Couronne Enchantée.—Histoire Anglaise..... 176

POÉSIE.

Fragment sur Dieu et l'Eternité..... 190

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER; DULAU ET C^nie.; BOSSANGE ET C^nie.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 29.] *OCTOBRE*, 1824. [TOME V.

BIOGRAPHIE.

NECKER (JACQUES),

D'une famille irlandaise établie à Genève, fils cadet de Charles-Frédéric Necker, citoyen de cette ville et professeur de droit public, naquit le 30 Septembre 1732. Voué au commerce dès son enfance, il fut placé dans une des meilleures maisons de banque de Genève. Des penchans variés, qui l'entraînaient tour-à-tour vers la poésie, la littérature, l'histoire, l'éloquence, rendirent pénibles ses premiers pas dans une carrière étroite et aride. Il vint à Paris, se lia avec plusieurs hommes distingués, obtint, dès l'âge de dix-huit ans, la confiance entière du banquier Vernet, et reçut de lui, en 1762, un prêt considérable, destiné à l'aider à former, avec MM. Thélusson, une maison de commerce : elle devint bientôt la première de France. De vastes spéculations sur les grains, dont le commerce venait d'être déclaré libre, et des opérations de crédit avec le gouvernement, furent la source de cette immense fortune à laquelle Necker dut bientôt son éclat dans le monde et la confiance du cabinet de Versailles. Son premier succès politique fut auprès de M. de Choiseul, dont il devint l'ami. Administrateur de la compagnie des Indes, Necker fut bientôt l'âme des opérations de cette compagnie ; il répondit à Morellet, que le ministère avait chargé de l'attaque, et montra dans cette réponse une facilité de style et une dialectique pressante, qui augmentèrent sa réputation. Ainsi commençait à s'élever, dans les mouvemens paisibles des affaires commerciales, la gloire de cet homme, qui devait plus tard être le mobile, le jouet des agitations terribles de la politique. Cependant la guerre avait déjà lieu entre lui et les économistes qu'il avait attaqués. La modération du style et l'élévation des sentimens furent, dans cette lutte, le partage de Necker. D'énormes secours donnés au trésor royal par ce banquier, devenu la providence de

la cour, subvinrent un moment à cette pénurie, fruit du désordre qui sapait lentement les bases du trône. Riche à quarante ans, fatigué du commerce, environné de considération, heureux dans le choix d'une compagne, qu'il aimait et qui le payait de retour, il quitta le commerce : on peut croire qu'un sentiment plus élevé d'ambition, se joignait chez lui à l'ennui des affaires commerciales. Il remporta, en 1773, le prix proposé par l'académie ; il s'agissait de l'éloge de Colbert. Il continua le combat avec les économistes, et développa les mêmes principes dans son autre ouvrage sur la législation et le commerce des grains : ce livre fut l'objet des plus vives attaques des économistes. Souvent combattu, Necker devenait chaque jour plus célèbre. Déjà sa maison était le rendez-vous des gens de lettres : on y tenait une sorte d'académie en conversations, où l'ennui pouvait bien se glisser, mais où se réunissaient de grands esprits, et où se discutaient des matières importantes. Les finances étaient délabrées ; la guerre avec l'Angleterre était imminente. Turgot avait tenté d'inutiles essais. Maurepas régnait. Il appela Necker à son secours, et l'adjoignit à M. Taboureau, sous le nom de directeur-général du trésor royal. Négociant, étranger et protestant, Necker, placé à la tête des finances, parut une grande innovation. Elle étonna le public, bien plus surpris encore d'apprendre que le nouveau ministre n'avait accepté la place qu'en refusant toute espèce d'émolumens. Ce désintéressement, dont on doit faire honneur au caractère personnel de Necker appartient aussi en grande partie à l'esprit de ce dix-huitième siècle, tant calomnié, où, malgré les vices qui descendaient sur la France, des sommités mêmes de la société, tant de pensées généreuses fermentaient dans toutes les âmes, impatientes de s'élancer vers une beauté morale et une grandeur jusqu'alors inconnues. Ici commence l'administration de Necker, plus utile dans le présent que féconde pour l'avenir, mais marquée par une probité et une sagacité rares. Il eut à lutter contre la jalousie de son protecteur même, M. de Maurepas, que ses amis nommaient le *Vieux renard*, courtisan rusé, plein de grâces, d'égoïsme, de légèreté et de perfidie. Necker fit de nombreuses suppressions, jeta de la lumière sur les manœuvres long-tems obscures des finances, répartit également l'impôt de la taille, qu'il ne pouvait encore supprimer ; toutes ses démarches étaient entravées ; quelques établissemens, celui des monts-de-piété, par exemple, eurent leurs inconvéniens ; mais la générosité des vues et l'amour du bien public, animaient évidemment le ministre génevois. De grandes économies lui suscitèrent une foule innombrable de petits ennemis, et nourrirent contre lui de grandes haines. Le premier, il perfectionna ou plutôt il établit un système de comptabilité universelle et précise ; depuis Sully, la France avait à peine fait un pas dans l'administration des finances. Il ranima la caisse d'escompte, et facilita les moyens de circulation et de crédit public ; enfin il abolit

complètement le droit féodal et absurde de main-morte. La suppression des droits de péages et l'établissement des fermes et des régies ne lui firent pas moins d'honneur. Toutes ces réformes, on doit le dire, étaient appuyées par le monarque : Louis XVI. protégeait Necker ; mais bientôt l'inquiétude jalouse de M. de Maurepas se changea en une haine active. A la sollicitation de Necker, l'incapable ministre de la marine, Sartines, avait été remplacé par le maréchal de Castries. Cette marque du crédit du ministre des finances fut un crime aux yeux de Maurepas. Il commença à poursuivre Necker avec toute l'animosité de l'envie et toute la puissance de l'intrigue. Une nation, fatiguée des honteuses puérilités du règne de Louis XV, n'avait pas vu, sans admiration, le déficit comblé, 500 millions empruntés pour les dépenses de la guerre, sans avoir eu recours à de nouveaux impôts, la somme des revenus annuels dépassant de plus de 8 millions celles des dépenses, les finances soustraites aux caprices et aux habitudes ruineuses de la puissance, l'économie et la justice introduites dans le système des impôts, les assemblées provinciales établies, les restes du servage abolis. Ces beaux résultats, Necker lui-même les avait signalés dans son célèbre compte-rendu ; les financiers se liguèrent avec les courtisans : Necker fut disgracié, ou plutôt, abreuvé de dégoûts ; il se retira. On peindrait difficilement la sensation que cette retraite produisit en Europe ; des étrangers de toutes les classes affluaient chez le ministre. Joseph II, Catherine, le roi de Naples, le roi de Pologne, proposèrent à Necker de le placer à la tête de leurs finances. Le roi de Sardaigne lui fit dire qu'il n'osait lui proposer l'administration financière de l'un des royaumes les moins considérables de l'Europe. L'opinion publique soutenait le ministre ; et la cour, en bannissant le seul homme qui eût étayé le trésor public en ruines, creusait l'abîme où elle devait tomber. Après sa démission, il vécut dans une retraite philosophique et littéraire, et fit imprimer simultanément à Lausanne et à Lyon, son *Traité de l'administration des finances*. Calonne gouvernait alors, ou plutôt dissipait les finances publiques. Un livre qui jetait de la lumière sur une administration si déplorable, devait nécessairement être proscrit ; il le fut ; le roi s'irrita ; il fit défendre à Necker de revenir à Paris. Mais tels étaient les vices et la faiblesse de l'administration, que l'on vit bientôt circuler en France plus de 80 mille exemplaires du livre défendu. Il eut tous les honneurs de la vogue ; il fut lu des femmes, étudié par les jeunes gens ; on en parodia le style pompeux ; on en répéta les maximes ; aujourd'hui fort en arrière de la science, sous plusieurs rapports, il est cependant resté la base de la théorie financière ; et on le consulte encore, non-seulement avec respect, mais avec fruit. Cependant deux administrations successives avaient agrandi la plaie de l'état ; l'assemblée des notables fut convoquée, et le dissipateur Calonne, ce léger représentant de tous les défauts que l'on a pu reprocher à

la France monarchique, osa se disculper, en rejetant sur l'administration de Necker ce déficit alors énorme de 111 millions, œuvre fatale d'une impéritie vaniteuse et d'une étourderie arrogante. Necker, dans un mémoire lucide, se disculpe, et ce spectacle de deux ministres des finances, s'attribuant mutuellement la ruine de l'état, prouve a tous les observateurs que le tems était venu, et que ce léger vide dans la richesse publique allait bientôt dévorer le trône. Exilé par lettre de cachet, Necker reçoit de tous côtés les témoignages de l'estime et de l'admiration publiques. Cependant les ennemis de Calonne s'agitaient, et bientôt Louis XVI fut instruit; Calonne destitué et banni de France, alla en Angleterre préparer sa réponse; elle parut, et le combat, qui s'engagea de nouveau, laissa la victoire à Necker. L'amour du peuple défendait un ministre qui avait aimé le peuple. Un livre qu'il publia dans ce moment porta la prémière atteinte à sa popularité. Son *Traité sur l'importance des opinions religieuses*, ne pouvait paraître dans un tems moins opportun. L'horreur du fanatisme avait poussé dans une incrédulité aveugle et impatiente, des esprits faciles à se plonger dans l'exagération. On trouva dans l'ouvrage de Necker, le ton du prédicant, mêlé aux formes académiques, aucune naïveté, beaucoup d'emphase, un déluge de mots et la défense trop oratoire de quelques pensées élevées, vers lesquelles jamais les esprits n'avaient été aussi peu portés par le cours des choses et leur inclination naturelle. On avait essayé tour-à-tour dix ministres plus inhabiles les uns que les autres; il fallut rappeler Necker. Son second ministère fut le premier éveil de la révolution. Des transports d'enthousiasme signalèrent la publique joie. Il justifia la confiance que lui témoignait la nation, et mit en œuvre toutes les ressources que lui offrait la connaissance approfondie des manœuvres de la banque; l'espèce de paralysie qui avait saisi l'industrie et le commerce, la stagnation des affaires, l'effroi des créanciers de l'état, cédaient aux expédiens de son habileté, qui jamais ne se servit de l'intrigue et de la fraude; et ses ennemis les plus acharnés avouèrent que ses industrieuses et justes combinaisons purent seules faire parvenir jusqu'à l'ouverture des états-généraux, ce vaisseau de l'état, compromis par tant d'impéritie. Il eut à combattre l'éloignement de la reine, l'indifférence du roi, la haine des financiers, une disette horrible, qui menaçait la France de lui enlever la moitié de sa population; il passa entre tous les dangers, et mêla aux plus sages prévoyances, aux concessions les plus difficiles, un constant amour du peuple et une humanité qui ne se ralentit jamais. Mais la révolution s'annonce. Le rôle de Necker est prêt à changer. Le grand ministre, le bon ministre, va vouloir, par des adresses mêlées de probité, modérer l'essor de ce redoutable mouvement social. Il voudra pousser dans des routes tracées par lui, ce monstre aveugle que l'amour du bien exalte souvent jusqu'au crime, et qui se baigne dans le

sang dès qu'il a goûté le sang ; la populace sous tous les gouvernemens est corrompue. Battu lui-même des orages qu'il aura fait naître, et qu'il ne pourra contenir ; haï de la cour, poursuivi par le peuple, redouté par le roi, telle est la destinée qui l'attend. Sa conduite politique, sans flétrir sa réputation d'homme vertueux, abaissera l'idée qu'on s'était faite de son caractère. L'assemblée des notables s'ouvre ; avec elle commence ce système de modération prétendue, de sacrifice à tous les partis, de compromis entre tous les intérêts. Cependant il avait été d'avis du doublement du tiers ; il était encore l'idole du peuple. Ce fut assez pour qu'une cour, toujours habile à se nuire, le forçât à donner sa démission. Il se retire, et le peuple furieux croit voir dans sa retraite la dissolution du royaume. Ce fut une commotion universelle. Le peuple de Versailles improvise un triomphe au ministre en disgrâce ; et les cris de *vive Necker !* ses statues promenées dans les places publiques, forcent la cour de lui rendre un pouvoir également fatal pour lui et pour ceux qui gouvernaient. Ce fut peu de tems après, que, frappé d'un nouvel exil, il se retira à Coppet. Victime des grands, rappelé par le peuple, cette situation singulière, qui jetait sur lui tant d'éclat et d'intérêt, ne produisit aucun résultat. Il fallut revenir encore. Des principes d'équité qu'il proclama, de généreuses résolutions qu'il exprima, lui valurent de nouveaux succès ; mais le *veto* suspensif qu'il propose, la route oblique et timide qu'il adopte dans ce moment fatal, Mirabeau qu'il a pour adversaire, son besoin de pactiser avec toutes les idées, l'indécision qui entrait dans son caractère, détruisirent sa popularité ; il n'avait point à attendre la faveur de la cour ; Necker ne pouvait suppléer au vide du trésor ; l'emprunt manqua ; on commença par le soupçonner ; le peuple passa rapidement du soupçon à la haine, de la haine à l'outrage. Necker, poursuivi par ces hommes qui l'adoraient deux mois auparavant, quitte la France en criminel : leçon terrible, qui doit apprendre aux hommes qui se mêlent des affaires, et qui se flattent de les diriger, à quels dangers cette présomption les expose. Ainsi se termine sa carrière politique ; c'est celle d'un homme habile et probe, trop faible dans le chaos des événemens, et au milieu du foyer des troubles ; d'un caractère irrésolu, toujours partagé entre divers scrupules ; et d'un esprit clairvoyant, mais indécis, qui ne savait se livrer avec franchise et vigueur, ni à son dévouement pour le trône, ni à son dévouement pour le peuple. Dans sa retraite, il publia quelques ouvrages ; il était aux portes de la France, et de là, comme d'un observatoire, il se consolait en soumettant à sa critique, quelquefois même à la satire, souvent à la justice, les événemens auxquels il n'avait plus aucune part. Ainsi parurent successivement ses ouvrages, *sur l'Administration de M. Necker, par lui-même ; du Pouvoir exécutif dans les grands états ; Réflexions présentées à la nation française*, plaidoyer éloquent en faveur de Louis XVI ; et son

ouvrage sur la *Révolution française*. Un style monotone et lourd a nui au succès de tous ces ouvrages ; ils offrent le singulier phénomène d'une pensée extrêmement fine et très-variée, couverte d'une diction emphatique et assoupissante. On lui doit encore : *Dernières vues politiques et de finances ;* il avait 70 ans quand il les rédigea. Plusieurs petits ouvrages, et quelques morceaux de littérature, échappés à sa plume, prouvent aussi cette sagacité et cette observation, ces nuances enfin dans les idées qui caractérisaient son esprit. Il perdit Madame Necker en 1794, et sa fille, Mme. de Staël, le consola sans remplir le vide que laissait dans son âme la perte d'une femme adorée. Il refusa constamment de revenir en France sous Bonaparte, quoiqu'il eût obtenu sa radiation de la liste des émigrés. Il mourut le 30 Mars 1804, dans sa terre de Coppet. Homme jugé diversement ; trop blâmé comme financier, trop estimé comme politique ; doué de beaucoup d'esprit et d'une intelligence vaste ; privé de la faculté de vouloir avec force, et sacrifiant de grands intérêts à des observations déliées ; mais assez honoré dans l'histoire par le noble titre qui lui appartient, celui de ministre honnête homme.

MÉLANGES.

NOTICE SUR UN PAPYRUS GREC,

ET SUR UNE INSCRIPTION BILINGUE DU MUSÉE ROYAL ÉGYPTIEN DE TURIN, PAR M. CHAMPOLLION FIGEAC.

La description des monumens égyptiens qui sont le sujet de cette notice, est tirée d'un mémoire lu à l'académie de Turin, le 27 Mai dernier, par M. Amédée Peyron, et qui m'a été communiqué ; j'y ajouterai quelques observations qui n'entraient pas dans le plan du savant professeur de langues orientales, que je viens de nommer.

Le premier de ces monumens est un papyrus en grec, et le second une stèle qui porte des légendes hiéroglyphiques, et une inscription en écriture démotique égyptienne et en grec. Ils font partie de l'ancienne collection Drovetti.

Le papyrus n'a que cent quatre-vingt-seize centimètres de longueur, et trois cent quinze millimètres de hauteur. On en connaît de plus grands ; mais celui de Turin est un des plus remarquables par la singularité du sujet, et par l'importance des notions historiques dont il abonde. La longueur du papyrus est divisée en dix colonnes de vingt-neuf à trente-sept lignes, sauf la dernière colonne, qui n'en porte que cinq ; sa conservation est des plus parfaites, l'écriture d'une

très-belle main, et l'orthographe grecque très-soignée. C'est la minute d'un jugement rendu sur un procès entre deux habitans de Thèbes : il porte ce qui suit, que je traduis du mémoire de M. Peyron.

L'an 54 et le 22 d'Athyr, à *Diospolis-la-Grande*, *Héraclide*, un des capitaines des gardes-du-corps, étant préfet de la *banlieue* de Thèbes, (le nome de *Péri-Thèbes)* et surintendant des contributions (ou revenus) du nome ; *Hermias* fils de *Ptolémée*, l'un des commandans de la station militaire d'*Ombos*, cite en justice *Horus* fils d'*Arsiési* et autres *Cholchytes*, pour avoir, durant son absence de *Diospolis*, occupé une maison qu'il possédait dans cette ville. (On en donne les confins.) Le plaignant expose comment il a, plusieurs fois depuis quelques années, mais en vain, demandé justice contre les occupans ; il énumère les suppliques qu'il a présentées tantôt à l'un, tantôt à l'autre magistrat ; et il ajoute que, soit par l'adresse de ses adversaires, soit par les devoirs de sa charge militaire, il a été empêché, jusque-là, d'en venir à un jugement définitif ; il récapitule ses droits de propriété sur sa maison, et cette récapitulation occupe deux colonnes et demie du manuscrit.

Suivent les moyens présentés par Philoclès et Dinon, avocats des deux parties plaidantes ; et ces moyens sont exprimés à la troisième personne, et ne contiennent que le résumé des prétentions respectives, sans ornemens oratoires. Chacun des avocats produit les titres d'acquisition ou de possession favorables à son client, et d'autres actes légaux relatifs à la cause, en rapportant leurs dates et celles de leurs clauses qui sont utiles à la discussion ; ils concluent ensuite, en se fondant sur les textes de diverses lois soit générales, soit municipales. Philoclès, avocat d'Hermias, cherche en même tems à avilir la corporation des *cholchytes*, en invoquant une loi et quelques rescripts ; Dinon recommande au contraire cette corporation, en expliquant la nature et l'utilité de ses fonctions, et en citant une loi contraire à la première. Dinon oppose enfin à Hermias l'inobservance des règles consacrées pour la hiérarchie judiciaire ; il invoque aussi la longue possession de son client, et en énumère les années rapportées au règne de divers princes Lagides. Il parle aussi, par occasion, de plusieurs solennités publiques, d'une espèce de coudée, de divers magistrats et de leurs fonctions, des divers ordres de l'Etat, et de plusieurs autres circonstances intéressantes pour l'histoire.

A la neuvième colonne, le juge résume les moyens opposés, et son jugement occupe les cinq lignes de la dixième ; il maintient le Cholchyte Horus dans la possession de la maison révendiquée par Hermias. Ce fut donc le Grec qui perdit son procès.

Il paraît que le moyen que celui-ci fesait valoir contre Horus, était tiré d'une loi dont le papyrus rapporte le texte, et d'après laquelle les actes d'acquisitions

quelconques, produits en justice par les membres de la corporation des Cholchytes, ne fesaient pas foi, s'ils n'étaient écrits qu'en grec. Dinon, l'avocat de Horus, ne récuse pas la loi; mais il produit le même acte en égyptien, et le juge prononce en sa faveur. Voilà de précieuses acquisitions pour l'histoire de l'Egypte sous les Lagides. On y voit une prépondérance marquée pour la langue égyptienne, et la confirmation de ce que j'ai dit ailleurs sur l'usage propre à l'Egypte des Ptolémées, de rédiger *les contrats* dans les deux langues simultanément; aussi, M. Amédée Peyron ne doute-t-il pas que tout contrat grec ne suppose un contrat égyptien qui en est l'original. De là encore l'emploi des *antigraphes* ou *traducteurs-jurés*, tel que je l'ai supposé dans ma notice précitée. M. Peyron est persuadé aussi que le texte égyptien du jugement qui est le sujet du papyrus grec de Turin, a dû exister en Egypte, et se trouve peut-être déjà transporté en Europe: il insiste donc de plus en plus sur la nécessité de publier tous les monumens de ce genre.

Quant aux *Cholchytes*, M. Peyron pense, d'après les discussions que le papyrus renferme sur cette corporation, que leurs fonctions se rapportaient à quelque partie de l'embaumement des morts et aux funérailles, mais qu'elles étaient plus relevées que celles des ταριχευταὶ, qui salaient les corps, selon Hérodote (II, 86) et Diodore de Sicile (I, 91), et des παρασχισταὶ ou *inciseurs* de cadavres, selon les mêmes auteurs. Le savant Piémontais prend de là l'occasion de corriger le passage du papyrus grec de M. Grey, publié par le docteur Young, qui y a lu Χολψύτης τῶν δουλῶν Ι"σιδος τῆς μεγάλης, et qui a vu dans les *Cholchytes* des employés pour la parure des divinités; ce passage doit se lire, au contraire, Χολχύτης τῶν Διοσπόλεως τῆς μεγάλης, l'un des *Cholchytes* de *Diospolis-la-Grande*, chaque lieu principal ayant une corporation de cette espèce.

Cet intéressant manuscrit grec a été recueilli à Thèbes, et M. Peyron présume qu'il est du nombre des onze papyrus trouvés par des Arabes, et dont quelques-uns, acquis par M. Casati, et analysés dans le *Journal des Savans*, par M. Saint-Martin*, sont aujourd'hui au cabinet du roi. Il paraît que M. Drovetti se procura la plus grande partie de ces manuscrits, qui étaient déposés dans une jarre de grès enfermée dans un hypogée de Thèbes, puisque M. Peyron en indique encore quelques autres tirés du même lieu, et, par une singularité assez remarquable, l'un d'eux se rapporte aussi au procès entre Hermias et Horus. Il contient, en effet, une des suppliques que Hermias dit avoir présentées aux magistrats. Les autres papyrus sont, 1° trois copies d'une citation devant le juge, par *Osoroéri*, avec quelques variantes seulement; 2° deux pièces d'un autre procès pour Apollonius, surnommé *Psamonthis*, et fils d'Her-

* Journal des Savans, Septembre 1822.

mias; 3° une autre citation devant le juge, par *Péténé́fot παραχιστης* ou *inciseur* de cadavres, contre *Aménoth*, autre *inciseur*, qui violait les conventions passées entr'eux, le 13 Payni de l'an 51, pour la circonscription du pays où chacun d'eux devait exercer sa profession, et la citation est donnée devant le même *Héraclide* qui a rendu le jugement déjà indiqué. Tous ces papyrus sont d'époques très-rapprochées, et concernent des habitans des environs de Thèbes d'où ils sont datés; plusieurs des personnages cités sont encore des *Cholchytes;* une femme, *Lasisto* fille de *Séloi*, qui, d'après un de ces manuscrits, cite sa belle-mère en justice, est *Cholchyte* aussi, et M. Peyron conjecture que la jarre trouvée dans l'hypogée de Thèbes, était le dépôt des actes qui intéressaient les *Cholchytes* et les *Paraschistes*, dont les professions étaient très-analogues.

Ce savant orientaliste a vu sans peine que la date de l'an 54, que porte le papyrus, appartenait au règne d'*Evergète II*, et nous suppléons ici à ce qu'il n'a pas inséré dans son mémoire, sur le nombre considérable d'années reconnues publiquement à *Ptolémée-Evergète II*.

Les chronologistes anciens, le Syncelle, la chronique paschale, Eusèbe, Clément d'Alexandrie, et surtout le Canon des rois qui précède l'Almageste, n'accordent unanimement à ce prince que vingt-neuf années de règne; mais des circonstances graves, un de ces événemens assez communs à la cour des derniers *Ptolémées*, et le rapport de quelques historiens, rendent raison de ces différences que nous avons déjà expliquées dans nos *Annales des Lagides*, sur l'autorité du précieux fragment de *Porphyre* publié par Scaliger, *Porphyre* dit en effet que les deux fils de *Ptolémée-Epiphane*, c'est-à-dire *Philométor* et *Evergète II*, régnèrent en tout soixante-quatre ans, et nous avons fait voir, en combinant les témoignages de l'histoire avec les monumens, 1° que *Ptolémée-Philométor*, fils aîné d'*Epiphane*, régna d'abord dix ans, 2° que, *Memphis* et la haute Egypte ayant été occupées l'année suivante, par le roi de Syrie *Antiochus-Epiphane*, et *Philométor* ayant été fait prisonnier, les *Alexandrins* appelèrent au trône le frère de leur roi, *Evergète II*, qui régna quatre ans, à compter de la onzième année de *Philométor* inclusivement; 3° qu'à la quinzième année de ce règne, *Philométor* remonta sur son trône, et le partagea pendant deux ans avec son frère; 4° qu'il régna seul ensuite jusqu'à la vingtième année suivante: en tout, depuis son avènement, trente-cinq ans; 5° qu'*Evergète II* vint aussitôt après de la *Cyrénaïque* en Egypte, épousa la veuve de *Philométor*, en fit égorger le fils et héritier *Ptolémée-Eupator*, s'empara du trône, et régna seul durant vingt-neuf ans, ce qui donne exactement les soixante-quatre ans de *Porphyre*.* Mais le *papyrus* grec,

* *Apud Græca Eusebii*, page 225; et y compris le règne de quelques mois du fils unique de Philométor, comme je l'ai montré dans mes *An-*

portant la date de la cinquante-quatrième année du règne d'*Evergète II*, prouve que ce roi compta officiellement les années de son règne dès son premier avénement à la couronne, c'est-à-dire depuis la onzième année de *Philométor* inclusivement. Des exemples analogues ne sont pas rares dans l'histoire des *Ptolémées;* l'on sait d'ailleurs qu'après avoir été contraint de quitter le trône que *Philométor* avait d'abord partagé avec lui, *Evergète II* ne cessa de s'en plaindre, d'invoquer l'intervention de Rome, de prétendre à la couronne ; et l'on comprend, d'après ses prétentions, que, n'ayant pas cessé de se considérer comme roi, l'étant d'ailleurs de la *Cyrénaïque*, il ait, à son second avènement, compté du premier les années de son règne ; ce qui porta leur nombre à cinquante-quatre sur les soixante-quatre que *Porphyre* donne aux deux fils d'*Epiphane*. Ainsi s'explique très-bien la cinquante-quatrième année de la date du papyrus. C'est par la même méthode que s'expliquent aussi, 1° la date de l'an trente-six de son règne, que porte le contrat démotique acheté de *Casati* pour la bibliothèque du roi, et qui est gravé dans la collection publiée en Angleterre sous le titre de *Hieroglyphics* (planche 31) ; 2° les autres dates connues du même règne, et qui dépassent le nombre vingt-neuf ; 3° enfin, la cinquante-unième année de l'autre *papyrus* de Turin, relatif au procès entre les deux *inciseurs Péténéfot et Aménoth*.

On doit remarquer que la cinquante-quatrième année du *papyrus* de Turin fut, très-vraisemblablement, la dernière du règne d'*Evergète II;* ce prince ayant été associé à l'empire dans l'année cent soixante-dix avant l'ère vulgaire, la cinquante-quatrième année comptée de cette association, ou de la onzième de *Philométor*, commença, selon les Egyptiens, le 21 Septembre de l'an 117 avant l'ère chrétienne ; et le 22 *Athyr* que porte la date du jugement lui donne celle du 10-11 Décembre en style julien. La mort d'*Evergète II* sera donc postérieure à ce jour ; toutefois, la manière de compter les années des règnes dans les actes publics de l'Egypte, peut mettre une année entière de différence dans ce résultat, et même faire qu'on découvre des actes d'*Evergète II*, datés de la cinquante-cinquième année de son règne. Lorsque le texe du papyrus sera publié, nous pourrons revenir sur les précieux renseignemens historiques et topographiques dont il abonde, ce que nous venons de dire pouvant déjà donner une première idée de l'importance de ce monument.

Le second, qui est décrit dans le mémoire de M. Peyron, est une stèle dite *Trilingue*, qualification généralement appliquée à l'inscription de Rosette, inexacte toutefois, puisque le texte hiéroglyphique et le texte démotique ne constituent qu'une seule et même langue, dont les mots sont

---

nales des Lagides (11,168(. Ce malheureux prince est l'Eupator des contrats égyptiens, celui de Ptolémaïs l'a prouvé. Voyez mes *Eclaircissemens historiques sur le Contrat de Ptolémaïs ;* Paris, 1822, page 28.

écrits avec deux espèces particulières de caractères, et le texte grec qui accompagne ces deux textes égyptiens bornant à deux les langues réellement employées sur ce monument, quoiqu'avec trois espèces de signes.

La stèle de Turin ne contient aussi que la même inscription en deux langues, en égyptien démotique, et en grec. Elle est divisée horizontalement en trois parties; la portion supérieure aux deux autres est un bas-relief représentant un roi et une reine, caractérisés par la partie inférieure de la coiffure *Pshent* et par le cartouche royal placé devant chacun d'eux, fesant des offrandes, le premier au dieu *Amon-Ra*, et la seconde au dieu *Phré*. Les légendes hiéroglyphiques ordinaires accompagnent les figures de ces dieux : ce sont là les seuls hiéroglyphes que porte le monument. Au-dessous de ce bas-relief est tracée l'inscription égyptienne démotique en douze lignes, très-frustes, et au-dessous de celle-ci, se trouve l'inscription grecque, incomplète aussi, une fracture latérale de la pierre, qui est un granit, ayant enlevé depuis un sixième jusqu'à un tiers des lignes, et ce qui reste ayant aussi un peu souffert. Cependant M. Peyron a pu reconnaître que le texte grec est un décret des prêtres de *Diospolis-la-Grande*, réunis dans le temple du dieu très-grand *Amon-Ra-Souter*, sous le règne de la reine *Cléopâtre-Philopator et du roi Ptolémée-César-Philopator-Philométor*, en l'honneur de *Callimaque*, cousin du roi, épistolographe,* surintendant des revenus du nome de *Péri-Thèbes* (ou banlieue de Thèbes), et gymnasiarque, lequel, très-recommandable par sa piété envers les dieux et par ses bienfaits envers les temples, a sagement gouverné ce nome dans des circonstances difficiles, et l'a garanti du double fléau de la peste et de la famine; ce *Callimaque* est donc qualifié d'homme généreux, d'astre resplendissant, de père et sauveur de la patrie, qui est elle-même comparée à une nacelle battue par les tempêtes, et que ce nouvel *Agathodæmon* a heureusement conduite dans le port, par l'assistance du Dieu très-grand. En conséquence, on lui décerne par le décret une statue de pierre dure, un jour éponyme, et ce décret sera gravé *ἐπὶ στήλην λιθίνην τοῖς τε ἑλληνικοῖς καὶ ἐγχωρίοις γράμμασι*, sur une stèle de pierre en caractères grecs et en caractères du pays, et cette stèle sera placée *ἐπὶ τῆς κρηπίδος τοῦ αὐτοῦ ἱεροῦ*, sur le stylobate ou le soubassement† du temple même, de celui d'*Amon-Ra* à Thèbes; M. Peyron remarque, à ce sujet, que cette stèle ne doit pas être celle qu'on savait exister à *Menouf*, comme l'a pensé M. le docteur Young, cette stèle ne pouvant provenir que de Thèbes, et ne voyant pas pourquoi un habitant du pays aurait transporté cette lourde masse à *Menouf*. Il

* *Secrétaire d'état, secrétaire du cabinet*, et à ce titre *parent* du roi, comme le Numénius de l'inscription de Philæ.

† Suidas, verbo *κρηπίς*.

paraît aussi que la pierre de *Menouf* portait le nom du roi *Ptolémée-Denys* ou *Aulètes*, père de la dernière Cléopâtre.* Ce décret constate donc que cette Cléopâtre et son fils Césarion régnèrent ensemble sur l'Egypte ; et le fait que ce fils naturel de Jules-César, fut réellement roi d'Egypte, était déjà certain par son cartouche royal, reconnu et expliqué par mon frère, d'après les bas-reliefs du temple de *Dendéra*,† et par les témoignages que j'ai réunis à ce sujet dans mes *Annales des Lagides*, notamment par celui de Dion-Cassius, qui rapporte que les triumvirs romains, touchés des secours que Cléopâtre avait fournis à Dolabella, reconnurent *Ptolémée Césarion* comme roi d'Egypte.‡

Le décret de Turin nous fait connaître encore que ce jeune roi prit les surnoms de *Philopator* et de *Philométor ;* le premier vraisemblablement en l'honneur de son père, Jules-César, dont Cléopâtre s'honorait d'avoir eu ce fils illégitime ; le second pour flatter sa mère, qui l'associait à la couronne. La reine prit aussi le surnom de *Philopatore*, que son père avait porté aussi ; et ce fait était encore ignoré jusqu'ici.

Quant à la date du décret, M. Peyron conjecture qu'elle doit être de la douzième année environ du règne de Cléopâtre ; il est certain qu'il ne peut pas être antérieur, puisque ce ne fut qu'après la journée de Philippes, et dans la seconde moitié de la onzième année du règne de Cléopâtre, que les triumvirs vainqueurs, témoignèrent leur gratitude à la reine d'Egypte, et reconnurent le fils de César comme roi. Le décret parle aussi d'une peste et d'une famine qui avaient désolé l'Egypte, et des services rendus au pays par *Callimaque*, qui avait réussi à garantir la Thébaïde de ces fléaux ; et ces calamités ne se firent en effet sentir que vers le commencement de cette même onzième année du règne de Cléopâtre, puisque, au rapport d'Appian, Cléopâtre s'excusa sur ces fléaux auprès de Cassius, de ne lui avoir pas envoyé en Syrie les vaisseaux qu'il exigeait d'elle, dans cette même onzième année. Le décret de Turin prouve ainsi la vérité des motifs d'excuse donnés par Cléopâtre, d'ailleurs très-dévouée à Dolabella, l'antagoniste de Cassius, et montre la certitude d'Appien dans son récit. La date de ce décret n'est donc pas antérieure à la douzième année du règne de Cléopâtre ; mais il doit l'être à la seizième, époque où la reine prit le titre de *Reine des rois, nouvelle déesse, nouvelle Isis*, établit une ère tirée de ces qualifications et employée dans les monumens, et proclama son fils *Roi des rois ;* car ces titres ni cette ère nouvelle ne paraissent pas se trouver dans le décret de Turin. Il se rapporte ainsi à

* M. Cailliaud, qui a vu l'inscription de *Menouf*, en fait une description qui ne convient pas à la Stèle de Turin.

† Champollion le jeune, Lettre à M. Dacier, page 21, et Description de l'Egypte, A., vol. IV, pl. 28, No. 15.

‡ Dio-Cassius, XLVII, 345.

l'une des années trente-neuf à trente-cinq antérieures à J.-C. Il prouve en même tems que *Callimaque*, épistolographe et gymnasiarque, fut surintendant des revenus du nome de *Péri-Thèbes*, dans la douzième année du règne de Cléopâtre, et que ces fonctions lui donnaient le titre honorifique de cousin (parent) du roi. On peut espérer que des gens un peu exercés tireront du texte égyptien démotique de ce décret, d'autres renseignemens qui manquent dans le grec, et très-vraisemblablement la date *précise* du décret. Nous pourrons peut-être en déduire alors d'autres conséquences historiques. Toutefois on ne laissera pas de décrire et de remarquer, en attendant, que les divinités du culte égyptien conservent encore toute leur prépondérance dans les dernières années de la domination macédonienne en Egypte; on sait qu'il en fut de même sous les Romains, et nous devons renvoyer à ce sujet aux savantes *Recherches de M. Letronne sur l'histoire de l'Egypte*, pendant les dominations grecque et romaine.

M. Peyron indique aussi dans son mémoire le contenu de quelques manuscrits coptes: les plus curieux sont le *Livre de la Sagesse*, écrit sur peau de gazelle, le *martyrologe* de quelques apôtres, *l'Histoire de la passion du Sauveur*, quelques portions du Concile de Nicée, outre beaucoup d'homélies et de vies des pères d'Egypte; ils sont tous en dialecte thébain, sur papyrus, et tirés des ruines d'un monastère copte, et incomplets.

Ainsi s'agrandit chaque jour la série des faits historiques relatifs à la contrée célèbre qui prend aujourd'hui une si grande place dans les études classiques. La munificence de S. M. le roi de Sardaigne, et les travaux de l'académie royale de Turin, qui s'empressera de communiquer au monde savant les richesses qu'elle possède, exciteront de plus en plus l'intérêt que l'Égypte s'est conciliée à un si haut degré.

PROCLAMATION DE CHING,

LE FOO-YUEN DE CANTON.

Dans un discours fort étendu, Ching exhorte le peuple qu'il gouverne à se livrer au travail et à la pratique de toutes les vertus sociales. Son but est, dit-il, d'encourager l'industrie, d'établir et de protéger l'éducation, de louer la vertu, de prévenir et de réprimer le vice. " Les anciens gouvernans, dit le foo-yuen, pensaient que, si les hommes ne se corrigent pas, c'est la faute de ceux qui gouvernent. J'ai servi, ajoute-t-il, comme magistrat (cheetiein), pendant vingt ans, dans la province de Canton, j'allai ensuite à Shan-Tung et à Houan, et maintenant j'occupe ici le poste de foo-yuen (censeur général, conseiller de sa majesté impériale, capitaine autorisé à lever l'armée de Canton). La

musique et les femmes, les richesses, les plaisirs et les festins n'ont point de charmes pour moi; mon seul désir, constant, empressé, ardent, est de veiller aux affaires de la nation comme si elles étaient mes affaires domestiques, et aux besoins des pauvres comme à mes intérêts personnels."—Tel est le préambule d'un édit divisé en quatre parties. La *première* a pour objet d'encourager tous les moyens de multiplier une nourriture saine et abondante, d'abord en amenant l'eau des montagnes voisines de Canton jusqu'à cette ville, pour les besoins de l'agriculture et de la population; 2° en plantant des arbres; 3° en élevant des animaux domestiques; 4° en encourageant la charité et la compassion, et en honorant l'économie.— La *seconde partie* est une des plus remarquables, et pourrait servir de modèle aux édits européens. Elle nous a paru digne d'être citée en entier: " Etablir et protéger l'instruction. 1° Enseigner la piété filiale et la fidélité.—La nature nous donne à tous, tant savans que fermiers, ouvriers ou négocians, un sentiment instinctif des quatre vertus exprimées par ces quatre mots: *devoir filial, union fraternelle, fidélité, sincérité.* 2° Cultiver les talens.—Les écoles sont les lieux propres à développer, à entretenir, à faire germer les talens. Je regarde les écoles comme étant de la plus haute importance. Je donne mon salaire entier pour aider de pauvres districts à établir des écoles publiques. Que les districts de Foo souscrivent 200 taels; celui de Chih-le-chou, 150 taels; celui d'Iteen, 100 taels, et tous les officiers de la ville, chacun suivant ses moyens. Qu'ils prennent l'avance, et qu'ils décident les riches habitans des campagnes à souscrire aussi, et à s'occuper de semblables fondations. 3° Respecter les vieillards. 4°. La classe riche doit être l'appui du pauvre; il faut qu'elle l'instruise et le guide. 5° Que les riches qui doivent leur fortune à leurs ancêtres assistent leurs pauvres parens. 6° Que les pauvres se rappellent que la richesse et la pauvreté sont également envoyées par Dieu, et qu'ils soient contens de leur sort, en travaillant à l'améliorer par le travail. 7° Que les négocians et les marchands se conduisent avec honneur et probité. 8° Instruire les mères à élever leurs enfans; car la première éducation est une seconde nature. 9° Puisque les femmes n'apprennent pas à lire, que les pères et les maris fassent connaître à leurs filles et à leurs femmes de quoi dépend la ruine ou la prospérité d'une famille. Les devoirs des femmes consistent principalement à être soumises à leurs pères et à leurs maris, à les respecter, à vivre unies avec leurs frères et sœurs, à enseigner à leurs filles à tisser avec adresse et vitesse, et à préparer les repas de la famille. Quand les principes de moralité et de vertu seront une fois bien établis dans leurs âmes, elles seront chastes, bonnes épouses, bonnes mères, et l'honneur de leurs maisons; mais si elles sont gâtées par trop d'indulgence, si elles ne reçoivent aucune instruction, leurs vertus

n'auront aucune base ni aucune durée, et leurs familles seront déshonorées et malheureuses.— La *troisième partie* est adressée aux magistrats. Elle renferme sept préceptes ou ordres : 1° louez et soulagez la misère de ceux qui pratiquent la vertu ; 2° honorez la piété filiale ; 3° respectez les vieillards ; 4° citez pour exemple et mettez en vue du peuple les hommes éminemment vertueux ; 5° rendez hommage à ceux qui sont bons et charitables ; 6° louez et encouragez une conduite droite et bienveillante dans les anciens des villes et des villages ; 7° donnez des bannières ou marques d'honneur aux familles qui excellent dans la pratique des vertus domestiques.—*Quatrième partie.* 1° Que le jeu soit défendu. 2° Prévenez les suicides, déjà si communs à Canton. 3° Faites poursuivre les voleurs et les malfaiteurs qui se cachent dans les collines, aux environs de la ville, et qu'ils soient arrêtés et punis. 4° Des hommes de loi fomentent les discordes, excitent les haines, font naître les procès, et, à l'aide de mille chicanes, finissent par mettre le bon droit du côté du coupable : que le peuple s'en méfie, et qu'ils soient surveillés. 5° Abaissez les vicieux qui se révoltent contre leurs parens, qui agissent contre leurs frères, ect. 6° Faites arrêter les bandits qui appartiennent à des compagnies ou à des associations qui se promettent entre elles protection et fidélité. 7° Faites saisir les voleurs, les vagabonds, qui sont la terreur de leurs voisins, qui marchent toujours armés, cherchent l'occasion d'insulter ceux qui souffrent et d'injurier les faibles. —Si les instructions que je donne dans le présent édit sont exécutées en partie, la tranquillité régnera parmi le peuple ; mais, si elles sont suivies de point en point, les mœurs publiques seront complètement renouvelées. Je désire que tous mes officiers, la noblesse et le peuple, ne regardent point cette proclamation comme un discours de morale vague et sans but, et qu'ils n'y voient pas non plus une simple formalité ; mais qu'ils la reçoivent avec respect, et qu'ils s'y conforment comme à l'expression sincère de mes vœux et de mes pensées : alors les bons effets s'en feront long-tems sentir, et mes espérances seront réalisées.

2e année. 8e jour de la 11e lune.

TAOU KWANG.

ECOLE D'ACCOUCHEMENT,

ÉTABLIE À CLERMONT FERRAND

(Puy-de-Dôme).

Cet établissement, qui mérite d'être signalé aux amis de l'humanité, était devenu indispensable dans le département du Puy-de-Dôme, où les femmes en couches étaient trop souvent victimes des accidens les plus déplorables. Comme beaucoup de départemens de la France, celui-ci est presque entièrement dénué de sages-femmes, ou, ce qui est pis encore, livré à la pratique ridiculement barbare des matrones les plus ignorantes. D'ailleurs, dans sa partie montagneuse, dont l'accès est difficile et dont les communications sont souvent interrompues par l'inclémence des saisons, plusieurs communes, isolées pendant plusieurs mois de l'année, se trouvent alors privés de tous secours étrangers. Une ou deux élèves sages-femmes, annuellement entretenues à la maternité de Paris, ne pouvaient suffire à d'aussi pressans besoins ; prises dans une certaine classe de la société, et quelquefois un peu fières de l'instruction qu'elles avaient puisée aux savantes leçons des Chaussier et des Dubois, elles dédaignaient les hameaux pour les petites villes où leur présence était moins nécessaire. Le cours local, établi d'une manière peu régulière, n'obviait pas à cet inconvénient, et les élèves qui y étaient admises, abandonnées, loin de leurs parens, aux séductions de la ville, apportaient dans leurs familles de mauvaises mœurs avec une instruction médiocre : rendues ainsi doublement dangereuses, elles contribuaient de plus en plus à déconsidérer l'état de sages-femmes. M. le baron Dumartroy, un des administrateurs les plus habiles qui aient dirigé le département du Puy-de-Dôme, vit le mal, et résolut d'y apporter un remède efficace. Guidé par l'expérience acquise dans le département de l'Ain, où il avait fondé un excellent cours d'accouchement, il créa, à Clermont, une véritable école que, par un sage réglement, il porta, presque dès l'origine, au degré de perfection qu'elle pouvait atteindre. Trente élèves internes, indemnisées de tous frais, y sont admises chaque année ; leur conduite est placée sous la surveillance de plusieurs dames pieuses, et leur instruction confiée à des chirurgiens - accoucheurs, dont les leçons de chaque jour, renouvelées par une maîtresse sage-femme, leur sont encore présentées de nouveau, et sont traduites, pour ainsi dire, dans leur propre langue, par leurs chefs de section, élèves anciennes, à chacune desquelles est confiée la direction de plusieurs nouvelles. Cette sorte d'enseignement mutuel procure d'autant plus d'avantages, que les leçons consistent moins en discours qu'en entretiens familiers, dans lesquels, en parlant beaucoup aux yeux, on s'aide volontiers de comparaisons prises dans les usages ordi-

naires de la vie. C'est par de semblables procédés que des femmes simples, élevées la plupart à la campagne, étonnent quelquefois par leur facilité à saisir les objets les plus compliqués de l'enseignement, et que toutes acquièrent une instruction suffisante pour être utiles. Ce n'est point seulement dans l'art des accouchemens proprement dit que sont instruites les élèves sages-femmes de Clermont : elles peuvent rendre d'autres services importans ; car elles apprennent à combattre mille préjugés qui, s'emparant d'un enfant à sa naissance, retardant le développement de ses organes, y jetant le germe précoce des maladies, s'opposent à l'accroissement de la population ainsi qu'au perfectionnement physique et moral de l'espèce humaine. Le maillot, dans toute sa rigueur, n'est plus appliqué ; mais, dans nos campagnes, et même dans nos villes, le premier vêtement des enfans en les berçant approche beaucoup du maillot pour la gêne qu'il leur fait éprouver ; et l'on a conservé l'habitude de les endormir en les berçant. Les philosophes et les médecins ont combattu avec éloquence et avec quelque succès ces coutumes funestes ; mais ils ont moins signalé les pratiques aussi communes, et peut-être plus dangereuses, dont sont victimes les organes internes. Les premières boissons des enfans ne sont-elles pas souvent des remèdes, tels que ces purgatifs malheureusement indiqués dans les ouvrages élémentaires mis entre les mains des sages-femmes, ouvrages où se trouvent encore plusieurs conseils pernicieux sur le régime des femmes en couches, et sur celui des enfans. N'y a-t-il pas assez d'hommes qui succombent sous l'action des poisons pharmaceutiques ou par l'abus des alimens et des liqueurs enivrantes ? Pourquoi faut-il qu'à l'entrée de la carrière on fatigue leurs estomacs, soit par les qualités indigestes du lait de leurs nourrices, soit par l'usage prématuré ou peu ménagé des alimens solides et du vin ? On ne sait pas assez que c'est de ces causes évidentes et non de causes originelles et occultes que dérivent cet état d'affection bilieuse des nouveau-nés, ces vomissemens, ces diarrhées opiniâtres, ces *gourmes*, ces éruptions, ces dépérissemens et cet engorgement des intestins et des glandes mésentériques, connu sous le nom de *carreau*. Les préjugés relatifs à la pétite vérole ne sont pas moins grands ; il faut les compter au nombre des causes les plus puissantes qui s'opposent à la propagation de la vaccine. Des sages-femmes répandues dans les campagnes, asssociées à l'existence et aux sentimens de leurs habitans, peuvent, à cause de leur utilité, de leurs bonnes mœurs et de la confiance qu'elles inspirent, contribuer beaucoup non-seulement à étendre le nombre des vaccinations, mais encore à vaincre la résistance des classes peu éclairées. C'est dans de semblables vues que les élèves sages-femmes de Clermont reçoivent des leçons, dans lesquelles on leur fait sentir tout ce que cet objet a d'important pour la société. Ces leçons, jusqu'à présent ont

été purement théoriques; mais, dorénavant, les élèves seront exercées à pratiquer la vaccine dans des vaccinations gratuites. Le cours d'accouchement a pareillement ce double avantage; les femmes en couches y sont accueillies, et les accouchemens naturels confiés aux élèves anciennes, sous la direction de la maîtresse sage-femme.—Tel est l'établissement fondé depuis trois ans dans le département du Puy-de-Dôme, qui en a déjà ressenti les bienfesans résultats. Il mérite les encouragemens éclairés que lui accorde le préfet actuel, M. d'Allonville; car il est du petit nombre de ces institutions modestes qui contribuent directement à améliorer la condition des classes inférieures de la société.

RÉCLAMATION.

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE OU EXPLICATION DE L'UNIVERS.*

H. Azaïs à M. Ferry, auteur de l'article inséré dans la Revue Encyclopédique, t. xxii, p. 255, *sur le Cours de Philosophie générale.*

Monsieur, permettez-moi de commencer par rendre hommage à la bonne foi de vos jugemens et à la loyauté de votre caractère; la résistance que vous faites à mes pensées est si sincère, que vous m'offrez "*d'entrer en lice avec moi; vous me provoquez à un combat dont la vérité sera le prix.*—J'accepte avec empressement, Monsieur, et il est indubitable que la vérité jaillira du choc de nos armes. Les vôtres sont trempées dans un savoir précis et détaillé. Si je vous entraîne à les déposer, qui pourra encore être mon adversaire?—Pour premier acte de défense, j'emploierai vos aveux. "Mon ouvrage, dites-vous, est extrêmement clair." C'est donc la vérité qu'il expose; la conséquence est rigoureuse. Il est de toute évidence que, sur le sujet qui embrasse tous les êtres et tous leurs rapports, sur le sujet qui s'étend à tous les effets, à tous les tems, à tous les lieux, on ne peut être extrêmement clair qu'en ne procédant jamais que par un enchaînement simple, facile, invincible. Pour peu que l'on cesse de s'appuyer sur les notions constatées, et de les mettre en œuvre à l'aide de cette logique saine qui est le patrimoine de tous les hommes intelligens, on se perd, on se contredit, on obscurcit toute la discussion. La clarté parfaite,

* Quoique nous ne soyons point dans l'usage d'admettre et d'insérer les réponses des auteurs aux critiques toujours modérées et impartiales dont leurs ouvrages ont été l'objet, nous avons cru devoir accorder une exception aux vives instances de M. Azaïs, à cause de l'étendue et de l'importance du sujet qu'il a traité.—*Extrait de la Revue Encyclopédique.*

dans l'Explication universelle, ne peut résulter que de l'unité parfaite; car tout expliquer ne peut être autre chose que tout unir.— Et comment tout unir, tout expliquer, autrement que par l'action constante d'un Fait unique, d'un Fait initial, qui entraîne tous les effets à titre de conséquence? Et pensez-vous que ce Fait initial puisse être arbitrairement choisi? Est-il pour l'Univers deux modes d'existence? deux explications de l'Univers, également vraies, sont-elles possibles?—Il semble cependant que telle soit votre pensée: "Dans le système de l'*Attraction*, dites-vous, les faits de répulsion sont rapportés à une attraction en sens contraire; en admettant l'*Expansion* comme cause primitive et universelle, les faits d'attraction deviennent des résultats de répulsions opposées; la science ne gagne rien à ces changemens de mots."—Elle gagne de substituer les mots de la réalité à des mots représentant des choses impossibles, et le langage de la science ne peut se former que de mots représentant la réalité. Qui ne sait combien d'erreurs peuvent être consacrées par l'adoption scientifique d'un mot illusoire?— Mais, à quoi reconnaîtrons-nous, dans les sciences, les mots de la réalité? à l'unité d'application. Et les mots de l'erreur? au désordre des conséquences. Je m'explique par l'exemple le plus frappant:—Un homme de génie, le grand Newton, découvre les lois mathématiques selon lesquelles la *gravitation* s'exerce. Ces lois fixées, il cherche la cause de la gravitation même. Son esprit, éminemment judicieux, a soin de reconnaître, de prononcer formellement: que *la gravité ne peut être une propriété essentielle des corps, qu'elle doit être causée par un agent extérieur*. Il cherche cet agent: il ne le découvre point; mais, les effets produits pouvant se rapporter, en *apparence*, à un *attrait* réciproque de tous les corps les uns pour les autres, il emploie, *provisoirement* et *métaphoriquement*, ce mot *attrait* ou *attraction*, pour désigner la cause inconnue du phénomène.—Jusque-là, tout est sage et conséquent. Mais bientôt, malgré les recommandations de l'homme de génie, le mot métaphorique et provisoire, le mot *attrait*, devient, dans le langage de ses disciples, un mot dogmatique, représentant un Fait positif, une Force réelle; et comme la matière ne peut être animée que d'un seul genre d'action; comme deux Forces générales, dans l'Univers, se détruiraient, si elles étaient opposées, se confondraient en une seule, si elles étaient concurrentes, les disciples de Newton se sont trouvés conduits, par instinct même de jugement, à faire de l'*attraction* la Force universelle, quoique la *gravitation* ne fût qu'un effet secondaire et partiel.—Voyez, dès lors, dans quel torrent de contradictions s'est noyée l'Explication générale! L'*attraction*, Force unique, universelle, placée dans tous les points de la substance de chaque corps, provoquant sans cesse l'adhérence intime de tous leurs élémens... Et l'extension, la dilatation, la division, la dissipation, étant néanmoins des actes aussi fréquens que la gravitation et la cohérence! Et quoi, Mon-

sieur ! est-ce par attraction réciproque de tous ses élémens, que le ressort de votre montre se débande sans cesse, en écartant de tous ses efforts les rouages qui l'environnent? Vous direz peut-être que c'est par attraction pour la matière de ces rouages mêmes; mais enlevez subitement tout ce mécanisme, et vous verrez si le ressort ne se détendra pas beaucoup plus vite. Portons plus loin nos regards. Est-ce par attraction réciproque de tous ses élémens que la Terre se donne une atmosphère, qu'elle fait monter ses vapeurs, qu'elle projette ses masses volcaniques, qu'elle lance verticalement les tiges de ses plantes? Est-ce par attraction réciproque de tous leurs élémens que les animaux croissent, se développent? Est-ce par attraction réciproque de tous ses élémens que chacun de ces animaux transpire sans cesse, tant qu'il possède la vie, et, au terme de la vie, entre en dissolution rapide, dissipe au loin toute sa matière? Est-ce par attraction réciproque de tous ses élémens que le soleil transpire avec continuité, et par tous les points de sa surface, des torrens de lumière? Et si vous considérez tout le système solaire comme un seul corps, est-ce par attraction réciproque du soleil et des planètes que celles-ci exécutent avec constance un mouvement de projection tangentielle, qui tend sans cesse à les éloigner du soleil? Quoi ! tout se forme et se décompose; tout change sans cesse de dimension et de nature, et la Force universelle ne serait cependant qu'une Force de repos et de concrétion ! — Telle n'est point, Monsieur, la doctrine réelle; celle-ci doit être, par-dessus tout, une et conséquente. La doctrine de l'attraction est plus que diffuse et incohérente; tout y est en tumulte et en contradiction. —La doctrine réelle doit également se réduire à un mot unique, puisque la Force initiale est nécessairement unique, et ce mot doit être clair, simple; il doit représenter du premier aspect le Fait le plus général, le plus connu, même du vulgaire; car la Force universelle doit être sentie, vue, éprouvée par tous les hommes.— Et quel homme ne voit, dans la nature, tous les êtres tendre sans cesse à l'augmentation d'existence? Le soleil ne cherche-t-il pas à remplir de sa lumière l'infini de l'espace? La Terre ne gonfle-t-elle pas ses eaux, son atmosphère; ne brise-t-elle pas de tems à autre ses enveloppes pour jaillir impétueusement hors de son propre sein? Toute plante ne cherche-t-elle pas, par son extension vitale, et par la propagation de sa graine, à s'emparer de toute la surface du globe? — N'en est-il pas de même de chaque animal? Et l'homme, si avide d'extension, de bien-être, ne s'efforce-t-il pas sans cesse de grandir par sa fortune, par sa renommée, par sa famille? Et chaque réunion d'hommes, chaque nation, n'est-elle pas sans cesse animée d'une ardeur extensive et conquérante?—Le mot EXPANSION est donc le mot de la nature: il représente la Force unique et universelle. Tout être, d'un genre quelconque, est animé d'*Expansion* dans tous les points de sa substance; cette Force essentielle, universelle, évi-

dente, quoique sa source soit inconnue, cette Force unique excite sans cesse tout être matériel à s'étendre, à se diviser, à se dissoudre, et chacun arrive, plus tôt ou plus tard, à cette dissolution dernière; chacun y arriverait subitement, s'il était seul dans l'univers; mais chacun est environné d'êtres matériels en nombre infini, d'êtres matériels qui, comme lui, sont pénétrés d'*Expansion* dans tous les points de leur substance; chacun est ainsi, à la fois, un centre d'action divergente, et un centre de réaction convergente ou conservatrice, action et réaction qui se font partout équilibre; action et réaction qui, l'une et l'autre, procèdent de la Force unique et universelle, de l'*Expansion*.— De ce principe, dites-vous, je conclus que *l'univers est infini*. Oui, Monsieur, j'atteste l'infini de l'univers, sans néanmoins qu'il me soit possible d'acquérir l'idée de l'infini. Vous ajoutez que mon infini a une *forme*, une *surface*; c'est précisément tout le contraire; ma notion de l'infini est toute négative; point de limites, par conséquent, point de surface, point de forme.....Mon imagination, que cet abîme épouvante, ne se repose qu'en saisissant l'admirable définition de Pascal: *Centre partout, circonférence nulle part*.—Pascal n'aurait prononcé que ces mots sublimes, que je lui décernerais l'une des premières palmes du génie. Tout est là: *Centre partout;* centre d'action et terme de réaction dans chaque point de l'espace: tel est le Fait principal et fondamental. Partant de là, tout s'enchaîne et s'explique; la *Pesanteur*, par exemple, ou la gravitation centrale et mutuelle de tous les corps voisins les uns des autres, est le produit immédiat de l'Expansion des étoiles. Partout où des corps font obstacle au mouvement et à la distribution uniforme de la lumière que cette Expansion projette, ils sont portés centralement les uns vers les autres, ramassés, pressés, englobés. Plus ces corps interposés ont de masse et de volume, plus leur gravitation mutuelle est énergique, parce que l'obstacle qu'ils opposent à l'équilibre de la lumière stellaire est proportionnel à leur quantité de matière. D'un autre côté, à mesure qu'ils gravitent les uns vers les autres, leur vitesse augmente en raison inverse du carré de la distance déjà parcourue, parce qu'à mesure qu'ils se rapprochent les uns des autres, la partie de leur surface qu'ils protégent mutuellement contre l'impulsion stellaire augmente comme le carré de la distance diminue; ce qui fait que l'énergie de l'impulsion donnée à la partie découverte, augmente dans le même rapport.— Vous êtes géomètre, Monsieur, voilà ce que vous devez entendre. Quoi de plus simple, de plus évident que le mécanisme de la gravitation centrale? Prenons pour exemple la gravitation réciproque de la Lune et de la Terre. Chacun de ces globes, s'il était isolé au sein de l'espace, serait en équilibre d'immobilité sous l'impulsion uniformément convergente de rayons stellaires; mais chacun, par son interposition, détruit cette immobilité, parce qu'il arrête, à l'égard de l'autre, l'incidence d'un certain nombre de rayons. Or,

les rayons qui, de part et d'autre, n'arrivent pas, auraient formé, de part et d'autre, un faisceau conique ; car, de part et d'autre, ils sont soustraits d'une sphère ; et toute sphère n'est qu'une réunion de cônes ou de pyramides ayant un sommet commun. Les surfaces libres et découvertes des deux globes sont donc frappées, l'une vers l'autre, par deux cônes de rayons qui n'ont point d'antagonistes ; et comme ces deux cônes de rayons impulsifs sont directement opposés l'un à l'autre par leur axe et leurs bases, ils contraignent les deux globes à se porter l'un vers l'autre directement et centralement. Supposons que la lune est placée à votre zénith, et que vous la regardez ; votre œil est alors dans la direction de la ligne qui unit le centre de la lune et le centre de la terre ; c'est donc vers votre œil que la lune gravite avec une vitesse déterminée par la quantité de surface du ciel que ce globe cache à vos regards. Or, il est de certitude géométrique que, si la lune était subitement rapprochée de la terre jusqu'à la moitié de la distance, qui, en ce moment, l'en sépare, la surface qu'elle vous montrerait serait quadruple ; donc elle vous cacherait sur le ciel un espace quatre fois plus grand ; donc elle serait frappée vers vous avec quatre fois plus de force ; donc elle tomberait vers vous avec quatre fois plus de vitesse ; et c'est précisément la loi calculée par Newton.—Monsieur, permettez-moi de vous dire que vous avez répété avec un peu trop de facilité le reproche que l'on m'a fait de n'avoir pas pénétré assez profondément dans les études mathématiques: j'ai fait ces études au degré de mes besoins, et pas au delà ; j'ai pris, à titre de faits précis et fondamentaux, toutes les lois fixées par le calcul d'une manière invincible ; je n'ai pas refait ces calculs, parce que j'étais certain de leur exactitude. Econome de ma vie que je sentais si courte, je n'ai pas dépensé mon tems et mes forces à vérifier les travaux des Newton, des Lagrange, des Laplace ; toutes celles de leurs formules qu'ils ont arrêtées, je les ai saisies comme des matériaux de première valeur, qui devaient fournir les bases, les liens, les clefs de voûte dans mon édifice. Ecoutez, Monsieur, ma déclaration formelle : si un seul Fait, mathématiquement établi, est en opposition avec mon système, ou plutôt, s'il n'est pas avec évidence l'un de ses plus forts appuis, j'immole hautement ce système, je le déclare un tissu d'erreurs. Je parle avec cette assurance, Monsieur, parce qu'il n'y a, pour l'esprit humain, que deux ordres de Faits généraux qui puissent être mathématiquement établis, et que ces deux ordres de Faits généraux, qui sont : les lois de la gravitation, soit centrale, soit magnétique, soit électrique, et les théorèmes de mécanique, découlent immédiatement de l'Expansion universelle. Tous les autres Faits, que le mathématicien cherche à faire entrer dans son domaine, y restent en litige, et, pour cette raison, ne peuvent être pleinement éclaircis que par le raisonnement. C'est ainsi que les phénomènes d'optique divisent, en ce moment, MM. Arago et

Biot, l'un et l'autre grands géomètres et excellens observateurs. —Généralement, l'instrument humain que l'on nomme analyse mathématique, ou géométrie, n'opère avec certitude que sur les mouvemens libres et simples, tels que les mouvemens des astres ; mais, aussitôt qu'il y a complication, comme en chimie, comme en physiologie, comme en politique, les données de chaque problème sont si multipliées, si croisées, si variables, qu'il ne reste plus au géomètre les moyens de les mettre en équation ; c'est alors au Logicien à les résoudre. La Logique n'est autre chose que la Géométrie étendue hors de la sphère des lignes et des chiffres. Le Logicien parfait n'est autre chose qu'un géomètre rationnel.—C'est de la géométrie rationnelle que j'ai développé, lorsque j'ai présenté la loi des *compensations* comme présidant aux distributions des destinées humaines. Aussi (j'emprunte encore un de vos aveux), *ce système de compensations a réussi*.—Il en sera inévitablement de même du Principe de l'Expansion ; Principe contre lequel lutteront, quelque tems encore, d'antiques habitudes et des erreurs consacrées, mais qui dominera toutes les résistances, parce qu'il sera sans cesse vérifié.—Un exemple mémorable lui sert de présage. L'homme le plus simple aujourd'hui n'est-il pas convaincu que c'est la terre qui tourne autour du soleil, et non le soleil autour de la terre ? Ce fait authentique est cependant combattu par des apparences bien plus fortes que celles qui séduisent les sectateurs de l'Attraction : et, sans doute, Galilée lui-même eut long-tems à se défendre contre les apparences ; mais il était doué d'une raison énergique, qui savait réduire au silence le témoignage de ses yeux, lorsqu'ils lui donnaient l'indication de choses impossibles. Pour un esprit judicieux, rien n'est impossible, dans l'univers, comme le désordre.—Si ce grand homme pouvait encore être consulté, il s'empresserait de reconnaître que la constitution universelle ne peut exister que sous forme de simplicité parfaite ; car la simplicité parfaite est seule le caractère de l'ordre absolu. Or voici, avec pleine évidence, l'idée générale la plus simple : un seul Principe, l'Expansion, réglée par une seule loi, l'Equilibre ; l'Expansion, vie de chaque être, imprimant à chaque être une extension indéfinie, mais réprimée, modifiée, dans le sein de chaque être, par l'Expansion concurrente de tous ceux qui l'environnent ; action unique, universelle, donnant ainsi naissance à la réaction, également universelle, qui la balance, qui lui fait *compensation*, dans le sein de chaque être, et dans l'ensemble de l'univers.—Voilà, Monsieur, la définition à la fois la plus étendue et la plus simple : or, cette définition est toute la substance de mon livre. Mon livre a donc pour substance tout ce qu'il y a d'essentiel, de fondamental, d'universel dans la vérité.—Il ne m'en coûte point maintenant d'ajouter que, dans la construction d'un édifice si vaste, quoique d'une ordonnance si facile, j'ai pu faire quelques déplacemens de parties, j'ai pu, malgré trente ans d'études et de médita-

tions, laisser quelques détails faux ou incorrects. Mon système est invincible, j'en ai la certitude; mais je suis loin de penser que mon ouvrage soit parfait. Je ne cesse de solliciter en sa faveur le concours des hommes éclairés. Chaque fois qu'une erreur de détail m'est signalée, qu'une amélioration m'est indiquée, j'en reçois la communication avec une profonde reconnaissance, et je mets en œuvre ce généreux secours. C'est ainsi qu'ayant eu le bonheur, il y a deux ans, de me lier par un commerce de confiance avec un botaniste très-judicieux, très-éclairé, M. Turpin, je lui ai soumis en manuscrit ma Physiologie des végétaux; je l'ai prié d'exercer sur cette partie de mon œuvre un contrôle sévère: il a rempli cette commission en ami de la science et de la vérité.—Grâces à cette intervention précieuse, il ne reste plus, je crois, que bien peu de choses à reprendre dans ma théorie de la végétation.—Ce service que M. Turpin m'a rendu pour une des sections les plus intéressantes de la science générale, je le réclame de vous, Monsieur, et de tous les hommes qui, comme vous, ont acquis des lumières précises sur l'objet spécial de leurs études. Il est très-possible que vous soyez plus en état que moi de dévoiler par quelle combinaison de mouvemens le Principe unique et universel, l'Expansion, produit certains phénomènes de l'ordre physique, et je serais très-flatté de la condescendance qui vous porterait à refaire mieux que moi certaines pages de mon livre. Déjà, vous m'avez excité à refaire moi-même l'explication de la cristallisation; ce point de la physique générale me paraissait encore nébuleux; ce que vous en avez dit m'a pressé du besoin de l'éclaircir; je crois maintenant y être parvenu, en le simplifiant, en le rapprochant davantage de l'action immédiate du Principe universel.—Et telle est, Monsieur, la marche certaine, exclusive même. Désormais, ni vous, ni moi, ni personne, ne cherchera inutilement l'explication d'un fait quelconque hors des conséquences immédiates de l'Expansion universelle. Je le dis formellement: hors de l'Expansion produisant elle-même son Equilibre, il n'y a, en fait d'explication, qu'erreur, illusion, contradiction; il n'y a point d'explication.—Séparez un arbre de sa racine, il meurt. Supprimez l'Expansion dans l'univers, la matière reste, mais morte, inutile; et substituez l'attraction à l'Expansion, toute la substance des êtres, aussitôt condensée, concrète, immobile, est également frappée d'immobilité. Le néant ne serait pas plus stérile.—Que notre esprit se fixe donc sur la cause unique, sur l'Expansion, c'est la vie de l'univers; et expliquer l'univers, c'est en raconter la vie.—J'ai tâché de faire cette narration avec tout l'ordre et le développement convenables. Dans ma conviction, elle est vraie, car elle est une, simple, homogène; mais je ne fais de ma conviction une loi pour personne. Tous mes droits se bornent à demander qu'on me lise avec suite et sans prévention. C'est surtout, Monsieur, la prière que j'adresse aux hommes qui ont votre loyauté et vos lumières.

PARIS, le 26 Juillet 1824. AZAIS

RÉPONSE.

Les réclamations de M. Azaïs me forcent d'occuper par de stériles débats des pages qui auraient été remplies plus convenablement. M. Azaïs n'ignore pas que les *aveux* qu'il m'attribue sont des actes de condescendance dont j'ai cru devoir user envers un auteur que je ne pouvais me dispenser de critiquer. Je n'avais aucun bien à dire du fond ; j'ai loué le style, car il fallait faire une part quelconque à l'éloge. J'ai dit que le livre de la *Philosophie générale* est remarquable par une grande clarté : mais une erreur peut être aussi claire qu'une vérité ; un tissu dont la chaîne est toute composée de principes faux peut être décomposé avec une extrême facilité dès que la fausseté des principes est reconnue ; et tel est, selon moi, le livre dont il s'agit.— J'ai dit encore que le livre des compensations a *réussi :* autre aveu dont s'empare M. Azaïs. Je pouvais me dispenser de caractériser le genre de succès que ce livre a obtenu ; je me suis arrêté à un fait incontestable : le livre a fait du bruit.—L'auteur de la Philosophie générale revient encore sur son explication de la pesanteur, l'une des parties de son livre où il a le plus accumulé les erreurs de toutes sortes. A celles que j'ai déjà fait remarquer, il en faut joindre une fort singulière. Il suppose, contre toutes les observations, que les corps célestes sont tous de la même densité moyenne, et que la masse est constamment proportionnelle au volume.—Au sujet de l'idée abstraite de l'infini et de l'usage que l'on peut en faire dans les sciences, il est inutile de renvoyer M. Azaïs aux ouvrages où cette notion se trouve éclaircie et mise à sa place ; le tems de ces méditations est passé pour lui. Mais ses lecteurs ne seront pas aussi déterminés à fermer les yeux à toute lumière qui ne viendrait pas suivant la direction tracée dans la philosophie générale : ils voudront consulter Newton, D'Alembert, Clairaut, Laplace, etc. ; lecture dangereuse, car, dès qu'on l'a commencée, le charme opère, et l'esprit soumis à son pouvoir est perdu pour la *philosophie générale.* Aucun des lecteurs de l'*Exposition du Système du monde* ne grossira le nombre des disciples de M. Azaïs. —Il est toujours pénible de parler de soi-même : il faut pourtant que j'en appelle à ceux qui veulent bien lire mes articles. Ils ne me refuseront pas le témoignage que j'ai toujours manifesté l'intention d'observer toutes les convenances, tous les égards qui pouvaient se concilier avec la vérité. Ces précautions n'ont pas suffi : j'ai eu le malheur d'offenser quelques auteurs, et M. Azaïs se fâcherait peut-être aussi. Je ne parlerai donc plus de son système de l'univers matériel, laissant au tems le soin d'effacer les traces légères qu'il a pu laisser dans quelques esprits. Quant à sa philosophie de l'univers intellectuel, moral et politique, je l'attaquerai peut-être un jour avec

la franchise que j'ai montrée dans mon premier article. J'y trouverai l'occasion de faire voir combien les sciences morales sont peu avancées, et d'indiquer les méthodes qui me paraissent les plus sûres pour mettre cette partie de nos connaissances au niveau de celles qui ont fait le plus de progrès. Je n'établirai point de théories; je me bornerai à poser des questions.

FERRY.

LETTRE

De M. ABEL-RÉMUSAT, *Membre de l'Académie des Inscriptions et et Belles-Lettres, à* M. LOUIS CORDIER, *Membre de l'Académie des Sciences, sur l'Existence de deux Volcans brûlans dans la Tartarie centrale.*

Vous m'avez témoigné, Monsieur, le désir de savoir précisément où les Kalmouks recueillent le sel ammoniac qu'ils portent dans différentes contrées de l'Asie, et dont ces peuples fesaient autrefois un commerce considérable. J'ai trouvé la réponse à cette question dans l'édition japonaise de l'Encyclopédie chinoise, qui est à la Bibliothèque du roi. Cet excellent ouvrage contient un grand nombre de détails sur les productions, les arts et la géographie de la plus grande partie de l'Asie orientale; et on pourrait souvent le consulter avec fruit, dans les diverses questions qui intéressent les sciences, et en particulier l'histoire naturelle. Voici ce qu'on y trouve relativement à l'objet qui a mérité votre attention.

" Le sel (en persan *nouchader*) nommé (en chinois, *nao-cha*, et aussi *sel de Tartarie, sel volatil*, se tire de deux montagnes volcaniques de la Tartarie centrale; l'une est le volcan de Tourfan,* qui a donné à cette ville (ou pour mieux dire à une ville qui est située à trois lieues de Tourfan, du côté de l'est) le nom de *Ho-Tscheou*, ville de feu; l'autre est la montagne Blanche, dans le pays de *Bisch-Balikh*;† ces deux montagnes jettent continuellement des flammes et de la fumée. Il y des cavités dans lesquelles se ramasse un liquide verdâtre. Exposé à l'air, ce liquide se change en sel, qui est le *nao-cha* Les gens du pays le recueillent

---

* Lat. 43° 30′; long. 87° 11′, suivant le P. Gaubil; mais cette position aurait besoin d'être vérifiée d'après les relevés plus récens et plus exacts qui ont servi de base à la carte de la Tartarie centrale, faite en chinois par le P. A. Hallerstein.

† Ville située sur le fleuve Ili, au sud-ouest du lac de Balgasch, que les Chinois nomment aussi la *Mer Chaude*. Lat. du lac de Balgasch, suivant le P. Gaubil, 46° 0′; long. 76° 11′. M. Klaproth, d'après le P. Hallerstein, le place entre le 44e et le 46e degré de lat. nord, et le 74e et le 77e de long. est.

pour s'en servir dans la préparation des cuirs.

" Quant à la montagne de Tourfan, on en voit continuellement sortir une colonne de fumée; cette fumée est remplacée le soir par une flamme semblable à celle d'un flambeau. Les oiseaux et les autres animaux, qui en sont éclairés, paraissent de couleur rouge. On appelle cette montagne le *Mont-de-feu*. Pour aller chercher le *nao-cha*, on met des sabots, car des semelles de cuir seraient trop vite brûlées.

" Les gens du pays recueillent aussi les eaux-mères qu'ils font bouillir dans des chaudières, et ils en retirent le sel ammoniac, sous la forme de pains semblables à ceux du sel commun. Le *nao-cha* le plus blanc est réputé le meilleur; la nature de ce sel est très-pénétrante. On le tient suspendu dans une poêle au-dessus du feu pour le rendre bien sec; on y ajoute du gingembre pour le conserver. Exposé au froid ou à l'humidité, il tombe en déliquescence, et se perd."

Voilà, Monsieur, ce que j'ai trouvé de plus intéressant sur ce sujet, dans un livre qui n'est, à la vérité, ni un traité de géographie, ni un ouvrage d'histoire naturelle, mais qui contient seulement une suite d'extraits nécessairement superficiels, sur toutes sortes de matières. C'est un fait curieux, et je crois assez peu connu, que celui de deux volcans actuellement en ignition dans les régions centrales de l'Asie, à quatre cents lieues de la mer Caspienne, qui est la mer la plus voisine. Vous jugerez mieux que moi, Monsieur, si des détails plus circonstanciés pourraient avoir quelque utilité pour la géologie.

Il y a encore quelques autres lieux où les Chinois placent des volcans dont les Européens n'ont pas une connaissance précise.

Bien des contrées, que ceux-ci n'ont pu visiter encore, ont été soigneusement décrites par ceux-là. En attendant que le génie des sciences y conduise des *Pallas* et des *Humboldt*, on ne saurait mieux faire que de tirer des livres des Chinois ce que ces livres contiennent de relatif aux sciences naturelles. Peut-être la moisson serait-elle plus abondante qu'on n'est en général porté à le supposer.

Agréez, etc.

OBSERVATIONS

Sur la Lettre précédente de M. Abel-Rémusat, *par* M. Louis-Cordier.

L'existence de deux volcans brûlans au milieu de cet immense plateau, qui est circonscrit par les monts Ourals, les monts Altaïs, les frontières de la Chine, et la puissante chaîne de l'Himala, me paraît un fait digne de toute l'attention des géologues. Si je ne me trompe, tous les motifs se réunissent pour faire regarder ce fait comme parfaitement avéré. Effectivement, la profonde érudition de M. Abel-Rémusat, dans les langues de la haute Asie, et les connaissances fort étendues qu'il possède en chimie et en minéralogie, ne laissent aucun doute sur l'exactitude avec laquelle il a dû rendre le passage dont il a bien voulu m'adresser la traduction. D'un autre côté, on n'aurait vraiment aucune bonne raison de contester la véracité des encyclopédistes chinois. Il me semble enfin qu'on ne pourra refuser une entière conviction à ce témoignage, si on se donne la peine d'en étudier et d'en peser les détails, et de les comparer aux notions du même genre que nous possédons depuis longtems. Je vais, pour faciliter cette comparaison, exposer en peu de mots quelques-uns des principaux termes d'analogie.

Je rappellerai d'abord que le sel ammoniac *(hydrochlorate d'ammoniaque)*, dont il se fait une si grande consommation en Europe, est presque toujours un produit de l'art. Une partie vient d'Egypte, où on l'extrait de la suie qui tapisse les huttes en terre des habitans des campagnes; l'autre est fournie par des ateliers chimiques établis depuis plusieurs années en France, en Belgique et en Angleterre, et dans lesquels on fabrique le sel de toutes pièces.

Les mines de houille embrasées ne produisent jamais de sel ammoniac, et il est évident qu'elles n'en pourraient produire.

Ce sel n'existe, à l'état natif, dans aucun terrain, si ce n'est dans les volcans brûlans.

On l'a plus particulièrement observé au Vésuve et à l'Etna, où, par son abondance, il est devenu, à diverses époques, un objet d'exploitation et de commerce. Il joue un très-grand rôle dans les vapeurs qui s'exhalent des cratères et des courans de lave de ces deux volcans. Facile à volatiser, il se dissipe promptement dans l'air, ou s'il se condense à la surface des scories et dans leurs fissures; la moindre pluie suffit pour l'entraîner, car on sait qu'il est extrêmement soluble. On ne peut recueillir ses efflorescences, ou même constater sa présence, que lorsque les éruptions se font par un beau tems, ou lorsqu'elles ne sont point accompagnées d'averses trop fréquentes.

On jugera aisément que les circonstances favorables ne doi-

vent pas être très-communes. Cependant Carrera rapporte que la lave vomie, en 1635, par l'Etna, en a fourni des chargemens considérables, dont l'expédition à l'étranger a donné de grands bénéfices.

Boccone et *Borelli*, qui étaient témoins de la fameuse éruption de 1669, et qui l'ont décrite, font mention de la prodigieuse quantité de sel ammoniac qui en est résulté, et de son embarquement pour différens ports d'Italie. Si on veut se reporter à des tems plus modernes, et si l'on consulte le savant géologue, M. *Ferrara*, on trouve que la lave de 1763 en a produit fort abondamment; qu'il en a été recueilli plus de mille livres sur celle de 1780; que la lave de 1792 en a donné quelque peu, malgré les pluies qui ont accompagné son refroidissement; et que celle de 1811 en a assez fourni pour approvisionner amplement les ateliers et les apothicaireries de la Sicile. Quoique le sel ammoniac n'ait jamais été aussi abondant au Vésuve qu'à l'Etna, il n'est pas d'éruption, cependant, où sa présence n'ait été constatée; en revanche, il s'en exhale sans cesse par les nombreux soupiraux de la fameuse solfatare de Pouzzoles.

Nous ferons observer qu'il faut que les vapeurs ammoniacales de cette solfatare soient produites en bien grande quantité par le foyer volcanique pour qu'elles arrivent ainsi jusqu'à la surface; en effet, elles traversent un sol dont la surface est peu élevée au-dessus du niveau de la mer, et dont la masse, ameublie par une décomposition générale, est incessamment abreuvée d'humidité, et pénétrée de sels en déliquescence au milieu desquels les sulfates prédominent. On sait qu'une des deux grandes fuméroles de la solfatare a été exploitée pendant plusieurs années pour en extraire le sel ammoniac. Le célèbre géologue, M. *Breislak*, auteur du procédé qu'on suivait, a donné une excellente description de l'ensemble des lieux, dans ses *Voyages physiques et lithologiques dans la Campanie*, vol. II, page 69. Je ne puis qu'y renvoyer à tous égards; si l'on veut se donner la peine de parcourir cette description, on restera convaincu que les deux foyers volcaniques, dont M. Abel-Rémusat vient de nous révéler l'existence, constituent deux solfatares analogues à celle de Pouzzoles, qui offrent probablement des dimensions encore plus vastes, et dans lesquelles le sel ammoniac est infiniment plus abondant.

Je terminerai en fesant remarquer que la découverte de M. Abel-Rémusat porte les derniers coups à cette hypothèse, qui avait pour objet d'expliquer tous les phénomènes volcaniques, par la filtration des eaux de la mer jusque dans les cavités souterraines où résident les matières incandescentes qui servent d'aliment aux éruptions; hypothèse fort ancienne, qui avait été remise en vogue par l'abbé Nollet, et qui, bien qu'elle ait été dans le principe aussi légèrement reçue que conçue, n'a pas laissé que de conserver des partisans.

LE PRINCE ETHELRED, OU LA COURONNE ENCHANTÉE.

HISTOIRE ANGLAISE.

" Prince, dit Pari-Banou, dans le voisinage de la France, au milieu des vagues de l'Océan, se trouvent deux îles considérables habitées par un peuple fameux. Sa situation sur la mer lui a fait porter au suprême degré l'art de la navigation, et il tient dans l'histoire moderne la place des antiques Phéniciens. La plus grande de ces îles est divisée en deux royaumes, l'Angleterre et l'Ecosse; la seconde porte le nom d'Irlande. Dans ces deux îles la nature est tardive, languissante, voilée par de fréquens brouillards; mais l'industrie, qui combat avec avantage l'ingratitude du climat, sait y répandre l'abondance et les grâces. Alfred le Grand, sous le règne duquel arriva l'histoire que je vais raconter, exécuta en Angleterre ce que Charlemagne avait fait en France avant lui. Il affranchit son pays du joug des Danois qui l'opprimaient, réunit en corps de royaume plusieurs provinces trop peu puissantes pour se maintenir seules, établit partout la paix et la tranquillité, la plus parfaite, et se rendit le législateur de son peuple. Plein de tendresse et de sollicitude pour sa famille, il fit élever ses frères avec le plus grand soin, étant trop noble et trop généreux pour les craindre comme ses rivaux. Parmi ces princes, Ethelred, âgé de dix-sept ans, était celui qu'il affectionnait davantage. Ce jeune homme montra de bonne heure une raison et une grandeur d'âme qui le rendirent l'admiration de toute la cour. Ces qualités naturelles furent secondées par une excellente éducation, dirigée par le comte Egbert, sage vieillard digne de la confiance du grand Alfred. Il avait appris à Ethelred à mépriser les voluptés qui corrompent si souvent les Princes, surtout ceux qui, n'étant point appelés au trône, semblent n'être placés sous sa protection que pour jouir sans frein de tous les plaisirs. Ethelred trouvait les siens dans l'étude, dans l'exercice de la bienfesance, dans le métier des armes, qu'il commença sous les ordres de son frère, de sorte qu'il eût été un Prince accompli s'il eût pu se défendre de la séduction des flatteurs. De jeunes courtisans, toujours prêts à le combler d'éloges, lui parurent bientôt préférables à un vieux gouverneur qui fesait continuellement la guerre à son orgueil, et il témoigna tant de froideur à Egbert, que celui-ci jugea qu'il était tems de se retirer, sous prétexte que son âge lui prescrivait le repos. Cette retraite alarma le Prince, qui craignit d'être accusé d'ingratitude, il demanda à ses plus intimes favoris ce qu'on en disait à la cour. L'un d'eux, prenant la parole, moins pour éclairer le Prince que pour abonder dans son sens, l'assura que, loin d'en tirer contre lui aucune conséquence défavorable, on s'éton-

nait au contraire qu'il eût conservé si long-tems un Mentor inutile. Qu'il devait montrer à l'Angleterre que ses vertus n'étaient soumises à l'influence de personne, et qu'il n'avait plus besoin d'autre guide que de sa propre raison.

" Ce dangereux discours était trop bien d'accord avec les sentimens d'Ethelred pour qu'il ne l'accueillit pas favorablement. Il combla son ancien gouverneur d'honneurs et de présens, et l'oublia ensuite dans sa retraite. Alors les flatteurs, que la présence du sage vieillard contenait un peu, trouvant le Prince si accessible, l'environnèrent en foule, et lui enflèrent tellement le cœur, qu'il se regarda non-seulement comme très-supérieur aux hommes de son âge, mais plus digne du trône que son frère, le grand Alfred lui-même. On ne sait jusqu'où un pareil aveuglement aurait pu le conduire, sans une aventure extraordinaire qui lui arriva.

" En chassant dans une vaste forêt, son ardeur l'emporta si loin, qu'il se trouva égaré, et chevaucha une partie du jour, avec les Seigneurs qui l'accompagnaient, dans des lieux incultes, où nul chemin n'était tracé. Ils furent bien étonnés d'y rencontrer un palais d'une architecture comme il n'y avait point alors de modèle en Angleterre. Il était de forme triangolaire, avec quatre rangs de colonnes autour. Les colonnes et le corps de l'édifice paraissaient d'albâtre avec des chapiteaux et des corniches dorés, ornés de sculptures d'une perfection admirable. Des arbres de tous les climats l'environnaient d'un labyrinthe enchanteur, et des deux côtés de la porte, formée d'un bois précieux et enrichi d'un travail plus précieux encore, s'étendaient des plates-bandes couvertes de fleurs dont on ne jouit ordinairement que dans des contrées et des saisons différentes, et qui exhalaient toutes ensemble les parfums les plus délicieux. Ethelred, autant par curiosité que par le besoin de prendre du repos, mit pied à terre et prit hardiment la route de ce palais, autour duquel paraissaient régner le silence et la solitude. Ses courtisans, épuisés de faim et de fatigue, jeunes et entreprenans comme lui, attachèrent leurs chevaux aux arbres de la forêt, et marchèrent sur ses pas. La superbe porte s'ouvrit d'elle-même à l'approche d'Ethelred, qui fut tellement ébloui de la magnificence de l'intérieur du palais, qu'il n'en put supporter de suite l'éclat : comme en passant d'un lieu sombre à un lieu très-éclairé, la vue se blesse et s'affaiblit : ce ne fut qu'un moment après qu'il parvint à raffermir assez la sienne pour admirer en détail les richesses qu'il avait devant les yeux. Les métaux les plus éclatans, les pierreries les plus rares y étaient employés partout avec une profusion qui n'excluait pas le bon goût. Sur une espèce de trône, élevé à l'un des angles d'une vaste salle de même forme que le palais, une statue, représentant une très-belle femme, se trouvait assise, tenant à la main une couronne d'or surmontée de rubis ; mais, ce qui toucha le

plus en ce moment le Prince anglais et sa suite, ce fut l'aspect d'une table servie en vaisselle d'or, couverte de mets dont l'odeur annonçait l'excellence, et dont les places, égales au nombre de ceux qui venaient d'arriver dans le palais, semblaient les avertir qu'ils y étaient attendus. Il y en avait même une d'honneur un peu séparée des autres, destinée au Prince, selon les apparences. Cependant l'étrange solitude qui régnait dans ces lieux magnifiques n'était guère propre à inspirer de la confiance; mais le besoin de manger l'emportant enfin sur ses craintes, le Prince, après avoir attendu quelque tems, dit à haute voix ces paroles. " Qui que vous soyez, prince ou enchanteur, habitant de ce superbe palais, ne vous offensez point si nous prenons la hardiesse de profiter de l'hospitalité généreuse que vous paraissez nous offrir."

La voix retentit sous les voûtes sonores, sans que personne y répondit. Alors, Ethelred se plaçant sur le siége d'honneur, permit à ses courtisans de s'emparer des autres, et tous ensemble se mirent à réparer assez vivement leurs forces abattues par le jeûne et la lassitude. A mesure que leur faim s'apaisait, la conversation s'animait entre les convives, et leur sécurité croissant de plus en plus, ils se mirent à parler aussi aisément que dans le palais du Prince, le flattant à l'envi les uns des autres, selon leur pernicieuse coutume.

" Prince, dit un jeune Baronet, auquel le Prince marquait beaucoup d'amitié, j'ignore en quels lieux nous nous trouvons, mais pour moi, je suppose que ce palais appartient à quelque Fée, belle et puissante, qui n'a pu résister au mérite de votre Altesse, et qui vous a fait égarer exprès, pour jouir du bonheur de vous recevoir." Le prince Ethelred sourit et ne répliqua rien.

" N'en doutons pas, s'écria un autre courtisan, encouragé par ce sourire, notre incomparable Prince est destiné à devenir l'époux d'une personne supérieure à son sexe. Quelle simple mortelle, eût-elle en son pouvoir quatre couronnes, serait digne d'un Prince si accompli?

"—Quand le Prince n'aurait pas donné déjà mille preuves de son courage, poursuivit un Chevalier, cette seule aventure lui assurerait le premier rang parmi les Princes valeureux. Nous avons tous admiré son cœur intrépide dans une occasion si extraordinaire.

"—La valeur est une des moindres qualités de son Altesse, ajouta gravement un troisième: ce que je ne me lasse point de remarquer, c'est la rare sagesse qu'il montre dans un âge si tendre. Il y eut autrefois un grand Roi dont le courage paraissait invincible à la guerre, on le nommait Alexandre; avant l'âge de trente ans, il avait subjugué toute l'Asie; mais ce grand conquérant se laissa vaincre à son tour par la colère et la volupté. Le Prince est toujours maître de son cœur, il commande à ses passions comme à nous-mêmes."

" Prince, Ethelred écoutait en silence l'entretien de ses courti-

sans, son amour propre leur applaudissait en secret, et peut-être renchérissait encore sur leurs discours. Le jeune Baronnet, s'étant levé de table, examina le salon d'un œil curieux; arrivé à la statue, il remarqua ces mots écrits autour de la riche couronne qu'elle tenait à la main :

" AU PLUS SAGE."

" Messieurs, s'écria le Baronnet, ce n'est pas sans raison que notre Prince a été conduit ici, ce prix l'y attendait et je vais le lui offrir."

" A ces mots il pose la main sur la couronne; une pointe acérée s'en échappe et lui blesse si cruellement les doigts qu'il se retire en poussant un cri. Les autres courtisans, plus prêts à rire qu'à s'effrayer d'un accident peu dangereux, et tous envieux de présenter la couronne au Prince, essayèrent vainement d'y parvenir, ils se retirèrent honteux et les doigts ensanglantés. Cependant Ethelred, qui brûlait de posséder la couronne, considérait avec impatience leurs vains efforts.

" Messieurs, dit-il enfin en se levant, peut-être celui qui mérite cette couronne doit-il lui-même s'en emparer, et je me sentirais curieux d'en faire l'essai, si ce n'était point trop présumer de ma vertu, ajouta-t-il avec une timidité feinte."

" Les courtisans, ainsi que le Prince s'y attendait, se hâtèrent de l'y encourager, lui jurant qu'ils ne connaissaient personne qui méritât de lui être comparé.

" On ne doit point se louer soi-même, reprit alors le Prince, mais j'ai beau m'examiner, je ne trouve rien à reprendre dans ma conduite, je ne suis ni emporté, ni voluptueux, ni injuste, ni avide de richesses, ni trompeur, ni cruel, que me manquerait-il donc pour être sage ?"

" Il s'avança vers la statue et saisit hardiment la couronne..... Aussitôt le mur s'entr'ouvrit et donna passage à un énorme bras de fer qui, arrêtant le malheureux Prince, le tint immobile à sa place. En même tems une voix, qui paraissait sortir de la statue, fit entendre ces mots: " Téméraire Ethelred, il te manque la modestie, fidèle compagne des véritables vertus. Apprends que le plus sage est celui qui ne croit pas l'être. La Grèce en compta sept, qui tous refusèrent d'en recevoir le titre, et toi à peine sorti de l'enfance, tu oses imprudemment t'en décerner le prix ! Cesse de juger de ton mérite par les éloges de tes flatteurs. Tu ne connais ni toi, ni les autres, puisque tu as éloigné un conseiller fidèle pour t'entourer de courtisans qui te trompent. Maintenant, apprécies l'abîme dans lequel ils t'ont précipité. Tu mourras pour expier l'offense que tu m'as faite, en voulant si témérairement me ravir cette couronne. Une seule chose peut te préserver de ce triste sort. Avant que le soleil ait parcouru tous les signes du zodiaque, amène ici, si tu le peux, le sage auquel cette couronne est destinée. Il suffit qu'il ne soit engagé ni par les liens du mariage, ni par des vœux monastiques, car, avec cette couronne, il doit obtenir encore pour épouse la souveraine de ce palais.

Qu'il soit jeune ou vieux, beau ou disgrâcié de la nature, la sagesse lui tiendra lieu de tout. Va, Prince orgueilleux, et que le douzième mois te ramène au pied de cette statue. Tu essaierais en vain de te soustraire à mon pouvoir, mais il me suffit de ta parole. Me promets-tu de revenir ?

"—Je le jure, répondit Ethelred."

" Le bras de fer se retira, et le Prince, devenu libre, se hâta de sortir de ce funeste palais. Ses courtisans, aussi consternés que lui-même, le suivirent en silence. Lorsqu'ils furent remontés à cheval, et qu'ils eurent perdu de vue ce lieu enchanté, leur cœur commença à se rassurer, et, reprenant bientôt leur caractère, ils engagèrent le Prince à oublier cette aventure, à n'en tenir aucun compte, et à demeurer tranquillement dans son palais, où aucun magicien ne serait assez hardi pour le venir troubler, sa valeur toute seule étant capable de l'y défendre. " Ne voyez-vous pas, ajoutèrent-ils, qu'il a fallu un prodige pour se rendre maître de Votre Altesse, et que ce n'est que par le secours d'une trahison qu'on a osé lui dicter des lois. Quant à la promesse que vous avez faite, rien ne vous oblige à la tenir ; un Prince de votre rang et de votre mérite n'est point soumis aux mêmes devoirs que le commun des hommes.

"—Perfides ! s'ecria Ethelred en les regardant avec indignation, n'êtes-vous point satisfaits du péril dans lequel vos insidieuses flatteries m'ont déjà précipité ? Je reconnais certainement que la voix m'a dit la vérité, en me reprochant de vous avoir préférés à mon digne gouverneur. Cherchez ailleurs un prince qui vous accueille, soit que je vive, soit que je meure, vous ne me corromprez pas davantage."

" En prononçant ces derniers mots, il piqua vivement son cheval, et ayant retrouvé sa route, il se rendit seul au château du comte Egbert, son gouverneur. Ce vieillard, un arrosoir à la main, s'occupait à rafraîchir les fleurs de son parterre, lorsque le Prince parut tout-à-coup à ses yeux, sans s'être fait annoncer. Il se jeta au cou du vieillard, en versant des larmes qui soulagèrent son cœur oppressé. Egbert, alarmé, le prit par la main et l'emmena sous un berceau de verdure, où, s'étant assis l'un et l'autre, Ethelred lui raconta l'étonnante et triste aventure qui venait de lui arriver. " O mon père ! continua le Prince, pendant qu'Egbert, saisi de douleur, le regardait avec consternation, sans avoir la force de lui répondre, pourquoi vous ai-je éloigné de moi ! Je devais vous en croire, lorsque vous m'assuriez que la sagesse ne consiste pas à s'abstenir de quelques vices, mais à se tenir en garde contre tous, et que les vertus de la jeunesse, toujours prêtes à se démentir, quand les passions les combattent, n'ont point de plus solide appui que la défiance de soi-même. J'ai préféré à vos salutaires exhortations les discours empoisonnés des flatteurs ; cette imprudence est cause de ma perte. Ah ! du moins ne m'abandonnez pas dans mon malheur, aidez-moi à chercher le

vrai sage qui doit être le prix de ma rançon. Si vous n'aviez pas une épouse, je mettrai mon espoir en vous seul, car, qui est plus sage que vous sur la terre ?

"—Malheureux Prince, lui répliqua le vieillard, je vous parais sage, parce que vous me comparez aux courtisans trompeurs de votre cour ; mais que de faiblesse le Dieu du ciel, qui lit au fond des cœurs, n'aperçoit-il pas dans le mien ? Combien d'hommes valent infiniment mieux que moi, sans que pour cela ils méritent véritablement le nom de sages. Rien n'est plus rare, mon fils, que la sagesse, et si l'on n'a pour nous quelqu'indulgence, je désespère de votre salut."

" Ils convinrent de cacher à Alfred cette aventure, de peur que son amitié pour son frère ne le portât à tenter de le défendre, et qu'il ne s'attirât ainsi la vengeance d'une puissance surnaturelle. Ethelred recommanda donc, avec de fortes menaces, le secret à ses courtisans, et ayant obtenu du Roi la permission de parcourir l'Angleterre avec son gouverneur, sous prétexte d'achever son éducation, ils commencèrent leur recherche, déguisés en simples particuliers, s'informant partout avec soin de ceux dont ils entendaient vanter la sagesse et la vertu. Ils arrivèrent jusque dans le pays de Galles sans avoir rien rencontré qui fût digne d'arrêter leurs pas. Prêts à entrer dans le comté de Caernarvon, pays montagneux et stérile, dont les habitans vivent avec une extrême simplicité, le Prince demanda à son Mentor quelle apparence il y avait que le plus sage des hommes se trouvât dans un pays si pauvre et si peu civilisé.

" Prince, lui répondit Egbert, la sagesse est de tous les états, puisqu'elle consiste à remplir tous ses devoirs, et que chaque condition a les siens qui lui sont propres. Vous rencontrerez peut-être dans un simple pâtre celui que vous cherchez."

" Ils ne tardèrent point à entendre parler avec éloge d'un habitant de la campagne, dont la réputation de sagesse était si bien établie qu'on venait de toutes parts le consulter. Il avait un bien médiocre, mais suffisant pour le faire vivre heureux dans ce pays, n'ayant jamais eu de querelles avec personne, et s'étant montré fidèle à remplir tous ses devoirs. Sa piété filiale envers sa mère l'avait empêché de se marier, dans la crainte que son épouse n'eût pas marqué pour elle autant de condescendance qu'il le désirait, et que cet inconvénient ne troublât la paix de la maison. Il n'en était point, à l'égard de cet homme, comme des autres, qui ont leurs partisans et leurs censeurs : son éloge se trouvait dans toutes les bouches. Le Prince, au comble de la joie, crut qu'il avait rencontré son libérateur. Son gouverneur l'invita à ne point se flatter trop promptement, et avant qu'ils n'eussent mieux approfondi la chose ; lui disant que peut-être la vertu de cet homme n'avait jamais été éprouvée, et qu'enfin, si la voix publique était pour lui un préjugé favorable, encore était-il prudent de ne pas s'en rapporter entièrement à elle.

" Afin de l'observer mieux, ils

allèrent lui demander l'hospitalité dans sa propre demeure, où ils eurent lieu d'être satisfaits de la manière généreuse dont il les accueillit. Là ils purent admirer l'ordre et la régularité de sa conduite, son respect pour sa mère, sa douceur envers ses domestiques, sa modestie, sa piété à accomplir les règles de sa religion, la justesse de ses moindres raisonnemens. Ethelred, si intéressé à pénétrer du fond de son âme, l'interrogea sur ce qu'il pensait des honneurs, de la fortune, des plaisirs, de tout ce qui séduit le plus grand nombre, chacune de ses réponses était marquée du sceau de la sagesse. Le Prince brûlait de s'expliquer ouvertement, mais, devenu défiant de lui-même, il attendit à consulter en secret son gouverneur.

" Je conviens, lui dit Egbert, que jusqu'ici notre hôte n'a rien fait ni rien prononcé que de sage; cependant laissez-moi tenter une dernière épreuve qui mettra sa vertu dans tout son jour, ou nous prouvera qu'elle n'est qu'illusoire."

" Le lendemain, le prudent Egbert dit à son hôte : " Vous nous avez accueillis, sans nous connaître, d'une façon qui mérite notre gratitude, et il est juste aussi que nous vous déclarions franchement qui nous sommes. Nous voyageons par les ordres du roi d'Angleterre, qui, désirant faire le bonheur de son peuple, veut s'entourer pour cela des plus gens de bien, sans avoir égard ni à la fortune, ni à la naissance. La bonne réputation dont vous jouissez nous a conduits dans votre maison, mais nous avons peu d'espérance que vous l'abandonniez pour la cour de notre souverain.

"—Ah! que m'apprenez-vous! s'écria l'hôte avec des yeux rayonnans de joie. Se pourrait-il qu'un Prince daignât élever jusqu'à lui un homme aussi obscur que je le suis ? A Dieu ne plaise que je repousse insolemment une si grande faveur; j'avais toujours pensé que la sagesse, dont, grâce au ciel, je ne m'écartai jamais, m'attirerait quelque jour une récompense magnifique.

"—Eh quoi! reprit l'adroit gouverneur, vous vous exposeriez aux inconvéniens de la grandeur, que vous reconnaissez vous-même si dangereuse ? Vous quitteriez cette paisible retraite, vos compatriotes, auxquels vous-êtes si chers, votre mère enfin que son âge retiendrait en ce lieu ! Y avez-vous bien réfléchi ?

"—Partout on peut être sage et utile, repartit l'ambitieux; les grâces du Roi me mettront en état de placer ma mère dans une situation propre à la consoler de mon absence. Enfin, je vous conjure de me servir fidèlement auprès de votre momarque."

" Les voyageurs le lui promirent et se retirèrent fort affligés en se disant l'un à l'autre : " La vertu de cet homme n'était qu'un édifice fragile, le souffle de l'ambition l'a renversé."

" Ethelred tombait dans le découragement; son Mentor, après lui avoir fait remarquer combien il est difficile d'être sage sous toutes les faces, et qu'un simple déplacement peut rendre une personne fort différente d'elle-même, s'efforça néanmoins de relever son espérance en lui disant

qu'il leur restait encore beaucoup de provinces à parcourir; mais lui-même craignait secrètement que leurs recherches ne fussent inutiles. Ils firent le tour de l'Angleterre, toujours trompés dans leur attente, et arrivèrent dans la ville d'Oxford, l'âme remplie d'un profond chagrin, car le terme accordé au Prince était près d'expirer. On ne s'entretenait à Oxford que d'un jeune savant qui devait soutenir une thèse à l'université. On le regardait déjà comme un prodige d'érudition; dès son enfance il s'était voué à l'étude avec une ardeur peu commune, et quoique né dans l'opulence, il avait toujours montré de l'indifférence pour la fortune et les plaisirs.

" Tentons encore cette épreuve, dit Egbert, l'instruction semée dans une âme raisonnable est propre à y nourrir la sagesse."

" Ils assistèrent à la séance publique de l'université, et furent aussi satisfaits de l'air modeste du jeune docteur que des choses pleines de sens qu'il prononça. Sa famille et ses amis le reconduisirent chez lui en triomphe. Le lendemain, le Prince et son gouverneur s'étant fait annoncer comme des personnes de considération qui désiraient conférer avec lui, le jeune savant les reçut dans son cabinet, au milieu d'une multitude de livres et de manuscrits qu'il ne cessait de consulter. Egbert, après l'avoir complimenté sur ses succès de la veille, lui demanda comment il avait pu s'affranchir de l'amour des plaisirs vains et frivoles, qui ont ordinairement tant de puissance sur la jeunesse.

" Monsieur, répondit le jeune savant, j'ai réfléchi de bonne heure qu'il ne restait rien pour l'âge mûr de tous ces divertissemens qui sont souvent dangereux pour les mœurs; au lieu que l'étude formant en même tems le cœur et l'esprit, elle procure des plaisirs indépendans de l'âge et de la fortune.

"—Rien n'est plus raisonnable, continua Egbert. Malheureusement le savoir n'est point aussi récompensé qu'il devrait l'être, les dignités viennent rarement chercher l'homme studieux au fond de son cabinet.

"—C'est un bonheur pour lui, répliqua le jeune savant. Je considère les emplois comme des chaînes qui captivent la vertu, comme des obstacles que le monde lui oppose. J'ai la même opinion de la fortune. Heureux de pouvoir me tenir à l'abri de la misère, je renonce aux biens superflus que l'état de ma famille me promettait, et j'abandonne à mes frères la meilleure partie de mon héritage.

"—Cependant, reprit Ethelred, j'avais toujours pensé que la fortune ne pouvait placer mieux ses faveurs qu'entre les mains d'un sage, et qu'il était aussi beau de savoir la posséder sans s'en laisser éblouir, que de supporter ses rigueurs avec indifférence. Elle est propre d'ailleurs à ajouter à la considération....

" — La considération ! interrompit le jeune savant, avec un sourire plein de confiance. Je ne crains pas qu'elle m'échappe. Croyez-vous que le monde ne soit pas plus frappé du désintéressement d'un homme de mon âge, que du meilleur usage qu'il eût

pu faire de ses biens ? La science que j'ai acquise me place, sans contredit, au-dessus de mes frères, de mes concitoyens, et de tous ceux enfin qui m'applaudissent.

"—La science est sans doute une fort belle chose, repartit Egbert, mais ne la placez-vous pas un peu trop haut ? Parmi ces personnes que vous mettez au-dessous de vous, n'est-il pas des gens de bien auxquels leur bonne conduite tient lieu de savoir ? Car le seul but utile est de parvenir à la vertu ; l'ignorant qui l'atteint se trouve aussi habile que l'homme instruit.

"—Pour moi, reprit le jeune docteur, je ne reconnais que deux classes parmi les hommes : les savans et les ignorans. J'estime les uns, et je méprise les autres, sans avoir égard à leur conduite."

" Cette déclaration insensée prouva au Prince que ce jeune homme n'était point le sage qu'on lui demandait, et il partit de là, résigné à son triste sort. Egbert, désespéré, pleurait d'avance la perte du jeune Prince, devenu plus digne de ses regrets, depuis que l'expérience l'avait corrigé. Il voulut l'accompagner dans le palais funeste, afin d'attendrir, s'il était possible, par ses larmes et par ses prières, la puissance invisible qui le persécutait. Tous deux, pâles et abattus, s'acheminèrent en silence vers ce terrible asile, dont la porte magnifique s'ouvrit encore d'elle-même à leur approche, et Ethelred, s'avançant au pied de la statue, prononça ces mots d'un ton ferme : " O toi, qui m'as obligé par un serment à revenir dans ces lieux, où tu m'as promis la mort, me voici à ta disposition. Je n'ai pu rencontrer le sage qui devait m'affranchir : tous les hommes m'ont paru possédés de la folie qui me dominait moi-même, mais tous ne l'expient pas aussi rigoureusement que moi. Près de périr, me sera-t-il permis de te représenter que ma jeunesse devrait me servir d'excuse à tes yeux, qu'une erreur d'esprit n'est pas un crime, et qu'en me laissant vivre, tu auras eu la gloire de me ramener à la raison, car désormais mes yeux sont ouverts, et je reconnais que la jeunesse la plus sage en apparence, n'en a pas moins besoin de guides et de conseils."

" Egbert, les yeux baignés de pleurs, allait joindre sa voix à celle du Prince, lorsque la belle statue, s'animant tout-à-coup, et prenant l'air de la vie et de la santé, descendit de son piédestal, et vint poser sa couronne sur le front d'Ethelred.

" Rassurez - vous, aimable Prince, lui dit-elle, il ne vous manquait que la modestie pour mériter cette couronne. Vivez, et si ma main peut vous paraître un don flatteur, sachez que je possède un nom et des richesses dignes de votre naissance. Essuyez aussi vos larmes, respectable Egbert. Autant ce Prince m'est cher, autant vous avez de droits à ma reconnaissance, puisque ses vertus sont votre ouvrage."

" Elle fit un signe, une foule de nymphes parurent avec des instrumens dont elles tirèrent des sons si harmonieux qu'ils ramenèrent le calme et la joie dans l'âme du Prince et de son gouverneur. Quatre petits génies ailés descendirent du plafond,

soutenant une table magnifiquement servie, la statue animée invita ses hôtes à y prendre place à côté d'elle. Le repas terminé, les Génies enlevèrent la table, et la statue, ayant conduit ses hôtes vers des siéges d'or et de soie, ornés de pierres précieuses, reprit ainsi, en s'adressant à Ethelred : " Maintenant, Prince, je vais vous apprendre qui je suis et par quelle étrange aventure vous m'avez vue sous la forme d'une statue. Mon histoire vous révélera de nouvelles faiblesses, et vous m'accuserez peut-être d'avoir été bien sévère à votre égard, tandis que j'avais besoin moi-même d'indulgence ; mais il ne dépendait pas de moi de me conduire différemment.

" Mon nom est Rosalinde. Je suis la fille de l'enchanteur Merlin et de la belle Elmonde, princesse de Suède, qui mourut en me donnant la vie. Mon père m'éleva avec une grande tendresse ; il commençait à m'instruire dans son art, lorsqu'il se laissa séduire par les attraits de la fameuse Mellusine, magicienne célèbre, et l'épousa. Mon père, (hélas ! quel homme, quel sage est à l'abri de certaines faiblesses !) cédait trop facilement au penchant qui l'entraînait vers les belles personnes, et passait pour avoir un caractère volage. Jalouse de ses droits, avant de lui donner sa main, Mellusine exigea de lui le serment qu'il se soumettrait pour cent ans à sa puissance, s'il osait jamais violer la foi conjugale. Mon père fit ce serment funeste et l'oublia aux genoux de la fée Morgiane, moins habile, mais plus sensible et plus généreuse que sa rivale. Je devins la victime de cet oubli de ses devoirs. Objet de l'aversion de Mellusine, la puissance de mon père m'avait protégée jusqu'à ce jour, mais dès qu'il l'eut perdue, je supportai le poids de sa haine, je fus en butte à ses persécutions. Merlin, désespéré, réduit à se servir de la ruse, saisit un jour où son épouse était occupée à d'importantes conjurations, pour me soustraire à sa domination. " Ma chère Rosalinde, me dit-il, plaignez la faiblesse de votre père, soyez touchée de son repentir, et pardonnez-lui vos chagrins. Hélas ! si je souffrais seul de mon égarement, j'en porterais patiemment la peine, mais je ne puis me consoler des maux que j'ai attirés sur votre tête. Vous n'êtes pas en état de lutter contre la puissance de votre marâtre, il faut la fuir, il faut vous cacher à tous les yeux pour échapper aux siens. Venez, la fée Morgiane m'a promis de vous protéger. Loin de partager ma faute, elle n'a employé l'empire que ses attraits lui ont donné sur mon cœur, que pour le ramener à la raison.

"—Mon père, lui répondis-je, il ne m'appartient point de juger votre conduite, et votre tendresse sera toujours pour moi une grande consolation.

" Nous abandonnâmes le palais, sans nous arrêter à de plus longs discours, ni attendre le retour du soleil (car il était nuit en ce moment), de peur que les femmes de Mellusine ne suivissent nos pas et ne révélassent le secret de mon asile. Nous arrivâmes au château de Morgiane, qui, étant prévenue, se trouva au devant de

nous, et m'accueillit avec une bonté touchante.

" Ah ! Merlin, Merlin ! s'écria-t-elle en m'embrassant, quand on a une fille si charmante, peut-on livrer son âme à des sentimens criminels. . . .

" — Arrêtez, Madame, interrompis-je, n'augmentez pas par vos reproches les regrets d'un père si tendre. Sans doute il est bien difficile de régler ses passions, puisque le sage Merlin ne l'a pas su faire. Qui sait même si quelque puissance ennemie de sa vertu. . . .

"—Non, ma chère fille, reprit mon père, en me serrant dans ses bras, non, le dieu du ciel n'a permis qu'aucun art pût prévaloir contre la véritable vertu, et c'est toujours par notre seule faute que nous tombons dans l'oubli de nos devoirs. Adieu, ma Rosalinde, ajouta-t-il, en repandant des larmes, pour l'amour de moi, pour ta propre sûreté, soumets-toi avec docilité aux conseils de cette respectable amie. Je me déroberai le plus souvent qu'il me sera possible aux regards de notre ennemie, pour venir chercher près de toi du courage et de la consolation."

" Demeurée seule avec Morgiane, cette prudente Fée me parla ainsi : " Rosalinde, vous êtes jeune et belle, mais ces avantages, loin d'en être pour vous, ne serviraient qu'à vous faire découvrir et retomber bientôt sous la puissance de Mellusine. La beauté, d'ailleurs, dans le peu de tems qu'elle dure, nous attire plus de chagrins que de véritables jouissances. Elle expose davantage notre vertu, elle anime contre nous la jalousie des autres femmes, et nous procure une célébrité plus à craindre que désirable. Avec une partie de ces inconvéniens, la jeunesse en a encore d'autres qui naissent de son impétuosité naturelle et de son peu d'expérience ; la perte de ces deux choses n'est donc pas un si grand malheur qu'on doive s'en désespérer, lorsque les circonstances en avancent l'époque, comme il est indispensable que cela vous arrive. Oui, ma chère enfant, la vieillesse et la décrépitude peuvent seules vous bien cacher aux yeux pénétrans de votre persécutrice."

" J'avoue, Prince, poursuivit Rosalinde, que mon cœur fut saisi de tristesse à cette déclaration ; le sage discours de Morgiane n'avait pas produit sur mon esprit l'effet qu'elle devait en attendre, et je me sentais plus touchée de la perte de ma jeunesse et de ma beauté que de toutes les raisons qu'elle me fesait valoir. Je demandai à Morgiane si ma métamorphose durerait long-tems.

" Aussi long-tems que le danger qui vous menace, me répondit la Fée, c'est-à-dire tant que Mellusine vivra, et vous savez que notre art nous préserve de beaucoup de maladies mortelles, et qu'on ne peut ôter la vie à un enchanteur que par surprise. Mais, d'un autre côté, Mellusine s'est fait un si grand nombre d'ennemis par le mauvais emploi de sa puissance, que vous pouvez à chaque instant en être délivrée, car rien n'est moins assuré que l'existence des méchans. Au reste, il dépendra toujours de vous de reprendre votre figure, en dé-

clarant qui vous êtes, le charme s'évanouira si vous prononcez votre nom, mais vous ne pouvez le faire du vivant de votre marâtre, sans vous exposer à de grands malheurs.

" — Madame, lui répliquai-je alors, je vous remercie de vos sages conseils ; je m'efforcerai de m'en rendre digne par ma prudence et ma docilité."

" Satisfaite de ma réponse, Morgiane, m'emmenant avec elle dans le lieu le plus secret de sa demeure, me frotta le visage et tout le corps avec un baume magique qui me rendit aussitôt méconnaissable. Des rides sillonnèrent mes joues, mes cheveux devinrent rares et blancs, mes dents tombèrent, ma taille se voûta, ma voix ne fit plus entendre que des sons cassés et tremblottans. A peine eus-je jeté les yeux sur un miroir qui me représenta l'horrible changement que je venais de subir, qu'un déluge de pleurs inonda mon visage flétri. " Cruelle Fée, m'écriai-je dans mon désespoir, pourquoi ai-je accepté vos funestes secours ? Ah ! Mellusine pouvait-elle me nuire davantage ?"

" Morgiane m'embrassa tendrement, me parla de mon père, et me dit des choses si touchantes que mon ressentiment s'apaisa. Elle m'assura que je ne tarderais point à reconnaître que la vieillesse a aussi ses douceurs comme les autres âges, et que je m'accoutumerais à ma nouvelle situation. Elle me conduisit ensuite à une cabane agréablement située, au pied d'une colline, dans le voisinage d'un ruisseau. De grands arbres l'ombragaient, des prés fleuris bordaient la petite rivière, et formaient, avec le paysage d'alentour, un site paisible et riant, quoique très-solitaire. Un troupeau de vingt brebis, aussi blanches que le lait contenu dans leurs mamelles, reposait dans une étable bâtie près de la cabane.

" Voici votre retraite, me dit Morgiane. Si l'ennui vous y surprenait, cette quenouille enchantée vous délivrera de ce fléau. A peine vos doigts y seront-ils occupés, que les pensées les plus agréables naîtront en foule dans votre esprit, et vous accourciront tellement les heures, que vous vous étonnerez de la rapidité de leur cours. Soyez sans inquiétude pour les besoins de votre vie, dans ces lieux créés par mon art, tout s'offrira de soi-même à vos désirs, et vous n'aurez d'autres soins que de mener paître votre troupeau au milieu de ces prés couverts de fleurs."

" Les grâces champêtres de ce séjour me consolèrent un peu de ma destinée. Je pris ma merveilleuse quenouille, et poussant devant moi mes brebis, j'allai m'asseoir au pied d'un peuplier, à quelque distance de la rivière, qui promenait lentement ses flots argentés entre deux rives de verdure. Je fus fort étonnée de sentir mon cœur paisible et satisfait de n'éprouver aucun regret, de regarder enfin ma condition avec des yeux tout différens de la veille. Ne suis-je pas en effet fort heureuse, me disais-je en filant ma quenouille, et ne vaut-il pas mieux passer ses jours en paix et en sécurité dans la solitude, et avec des cheveux

blancs, que de vivre dans de continuelles alarmes, à la fleur de la jeunesse? Oublions que j'ai passé subitement d'un âge à l'autre, et supposons que les années m'ont réduit où j'en suis, le résultat n'en serait pas moins le même."

" Pendant que je raisonnais ainsi, de jeunes bergères vinrent abreuver leurs troupeaux dans l'eau pure de mon ruisseau, et d'abord elles parurent surprises de me voir. Quelques-unes même n'osaient s'approcher de moi, les autres, plus hardies, se moquaient de ma décrépitude. Je m'avançai à leur rencontre, et m'adressant à celles qui se montraient timides: ' Jeunes filles, leur dis-je, pourquoi appréhendez-vous de venir de mon côté? vous n'avez rien à redouter de ma part. Puis, me tournant vers les autres: C'est une impiété, mes enfans, de se moquer de la vieillesse, vous devez respecter en elle l'image de vos parens, et songer que peut-être un jour vous serez courbées vous-mêmes sur un bâton. Approchez-vous les unes et les autres, je vous aiderai à rassembler vos brebis, si j'en ai la force.'

" Les bergères, touchées de la douceur de mes paroles, m'environnèrent avec confiance, et me demandèrent depuis quand j'habitais cette cabane, qu'elles n'avaient jamais aperçue, quoiqu'elles amenassent souvent leurs troupeaux se désaltérer dans cette rivière. Je leur répondis que cela s'était fait par des secrets que je possédais seule, fruits de mon âge et de mon expérience. Elles me consultèrent alors sur beaucoup de choses, à l'égard desquelles je les satisfis assez bien, car, ainsi que je vous l'ai dit, Prince, mon père m'avait enseigné les premiers élémens de la magie, et j'en savais assez pour étonner de pauvres villageois. Les jeunes filles, émerveillées de ma science, en parlèrent à leurs parens, qui ne manquèrent pas de venir m'interroger à leur tour. Ma réputation s'étendit rapidement de hameau en hameau, on ne parlait que de la vieille bergère de la vallée, et la haute considération dont je parvins à jouir me parut l'un des plus agréables dédommagemens de la perte de la jeunesse.

" Mellusine, qui me cherchait par toute la terre, entendit parler de ma sagesse, et s'étant informée de l'époque de mon établissement dans cette solitude, elle en conçut quelques soupçons qu'elle résolut d'éclaircir. Cette insidieuse Magicienne, prenant la figure d'une dame d'honneur de la reine d'Irlande, passa près de ma chaumière, montée sur un beau palefroi, et suivie de deux écuyers. J'étais assise dans la prairie, et ce jour-là, pour mon malheur, ayant négligé d'emporter avec moi ma quenouille, je me trouvais disposée à l'ennui, qui n'enfante que des réflexions bizarres et chagrines. La fausse dame d'honneur mit pied à terre et vint s'asseoir à côté de moi: ' Ma bonne mère, me dit-elle, attirée ici par la réputation de votre sagesse, je viens vous consulter sur une mission importante que m'a confiée ma maîtresse, l'illustre souveraine de l'Irlande. Elle a une fille qui passe pour un prodige de beauté, elle ne croyait pas que personne dans l'univers pût l'emporter sur elle, cependant un bruit s'est

répandu à la cour que la fille de l'enchanteur Merlin a mille fois plus d'attraits que notre Princesse. La Reine ne peut le croire, et elle m'envoit chercher partout cette fameuse Rosalinde, afin qu'elle vienne disputer le prix de la beauté à la princesse d'Irlande. J'ai déjà fait inutilement beaucoup de chemin, sans pouvoir la rencontrer; ne pourriez-vous point diriger sûrement mes pas?"

" Prince, ce discours perfide eut son entier effet, mon cœur s'enfla tout à coup de vanité, je me sentis flattée de passer pour belle, et ne voyant rien de préférable au triomphe qui m'attendait, si je parvenais à l'emporter sur la princesse d'Irlande, je répondis imprudemment qu'elle cherchait effectivement en vain la belle et infortunée Rosalinde, qu'un sort cruel l'obligeait à se cacher, et que moi seule je pouvais la rendre au monde.

" — Convenez, reprit alors la perfide Mellusine, que la renommée exagère ses charmes, puisqu'elle les dérobe si facilement à tous les yeux, et qu'elle ne saurait entrer en comparaison avec la beauté de notre Princesse?"

" En disant cela elle m'en fit voir le portrait qui me parut si inférieur à ma propre beauté, que je ne pus résister au désir de le faire déclarer publiquement à la cour d'Irlande.

" Madame, lui répliquai-je avec beaucoup de joie, il ne m'appartient pas d'être juge dans une pareille cause, c'est à votre cour d'en décider; partons, je suis Rosalinde, la fille de l'enchanteur Merlin."

" A ces mots, je repris ma jeunesse et mes charmes; mais, dans le même instant aussi, ma cruelle marâtre se découvrant à mes yeux: ' Orgueilleuse! s'écria-t-elle, puisque tu es si fière de ta beauté, conserve-la éternellement, mais sans pouvoir t'en applaudir.'

" Elle me toucha de sa redoutable baguette, et me changea en statue, m'abandonnant ainsi sous les arbres qui me prêtaient leur ombrage. Mon père, averti par Morgiane, vint pleurer devant mon image et m'adresser des plaintes qui eussent été capables d'animer le marbre le plus insensible, s'il n'eût pas été l'ouvrage de Mellusine; mais, hélas! sous cette apparente froideur, la cruelle m'avait conservé un cœur aussi tendre qu'auparavant, et je ressentais tous les chagrins que m'exprimait mon père. Soumis aux volontés de son impérieuse épouse, il ne lui fut pas même permis de me donner un asile; la généreuse Morgiane y pourvut. Conduit par elle, un roi d'Angleterre me rencontra et me fit transporter dans son palais pour y servir d'ornement. Lorsque mon père devint libre, il m'enleva à ce roi, me plaça dans ce palais et composa un enchantement propre à détruire le mien, c'est cette couronne destinée au plus sage. Il me doua en même tems d'une jeunesse et d'une beauté à l'épreuve des siècles; mais, hélas! ils m'ont ôté un bien plus précieux que ces avantages, puisqu'ils m'ont ravi un père si tendre! Morgiane a également disparu de ce monde, ainsi que ma fière persécutrice. Maîtresse absolue de mon sort, je pense ne pouvoir mieux disposer de mes trésors

et de moi-même qu'en faveur du plus sage des princes."

" Rosalinde ayant cessé de parler, Ethelred tomba à ses genoux, et lui peignit sa reconnaissance dans les termes les plus expressifs. Alfred-le-Grand ayant consenti à une alliance si glorieuse, les noces se célébrèrent peu de tems après. Les deux époux, fixés dans le palais de Rosalinde, y jouirent long-tems d'une félicité parfaite, et regardèrent toujours le sage Egbert, comme un ami fidèle, auquel le Prince devait son bonheur et ses vertus."

" Cette histoire me plaît encore mieux que les précédentes, dit le Sultan. J'y vois avec satisfaction la vieillesse traitée avec honneur, et j'approuve fort qu'on réprimande la jeunesse qui se croit plus sage que ses guides. Ce prince Ethelred était en effet un impertinent de s'adjuger, à son âge un prix qui le suppose supérieur à son frère même, assis sur le trône; et si un prince de ma famille osait marquer une pareille présomption, je le ferais étrangler à l'heure même.

"—Sire, répliqua Pari-Banou, je m'assure plutôt que Votre Majesté prendrait pitié de son aveuglement, et qu'elle lui donnerait, à l'exemple de Rosalinde, le tems et l'occasion de se repentir. La modération a toujours des suites satisfaisantes.

"—Madame, reprit le prince Habig, cette quenouille enchantée que la fée Morgiane donna à Rosalinde, ne signifie-t-elle pas les avantages du travail et les dangers de l'oisiveté?

"—Oui, mon Prince, répondit Pari-Banou. Aussi voyons-nous qu'elle remarque dans son récit, que, faute de s'occuper utilement, elle était déjà dans d'assez mauvaises dispositions, lorsque Mellusine vint la surprendre dans sa retraite."

POÉSIE.

FRAGMENT SUR DIEU ET L'ÉTERNITÉ.

Oui d'une éternité la sombre profondeur
Pénètre mes esprits de trouble et de terreur,
Je doute....Et dans mon âme incertaine, tremblante,
Ce doute affreux répand l'horreur et l'épouvante.
C'est en vain que d'un Dieu, protecteur des mortels,
Mon œil ose chercher les regards paternels,
Par les plus grands forfaits irritant sa clémence,
Ses enfans sur leur tête appellent sa vengeance.
Les uns, sur le destin rejetant leurs malheurs,
En verraient, mieux instruits, la source dans leurs cœurs;
Et d'autres, aveuglés par leur propre science,
Pour tout approfondir, tombent dans l'ignorance.
Sur la nature, ô Dieu! tout n'est qu'obscurité,
Qu'un abîme sans fond....comme l'éternité.
Et, malgré sa raison, atome imperceptible,
L'homme prétend sonder ce mystère terrible!
Jouet des passions, dont il est agité,
L'amour du changement et de la volupté,

L'orgueil, de tous nos maux principe inépuisable,
De l'or et des grandeurs la soif insatiable,
Gouvernent en tyrans ce roi de l'univers ;
D'autant plus malheureux qu'il se plaît dans ses fers.
Loin de moi, raisonneurs, dont la licence extrême
Ose en vains argumens s'attaquer à Dieu même ;
Et qui, dans vos écrits, affichant la candeur,
Voulez par l'athéisme arriver au bonheur !
Séduit par vos leçons, j'entrai dans la carrière,
Je devins, comme vous, aveugle volontaire ;
Et marchant à grands pas sur un sol ténébreux,
Je tombai sans remords dans un abîme affreux.
Dans mon essort impie, enivré d'insolence,
Je méconnus d'un Dieu l'éternelle existence ;
Mais enfin révolté d'un système odieux,
La tardive raison vint dessiller mes yeux.
D'un être universel je reconnus l'empire,
Invisible moteur de tout ce qui respire,
Qui, toujours agissant, a toujours existé,
Et qui suffit lui-même à sa félicité.
Jadis il enfanta les cieux, la terre et l'onde ;
Maintenant il gouverne et fait fleurir le monde ;
Et ce monde, soumis à d'immuables lois,
Pour nommer son auteur semble élever la voix.
L'astre éclatant du jour, parcourant sa carrière ;
Et sur nous, à grands flots, répandant sa lumière
Nous force d'admirer son disque radieux ;
Il anime la terre, il embellit les cieux.
La nuit, dans l'horizon, couvert de sombres voiles,
Brille à nos yeux charmés la splendeur des étoiles ;
La lune, au haut des airs balançant sa clarté,
Dans nos cœurs attendris porte la volupté :
Tout inspire l'amour et la mélancolie,
Et l'homme s'applaudit de tenir à la vie.
A voir de ces grands corps l'ensemble harmonieux,
Leur structure superbe et leur cours glorieux,
Quel mortel insensé peut consacrer ses veilles
A combattre, à nier l'auteur de ces merveilles !....
Au tableau varié, qui frappe son regard,
Quel mortel peut sans honte invoquer le hasard ?....
Assemblage étonnant de force et de faiblesse,
Mélange de grandeur, helas ! et de bassesse,
Capable de jouir de la félicité,
L'homme meurt...., et pressent son immortalité.
Aux ennuis, aux douleurs sa vie abandonnée
Cherche dans l'avenir une autre destinée.
Si son plus cher espoir se fondait sur l'erreur....
Il est si consolant de rêver le bonheur !
Mais tu ne peux tromper cette auguste espérance
Tu ne peux d'un œil sec voir souffrir l'innocence.

Oui, je le crois, grand Dieu, ton bras en nous créant
Ne nous à pas formés pour nous rendre au néant.
Au sein de son auteur la vertu gémissante,
Du crime ira braver la fureur impuissante,
Et quittant le séjour de sa captivité,
Elle prendra son vol vers la divinité.
Qu'à ses derniers instans l'homme se considère
Comme un enfant chéri qui retourne à son père!
Cette idée adoucit la rigueur de son sort,
Et chasse les horreurs qui précèdent la mort.
O vous dont la doctrine, au genre humain funeste,
Prive l'infortuné du seul bien qui lui reste ;
Pendant que vous prêchez la foi, la probité,
L'amour de la patrie et de l'humanité,
De vos pompeux discours bizarre conséquence,
Vous enlevez à Dieu son nom et sa puissance,
Et brisant les liens de la société,
Vous trompez les mortels avec impunité.
Nous voyons tous les jours vos coupables maximes,
Détruisant les vertus, autoriser les crimes.
L'homme en fait, par ma voix, l'humiliant aveu :
Il s'ignore lui-même, et veut juger son Dieu!
Et vous qui, sans remords, niez son existence,
Ah!.... Craignez d'éprouver les coups de sa vengeance ;
Craignez qu'il ne punisse, en son juste courroux,
Les outrages nombreux qu'il a reçus de vous.
Mais ce fatal orgueil, présent de sa colère,
De votre aveuglement est déjà le salaire ;
Et de vos attentats ce tribut mérité
Excite le mépris du sage révolté.
Pour moi, reconnaissant ma profonde ignorance,
J'adore un Dieu suprême, et l'adore en silence ;
Et mon âme n'a point le désir criminel
De vouloir sur son trône ébranler l'Eternel.
J'invoque la raison et son fanal austère :
Je cherche à m'éclairer et mon cœur est sincère.
Ainsi dans mes loisirs j'ai souvent médité.
Ami de la justice et de la vérité,
Mon langage sans art, enfant de la nature,
N'a point de l'éloquence emprunté la parure.
J'ai peint du Tout-Puissant l'éclat, la majesté,
La grandeur, la clémence et la sévérité ;
Triste solution d'un important problème,
J'ai vu qu'en ses désirs l'homme est toujours extrême,
Et que dans ses projets balotté par l'erreur,
Il ne peut ici-bas goûter le vrai bonheur.

Imprimé par G. Schulze,
13, Poland Street.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 30.] *NOVEMBRE*, 1824. [TOME V.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

page
Muller (Jean de)..... 195

MÉLANGES.

Les Leçons de la vénérable Pari-Banou. — Albéric, ou le Fantôme.—Histoire Allemande.. 198
Musée Royal. — Tableaux de M. Gérard..... 215
L'Embarras du Choix..... 218
Synonimes.—Justice, Équité.. 219
Lorsque, Quand..... 221
Ermenonville..... 223
Des Armes à Vapeur..... 224
Le Professeur de Signes..... 232
Lettre sur les Environs de Lyon..... 234

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

page
États - Unis — Établissement Suisse de la Nouvelle-Vevey 237
Philadelphie—Distribution des Eaux..... ib.
Russie — Moscou — Université et Collections scientifiques... 238
Allemagne—Lintz—Canal pour unir le Danube à l'Elbe..... 239
Vienne — Statistique — Mouvement de la Population en 1823 ib.
Leipzig—Foire—Catalogue des ouvrages qu'on y a exposé en 1823..... ib.
Bonn—Publication prochaine.. 240

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER; DULAU ET C^nie.; BOSSANGE ET C^nie.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 30.] *NOVEMBRE*, 1824. [TOME V.

BIOGRAPHIE.

MULLER (JEAN DE),

Célèbre historien suisse, ancien ministre secrétaire-d'état du roi de Westphalie, directeur de l'instruction publique, grand-cordon de l'ordre royal de Hollande, membre de l'académie de Berlin, etc., nacquit à Schaffhouse le 3 Janvier 1752. Il commença ses études au gymnase de cette ville et les termina à l'université de Goettingue. Son aïeul maternel, qui remplissait des fonctions pastorales, le destinait à suivre la carrière de la théologie ; mais le jeune Muller, qui s'occupait, depuis l'âge de douze ans, de travaux sur l'histoire, travaux dans la continuation desquels l'engagèrent ses maîtres, et entre autres Miller, Heyne et Schloezer, eut enfin la liberté de suivre le penchant qui l'entraînait. Ce fut d'après les conseils de Schloezer qu'il composa l'histoire de la guerre des Cimbres qu'il publia à Zurich, en 1772, et, d'après ceux de Miller, qu'il se disposa à écrire l'histoire de son propre pays. Muller, de retour à Schaffhouse, reçut du gouvernement la chaire de langue grecque, et il en remplit les fonctions sans renoncer à ses occupations favorites. En 1774, il obtint l'autorisation de se rendre à Génève, où il devint l'instituteur du fils du conseiller Tronchin, et l'ami des Bonnet, des Fuessli et des Bonstetten ; il donna dans cette ville des leçons d'histoire universelle. Il publia au commencement de 1780 la première partie de l'*Histoire de la confédération suisse ;* mais il n'a pas continué cette première édition. Peu de tems après, il se rendit à Berlin où Frédéric-le-Grand l'accueillit avec bienveillance. Muller donna dans cette ville des *Essais historiques,* et accepta du landgrave de Hesse la chaire de Cassel, où il recommença les cours d'histoire qu'il avait faits à Génève. Trois ans après (en 1783), il rentra dans sa patrie et s'y livra exclusivement à ses travaux habituels

dans la maison de Bonstetten, son ami. L'électeur de Mayence voulut l'avoir à son service, et le fit secrétaire du cabinet et conseiller intime. Il s'y montra véritablement propre aux affaires publiques, et publia, en 1787, contre les projets de domination de la maison d'Autriche, les motifs d'une coalition des princes allemands pour la défense de la constitution germanique. Dans un second écrit, en 1788, il déplora les malheurs que devait entraîner le peu de disposition que l'on montrait pour cette réunion. Il s'occupait, vers le même tems, des rapports de la puissance ecclésiastique avec celle de l'état. La ville de Mayence étant tombée au pouvoir des Français dans la première guerre de la révolution, il partit pour Vienne, L'empereur Léopold, qui, à l'époque de son couronnement à Francfort, lui avait conféré des lettres de noblesse, voulut se l'attacher en lui donnant le titre de conseiller à la chancellerie d'état, et peu après la place de bibliothécaire. Mais Muller éprouva dans l'exercice de cette dernière fonction des dégoûts qui lui firent vivement désirer sa liberté. La proscription de son histoire de la Suisse, qui fut comprise au nombre des livres prohibés, le porta à accepter, en 1804, de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, une place à l'académie de Berlin, et il partit aussitôt pour sa nouvelle destination. Il voulut justifier la confiance de Frédéric-Guillaume, et témoigner sa gratitude à la mémoire de Frédéric-le-Grand, en écrivant la vie de ce prince. Deux discours qu'il prononça à l'académie, en 1805 et 1807, donnaient une idée favorable de la manière dont il avait envisagé son sujet, lorsque la guerre avec la France le força de suspendre son travail. L'empereur Napoléon, lors de son séjour à Berlin, avait distingué Muller. Pendant le voyage de celui-ci à Tubingue, où le roi de Wurtemberg l'appelait en qualité de professeur, il reçut de Napoléon l'invitation de se rendre à Paris, qu'il quitta bientôt pour passer en Westphalie, où il devint secrétaire-d'état. Il fut nommé, peu de tems après, directeur-général de l'instruction publique dans ce royaume. Ses soins multipliés pour la réorganisation des études et les autres travaux auxquels il se livrait, hâtèrent sa fin ; il mourut le 29 Mai 1809. Muller a laissé les plus honorables souvenirs ; simple, modeste, généreux, désintéressé, il mourut pauvre, et ce ne fut que par la publication de ses œuvres posthumes que l'on put acquitter les dettes peu nombreuses qu'il avait contractées. Comme savant, il a mérité le suffrage de deux hommes bien faits pour l'apprécier : Chénier et Charles Villers. " L'histoire de la confédération helvétique, dit le premier, est pleine de recherches sur les origines des villes et sur leurs traditions particulières. Quoique fort érudite, elle n'est point sèche ; elle abonde en réflexions toujours judicieuses et quelquefois d'une grande portée. Quant à l'exécution générale, la manière de l'auteur est large et grave : la chaleur n'est pas sa qualité dominante, mais il a souvent de la noblesse ; et dans ce qui concerne l'histoire natu-

relle de la Suisse, partie traitée de main de maître, son style s'élève à des formes majestueuses... L'ouvrage est dédié à tous les confédérés de la Suisse. Cette dédicace, que l'auteur fait à ses pairs, n'est pas d'un ton subalterne. On y remarque, comme en tout le reste du livre, un profond sentiment de liberté ; et ce qui pourrait, à l'analyse, se trouver encore la même chose, un grand respect pour le genre humain." M. Ch. Villers, auteur de plusieurs ouvrages estimés dans les deux langues, et d'un Mémoire couronné par l'institut, s'exprime ainsi : " L'opinion publique accorde assez généralement à Muller le premier rang parmi les historiens de son tems, et reconnaît en lui la plus exquise réunion des qualités nécessaires pour qui se voue à la haute fonction d'écrire les fastes de l'humanité. Les uns les comparent à Tacite ; d'autres, avec plus de raison, le nomment le Thucydide de l'Helvétie. Sans doute que la grave majesté de son style, que la vigueur de ses tableaux, que la grandeur de ses vues, que la richesse de son imagination, enfin que sa manière vraiment antique, autorisent ces comparaisons. Mais un genre de mérite que n'ont pu avoir ces anciens historiens, c'est celui des recherches les plus laborieuses, les plus profondes et les plus exactes. L'historien suisse conduit cette histoire de sa patrie depuis l'origine de la nation, au travers de toutes les relations qu'eut celle-ci avec la France, l'Italie et l'Allemagne ; ce qui rend ce bel ouvrage un complément indispensable à l'histoire de ces diverses contrées." Le frère de ce célèbre historien, M. Jean-Georges Muller, professeur à Schaffhouse, a publié la collection complète des *Œuvres de Jean de Muller*, dont le 27e volume a paru en 1819. On trouve dans cette importante collection, outre l'histoire de la confédération helvétique, le Cours d'histoire naturelle, formant à lui seul trois volumes, la correspondance familière, l'abrégé de la vie de Jean de Muller, écrit par lui-même, etc. Cet abrégé forme le 1er cahier des vies et portraits des hommes lettrés de Berlin, 1806, in-8o, publié par M. Lowe. Plusieurs autres étrangers ont écrit la vie de cet historien, et M. Guizot a donné, dans le *Mercure de France* du 17 Février 1810, une *Notice biographique sur J. de Muller*.

MÉLANGES.

LES LEÇONS DE LA VÉNÉRABLE PARI-BANOU.

LE sultan Schariar II, la sultane Fatime, son épouse, et le prince Habig, leur fils, étaient de plus en plus charmés des récits de la mystérieuse Pari-Banou, et ils s'entretenaient souvent du soin avec lequel elle se dérobait à leur reconnaissance, tellement qu'ils ignoraient encore l'état de sa fortune et le lieu qu'elle habitait, Pari-Banou n'ayant jamais souffert qu'on l'accompagnât. Le Sultan en éprouvait un dépit secret qui naissait d'une curiosité, dont l'excès, suivant le préjugé ordinaire, aurait été plus excusable dans son épouse. Il témoigna le désir de faire épier les pas de la vénérable étrangère; mais le prince Habig le conjura de renoncer à ce dessein, qui pouvait irriter Pari-Banou, et le priver ainsi des utiles instructions qu'il en recevait. Cette prudence du jeune Prince prouvera encore mieux que tout ce que j'en ai déjà dit, combien le ciel l'avait favorisé, et à quel degré il était supérieur aux enfans de son âge.

" Sire, dit-il au Sultan, que savons-nous si cette femme extraordinaire n'est point elle-même une de ces Fées bienfesantes, dont elle nous entretient si souvent dans ses ingénieux récits, qui, sous une forme simple et modeste, daigne présider aux soins de mon éducation ? Elle connaît les histoires et les mœurs de toutes les nations de la terre, et elle mêle à ses instructions tant de maximes de sagesse, tant de descriptions intéressantes, qu'il est difficile de croire qu'elle soit réellement ce qu'elle paraît à nos yeux.

La Sultane se rangea de l'avis du Prince, et se joignit à lui pour supplier le Sultan de respecter le secret de Pari-Banou. Schariar leur promit de ne point l'inquiéter, quelque chose qu'il lui en coûtât, et la savante dame étant arrivée à son heure accoutumée, reprit ainsi la parole:

ALBÉRIC, OU LE FANTOME.

HISTOIRE ALLEMANDE.

" Prince, j'ai à vous entretenir aujourd'hui d'une contrée de l'Europe si fameuse par son antiquité, qu'on la regarde comme le berceau des autres nations de cette partie du monde. Des colonies innombrables, descendues des forêts de la Germanie,

aujourd'hui l'Allemagne, peuplèrent la France, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, et firent nommer cette même Germanie la *Patrie des hommes*, pour exprimer l'immensité de sa population. La valeur de ses habitans n'était pas moins célèbre, et, parmi les vertus dont ils s'honoraient, leur hospitalité était si grande qu'ils se disputaient le plaisir de recevoir les étrangers qui passaient dans leurs villes, et ceux-ci ne quittaient jamais une maison sans qu'on ne leur en indiquât une autre où ils seraient accueillis de la même manière. Cette qualité si touchante s'est transmise aux descendans des Germains, les Allemands la pratiquent encore aujourd'hui ; ils ont la même bonne foi, la même simplicité de mœurs que leurs ancêtres.

" Vers la fin du treizième siècle, le respectable Rodolphe, gentilhomme Allemand, habitait dans le pays d'Hanovre, à quelques lieues de la ville de Lunébourg, un antique château bâti par ses ancêtres. Ses vastes salles gothiques étaient décorées partout de leurs armes et de leurs images vénérables. Là, se voyaient des chevaliers bardés de fer, plus fiers de cette parure martiale que de la pourpre des empereurs romains ; des évêques tenant en main leur bâton en pastoral ; des dames en habits de religion, qui avaient quitté ces murs paternels pour vivre dans la pénitence et la solitude des cloîtres ; d'autres, couvertes de riches habits, laissaient éclater sur leur visage la joie qu'elles ressentaient d'avoir porté dans leur sein les illustres rejetons de cette famille. Les alentours de ce château n'avaient d'ailleurs rien d'agréable. D'immenses bruyères, des marais et des sables stériles s'étendaient jusqu'à la mer, qui, dans ses fougueux caprices, abandonne et reprend alternativement ces grèves monotones. Quelques plantations languissantes, élevées par les soins de Rodolphe, égayaient à peine les sites les plus rapprochés, et des marais s'élevaient continuellement des vapeurs froides et mal saines que les rayons du soleil ne pouvaient dissiper ; cependant le bon gentilhomme eût dédaigné pour ce triste séjour et le ciel délicieux de l'Espagne, et les paysages rians de la France, et la fertilité de l'Allemagne méridionale, dont une partie porte le nom de Campagne d'Or, à cause de la richesse du sol. Rodolphe, quoiqu'il fût la bonté même, comptait au rang des premiers avantages du monde l'honneur d'une illustre origine, confondant dans son esprit aveuglé la haute naissance avec la vertu, et les croyant inséparables l'une de l'autre. Cette erreur venait d'un cœur noble et pur, qui jugeait les autres d'après lui ; et si jamais en effet la naissance parut respectable, ce fut dans la personne de Rodolphe. Son orgueil, tempéré par une âme sensible et généreuse, se cachait sous les apparences d'une majesté douce, convenable à son âge, et il avait tant de vertus qu'on lui rendait sans peine les honneurs et les déférences

qu'il croyait surtout mériter par ses titres.

" Un soir d'automne, assis devant son immense foyer, il recherchait, dans de vieux manuscrits, les faits et gestes de ses ancêtres. Son épouse, vénérable dame, dont les yeux affaiblis ne lui permettaient plus de manier l'aiguille, dévidait un écheveau de soie, qu'un page à genoux tenait sur ses deux mains. L'Aumônier de la maison, les bras modestement croisés, les yeux attachés sur le comte Rodolphe, attendait qu'il lût à haute voix. Et dans l'embrasure d'une fenêtre gothique, une jeune et belle personne, Augusta, nièce de Rodolphe, se hâtant de profiter des dernières clartés du jour, achevait une pièce de tapisserie où elle avait représenté une chasse. Elle fut détournée de son ouvrage par l'aboiement tumultueux des dogues qui gardaient la cour du château, et ayant jeté les yeux en dehors, elle vit un homme expirant que des villageois portaient entre leurs bras. Un moment après un Page accourut demander à Rodolphe s'il consentait à recevoir chez lui un Chevalier à demi-mort, qu'on avait trouvé étendu au milieu de la bruyère, sans aucune apparence de blessure.

" S'il respire encore, répondit le Comte, hâtons-nous de lui porter des secours, et s'il est délivré de ses maux, accordons-lui les honneurs de la sépulture, et prions Dieu pour le repos de son âme. Ce château a été de tout tems un asile hospitalier, où mes ancêtres se sont fait un devoir de recevoir dignement toutes sortes de personnes. Venez, mon père, ajouta-t-il en s'adressant à l'Aumônier, venez aussi ma chère épouse, et qu'Augusta vous accompagne, car les femmes ont une adresse merveilleuse à soulager tous ceux qui souffrent."

" La compagnie se leva, Augusta offrit le bras à sa tante. Le petit Page, demeuré seul, à genoux, son écheveau de soie sur les mains, prenant aussitôt son parti, se hâta de se débarrasser de sa chaîne et de courir sur les pas de la famille. C'était un joli enfant, frère d'Augusta, espiègle, curieux, étourdi, qui se nommait Wilhem. Leur mère vivait encore, si l'on peut appeler ainsi une existence qui la séparait du monde entier; car ayant perdu son époux, elle avait pris le voile à la suite de son veuvage, léguant à l'amitié de son beau-frère, le soin de ses deux enfans.

" Le Comte et sa suite arrivèrent auprès de l'inconnu au moment qu'il reprenait ses esprits. Ses yeux égarés, son visage défait, exprimaient l'horreur et l'épouvante. Il prononça quelques paroles mal articulées, étendit la main comme pour repousser une image terrible, et revenant peu à peu à lui-même se remit enfin de son accident, dont il ne lui resta qu'une pâleur et un abattement qui lui étaient depuis longtems habituels. A cela près, toute sa personne n'offrait rien que d'agréable. Il avait la taille haute, la démarche aisée, les traits assez réguliers, les ma-

nières polies ; mais il paraissait incapable de soutenir une longue conversation, moins par défaut d'esprit que par une sorte de préoccupation qui ne l'abandonnait point. Au nom du comte Rodolphe, il tressaillit, changea de visage et marqua peu d'empressement de se faire connaître à son tour : ce qui fit supposer au noble Châtelain que ce Chevalier ne pouvait se faire honneur de sa naissance ; mais il perdit bientôt cette opinion, lorsque l'étranger, fesant un effort sur lui-même, et croyant ne pouvoir se dispenser de répondre à la courtoisie de ses hôtes, déclara qu'il était Albéric de Rosenthal. Aussitôt le comte Rodolphe se leva de son siége et courut embrasser le Chevalier en s'écriant : " Ah ! Seigneur ! laissez-moi serrer contre mon sein le fils de mon meilleur ami, du sauveur de mes jours ! vous n'étiez qu'un enfant, ainsi que mon frère, l'infortuné Conradin, lorsque votre père et moi nous suivîmes Louis IX, roi de France, en Palestine, à sa première croisade. Etrangers auparavant l'un à l'autre, les doux liens de la patrie commencèrent ceux de l'amitié qui sont plus doux encore. Nous devînmes frères d'armes, et bientôt notre vie passée, nos affections domestiques, nos titres, notre fortune, nous furent aussi bien connus que si nous fussions nés du même père. Mon ami m'entretenait souvent de son cher Albéric, l'espoir de sa vieillesse. Je n'avais point de fils, mais un frère beaucoup plus jeune que moi m'en tenait lieu, depuis que la mort de nos parens m'avait donné le titre de son protecteur naturel. Je ne vous raconterai point les détails de cette expédition mémorable, où les défaites, la captivité et la mort même, souvent offerte au héros qui nous conduisait, ne purent ébranler sa constance. Après le combat de la Massoure, où périt un frère de Louis et la fleur de l'armée, nous tombâmes avec les autres Chrétiens dans les fers des Infidèles, et nous en eûmes beaucoup à souffrir. Les Musulmans s'égorgeaient entr'eux pour s'emparer de la domination, et cette anarchie ne fesait qu'aggraver nos maux. Un bruit se répandit que ces Barbares, ayant versé le sang du roi de France, se préparaient à massacrer tous les prisonniers. L'effroi inspire aux plus prudens de téméraires résolutions. Quoique nus et sans argent, nous essayâmes de corrompre nos gardes par des promesses, afin d'obtenir d'eux qu'ils nous laissassent échapper. Votre père nous blâma d'ajouter foi si légèrement à une nouvelle peu vraisemblable, puisque la mort du Roi ne semblait offrir aucun avantage à ses ennemis, au lieu qu'ils pourraient mettre un grand prix à sa liberté. Il nous reprocha de mettre plus de confiance dans des soldats infidèles que dans le secours de Dieu, et fit tous ses efforts pour me détourner du danger dans lequel je me précipitais : car, personne n'ayant osé se mêler de cette dangereuse négo-

ciation, je m'en chargeai seul avec une haute imprudence. La réussite sembla d'abord justifier mon audace, le chef de nos gardiens parut se laisser attendrir ; mais il ne le feignait que pour me perdre. Avertis par eux, nos ennemis accoururent à notre prison, et, pleins de rage, demandèrent qu'on leur montrât celui qui avait tenté de corrompre la fidélité de leurs soldats. Déjà le fatal cimeterre menaçait ma tête, lorsque mon frère d'armes s'avançant fièrement déclara qu'il était le seul coupable. Je voulus m'opposer à ce généreux mensonge.

" Tais-toi, me cria-t-il avec colère, tu n'as été que mon ambassadeur. C'est moi qui te poussais à cette action imprudente, si tu avais refusé d'y consentir, je t'aurais donné la mort. Musulmans, soyez juges entre nous : le bras n'est point coupable ; la tête qui le conduit mérite seule le châtiment.

"—Ah ! ne l'en croyez pas, repartis-je tout éperdu, il a fait, au contraire, tous ses efforts pour me préserver de ce malheur. L'amitié seule lui donne le courage de détourner sur lui le coup qui me menace, et cette preuve de sa fidélité me rend encore plus affreuse la crainte de lui causer la mort. Musulmans, si vous n'avez point des cœurs de tigres, laissez-vous toucher par mes larmes, ce n'est point ma vie, c'est la sienne que je vous demande."

" Ce spectacle extraordinaire toucha l'âme de ces barbares, ou plutôt Dieu avait résolu de nous sauver de ce péril. Ils se regardèrent avec étonnement, remirent dans le fourreau l'arme terrible et se retirèrent en silence. A peine nous eurent-ils quittés que je me précipitai dans les bras de votre père, et au lieu de paroles qui n'eussent exprimées que faiblement ce que nous ressentions, nous tombâmes à genoux et nous récitâmes ensemble le cantique de la Sainte Vierge Marie, qui commence par ces mots : Mon âme magnifie le Seigneur. Nos compagnons de captivité, auxquels, jusque-là, la terreur avait fermé la bouche, nous imitèrent, et les louanges du Dieu de miséricorde s'élevèrent comme un parfum du fond de cette triste prison, et montèrent au pied de son trône.

" Voilà, cher Albéric, ce qu'a fait pour moi votre père, jugez si je dois vous recevoir ici avec joie ! Hélas ! j'ai su que cet ami si parfait était mort peu de tems après son retour des croisades, des suites de ses blessures et de ses fatigues. Nos demeures, séparées par de grandes distances, nous ont empêché d'entretenir entre nos deux familles des rapports si bien établis déjà dans nos cœurs ; mais, désormais, regardez-moi comme votre père, confiez-moi vos desseins, vos espérances, usez de mon bien comme du vôtre.

" Prince, pendant ce discours du comte Rodolphe, Albéric, les yeux baissés, triste et sombre, ne paraissait sentir aucun des mouvemens de joie qu'une rencontre si favorable aurait dû

et et du mystère affligeant qui
laissons-là

Recently Published,

THE MYRIORAMA,

OR MANY THOUSAND VIEWS,

DESIGNED BY MR. CLARK.

THE MYRIORAMA is a moveable Picture, capable of forming an almost endless variety of Picturesque Scenery, and admirably adapted to excite amongst young persons a taste for Drawing, to furnish them with excellent subjects for imitation, and to supply an inexhaustible source of amusement. It derives its name from two Greek words, *myrias*, multitude, *orama*, scene, view, or landscape: and consists of numerous Sections or Fragments of Landscapes on cards, neatly coloured. These are so ingeniously contrived, that any two or more placed together, will form a pleasing view; or if the whole are put at once on the table, they will admit of the astonishing number of 20,922,789,888,000 variations; it is therefore certain, that if a person were occupied night and day, making one change every minute, he could not finish the task in less than 39,807,438 years and 330 days. Price 15*s.* fitted up in an elegant box.

Dedicated to, and honoured with the approbation of,

HIS MAJESTY.

THE MYRIORAMA,

(SECOND SERIES),

CONSISTING ENTIRELY OF ITALIAN SCENERY,

DESIGNED BY MR. CLARK.

The First Series of this work having been honoured with very flattering marks of approbation, Mr. Clark has been induced to design the present collection, in the hope that it will be found still more deserving of the public patronage. The Second Series consists entirely of Italian Scenery, and is capable of even greater variation than the first, as the number of cards is increased from 16 to 24. The changes or variations which may be produced by these 24 cards, amount to the astounding and almost incredible number of 620,448,401,733,239,439,360,000, the magnitude of which cannot be better illustrated than by the following observations:—supposing it possible to effect one of these changes every minute, night and day, it would require to produce them all, 1,180,457,385,337,213,545 years, 75 days; that is to say, that if all the inhabitants of this globe (computing them at 1,000,000,000, of which, according to common calculation, they fall considerably short) were employed in the task, it would take them 1,180,457,385 years to complete it; which is more than 196,742 times the period which has elapsed since the creation of the world. Price 1*l.* 4*s.* in an elegant box.

LONDON:

PRINTED FOR SAMUEL LEIGH, 18, STRAND;

AND SOLD BY ALL BOOKSELLERS AND STATIONERS.

corder enfin, avant de mourir, l'occasion que j'ai tant désirée, de reconnaître dignement la générosité de mon frère d'armes ! quelle action pourrait lui être plus agréable que d'améliorer la mauvaise fortune de son fils !

" Prince, la journée s'acheva dans ces entretiens intéressans. L'horloge du château ayant sonné dix heures, l'Aumônier fit à haute voix la prière du soir, et deux valets, tenant à la main des flambeaux, précédèrent Albéric dans la chambre qui lui était destinée, et près de laquelle couchait aussi le petit Page, dans une tourelle qui communiquait avec cette chambre. J'ai dit que Wilhem était curieux. Il commençait à peine à se déshabiller, qu'il entendit le Chevalier marcher à grands pas dans sa chambre, et répéter ces mots, d'une voix étouffée: " Quoi ! me poursuivra-t-il toujours !" Le petit Page, étonné, grimpa sur sa couchette, et s'élevant de son mieux sur la pointe de ses pieds, regarda, par un vitrage placé au-dessus de la porte, ce qui se passait dans la chambre voisine. Il vit, avec plus d'étonnement encore, le Chevalier monté aussi sur une chaise, et couvrant d'un voile le portrait de Conradin attaché à la tapisserie. Le Page étourdi, mécontent de l'action d'Albéric, lui cria à travers le vitrage : " Seigneur Chevalier, pourquoi cachez-vous le visage de mon père, comme s'il était indigne de voir le jour ?"

" Ces paroles causèrent un si grand trouble à l'étranger, qu'il en tomba rudement à terre ; mais, se relevant aussitôt, et prenant en main son épée, il courut du côté d'où venait la voix avec tant de furie, que le petit Page, effrayé, se laissa glisser derrière la porte, et s'échappa dans la chambre lorsque le Chevalier entra dans la tourelle. Albéric l'ayant reconnu pour être un des pages du château, s'apaisa, l'assura qu'il n'avait rien à craindre, et lui demanda en même tems pourquoi il s'avisait de l'épier. " Croyez-vous, ajouta-t-il, que le comte Rodolphe approuve cette conduite, lui qui exerce si généreusement l'hospitalité ? La curiosité est un très-grand vice. Celui qui a vu ce qu'il ne devait point voir, raconte aussi ce qu'il ne devrait point raconter, et un ancien disait qu'il est aussi criminel de mettre les yeux que les pieds dans la maison de son voisin : or, l'étranger reçu dans votre demeure doit y trouver autant de sûreté que dans la sienne. Craignez d'éprouver un jour le sort d'un enfant dont je vais vous apprendre la triste aventure. C'était un jeune Chévrier, à peu près de votre âge. En gardant son troupeau dans les lieux écartés, il aperçut deux hommes qui s'attaquaient vivement. L'un d'eux, ayant tué l'autre, fit un grand trou dans le sable, et l'enterra pour cacher ce meurtre ; puis il s'en alla sans avoir vu le petit berger. Peu de tems après, celui-ci ayant entendu parler de la disparition d'un homme considérable, raconta ce dont il avait été témoin, et désigna si bien le meurtrier, qu'il le fit saisir et condamner à mort. Le lendemain de l'exécution ; le petit Berger se trouvant encore au pâturage

dans le même lieu, vit avec effroi la terre s'entr'ouvrir à l'endroit où avait été enterré le mort. Ce dernier en sortit, et, s'avançant vers le Berger, que la terreur rendait immobile, il lui dit d'un ton terrible: " Tes yeux ont péché et ta langue aussi, puisqu'ils ont vu ce qu'ils ne devaient point voir, et qu'elle a révélé ce qu'elle ne devait point révéler : ce qui a été cause de la mort d'un homme. Mon meurtrier m'a tué en voulant se défendre ; je lui avais pardonné mon trépas, et voilà que son ombre plaintive me demande vengeance ; elle ne tardera pas à l'obtenir." A ces mots ; il se jeta sur le petit Berger, lui arracha la langue et les yeux, et retourna dans sa fosse."

" Le Berger en mourut-il ?" demanda le petit Page tout tremblant.

" Non, répondit le Chevalier, son sort aurait été trop doux ; au lieu qu'il traîna une vie la plus misérable qui fut jamais. Sachez donc vous taire, à l'avenir, de peur d'être traité comme lui.

" Aussi ferai-je, je vous le jure, repartit Wilhem. Mais enfin, seigneur Chevalier, pourquoi outragez-vous le visage de mon père ?

" De votre père ? répliqua Albéric ; quoi ! c'est là le portrait de votre père ?

" Lui-même, continua le petit Page ; c'est ce Conradin dont mon oncle vous a parlé tantôt. Moi et ma sœur Augusta nous sommes ses enfans ; notre mère s'est faite religieuse dans un couvent au bord du lac Schewrin."

" Albéric, au lieu de lui répondre, tomba tout-à-coup dans une si profonde rêverie, que le petit Page, après quelques momens, voyant qu'il ne paraissait plus songer à lui, reprit le chemin de la tourelle. Comme il allait en fermer la porte, le Chevalier, revenant à lui-même, rappela le petit Page. Mon enfant, reprit-il, si j'ai voilé ce portrait, ce n'est ni par haine, ni par mépris ; c'est parce que ses traits m'offrent une ressemblance douloureuse. Ne parlez de ceci à personne, et qu'un doux sommeil se répande sur vous, car vous êtes dans l'âge de l'innocence."

" Un profond soupir souleva sa poitrine, et le petit Page, qui avait les yeux attachés sur les siens, crut y voir briller quelques larmes. Ils se couchèrent l'un et l'autre. Le Page ne tarda point à être enseveli dans un profond sommeil, dont il ne fut tiré que par les rayons de l'astre du jour qui perçaient la fenêtre gothique, ornée de vitrages garnis en plomb. Le Page descendit de la tourelle, et trouva sur le perron de la cour du château, sa sœur Augusta qui distribuait le pain aux pauvres qu'on nourrissait habituellement. Lorsque cette pieuse occupation fut achevée, le Page l'emmena sous un ormeau planté au milieu de la cour, lui raconta à l'oreille son aventure avec le Chevalier, en lui recommandant d'être bien discrète.

" Quel espoir as-tu que je le sois davantage que toi ! lui répondit, en souriant, la jeune demoiselle, et pourquoi n'irai-je pas, à mon tour, confier ce secret à ma gouvernante, qui, de

son côté, le déposera dans l'oreille de la sommelière, jusqu'à ce que tout le château en soit instruit ? Je souhaite, mon pauvre frère, que tu ne te trouves jamais en butte à la vengeance de quelque mort, comme ce petit Berger dont tu me parles, car, certainement, tu perdrais comme lui la langue et les yeux. Ce que tu as vu, au reste, n'a rien de fort extraordinaire. Il arrive tous les jours que des peintures offrent des ressemblances frappantes. Si les traits de notre malheureux père ouvraient dans le cœur de ce Chevalier quelque blessure secrète, n'est-il pas excusable d'avoir voulu les dérober à ses yeux ! Ecoute, mon frère, sans trahir ton secret, j'éviterai à notre hôte ce nouveau chagrin, et j'inventerai quelque prétexte pour ôter de cette chambre une image qui l'importune."

" Effectivement, le jour même, l'obligeante Augusta obtint de son oncle, sur quelques raisons qui paraissaient plausibles, la permission qu'elle désirait. Malgré l'adresse qu'elle y mit, Albéric soupçonna le petit Page d'avoir mal profité de sa terrible leçon ; mais comme les maîtres du château ne lui en firent pas un accueil moins favorable, il renferma ses doutes en lui-même. Cependant cette attention d'Augusta la lui rendit intéressante. Il y démêla une bonté naturelle et une délicatesse qui le touchèrent. Soit que ces aimables qualités lui prêtassent de nouveaux attraits, soit qu'il n'y eût pas fait attention d'abord, il remarqua de ce moment qu'elle avait une figure charmante. Il songea en même tems qu'elle devait posséder de grands biens, qu'elle serait héritière de son oncle, au moins en partie, et que le comte Rodolphe se montrant pour lui dans les meilleures dispositions, il pouvait espérer de relever sa mauvaise fortune. Puis, tout-à-coup, agité par d'autres réflexions, il se demandait avec effroi s'il oserait jamais devenir l'époux d'Augusta. " Oui, je l'oserai ! s'écriait-il ensuite d'un ton terrible. Après ce que j'ai déjà fait pour acquérir des richesses, reculerai-je lâchement à la veille de m'en emparer ? Jouissons au moins du fruit de mes crimes, que rien ne me retienne, justifions la damnation qui m'attend."

" Comme il prononçait en lui-même cet infernal discours, le comte Rodolphe, l'indignation et la douleur écrites sur le front, s'avança vers lui. A son aspect vénérable, l'audace d'Albéric s'évanouit. Il devint pâle, tremblant, s'imaginant que lui seul était la cause de l'altération qu'il remarquait sur le visage de son hôte.

" O jour funeste ! s'écria le Comte les larmes aux yeux, jour qui enleva de mes bras un jeune frère que je regardais comme mon fils ! Hélas ! que ne suis-je mort avant que tu te sois levé sur ce triste château ! je ne serais pas demeuré, moi, pauvre vieillard, sans soutien et sans défenseur, et je ne verrais pas ma noble maison exposée aux outrages d'un homme de néant, qui, fier de ses richesses, ose me demander la main de ma nièce, de la fille de Conradin ! Ce vil prétendant ne craint pas de me faire déclarer

qu'il regarder a mon refus comme une injure, et s'empressera d'en tirer vengeance. A quoi ne dois-je pas m'attendre de sa part? Qui lui inspirerait des sentimens généreux? Il n'a à respecter ni la gloire de ses ancêtres, qui lui sont inconnus, ni celle de ses descendans, qui ne se souviendront pas de lui. Ah! plutôt que les ruines de ce château nous ensevelissent que de me résoudre à souiller jamais le sang si pur des comtes Rodolphe! La noblesse et la vertu circulent avec lui dans leurs veines depuis des siècles.

" Calmez votre chagrin, Seigneur, répondit le Chevalier, et comptez sur mon bras. Tant qu'Albéric aura un fer en sa puissance, Augusta ne recevra pour époux que celui que vous lui aurez choisi vous-même.

" Un noble sang ne saurait se démentir, repartit le comte Rodolphe, et je reconnais sans peine à ces paroles le fils de mon frère d'armes. En défendant mes droits, souvenez-vous, cher Albéric, que vous soutenez aussi les vôtres, si votre volonté est d'accord avec la mienne : car mon plus ardent désir est de vous unir à ma famille par l'hymen d'Augusta."

" Albéric répliqua que cet honneur surpassait tout ce qu'il avait lieu d'attendre de la vive amitié qu'il lui avait fait voir; mais sa joie même et sa reconnaissance ne s'exprimèrent point avec la candeur et l'abandon d'un cœur libre et satisfait; une contrainte secrète se mêlait à tous ses sentimens.

" Celui qui s'offrait avec tant d'impudence pour être l'époux d'Augusta n'eut pas plutôt appris que sa famille avait trouvé un protecteur, qu'il renonça à ses prétentions injustes, ou au moins devenues telles par l'insolence des menaces dont il les accompagnait. Rodolphe, délivré de ses poursuites, se hâta de faire célébrer les noces d'Albéric et d'Augusta. Quelque tems avant la cérémonie, cette jeune demoiselle alla demander à sa mère sa sainte bénédiction, et passer quelques jours avec elle dans sa retraite. Mathilde, c'était le nom de la religieuse, veuve de Conradin, en renonçant au monde avait cédé à son beau-frère ses droits sur sa famille, et s'en était remise entièrement à sa prudence. Elle se contenta donc de prier Dieu pour le bonheur de sa fille, et de lui donner les conseils que la sagesse et la religion lui suggérèrent; puis, ramenant ses pensées sur elle-même, elle ajouta en versant des pleurs : " Puisse le ciel, ô ma fille! vous préserver de mon triste sort, et ne briser de longtems les doux liens de votre hymenée! Puisse-t-il au moins, si vous êtes destinée aussi au veuvage, vous accorder la consolation de fermer les yeux à votre époux. Non-seulement cette funeste satisfaction m'a été refusée, mais je ne saurais douter que l'infortuné Conradin n'ait péri misérablement sous les coups d'un assassin. Votre oncle a essayé en vain de m'ôter cette persuasion, un prodige plus fort que toutes ses paroles m'autorise à le croire ainsi. Six mois après le départ de votre père, instruite de l'état déplorable des Chrétiens,

que la famine et la maladie, d'accord avec les Infidèles, détruisaient de jour en jour, j'étais prosternée dans la chapelle du château, et je priais Dieu avec ferveur, qu'il daignât, dans le péril, tendre la main à mon époux. Il était presque nuit. Une clarté douteuse me laissait à peine distinguer sur l'autel les ornemens sacrés. Dans ce moment solennel (ô ma chère fille ! quels ne furent pas ma terreur et mon désespoir) ! je vis sortir de derrière l'autel un Chevalier couvert de ses armes. Le bruit de ses pas ne résonnait point sous la voûte, il paraissait glisser lentement sur le marbre. En même tems une lueur dont je ne voyais point la cause l'éclaira faiblement. Son visage était couvert, mais je reconnus mon époux à l'écharpe dont il était ceint, et sur laquelle j'avais brodé moi-même la croix. Je le reconnaissais, et une horrible stupeur comprimait l'allégresse que j'aurais dû en ressentir. Alors il me dit ces funestes paroles : " Chère épouse, cesse d'adresser au ciel des vœux qui ne seront point exaucés. Tu n'as devant les yeux que l'ombre de ton époux, il n'est plus, un meurtrier lui a ravi la lumière. Il est tombé sans gloire, personne ne sait où reposent ses restes déjà à demi-dévorés par les bêtes féroces. Je ne puis te nommer le cruel qui m'a arraché la vie : ce ne fut ni par vengeance, ni pour illustrer ses armes, l'avarice seule lui a inspiré cette détestable action. Mais il n'a point joui du fruit de son crime : ses remords le poursuivent. Il porte sur lui un témoin dont rien ne peut le délivrer, c'est l'un de mes doigts qu'il a séparé de ma main, après mon trépas, pour s'emparer d'une bague précieuse que j'avais reçue en don." A ces mots, il tira son gantelet et me fit voir sa main mutilée. — " Maintenant, chère épouse, continua-t-il, le seul secours que j'aye à attendre de toi, c'est de faire dire des messes pour le repos de mon âme, la mort inattendue que j'ai subie ne m'ayant pas laissé le tems de m'y préparer suffisamment.

"—Vous serez obéi, époux infortuné, lui répondis-je. . ." Tout-à-coup mon sang se glaça dans mes veines, et je tombai évanouie sur le pavé. L'aumônier m'ayant trouvée dans cet état s'empressa d'appeler du secours. Revenue à moi-même, je confiai à mon beau-frère l'apparition que j'avais eue, et le dessein où j'étais de me retirer dans un monastère pour y consacrer à Dieu le reste de mes jours. Il parut ajouter peu de foi à mes paroles, m'assura que mon imagination exaltée par l'inquiétude et la solennité de l'heure et du lieu pouvait avoir été trompée, et me conjura de ne point me presser de faire des vœux, dont je me repentirais peut-être un jour. Quoique bien convaincue de mon malheur, je crus lui devoir cette marque de condescendance, et je me bornai d'abord à vivre ici sans m'y enchaîner par aucune promesse. Deux années s'écoulèrent sans apporter au comte Rodolphe des nouvelles de Conradin, et cependant il s'opposait toujours à ma résolution, lorsqu'une nuit que je trempais mon lit de mes pleurs, mon époux m'apparut une seconde fois, et me pressa d'achever

mon sacrifice. Alors je ne balançai plus. Le ciel a récompensé ma confiance et ma docilité par les consolations secrètes qu'il répand dans mon cœur."

" Prince, tel fut le récit que Mathilde fit à sa fille, la jeune Augusta. Après avoir prié et pleuré ensemble, elles se séparèrent. Peu de tems après son retour, Augusta fut unie à Albéric, en présence des parens des deux époux qu'on avait invités à cette solennité. Un festin splendide attendait la noce dans une des vastes salles du château. Déjà les convives assis autour commençaient à se livrer à la joie, Albéric et sa jeune épouse occupaient les places d'honneur, lorsqu'un chevalier couvert de ses armes et la visière baissée s'avança lentement et sans bruit à la vue de tous les assistans. Une croix brodée sur son écharpe frappa les yeux d'Augusta, et lui rappela avec effroi le récit de sa mère. Rodolphe, assis en face d'Albéric, se leva, et, s'adressant à l'inconnu, l'invita à partager la fête qui les réunissait. Le chevalier s'inclina sans lui répondre, accepta la place que le châtelain lui offrait, et, tirant son gantelet, laissa voir une main à la quelle il manquait un doigt. Un cri terrible s'échappa du sein d'Albéric, déjà plongé, depuis l'entrée du chevalier, dans une anxiété extraordinaire; il tomba sans connaissance, et parut tel qu'il était quand des paysans le transportèrent au château. De son côté Augusta venait de s'évanouir. Ce double accident occasionna un tumulte pendant lequel le chevalier inconnu avait disparu, sans que personne eut remarqué son départ. Cet étrange événement jeta dans tous les cœurs une grande consternation, et le comte Rodolphe en conçut une vive inquiétude, s'imaginant que ce chevalier mutilé était quelqu'ennemi secret de sa maison, ou de celle d'Albéric; mais il eut beau l'interroger, Albéric s'obstina à garder le silence à cet égard. Augusta imita la discrétion de son époux, qui ne s'était point aperçu de son évanouissement. On s'efforça néanmoins de reprendre le cours de la fête et de faire renaître la sérénité; mais presque tous les convives, s'apercevant de la violence que leurs hôtes s'imposaient, se retirèrent de bonne heure. Le jour suivant Albéric parut avoir recouvré entièrement sa tranquillité, il ne semblait plus occupé que de la joie de posséder une épouse accomplie, et volait au-devant de ses moindres désirs. Augusta, au contraire, livrée à une sombre tristesse, répondait mal à ses prévenances, le fuyait et cherchait la solitude pour y verser des larmes. Cet état singulier ne fit que s'augmenter de jour en jour. Pressée par sa famille, et par Albéric lui-même, de déclarer le sujet de sa douleur secrète, elle hésitait, un violent combat s'élevait en elle, puis elle allait en gémissant se prosterner au pied des autels. Son frère Wilhem lui dit un jour: " Ma sœur, vous allez me blâmer peut-être encore de ma curiosité; mais apprenez-moi, je vous en conjure, ce que contient la boîte mystérieuse que votre époux porte dans son sein? Hier, en badinant avec lui, je découvris

cette boîte attachée à un ruban, je le saisis, il se rompit entre mes doigts, et j'emportai la boîte en triomphe, lorsqu'il me menaça de me tuer si je ne la lui rendais sur-le-champ. Je vous assure, ma sœur, qu'il l'aurait fait, tant la fureur éclatait dans ses yeux."

" Augusta frissonna ; puis, surmontant le trouble qu'elle ressentait, elle répondit au petit page qu'il ne convenait pas à une femme de trahir les secrets de son mari. Cependant elle n'avait jamais remarqué cette boîte ; mais, dès le soir même, feignant de l'avoir aperçue, elle demanda à son époux ce qu'elle contenait.

"Seriez-vous donc aussi curieuse que votre frère, lui demanda Albéric d'un air mécontent. Puis, se radoucissant aussitôt, il ajouta que c'étaient des reliques de la Terre-Sainte.

" — Avez-vous donc été aussi en Terre-Sainte ? continua Augusta, surprise et agitée, il me semble que vous ne nous avez jamais parlé de ce voyage.

" — Oubliez-vous reprit Albéric, que j'ai pu recevoir ce présent de la main de mon père ?

" — Vous êtes bien heureux d'avoir joui du retour de votre père, répliqua-t-elle vivement... Le mien ne reviendra jamais !

" — Est-ce sa perte qui cause votre mélancolie ? repartit Albéric, et ne devez-vous jamais vous en consoler ?

" Jamais, seigneur, répondit Augusta, à moins pourtant que la bonté du ciel ne prenne pitié de mes tourmens..... Ces reliques que vous portez, auraient peut-être la vertu de me guérir ; souffrez que j'essaie ce remède.

" — Croyez moi, madame, s'écria Albéric, d'un ton menaçant, ne vous abandonnez point à ce désir indiscret, et conservez sur cet article le même silence que je vous ai prescrit sur un autre."

" Augusta baissa les yeux et se tut. Deux jours après, elle disparut du château, laissant toute sa famille plongée dans le désespoir. Tandis qu'on la cherchait inutilement de tous côtés un envoyé vint déclarer secrètement au comte Rodolphe qu'elle avait pris le voile dans le même couvent que sa mère, et que toutes deux le pressaient de se rendre auprès d'elles sans en avertir l'époux d'Augusta. Le cœur rempli des plus tristes pressentimens, le vénérable comte se hâta de partir. Dès qu'il se trouva seul avec sa belle-sœur et sa nièce, Augusta lui dit, avec la douleur la plus touchante : " O vous qui m'avez tenu lieu de père ! pardonnez-moi les chagrins que je vous ai déjà causés, et ceux que je vous prépare encore ! L'hymen que vous m'avez fait contracter révolte la nature. Albéric, (ô ciel ! pourrai-je le prononcer ?) Albéric est l'assassin de mon père ! "

" Le comte recula d'horreur et demanda à sa nièce comment elle avait acquis cette affreuse conviction. Augusta lui raconta d'abord la confidence que Mathilde lui avait faite. "Jugez, poursuivit-elle, de ce que je dus ressentir à l'aspect du chevalier mutilé qui s'assit silencieusement au festin de mes noces, et s'il m'était possible de ne pas le reconnaître pour l'ombre de mon père ? Cette apparition m'effraya moins cepen-

dant que l'étrange effet qu'elle produisit sur Albéric. J'en conçus malgré moi des doutes épouvantables, que le tems, hélas ! ne devait que confirmer. A peine nous eût-on laissé en liberté, que, profitant de la tendresse que mon époux me témoignait, je lui demandai quels rapports existaient entre lui et le chevalier inconnu, dont la présence l'avait rempli d'un si grand trouble. Albéric, passant tout-à coup de la tendresse à la sévérité, m'imposa silence d'un ton menaçant, et me défendit de lui renouveler jamais cette question. Le sommeil vint fermer ses paupières. Je continuais de livrer mon esprit à une foule de réflexions accablantes, quand j'aperçus au pied de notre lit, le même fantôme, l'ombre de mon malheureux père. Immobile, haletante d'effroi, je le vis ôter son gantelet, et étendre vers mon époux sa main mutilée. Albéric, toujours dans le sommeil, éprouva alors d'affreuses convulsions ; la sueur lui couvrait le visage, des mots entrecoupés sortirent de sa bouche, ses mains semblaient repousser le bras vengeur. Le fantôme se retira au bout de quelques minutes, et son absence laissa respirer le coupable, qui tomba dans un assoupissement voisin de la mort. Quel affreux spectacle pour une jeune épouse ! Hélas ! je le vis se renouveler toutes les nuits. L'ombre menaçante, fidèle au rendez-vous, ne manqua point de troubler le repos de sa victime. Je n'osais cependant encore accuser mon époux, ni lui désobéir, en lui parlant de ses apparitions terribles. J'appris qu'Albéric portait sur lui une boîte mystérieuse. Dans l'espérance de découvrir ce que je frémissais d'apprendre, je pris la hardiesse de l'interroger de nouveau. Il me répondit que par des paroles dures et menaçantes qui augmentèrent mes alarmes sans les éclaircir. Incapable de vivre plus long-tems dans mon horrible incertitude, je résolus de m'exposer à tout pour en sortir. Lorsque le fantôme se fut retiré, et que je vis Albéric tombé dans l'accablement qui succédait à ses accidens nocturnes, je coupai le ruban qui retenait la fatale boîte, je l'ouvris....O mon père ! quel moment d'horreur !....Un doigt mutilé orné d'une bague éblouissante....La boîte s'échappa de mes mains, je perdis le sentiment. En ouvrant les yeux, je ne la retrouvai plus, mais les fatales impressions qu'elle m'avait fait éprouver duraient encore. Les premiers rayons de l'aurore commençant à dissiper les ténèbres fesaient déjà pâlir notre lampe nocturne, Albéric paraissait toujours appesanti par le sommeil. Mes yeux s'arrêtèrent sur lui en frémissant, je crus voir ses mains teintes du sang de mon père.... Décidée à ne le revoir jamais, je me lève avec précaution, je sors du château par une porte secrète, je cours me réfugier chez ma nourrice qui me tint cachée jusqu'au retour de la nuit. Alors, reprenant ma route, je vins, plus malheureuse encore que ma mère infortunée, partager son sort et ses larmes.

" Le comte Rodolphe, pénétré d'horreur à ce récit, aurait en vain voulu révoquer en doute l'étonnant témoignage d'Augusta,

et de sa mère, et cependant il sentait que des prodiges répugnaient à la raison, et que ce qu'il devait à la mémoire d'un ami généreux ne lui permettait pas de croire trop légèrement au crime de son fils. Plongé dans l'affliction la plus profonde, et méditant les moyens de se procurer une lumière funeste, il retourna secrètement au château, et s'étant ouvert à l'Aumônier, et à un ancien serviteur, dont la fidélité méritait sa confiance, il se cacha avec eux dans la chambre d'Albéric, afin de juger par ses yeux de la vérité du récit de sa nièce. Le fantôme apparut à l'heure accoutumée, et tout se passa comme Augusta le lui avait rapporté. Le comte profitant de la stupeur dans laquelle tombait l'infame Albéric, après l'horrible agitation que lui causait la présence de l'ombre, se jeta sur lui, et,aidé de l'Aumônier et du serviteur, le lia étroitement dans son lit; mais pour cela Albéric ne se réveilla point. Quels furent sa surprise et son effroi, lorsqu'en revenant à lui le matin, il se trouva chargé de liens ! On épiait son réveil par les ordres du comte Rodolphe. Il vint, et regardant Albéric avec indignation: " Traître ! s'écria-t-il, as-tu bien osé te déclarer le fils de Rosenthal, du plus généreux des hommes, toi, l'assassin d'un brave chevalier, dont tu as eu l'audace inouïe d'épouser ensuite la fille ! Non, scélérat, mon frère d'armes n'a point donné la vie à un monstre tel que toi, et je puis te punir sans outrager l'amitié. Tes crimes me sont connus, cependant je veux les entendre de ta propre bouche, et tu chercherais en vain à m'en imposer. Parle, ou, dans ma juste fureur, je te livre à l'instant aux plus cruels supplices."

" Rien ne paraît plus faible et plus méprisable qu'un criminel qui se voit arracher le voile de ses iniquités. Albéric, plein de terreur et de confusion, répondit à Rodolphe d'une voix tremblante : " Seigneur, vous serez obéi. . . . . Mais si mes crimes vous sont connus, pourquoi m'obliger à vous faire un récit qui ne peut qu'augmenter encore votre fureur? Faut-il que j'aiguise moi-même le poignard qui doit m'arracher la vie? Ah ! si vous voulez que je trouve la force et le courage nécessaires, laissez-moi du moins espérer quelqu'adoucissement à mon sort.

" Lâche, reprit le comte Rodolphe, tu me découvres ici toute la bassesse de ton âme. . . . Hâte-toi, te dis-je, et attends avec crainte et tremblement ce que le ciel m'inspirera de faire de toi.

" Ombre de Conradin, s'écria Albéric, tu m'as prédit le sort fatal qui me menace. . . . . Seigneur, quelque peu croyable que cette assertion vous paraisse, je suis le fils du comte de Rosenthal, je suis cet Albéric dont il aimait à vous entretenir. Sa mort me laissa sans ressources, des créanciers vendirent mes terres, il me resta à peine un asile ; mais plus la fortune m'était contraire, plus je la trouvais désirable. Je fis la guerre, moins dans l'espoir de m'illustrer par de hauts faits, que tenté par l'appât du pillage. Cependant, à mesure que la soif des richesses s'accroissait dans mon cœur, le ciel semblait op-

poser mille obstacles à mon avidité. Je me livrai sans fruits à tous les excès que la guerre autorise. Une nouvelle croisade contre les Sarrasins me fit espérer d'être plus heureux en Asie, lieu fécond en trésors, et je partis pour me joindre à l'armée du roi de France. Ce n'étaient ni la valeur ni la piété qui me conduisaient; peu touché de la profanation des saints lieux, la fortune était mon unique divinité, et je ne reconnaissais de lois que les siennes. Conradin, animé d'un esprit bien différent, rendait son nom célèbre dans l'armée, et devenait la terreur des Infidèles. Aussi avide de gloire que je l'étais de richesses, il entreprenait chaque jour de nouvelles aventures, qu'il mettait à fin presque seul, avec une audace et un bonheur inouï. Il revenait au camp chargé de butin, dont il tirait plus d'honneur que de profit, son désintéressement le lui fesant abandonner sans peine entre les mains des soldats. Je voulus m'associer à ses travaux, je fis valoir auprès de lui le nom de mon père, l'amitié qui l'unissait à vous, notre commune patrie. Conradin m'accueillit favorablement. Un jour que nous étions seuls à la recherche de quelqu'aventure, nous rencontrâmes un gros d'Infidèles qui emmenaient une dame éplorée. A la croix qu'elle portait sur le sein nous reconnûmes qu'elle était chrétienne, et à la richesse de ses habits qu'elle n'était pas d'une condition obscure. Conradin, ne consultant que son courage, me dit qu'il voulait délivrer cette dame; je le secondai de mon mieux, et nous fûmes assez heureux pour mettre l'escorte en fuite. La dame prisonnière s'adressant alors à Conradin, qui s'offrait de la conduire en sûreté en quelque lieu qu'elle désirât d'aller.

" C'est assez, lui dit-elle, que vous m'ayez délivrée de la main de ces mécréans; ils m'ont surprise dans le sommeil, sans cela ils n'auraient pu s'emparer de moi, et je n'en ai désormais rien à craindre. La seule grâce qui me reste à obtenir de votre courtoisie, c'est d'accepter, pour prix de ma reconnaissance, cette bague, qui est un bijou extrêmement précieux, et de la porter toute votre vie en mon honneur. Elle vaut trois millions; si ce n'est pas une témérité d'assigner une valeur à une chose si parfaite. Ne craignez jamais de la perdre, votre seule volonté pourra l'ôter de votre doigt.

" La dame lui ayant remis l'anneau précieux, nous salua gracieusement, et tourna tout-à-coup derrière un mur de rocher qui la déroba à notre vue. Nous admirâmes la bague, qui jetait un éclat éblouissant, et nous reprîmes la route du camp. Je marchais derrière Conradin, en méditant le plus horrible dessein, que m'inspirait la facilité de posséder en un moment trois millions. Nous traversions précisément un lieu désert, d'un aspect horrible, digne de servir de théâtre à un pareil crime. Le démon de l'avarice entre dans mon cœur, je fonds à l'improviste sur l'infortuné Chevalier, hélas! sans défiance; ma lance lui traverse la poitrine, il tombe, jette sur moi des regards menaçans et expire.

Je cherchai aussitôt à m'emparer de la bague ; mais, nul effort ne pouvant la séparer du doigt de Conradin, je coupai ce doigt avec mon poignard et je pris la fuite, n'osant reparaître dans le camp du roi de France. Parvenu, non sans peine, à repasser en Europe, je reconnus avec désespoir que mon crime me serait inutile, la bague étant toujours inséparable du doigt auquel elle était attachée, sans que ni le fer, ni le feu, puisse le détruire ; ce funeste trésor ne me sembla désormais qu'un témoin dangereux, propre à révéler ma violence, et je cherchai à l'anéantir. O ciel ! pourrez-vous le croire, les abîmes même de la mer refusèrent de le recevoir, un Dieu vengeur, par un prodige inouï, nous rendit aussi inséparables que le sont le doigt et l'anneau mystérieux. Mon supplice ne se borna pas à cette horrible nécessité : toutes les nuits je voyais en songe l'ombre de Conradin, je souffrais pendant cette vision des tourmens insupportables. Je passais un soir non loin de ce château, au milieu de la vaste et stérile bruyère qui l'environne, lorsque le fantôme de Conradin m'apparut et me dit ces paroles : Albéric, tu ne sortiras jamais de cette bruyère."

" Je perdis le sentiment, on me transporta dans ces lieux ; vous savez le reste de ma malheureuse histoire.....O Seigneur ! au nom de mon père, ne mesurez point votre vengeance à l'énormité de mon crime. Je ne ferai point valoir le titre que me donne un hymen trop funeste, permettez-moi seulement de finir mes jours dans la pénitence.

" Traître, lui répondit le Comte, quand je te livrerais au plus cruel supplice, qui pourrait me taxer de cruauté ? Cependant, je consens à te laisser vivre, puisque l'existence a tant de charmes pour toi ; cette clémence inouïe m'acquittera envers ton père.....Mais fuis à l'instant de cet asile que souille ton horrible présence."

" Le Comte se retira après avoir fait briser les liens du monstre. Albéric, la rage dans le cœur, se leva et descendit dans la cour du château, où il trouva son cheval tout prêt. Le petit Page, toujours curieux, eut l'imprudence de se placer sur son passage. " Détestable enfant, s'écria Albéric, je ne doute point que ton indiscrétion n'ait contribué à ma perte, sois le dernier objet de ma vengeance." Il le saisit par les cheveux, et s'avançant vers une profonde citerne remplie d'eau, il allait y précipiter le malheureux enfant, lorsqu'un épouvantable coup de tonnerre se fit entendre. Les domestiques accoururent au bord de la citerne, ils trouvèrent le Page évanoui, et à côté de lui un monceau de cendres qui avaient été le corps d'Albéric.

" Ce Rodolphe était trop facile à apaiser, dit le Sultan, il devait faire expirer dans les supplices un scélérat tel qu'Albéric, mais je trouve ces Chrétiens bien impertinens d'oser nous appeler mécréans et infidèles, et j'ai été plusieurs fois tenté de vous interrompre, pour vous inviter à choisir des termes plus respectueux.

" Sire, répondit Pari-Banou, je vous prie, en m'écoutant, d'ou-

blier que c'est moi qui parle, puisque je ne suis en effet que l'écho de ceux dont je raconte l'histoire. Vous ne sauriez penser que les Chrétiens s'expriment sur le compte des Princes turcs ainsi que vos sujets, surtout lorsqu'ils nous font la guerre. L'histoire ne flatte point; j'imite sa sincérité. Si votre Majesté l'exige cependant, je supprimerai les détails qui la blessent; mais aussi elle ne doit point s'attendre à trouver la même fidélité dans mes récits.

" Non, non, reprit le Sultan, poursuivez comme vous avez déjà fait, il n'y a pas de mal à ce que je sache qui sont les amis et les ennemis de cet empire, et de quelle façon on se permet de parler du Souverain. Prince, ajouta-t-il en s'adressant à son fils; n'êtes-vous pas satisfait de cette histoire ?

" Ah ! Sire ! répliqua le jeune Prince, vous me voyez encore effrayé des horribles suites de l'avarice, des tourmens qu'éprouvent les criminels, et de la fin déplorable qui les menace. Jamais la vengeance divine ne se manifesta plus clairement pour punir un forfait que les ressources humaines n'auraient pu faire découvrir.

" Cette histoire nous apprend encore, continua la Sultane, à quels dangers la curiosité peut conduire, et quelle faiblesse c'est d'ajouter un si grand prix à la naissance, puisqu'on voit, par l'exemple d'Albéric, qu'un père vertueux ne produit pas toujours un fils digne de lui.

" Madame, répliqua Pari-Banou, votre observation est très-juste ; cependant il faut convenir qu'on doit naturellement attendre de meilleurs sentimens de la part de ceux qui n'ont eu dès leur enfance que des exemples de sagesse et de vertu; et que, malgré les tristes exceptions qui se présentent quelquefois, il n'est pas déraisonnable de regarder à la conduite des pères pour se prévenir en bien ou en mal à l'égard des enfans, en attendant qu'ils se fassent connaître eux-mêmes."

MUSÉE ROYAL.

TABLEAUX DE M. GÉRARD.

La peinture est sœur de la poésie, Horace a établi ce principe dans son Art Poétique, et une foule de grands peintres l'ont consacré dans leurs sublimes productions. Elles sont sœurs parce qu'elles parlent à l'âme et peignent la nature par des moyens différens. La poésie représente les objets à l'imagination, la peinture les reproduit à nos regards ; elles arrivent au même but, qui est de nous transporter en présence des scènes qu'elles retracent. L'une par des paroles harmonieuses, dessine, si j'ose m'exprimer ainsi, les contours d'une belle figure, et la rend visible à nos yeux. L'autre, par une habile imitation des traits,

nous fait pénétrer dans les sentimens intérieurs et peint, pour ainsi dire, la parole et la pensée. Je vois Didon quand j'entends les discours que lui prête Virgile; je l'entends quand je regarde les traits que lui a donnés Guérin. Les peintres et les poètes qui excellent dans leur art sont dignes également de ce double titre. Qui refuserait le titre de grand peintre à Homère, à Virgile, au Tasse, à l'Arioste, à Corneille, à Racine, à Voltaire? Qui refuserait celui de grand poète à Raphaël, à Michel-Ange, à Léonard de Vinci, au Corrége, au Poussin? Après eux qui le mérita mieux que l'artiste qui nous enchanta pendant vingt ans par des compositions pleines de charme, de vigueur et de poésie, parmi lesquelles seront toujours présentes à nos souvenirs Psyché et l'Amour, le Bélisaire, la Bataille d'Austerlitz et l'Entrée d'Henri IV. Rendons hommage aux succès passés avant de nous occuper des nouveaux, et félicitons le peintre-poète qui, de bonne heure, égala les vieilles renommées, resta depuis supérieur aux renommées nouvelles, rendit d'exposition en exposition ses triomphes inamovibles, conserva son talent dans toute sa fraîcheur, sa gloire dans toute sa jeunesse, et dont la palme quoique d'ancienne date

> Avec la même audace
> Croît et s'élève encor au sommet du Parnasse.

M. Gérard premier peintre du roi, a enrichi le salon de cette année de plusieurs tableaux qui justifient l'hommage que nous rendons à ce peintre justement célèbre. Le plus considérable de ces tableaux, nous montre Louis XIV, présentant son petit-fils Philippe V, aux ambassadeurs d'Espagne. Il est permis de croire que l'auteur n'a pas choisi lui-même ce sujet qui offre une situation peu dramatique, et par conséquent peu de ressource au génie du peintre. Enchaînés par l'indispensable observance de l'étiquette de cour, dans une cérémonie froide privée de mouvement et d'intérêt, presque tous les personnages y sont réduits au rôle passif de spectateurs. Il ne pouvait y avoir d'opposition ni dans les attitudes ni dans l'expression, et l'action de l'ambassadeur espagnol s'agenouillant pour baiser la main d'un prince encore enfant, ne portait pas avec elle un caractère assez grand pour animer un tableau d'une vaste dimension. Quand l'action est petite, malgre l'importance que peut lui donner la politique, le cadre et la proportion des figures devraient être rapetissés. Il fallait tout le talent de M. Gérard pour traiter avec quelque charme un sujet qui, sous tous les rapports et surtout sous celui du costume, a dû lui paraître ingrat au premier abord. Le peintre a déployé dans la composition de ce tableau, toutes les qualités de son beau talent qui pouvaient s'accorder avec les convenances du sujet; il a complètement réussi, puisqu'il a donné une idée vraie de la scène qu'il devait représenter. L'ordonnance m'en a paru noble, sage et d'un bel effet général. On est bien dans le cabinet du monarque. L'expression

animée des ambassadeurs, qui saluent leur nouveau roi, contraste habilement avec l'expression plus froide des courtisans que l'événement doit toucher beaucoup moins. Louis XIV a bien l'attitude assurée et fière d'un dictateur qui donne un trône, et Philippe V celle d'un enfant qui connaît mal encore le prix et les dangers du présent qu'on lui fait. Cette figure est charmante par sa naïveté et son expression à la fois noble et douce. La joie prononcée des ambassadeurs est bien justifiée par l'aspect de ce jeune prince, dont le visage seul doit faire naître l'espérance dans le cœur de ses nouveaux sujets. M. Gérard a tracé les figures de tous les personnages qui entourent le groupe principal, d'après les portraits qu'en ont faits les contemporains; il a varié avec beaucoup d'art les physionomies, et vaincu une grande difficulté en donnant de la souplesse et même de la grâce aux costumes de ce tems-là. Il n'était pas facile de donner une sorte d'élégance aux perruques immenses dont les courtisans de Louis XIV étaient affublés; le peintre a triomphé avec bonheur de cet embarras, et n'est point resté sous ce rapport au-dessous de Mignard, de Rigaut, de Philippe de Champagne et de Larguillier, qui se sont tirés de ce mauvais pas en artistes supérieurs; la difficulté devait être encore plus grande pour un peintre moderne, et je souhaite que chaque perruque du tableau rapporte au peintre ce que valaient alors les plus belles qui ne se livraient pas à moins de mille écus. Ce prix ne serait point exagéré, si l'on considère la perfection des détails de cet ouvrage, la régularité du dessin, la franchise de la touche et la vérité historique, qui, malgré quelques reproches que l'on adresse au ton peu brillant de la couleur dans certaines parties, et à la répartition trop égale de la lumière, le placeront au premier rang parmi les tableaux remarquables de notre époque.

Celui qui représente Louis XVIII travaillant dans son cabinet, est un des meilleurs portraits que l'on ait fait de S. M. Le Roi travaille à la Charte sur une simple table de noyer; il y a quelque chose de touchant et de vrai dans cette idée; cette table porte avec elle des souvenirs, et le prince qui veut le bonheur de son peuple doit être mieux inspiré en travaillant sur un meuble aussi simple, qu'en s'appuyant sur une table enrichie de dorures.

M. Gérard a aussi exposé cette année une variante, en moindre proportion, de son charmant tableau représentant l'improvisatrice Corine. L'expression de la tête est admirable. Je crois que la mer est d'un bleu un peu trop clair. Puisque je critique un accessoire, j'en louerai un autre; la lyre d'or est d'une telle perfection, que l'on attend les accords de cette lyre qui, si elle était véritable comme elle paraît l'être, ne manquerait pas de retentir en l'honneur du peintre; surtout en présence de ce magnifique portrait de Mme de G., qui réunit à une exécution enchanteresse, à tout ce que l'art peut allier de grâce et de goût, l'avan-

tage de représenter une figure aussi noble que séduisante. Ce tableau doit faire des envieux au mari et en ferait au peintre, si la jalousie était un sentiment compatible avec l'admiration que ce maître, devenu le chef de notre école, inspire tous les ans par les nouveaux chefs d'œuvre qu'il offre à nos applaudissemens.

L'EMBARRAS DU CHOIX.

« Cher Ibrahim, disait un calife à son visir, je suis bien malheureux. — Vous, malheureux ! lorsque vous nagez dans d'innombrables délices, lorsque vos désirs ne sauraient épuiser la coupe toujours pleine de vos jouissances ! Auguste chef des vrais croyans, pardonnez-moi ma franchise, mais vous m'étonnez. —Hélas ! dit en soupirant le calife, je suis bien à plaindre ; tu connais Fatime et Zulmé, ces deux merveilles de la nature, ces deux reines de mon sérail, égales en beauté, en jeunesse et en grâces, elles se disputent mon cœur ; aucune ne fait pencher la balance de son côté. Si les yeux de l'une lancent la flamme, le regard de l'autre est humide d'une douce langueur. Fatime triomphe par la légèreté de sa danse ; mais personne ne peut disputer à Zulmé le prix du chant. Chaque jour mon tourment se renouvelle. Suis-je auprès de Zulmé ? je regrette les momens que je passe loin de Fatime. Est-ce Fatime que je presse entre mes bras ? je me plains de ne point sentir Zulmé près de mon cœur. Je flotte dans une perpétuelle indécision ; en ce moment même, je ne sais à laquelle des deux je dois consacrer le reste du jour. Ah ! cher Ibrahim, je suis bien à plaindre, et c'est un cruel supplice que l'embarras du choix.— Je suis donc plus heureux que votre ...utesse, dit le visir ; car je ne connais point ce tourment : Zoraïde n'a point de rivale dans mon harem ; et je doute même qu'elle en ait une seule dans tous les palais de Bagdad. La Gazelle est moins légère que Zoïade ; l'arbre d'encens est moins parfumé que son haleine ; son teint ferait pâlir la rose, et les houris de Mahomet lui céderaient le prix de la beauté." Le calife ne répondit rien ; mais le soir, il lui envoya un de ses officiers avec un billet portant ces mots : " Visir Ibrahim, remets sur-le-champ Zoraïde, cette belle incomparable, entre les mains de mon esclave ; prends ensuite le lacet que je t'envoie, et passe-le autour de ton cou : tu peux cependant, si tu le préfères, dire au porteur de mes ordres, de t'abattre la tête avec son sabre. Je laisse ce point à ton entière disposition ; j'ai voulu te faire connaître l'embarras du choix."

L'embarras du choix n'est pas toujours aussi pénible ; c'est un sentiment qui se reproduit sans cesse, mais sous des formes plus aimables, dans nos contrées de

civilisation et de lumières. Voulez-vous-en voir des exemples frappans et variés ? Mettez un gourmand entre Véfour et Véry, un poète entre la rime et la raison ; un jeune homme entre un mariage d'inclination et un hymen de cent-mille écus ; un âne entre deux bottes de foin d'égale apparence ; et un nigaud entre les vers de M. A. et la prose de M. B.

Voulez-vous voir des exemples de choix moins embarassans ? Mettez un homme de bien entre son intérêt et son devoir, un homme vénal entre sa conscience et un plat de truffes, un brave soldat entre la fuite et la mort, un affamé entre ses oreilles et son ventre, un romantique entre le soleil et la lune, et une danseuse entre son honneur et un cachemire : l'indécision ne sera pas longue.

SYNONIMES.

JUSTICE, ÉQUITÉ.

J'OSE dire qu'on n'a point connu le sens étymologique et naturel du mot *justice*, et qu'on n'a point eu assez égard au sens étymologique et naturel du mot *équité*. J'ose dire que les distinctions communément établies entre l'*équité* et la *justice*, ne sont fondées que sur un abus de mots, abus qui change l'état de la question.

La question est de savoir quelle différence, il y a, selon la valeur des termes, entre la vertu morale de la *justice*, et la vertu morale de l'*équité*. Il s'agit ici de la *justice* comme de l'*équité* naturelle ; il n'y a nulle comparaison à faire entre l'*équité* naturelle ; et la *justice* légale et distributive, chargée de maintenir les droits de chacun, et de punir la violation de ces droits, selon les lois positives ou écrites.

La *justice* est, dit-on avec raison, une vertu qui rend à chacun ce qui lui appartient ; l'*équité*, ajoute-t-on, se prend pour la *justice*, considérée, non pas dans la rigueur de la loi, mais dans une modération et un tempérament raisonnables.

L'*équité* ne serait donc qu'une *justice* mitigée : or, il est évident que cela n'est pas, s'il est question de la *justice* naturelle et essentielle qu'il s'agit de garder. Si cette *justice* m'ordonne de rendre à chacun ce qui lui appartient, l'*équité* ne peut pas adoucir mon obligation ; elle ne peut pas s'accommoder avec l'injustice. Plus sévère que la *justice*, elle m'oblige souvent à donner ce que je ne dois point de rigueur du droit, comme du secours à un malheureux. Si l'*équité* modère dans certains cas la *justice* du juge, c'est que la loi ou la *justice positive* passerait alors les bornes de la *justice* naturelle et essentielle. L'*équité* réforme et perfectionne votre *justice*.

L'objet propre de la *justice* est le respect de la propriété. L'objet de l'*équité*, en général, est le respect de l'humanité.

Votre existence, vos facultés,

vos talens, votre travail, les fruits de votre travail, votre fortune, votre réputation, votre honneur, sont à vous ; la *justice* défend qu'on y porte atteinte, elle efface l'atteinte qu'on y a portée. Mes besoins, mes erreurs, mes misères, mes fautes, mes torts, sont de la faiblesse humaine ; l'*équité* y compatit, elle vous engage à me faire du bien quand le bien est de le faire.

La *justice* nous sépare, en quelque sorte, nous isole, nous défend contre chacun et contre tous, comme s'ils étaient ou s'ils pouvaient devenir nos ennemis. L'*équité* nous rapproche, nous lie, nous confond, pour ainsi dire, ensemble comme amis, comme frère, comme membres du même corps : la propriété est exclusive ; l'égalité est communicative.

La *justice* laisse une grande inégalité entre les hommes ; l'*équité* travaille à le faire disparaître par une égalité de bonheur.

Pendant que la *justice* répare les torts que vous avez soufferts par l'injustice des hommes, l'*équité* vous presse de réparer envers eux les torts qu'ils souffrent par l'injustice du sort. Rendez le bien pour le bien ; c'est encore un principe d'égalité, partout vous trouverez des compensations à faire.

Ne faites tort à personne, réparez les torts que vous aurez faits ; voilà les préceptes de la *justice*. Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ; faites à autrui ce que voudriez qu'on vous fît à vous-même : voilà les grands préceptes de l'*équité*

Résumons : *justice*, dérivé de *jus*, droit, est, suivant les jurisconsultes, l'action de rendre à chacun ce que le droit ou la loi lui donne : elle ne peut exister que chez les hommes réunis en société, ayant adopté des règles positives.

L'*équité* est la loi naturelle, qui connaît moins les règles de convention, que le sentiment intime qui nous invite à agir envers les autres comme nous voudrions qu'on en usât envers nous.

La *justice* est inflexible : elle assure la tranquillité des États et veille à la sûreté des citoyens. Mais elle se trouve souvent en opposition avec l'*équité*, parce que, jugeant d'après des règles invariables, elle ne doit jamais voir que le fait ; au lieu que l'*équité*, se rapprochant de l'intention, n'a d'autres lois que celles que la nature ou les circonstances lui dictent.

L'*équité* nous ramène à l'observance des lois naturelles : elles ne sont pas écrites, mais elles se font sentir ; et c'est à ce cri du besoin d'aimer et de traiter les hommes en frères, que nous cédons. " On n'est homme, dit La Bruyère, que lorsqu'on est *équitable*."

Un père dénaturé déshérite son fils : la *justice* doit confirmer ses dispositions, mais l'*équité* défend de les exécuter.

J'ai été frappé, injurié, j'ai reçu dommage : la *justice* m'offre un recours ; mais si c'est par erreur, si la réparation que j'ai droit de prétendre entraîne la ruine d'un homme plus malheureux que coupable, dois-je la poursuivre ?

Tout est *juste* quand la loi prononce : c'est à l'*équité* à tempérer la rigueur de ses arrêts.

LORSQUE, QUAND.

Ce sont deux mots de l'ordre de ceux que la grammaire nomme *conjonctions*, pour marquer de certaines dépendances et circonstances dans les événemens qu'ils joignent : mais *quand* paraît plus propre pour marquer la circonstance du tems, et *lorsque* paraît mieux convenir pour marquer celle de l'occasion. Ainsi je dirais : il faut travailler *quand* on est jeune ; il faut être docile *lorsqu'on* nous reprend à propos. On ne fait jamais tant de folies que *quand* on aime ; on se fait aimer *lorsqu'on* aime : le chanoine va à l'église *quand* la cloche l'avertit d'y aller : et il fait son devoir *lorsqu'il* assiste aux offices.

Cette différence paraîtra peut-être trop subtile ; mais pour être délicate, elle n'en est pas moins réelle ; on peut même se la rendre plus sensible, si l'on veut : il n'y a pour cet effet qu'à substituer, dans les exemples que je viens de donner, d'autres termes à la place de *quand* et *lorsque*. L'on verra que des expressions qui ne marquent précisément que la circonstance du tems, telles que celle-ci, *dans le tems que, au moment que, aux heures que*, viendraient parfaitement à la place du mot *quand*, et qu'elles n'y changeraient rien au sens, mais qu'elles ne conviendraient point à la place de *lorsque*, et qu'elles y altéreraient le sens : au lieu que des expressions qui marquent d'autres circonstances que celles du tems, y conviendraient bien à la place du mot *lorsque*, et n'y conviendraient pas à la place du mot *quand*. Car enfin, dire qu'il faut travailler *quand* on est jeune, c'est dire qu'il faut travailler dans le tems et non dans l'occasion de la jeunesse ; mais dire qu'il faut être docile *lorsqu'on* nous reprend à propos, c'est dire qu'il faut l'être dans les occasions, et non dans le tems où l'on nous reprend. De même, en disant qu'on ne fait jamais tant de folies que *quand* on aime, on veut dire que le tems où l'on est amoureux est celui où l'on fait le plus de folies ; et non que ce soit faire des folies que d'aimer. Mais en disant qu'on se fait aimer *lorsqu'on* aime, on veut dire qu'on se fait aimer en aimant : il n'est point alors question du tems où l'on se fait aimer, mais de ce qui est propre à se faire aimer. Il est aussi très-clair, dans le troisième exemple, que *quand* signifie que le chanoine va à l'église aux heures que la cloche l'y appelle ; et que *lorsque* marque uniquement qu'il fait son devoir en assistant aux offices, et non qu'il le remplit dans le tems qu'il y assiste ; car peut-être manque-t-il alors en n'y assistant pas comme il faut.

L'explication est claire : mais la distinction, sur quoi est-elle fondée ? Est-il vrai que le mot *quand* exprime proprement la circonstance du tems ? Est-il vrai que le mot *lorsque* marque celle de l'occasion ? C'est ce qu'il fallait prouver d'abord.

L'usage confond si bien la valeur de ces mots, qu'ils sont gé-

néralement employés, et par les meilleurs écrivains, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, et même identiquement dans la même phrase, comme dans ces vers de Racine :

Si tu m'aimais, Phédime, il fallait me pleurer,
Quand d'un titre funeste on me vint honorer;
Et *lorsque*, m'arrachant du doux sein de la Grèce,
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse.

Mais l'étymologie nous donne l'intelligence parfaite que l'usage nous refuse : elle démontre que la propriété de marquer la circonstance du tems appartient à *lorsque*, et que toute autre circonstance peut aussi être indiquée par le mot *quand;* ce qui accuse l'abbé Girard de la plus forte des méprises.

Lors est la même chose que l'*heure*, de l'oriental *or*, latin *hora*, italien *ora*, français *heure*. *Lors de son élection, de son décès*, signifie sans doute à l'*heure, au tems de son décès ;* donc le propre de *lorsque* est évidemment de marquer la circonstance du tems. Il signifie particulièrement *fois*, la *fois que*, cette *fois*, etc. Le mot *quand* n'exprime qu'une liaison, un enchaînement, un concours de choses arrivées dans tel cas, telle occasion, telle circonstance. Par cette qualité générique même, il devient propre à désigner la circonstance particulière du tems ; circonstance que le concours suppose ; seul même, il peut la désigner dans l'interrogation ; car le mot *lorsque* ne peut être employé pour demander *en quel tems?* On ne dira pas, *lorsque viendrez-vous ?* Il faut donc nécessairement dire, *quand viendrez-vous ? Pourquoi* n'interroge point par *lorsque ;* parce que le mot *que* forme union, et suppose déjà une autre idée ou une partie de phrase. *Lorsque* signifie *à cette heure*, et non à *quelle heure.*

Il est à observer que *quand* se prend encore tantôt pour *quoique*, tantôt pour *si*. Ainsi vous direz: Je ne ferais pas une injustice *quand* la loi me l'ordonnerait; c'est-à-dire, quoique la loi me l'ordonnât, ou mieux, *dans le cas même* où la loi me l'ordonnerait. *Quand* cet homme ne réussira pas dans son entreprise, que vous en reviendra-t-il ? C'est-à-dire, si cet homme ne réussit pas, supposé qu'il ne réussit pas, dans le cas où il ne réussira pas, etc. Il est évident que, dans ces exemples, *quand* ne signifie pas en tel tems, mais en tel cas; or, dans ces mêmes exemples on ne peut pas dire *lorsque ;* et c'est par la raison qu'il ne signifie pas *en tel cas*, et qu'il signifie *en tel temps.* Donc la vertu propre du mot *quand* est de marquer la circonstance *du cas.*

ERMENONVILLE.

Ermenonville !. . . .Ton nom seul rappelle de touchans souvenirs, et ta situation enchanteresse séduirait l'homme le moins champêtre; Joseph II et Gustave III y ont laissé des marques de leur passage, mais Jean-Jacques l'a illustré ! . . . .

Je ne suis qu'un simple habitant de Paris, et tu ne recevras, village charmant, aucun éclat de ma visite, mais tu me permettras aussi de t'admirer, car, si tu ne recevais que les hommes illustres et les grands génies, tu ne serais point assez fréquenté.

J'ai pris pour guide une petite paysanne bien gentille, bien fraîche, bien gracieuse : on admire encore mieux la nature quand on a près de soi ce qui embellissait l'existence.

Nous entrons dans le parc du château : quel séjour enchanteur ! des ombrages frais, des gazons verdoyans; des ruisseaux qui serpentent, et se croisent, des cascades, des grottes solitaires, des prairies émaillées de fleurs. Un lac baigne les murs du château : sur ses bords s'élève une tour antique entourée de lierre et de buissons de chèvre-feuille, c'est la *Tour de Gabrielle*, d'une rotonde qui est devant, on découvre un délicieux paysage. Ce lieu rappelle les anciens paladins, le tems des tournois et de la chevalerie, une vieille armure, placée devant la tour, rend encore l'illusion plus complette. Mais ce monument semble prêt à s'écrouler !. . . .

Au bas de la touf, un bac, fixé a deux cordes qui vont de l'une à l'autre rive et qui coulent sur des petites roulettes, vous offre la facilité de vous passer vous-même en tirant l'une des cordes.

" Voulez-vous venir dans le *va et viens*, Monsieur, me dit ma conductrice en sautant dans le bateau, je la suivis, et me laissai conduire sur l'autre rive.

Dans la partie du parc appelé le désert, je visitai la maisonnette de Jean-Jacques, située sur une éminence d'où l'œil étonné découvre tout le pays, mais cette maisonnette tombe en ruine !. . . . Je m'en éloignai tristement en disant à la petite, conduis-moi à son tombeau.

Chemin fesant nous passons devant une grotte que baigne un ruisseau, et que tapissent la mousse et le lierre. Ce lieu semble fait pour l'amour, en effet, au-dessous de vers charmans, que connaissent tous ceux qui ont visité Ermenonville, je vois gravé des noms et des chiffres amoureux. Les amans sont bien indiscrets ! Est-il nécessaire que la postérité sache que M. et Mme *** sont venus là se faire de doux sermens. Au moins, ne mettez que vos noms de baptême.

Nous sortons du parc, nous allons de l'autre côté du château, c'est là qu'est l'île des peupliers. Pour arriver au lac qui l'entoure, nous traversons un vieux bâtiment qui fut jadis un moulin à eau. Nous voici sur un chemin délicieux, bordé de saules et entouré d'eau de tous côtés. Nous

approchons de l'île, un batelet attaché au rivage nous sert à gagner le dernier asile de l'homme de la nature; c'est du moins ainsi qu'il est nommé sur le simple monument qui renferme ses cendres.

Un petit écriteau attaché à un pieu, invite ceux qui visitent l'île des peupliers à ne rien écrire sur le tombeau de Jean-Jacques. Cette invitation n'a pas été respectée; la manie de mettre son nom sur les monumens, fait chaque jour des progrès. On n'irait point visiter les Catacombes, les Augustins, les moindres ruines, sans avoir un couteau ou un canif dans sa poche; passe encore pour les grottes, je pardonne cela aux amans; mais quelle fureur d'aller écrire: François, Etienne ou Adélaïde à côté de Jean-Jacques Rousseau.

Il y a en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, dans les auberges situés près d'un site remarquable, des Album destinés à recevoir les pensées en vers et en prose des voyageurs. Ces Album, sur lesquels on vous invite à mettre quelque chose, sont bien rarement renouvelés; il est beaucoup plus facile d'écrire son nom qu'une pensée.

DES ARMES A VAPEUR.

Depuis quelque tems, les armes à vapeur fixent l'attention du public, qui les regarde comme une invention très-nouvelle et très-extraordinaire. Cependant, leur origine est ancienne, et elles offrent exactement les mêmes principes de construction que les fusils à vent. Elles sont formées d'un vase qui contient un fluide très-élastique, d'un tube propre à recevoir des balles, et d'un robinet, ou d'une soupape, qui, laissant échapper de petites portions de fluide, sert à faire partir les projectiles.

Philon, de Bysance, qui florissait dans le premier siècle avant notre ère*, nous a laissé une longue description de la machine appelée *fusil à vent*, par les modernes, et *aerotona* ou *ἀεροτονος* par les anciens. Cette invention, suivant le même écrivain, était nouvelle de son tems, et appartenait au célèbre Ctésibius.*

Héron, d'Alexandrie, disciple de ce dernier mécanicien, a décrit une petite machine qui a pu donner l'idée, d'employer la vapeur pour lancer des projectiles. C'est une chaudière surmontée d'un tube, dans lequel on place une balle; la vapeur enlève cette balle et la soutient en l'air, comme font certains jets d'eau†. En ajoutant un robinet au tube, et en laissant amasser la vapeur, on eût lancé des balles, au lieu de les soulever seulement.

* *Veteres Mathematici*, p. 263. — Lambecius, *Bibliotheca cæsarea*, t. VII, ad cod. CIX, p. 192; *item*, ad cod. CXI et CXIV.

* Βελοποιικων λογος Δ': *in Veter. Mathem.*, p. 77 et 78.

† *Spiritalia, a Commandino ex græco nuper in latinum conversa*, p. 15. Parisiis, 1583.

Diverses autres machines à vapeur, connues des anciens *, furent totalement oubliées, ainsi que les aérotones ou fusils à vent, pendant les siècles de ténèbres et d'ignorance qui suivirent la chute de l'empire romain. Mais, peu après la renaissance des arts et des sciences, on fabriqua de nouveau des aérotones†, tandis que les machines à vapeur ne reparurent que vers la fin du XVIe siècle, et vers le commencement du XVIIe‡. On attribua plus tard ces deux inventions à différens individus qui prétendirent en être les auteurs§. Nous ne devons nullement être surpris de la conduite des soi-disans inventeurs, ni de celle de leurs prôneurs, puisque les mêmes actes de charlatanisme et les mêmes méprises se répètent chaque jour, malgré l'activité actuelle des correspondances scientifiques.

De ces rapprochemens entre les machines à vapeurs et les armes à vent, passons à des rapprochemens directs entre la vapeur aqueuse et la poudre à canon, entre les armes à vapeur et les pièces d'artillerie.

Ces dernières furent d'abord appelées machines à feu,* et beaucoup de personnes appliquent encore aux machines à vapeur la même dénomination.— Hautefeuille, Papin, Huygens et plusieurs autres ont proposé et fait exécuter des moteurs, propres aux travaux civils, dans lesquels la vapeur aqueuse était remplacée par la poudre à canon†.— Vauban, dès l'année 1707, fit des calculs pour déterminer la force de l'eau réduite en vapeur, comparativement aux effets de la poudre enflammée‡.—Rumford prétendait qu'une pièce d'artillerie n'est autre chose qu'une machine à vapeur, d'une construction particulière§. — Voici d'ailleurs des phénomènes assez communs, d'après lesquels on a eu l'occasion

---

* *Spiritalia, etc.*, p. 45, 80, 87, 90, 101, 107, 118, 125, 127, 146, 147, 150, et 156.—AGATHIAS, *de Imperio et Rebus gestis Justiniani*, p. 158 et seq. Parisiis, 1660.

† *Cours de physique expérim. et mathém.*, par MUSSCHENBROECK; trad. par SIGAUD DE LA FOND; t. III, p. 145. Paris, 1769.

‡ *H.* CARDANUS, *de Varietate rerum*, lib. I. cap. 10; lib. XIII, cap. 58, 68 et 78.—*Les raisons des forces mouvantes*, par *Salomon de* CAUZ. p. 1, 2 et suiv. Paris, 1624.—*Le Macchine del signor G.* BRANCA, part. 1, art. 25. Roma, 1629. — *Annales de l'industrie*, n° 38, p. 181 et suiv.

§ *Elémens de l'artillerie*, par le S. de FLURANCE-RIVAULT; avant-propos, p. dern. Paris, 1607.—FABRI *Physica*, lib, II, prop. CCXLII *et* CCXLVI, —*G.* PASCHII *de novis inventis Tractatus*, cap. 7, § 56.—MERSENNII *Phænomena pneumatica*, part. II, class. 1. —*A Century of inventions*, by WORCESTER, n° 68. London, 1663.—*Philosophical Transactions*, t. XIX, p. 481; et t. XXI, p. 228.—*The Miner's friend*, by SAVERY, p. 1 and following. London, 1702, etc.

---

* *Hist. gén. de la Chine*, par le P. DE MAILLA, t. IX, p. 65; *Siége de Caï-fong-fou*, année 1232.—*De la Subtilité, etc.*, par J. CARDAN, trad. par R. LE BLANC, p. 28 bis, 29 et suiv. Paris, 1556.

† *Mémoire sur la guerre et la navigation sous-marines*, chap. des *Machines à poudre: Annales maritimes*, Sept. 1823.

‡ *Traité élémentaire de physique*, par l'abbé HAÜY, t. I, p. 273, 3e édition.

§ *Bibliothèque britannique*, t. X, p. 319.

de reconnaître que la vapeur produit des effets semblables à ceux de la poudre.

Aux Etats-Unis d'Amérique, les jeunes gens s'amusent à faire ce qu'ils appellent des pétards de Noël: ils bouchent la lumière d'un canon de fusil, et introduisent dans l'âme une petite quantité d'eau, sur laquelle ils placent une forte bourre ; ils mettent ensuite la culasse dans un feu de forge ; le coup part bientôt après, comme si le canon était chargé à poudre *. Personne n'ignore, au surplus, qu'en jetant au feu un corps quelconque, contenant de l'eau, ou de l'air, qui ne peut s'échapper, on produit une sorte de pétard. Citons à ce sujet un événement propre à signaler d'une manière bien funeste la puissance du gaz aqueux : un haut fourneau avait été chargé, entre autres ferrailles, avec de vieilles bombes qui avaient été remplies d'eau ; l'œil de l'une d'elles se trouva bouché accidentellement ; et le résultat fut une explosion qui détruisit le fourneau, blessa et tua plusieurs ouvriers †.—Les marmites autoclaves et les chaudières des machines à vapeur offrent trop souvent des accidens de la même nature.—Enfin, on sait que la plupart des physiciens anciens et modernes ont attribué les éruptions volcaniques à des masses d'eau subitement vaporisées.

Toutefois, le général Chasseloup paraît être le premier qui ait fait connaître la possibilité de construire des armes à vapeur ; il proposa, en 1805, de les employer dans les places fortes*. On le plaisanta sans ménagement† ; car rien n'est plus ridicule, aux yeux de la plupart des hommes, que d'avoir le premier une idée ingénieuse. Un des plaisans était un capitaine d'artillerie très-spirituel, qui depuis a changé d'opinion : il a lu récemment à l'Académie des sciences un mémoire dans lequel il accorde certains avantages aux armes à vapeur.

Vers 1814, M. Girard, officier du génie, construisit des armes de cette espèce. La chaudière, portée sur une sorte d'affût de campagne, fournissait en même tems de la vapeur à six canons de fusils, dont la culasse s'ouvrait à volonté. Une trémie, pleine de balles, était placée au-dessus. On tournait une manivelle ; et les six canons recevaient à la fois une balle et de la vapeur. Les grandes vitesses initiales et les longues portées s'obtenaient en tournant lentement cette manivelle, parce qu'alors la vapeur plus longtems échauffée devenait plus élastique ; lorsqu'au contraire on tournait vivement la manivelle, les vitesses initiales diminuaient ; mais on lançait jusqu'à 180 projectiles par minute. Il y avait sur l'avant-train de l'affût deux caissons, l'un pour la provision

* *The young steam engineer's Guide*, by *Oliver* EVANS, p. 5. Philadelphia, 1805.—*Notice sur Oliver* EVANS, par *J.* DOOLITTLE, p. 15, Paris, 1821.

† *Bibliothèque britannique*, t. X, p. 56.

* *Essai sur quelques parties de l'artillerie et des fortifications*, p. 52 et 53.

† *Observations faites par des capitaines d'artillerie sur un ouvrage intitulé :* Essai sur, etc., p. 18. Paris, 1811.

du charbon de terre, et l'autre pour la provision des balles.—Un certain nombre de ces armes avait été destiné à la défense de Paris. Elles furent détruites, par ordre supérieur, le jour où les étrangers attaquèrent les ouvrages construits à la hâte autour de cette capitale.

On trouve ces détails dans les *Annales des sciences militaires, dans les Annales de l'Industrie,* et dans plusieurs journaux de cette année (1824). On trouve aussi des renseignemens sur les mêmes armes, dans deux ouvrages intitulés: *Nouvelle force maritime,* publiés en 1821 et en 1822*. Le titre de ces deux ouvrages a dû fixer l'attention des Anglais, et peut-être aussi celle de M. Perkins, qui s'occupe d'inventions relative à la marine†. Cet habile mécanicien peut aspirer à perfectionner les armes à vapeur; elles sont encore fort imparfaites; mais il n'est plus tems de prétendre à en être l'inventeur.

Parmi les armes de cette espèce déjà connues, on doit peut-être ranger aussi une invention, dont presque tous les journaux ont fait mention, en décrivant les frégates à vapeur. Il existe à bord, disent-ils, une machine qui jette des torrens d'eau bouillante. Le fait est qu'il y a seulement une pompe qui lance de l'eau froide.*

Au surplus, tout le monde concevra qu'il suffirait, pour lancer de l'eau bouillante, d'adapter un tuyau à robinet au bas de la chaudière des machines à vapeur. Le gaz aqueux, en pressant sur l'eau, la forcerait de jaillir, dès qu'on ouvrirait le robinet. Mais il faudrait des chaudières énormes pour obtenir sans cesse de nouvelle eau bouillante; et c'est ce qui empêche d'employer ce procédé.

Maintenant, cherchons à nous assurer si la vapeur peut remplacer la poudre à canon, dans un grand nombre de cas.

Jusqu'à présent la pression dans les machines à vapeur a été poussée au plus à 35 ou 40 atmosphères. La force élastique de la poudre enflammée est beaucoup plus grande. Mais, comme la violence même de ses effets en rend la mesure très-difficile, on trouve une extrême divergence dans les résultats des expériences et des calculs faits à ce sujet.

Jean Bernouilli avançait que l'élasticité des vapeurs produites par la poudre enflammée, égale au moins 100 fois la pression de l'atmosphère; Daniel Bernouilli, 10,000 fois cette pression; Brac-

---

* *Nouvelle force maritime, etc.* par M. Paixhans, *p.* 73 et 74. Paris, 1821. —*Nouvelle force maritime, etc.*, par le même, p. 45 et 46. Paris, 1822.

† *Olivier* Evans, ingénieur civil à Philadelphie, prétendait devoir aux pétards de Noël l'invention de sa machine à haute pression. (*The young steam engineer's Guide,* p. 5 et 95). Compatriote et contemporain de ce célèbre artiste, M. Perkins connaît certainement ce fait, qui a pu lui suggérer l'idée d'armes à vapeur, s'il n'a pas été informé de ce qui a été inventé chez nous en ce genre.

* Je m'en suis convaincu sur les lieux mêmes. Voy. *Rapport ms. sur la marine et l'artillerie des Etats-Unis d'Amérique en* 1821, Archives de l'Institut.—*Notice sur Fulton: Annales de l'industrie,* Déc. 1822.—*Notice sur les bâtimens de guerre à vapeur: Bulletin universel des sciences,* 8e sect.; Avril 1824.

chus, 450; Robins, 1,000; Amontons, 5,000; Dulacq, 4,000; d'Antoni, 1,400 à 1,900; Ingen Houss, 2,279; Duhamel, 24,400; Lombard, 9,215; Hutton, 2,000; Gay de Vernon, 30,000 à 80,000; Lamartillière, 43,600; enfin, Boyle, Hauksbée, de la Hire, Halles, Papin, Belidor, Euler, Sthaal, Crell, Rumford, Colman, Cruickshanck, Harmstadt, Proust, etc., se sont aussi occupés de la poudre et ont émis des opinions diverses sur la nature et la quantité du fluide engendré par sa déflagration.

Comment se fait-il, dira-t-on, que des hommes aussi distingués soient parvenus à des résultats si différens et si étranges? Voici la cause principale de ces différences. Ils ont prétendu indiquer la force absolue de la poudre, au lieu de chercher à déterminer le plus ou moins d'élasticité des gaz qu'elle produit, suivant sa qualité et sa quantité; suivant la nature de l'arme, ou de l'espace qui la contient; suivant l'état de l'atmosphère et une infinité d'autres circonstances aux-quelles on ne saurait trop avoir égard. Par exemple, on peut, avec le même mortier d'épreuve, les mêmes quantités de la même poudre, le même projectile et le même angle de tir, doubler, tripler, quadrupler les portées, ou les diminuer d'une manière aussi étonnante; il suffit, pour cela, de laisser un espace plus petit, ou plus grand entre la poudre, et le projectile*.

Malgré l'incertitude où l'on est encore aujourd'hui sur la force de la poudre, on voit qu'elle doit exercer sur une surface, ou sur un corps donné, des effets bien plus considérables que la pression obtenue dans aucune machine à vapeur. Il est vrai (en admettant que la chaudière fut d'une certaine grandeur) que le gaz aqueux ne perdrait pas sensiblement de son élasticité, pour avoir rempli plusieurs petits tubes renfermant une balle de fusil; le gaz déplacerait d'abord assez lentement chaque balle, mais il conserverait à peu près la même force impulsive jusqu'à l'extrémité des tubes. Une charge de poudre agit d'une autre manière: elle pousse d'abord le projectile avec une extrême violence; mais son action diminue, à mesure que le fluide élastique s'étend dans l'âme des pièces. Or, il résulte de la nature particulière de ces deux moteurs, que l'âme des armes à vapeur doit être beaucoup plus longue que celles des armes à feu pour lancer les mêmes balles avec une force à peu près égale.

Cette circonstance, jointe à la difficulté de construire de grandes chaudières qui supportent une forte pression, semble devoir retarder la fabrication, ou du moins le perfectionnement d'armes à vapeur d'un grand calibre. M. Perkins, dont les expériences excitent un si

* *Tractado de artilheria*, por J. Muller; traducido por A. Texeira Rebello, t. I, p. 22 et 142; t. II, p. 36. Lisboa, 1792.—Handbuch für Offiziere: Erster Theil. Artillerie, von G. von Scharnhorst, t. I, p. 53. Hanover, 1806.—*Journal de physique, de chimie et d'histoire natur.*, Mai 1812, p. 384. — *Aide-mémoire des officiers d'artillerie*, p. 687 à 722, 5e édition. —Un grand nombre de *procès-verbaux* manuscrits *relatifs à des épreuves de poudre.*

si vif intérêt, n'est parvenu jusqu'ici à lancer que des balles de fusil, comme l'avait fait M. Girard. Il semble possible, au reste, de tirer de plus gros projectiles par le moyen de la vapeur : il y a eu des armes à vent du calibre de 4 livres*; mais l'effet de ces armes n'égalait pas celui d'un canon ordinaire du même calibre.

La propriété la plus remarquable, et pourtant la moins remarquée des armes à vapeur, c'est de pouvoir servir en campagne, sans être traînées par des hommes ou par des chevaux.

Déjà on a construit plusieurs voitures à vapeur, et elles commencent à se perfectionner. Cugnot, qui paraît en avoir fait construire le premier, voulait les employer à la guerre pour le transport des bagages†. Des voitures semblables pourraient être transformées en artillerie de campagne ; car la vapeur est disponible pour le jet des projectiles, aussitôt que ces voitures s'arrêtent, et l'on sait qu'aucune pièce d'artillerie ne tire, tandis qu'elle roule encore.

En 1804, Olivier Evans a fait marcher dans les rues de Philadelphie un bateau à vapeur qui pesait environ 40,000 livres. Le diamètre du piston de la machine était seulement de 5 pouces, sa course de 19, et la pression du gaz aqueux de 150 livres par pouce carré, ou de 10 atmosphères. Profitant de ces diverses données et de beaucoup d'autres qu'il serait trop long de rapporter ici, j'ai songé, depuis quelques années, à construire une sorte de casemates mobiles, impénétrables aux boulets. Elles serviraient dans la défense, ainsi que dans l'attaque des places fortes ; elles serviraient aussi en campagne, pourvu que les routes fussent solides.

Je donnerai ailleurs des détails sur l'histoire, la fabrication et la tactique des casemates mobiles. Elles peuvent avoir un autre moteur et des moyens de destruction plus puissans que le gaz aqueux : elles n'ont en conséquence que des rapports peu directs avec les armes à vapeur. Revenons à celles-ci.

Employées à la défense des places fortes, ainsi que l'a proposé le général Chasseloup, elles auraient la propriété de faire l'office d'un ventilateur dans les batteries casematées, au lieu d'y répandre une fumée très-incommode, comme le font les canons, les obusiers, les mortiers et les pierriers. Du sein de ces souterrains, elles lanceraient verticalement sur le glacis des balles de fusil. Mais les pierres, les bombes, les obus, les grenades et les pots à feu qu'elles ne peuvent lancer (du moins jusqu'à ce jour) produisent bien plus d'effet que les balles de fusil, qui ont le défaut, outre leur peu de masse, d'être d'un métal fort cher, ce qui empêche de les employer avec abondance. Ainsi on doit peut-être n'employer les armes à vapeur dans les

* *Cours de physique*, de Musschenbroeck, t. III, p. 145.

† *Biographie universelle*, au nom de Cugnot. — Pièces manuscrites déposées au comité central d'artillerie. — Machine encore existante à Paris dans le Conservatoire des arts et métiers, rue Saint-Martin, salle d'entrée.

batteries casematées, que pour défendre le fossé et la brèche par un tir horizontal. Les lances à feu et les orgues, jadis employés à cet usage* étaient fort difficiles à charger, et ne tiraient de suite qu'un nombre de coups déterminé ; tandis qu'avec les armes à vapeur, il suffit d'alimenter leur foyer et leur chaudière, et de tourner la manivelle, pour faire pleuvoir une grêle de balles, pendant un espace de tems quelconque.

Cette même grêle de balles, servirait parfaitement sur des navires à vapeur qui recevraient ou donneraient un abordage. Il n'est pas nécessaire alors de marcher, et le moteur restant disponible, ce serait l'appliquer d'une manière utile. Mais, dans la plupart des autres circonstances d'un combat, il est essentiel que les navires aient beaucoup de vitesse, afin d'être à même de prendre une bonne position contre l'ennemi.

Cependant, un officier d'artillerie de terre a proposé d'appliquer les machines des navires à vapeur, à la manœuvre des canons et des obusiers, et à mouvoir certains instrumens de guerre† qui n'ont jamais existé que dans les journaux, où cet auteur a puisé en partie ses connaissances nautiques. De pareils projets offrent de grands inconvéniens, dans l'état actuel de l'art.

Enfin, voici une invention qui ne me semble pas non plus posséder les avantages que lui attribue son auteur. M. Perkins propose de lancer, par le moyen de la vapeur, des fusées d'un volume quelconque, même du poids de plusieurs quintaux. Ces fusées seraient des tubes d'une tôle très-forte, remplis d'eau ; on les boucherait avec un métal fusible, par exemple, à 1,200 degrés de Fahrenheit. Placées ensuite dans un foyer, de manière à pouvoir en sortir la tête la première, elles s'élanceraient dans l'air, aussitôt que le métal entrerait en fusion. L'auteur calcule que la force de la vapeur serait alors de 50,000 livres par pouce carré ; et il semble croire que le plus grand effort de la poudre est seulement de 600 livres par pouce carré ; en sorte qu'il donne tout l'avantage à la force de projection du gaz aqueux.

En prenant un terme moyen entre tous les effets dynamiques attribués à la poudre et rapportés ci-dessus, on trouve 14,356 atmosphères. Or, la pression d'une atmosphère étant de 15 livres par pouce carré, la poudre exercerait sur une surface de cette étendue un effet de 215,341 livres. L'évaluation de M. Perkins est donc beaucoup trop faible à l'égard de la poudre. Il est vrai que, dans une fusée, la poudre est affaiblie et ne détonne pas ; mais, si son action est moins prompte que dans une autre arme à feu, elle se prolonge tout le tems que la

---

* *Petit Traicté contenant plusieurs artifices de feu*, recuilly d'un vieil livre escrit à la main, ch. 45 et 46 Paris, 1561. — *Platica Manual de. artilleria, etc.* por *L.* Collado, p. 84, Milan, 1592. — *Dell' Arte militare. etc.*, per *G.* Cataneo, p. 36 bis. Brescia. 1571. — *Casimirus* Siemienowicz, *Ars magna artilleriæ*, pars 1, lib. 5, cap. 10, etc.

† *Nouvelle force maritime*, par M. Paixhans, p. 313, 314, 315, 329, et 330, Paris, 1822.

pâte n'est pas entièrement consumée.

L'eau contenue dans les fusées et fortement échauffée, comme le veut M. Perkins, s'échapperait subitement dans l'air, surtout si l'on parvenait à rendre le gaz aqueux aussi élastique que les gaz produits par la poudre enflammée. Pour le prouver, il suffit de rapporter les expériences suivantes.

Un canon du calibre de 8, qu'on voulait faire crever, fut placé dans une fosse, après avoir été chargé de 5 livres de poudre, et rempli jusqu'à la bouche de glaise bien battue. On y mit le feu avec les précautions nécessaires. Le coup parut plus sourd que de coutume; semblable à peu près au bruit d'un fourneau de mine, et accompagné d'un sifflement qui fit croire que plusieurs morceaux du canon étaient sautés en l'air. Mais on fut très-étonné de retrouver cette arme intacte. L'explosion s'était faite par la lumière*.

M. Duhamel ayant été informé de ce fait, fit beaucoup d'expériences de la même nature. Il se convainquit qu'une grande quantité de poudre enflammée s'échappe dans un tems indivisible et presque instantanément, au travers d'un très-petit orifice†.

On ne saurait d'ailleurs assimiler la réaction du gaz aqueux à la réaction des fluides formés par la déflagration de la poudre a canon : le premier se condense dès qu'il entre dans l'atmosphère; ceux-ci sont des gaz permanens qui ont encore un volume considérable, même après qu'ils sont entièrement refroidis, et par conséquent ils ne peuvent s'échapper dans l'air sans y produire un déplacement et une réaction considérables.

En résumé, l'effet des projectiles de M. Perkins ne ressemblerait nullement à celui des fusées ordinaires. Il y aurait une explosion à l'instant où le métal se fonderait, et les prétendues fusées partiraient à la manière d'un boulet, mais avec une moindre vitesse initiale. Leur choc aurait moins d'intensité, en raison de cette circonstance et en raison de leur fabrication même; car un projectile creux en tôle a bien moins de pesanteur spécifique qu'un boulet en fer coulé.

Cette invention offre encore d'autres inconvéniens. Des tubes en tôle, propres à supporter une très-forte pression, seraient plus coûteux à fabriquer qu'aucun projectile en usage; et il faudrait plus de tems pour placer ces tubes dans une espèce de four et pour les faire chauffer fortement, que pour tirer des canons, des obusiers, des mortiers, ou des fusées à la Congrève. Néanmoins, la proposition de M. Perkins renferme des aperçus nouveaux qui produiront peut-être un jour d'importantes applications.

DE MONTGERY,

Revue Encyclopédique.

* *Histoire de l'Académie roy. des sciences de Paris*, p. 28 et 29; année 1748.

† *Mémoire de l'Académie des sciences de Paris*, p. 9 et suiv.; année 1750.

LE PROFESSEUR DE SIGNES.

Un ambassadeur d'Espagne en Angleterre, homme très-érudit, mais taciturne et original, s'était fait des idées singulières sur l'importance des signes. Il prétendait que ceux-ci pourraient fort bien suppléer au langage, et qu'il devrait, dans toutes les universités, y avoir un professeur de signes. Un jour que ce diplomate se plaignait devant le roi Jacques de la négligence qu'on mettait partout à cultiver ce moyen de communication, et du manque total de maîtres en cette science excellente, le prince lui dit en riant: "Mais j'ai un professeur tel que vous le désirez, un homme très-habile; il est vrai qu'il se trouve employé dans l'université la plus éloignée au nord de mes états, à *Aberdeen*, à environ six cents milles d'ici. — Quand il serait en Chine, répondit l'ambassadeur, il faut que je le voie, et je partirai demain." En effet, il se mit en route; et le roi, ne voulant pas se donner un démenti, envoya en toute hâte un courrier à l'université d'Aberdeen pour annoncer l'arrivée du curieux voyageur, engager les professeurs à le recevoir de leur mieux, et à tâcher de l'éconduire le plutôt possible. L'ambassadeur fut reçu avec grande solennité à l'académie, mais il ne voulut rien voir que le professeur de signes qu'il attendait avec la plus vive impatience. On lui répondit que pour le moment celui-ci était absent, qu'il fesait une tournée dans le haut pays, chez les montagnards d'Ecosse, pour y exercer son art, et qu'on ignorait l'époque de son retour. — "En ce cas, je veux l'attendre ici, répondit l'ambassadeur, dût-il être absent une année entière." Voyant que cette défaite ne réussissait pas, et qu'ils auraient long-tems Son Excellence sur les bras, messieurs les professeurs résolurent d'employer une autre voie pour s'en débarasser.

Il y avait dans la ville un nommé Geordi, boucher de son métier, et borgne, mais d'ailleurs homme facétieux et très-propre à jouer différens rôles. On résolut de le charger de celui de professeur de signes. Il y consentit; on l'instruisit en conséquence; il promit de garder le plus profond silence et de ne s'expliquer que par gestes.

L'ambassadeur averti que le professeur était de retour de son voyage, en témoigna une joie extrême; le rendez-vous donné, Geordi, affublé d'une robe doctorale, d'une grande perruque, et placé convenablement dans une chaire en une des salles de l'académie, Son Excellence fut introduite. On dit à l'Espagnol de s'expliquer et de s'entretenir comme il le pourrait avec l'habile homme qu'on lui présentait, et les professeurs réunis dans une salle voisine, attendirent non sans inquiétude l'issue de cette entrevue.

L'ambassadeur s'approche de Geordi, et élève un doigt de la main; Geordi à ce geste en élève

deux; l'ambassadeur lui montre alors trois doigts, Geordi ferme le poing et le lui montre d'un air menaçant. L'ambassadeur tire une orange de sa poche et la lui montre; Geordi à son tour sort de dessous sa robe un gros morceau de pain d'avoine qu'il étale avec complaisance. L'ambassadeur paraît très-satisfait, fait une profonde révérence et se retire.

Les professeurs curieux d'apprendre comment leur confrère borgne s'est tiré d'affaire, questionnent Son Excellence: "Ah! c'est un homme admirable, répond-elle, il vaut tous les trésors de l'Inde. D'abord, je lui montrai un doigt, voulant dire par là, qu'il n'y a qu'un Dieu; il m'en montra deux, ce qui signifiait qu'il y avait le père et le fils. J'en élevai trois pour indiquer le père, le fils et le St-Esprit! il me montra le poing fermé pour me dire que ces trois n'en font qu'un. Alors je produisis une orange, ce qui indiquait la bonté de Dieu qui nous prodigue non-seulement tout ce qui est nécessaire à la vie, mais aussi les douceurs et les agrémens qui embellissent l'existence. Alors cet homme admirable, miraculeux, unique, présente un morceau de pain, pour dire que c'est là l'essentiel, bien préférable à tous les besoins du luxe et de la vanité.

Les professeurs enchantés que l'affaire eût si bien réussi, après avoir pris congé de Son Excellence, s'adressèrent à Geordi pour apprendre comment lui, de son côté, avait pris et expliqué la chose: ils le trouvèrent très-courroucé. "Votre ambassadeur est un insolent, dit-il; d'abord il me montre un doigt pour me reprocher que je n'ai qu'un œil; je lui montre mes deux doigts pour lui faire entendre que mon seul œil vaut bien les deux siens; alors il lève trois doigts pour me dire que nous n'avons que trois yeux à nous deux. Irrité de cette impertinence, je lui mets mon poing sous le nez, et je lui aurais prouvé la vigueur écossaise de mon bras, sans ma considération pour vous. Mais cet impertinent ne s'en tint pas là; il tire bientôt une orange de sa poche et me la montre, comme pour dire: votre misérable et froid pays ne peut rien produire de pareil; mais moi à mon tour, je lui montre un bon gâteau d'Écosse, pour lui prouver que je me soucie fort peu de ses délicatesses. J'allais le lui jeter à la figure, quand il prit le bon parti de me faire une révérence et de se retirer; il était tems, car je commençais à m'échauffer! Mais il me reste toujours le regret de ne l'avoir pas un peu secoué avant son départ, pour le punir de ses gestes injurieux.

LETTRE SUR LES ENVIRONS DE LYON.

Lyon, le 25 Juillet, 1824.

Vous savez que les bords du Rhône et de la Saône jouissent d'une réputation classique, à laquelle je cède la réputation que les voyageurs ont faite aux rives délicieuses de la Loire et de la Durance. Après avoir visité Lyon, je me suis hâté de parcourir les environs enchantés de cette ville.

Les moyens de communication entre Lyon et les campagnes qui l'avoisinent sont très-faciles. Le long du Rhône on trouve de petite cariolles. Le long de la Saône, des *béches* ou batelets conduits ordinairement par des femmes, un peu moins romantiques que les batelières des lacs de l'Ecosse, font, avec une grande embarcation de transport, nommée *le bateau des meûniers*, et les diligences d'eau qui vont de Lyon à Châlons, le service des villages et maisons de campagnes que les habitans de la ville fréquentent les Dimanches et jour de fêtes.

C'est sur un de ces coches d'eau que j'ai pris passage pour remonter la Saône et faire une promenade au milieu de ces collines que, malgré l'amour national, les Anglais préfèrent aux charmans côteaux de Richmond.

En quittant Lyon, j'ai reconnu d'abord la roche sur laquelle est placée, depuis six ou sept cents ans, l'image grossièrement sculptée d'un certain Jean Flébergue, suisse, riche et bienfesant, dont les habitans du quartier de Vaize ont gardé la mémoire. Si j'en crois la tradition orale, généralement accréditée ici, ce brave homme, qui était venu se fixer à Lyon, avait fondé une rente perpétuelle destinée à la dotation d'un certain nombre de filles pauvres dont six étaient établies et mariées chaque année. Pour perpétuer le souvenir de cette libéralité, les lyonnais du faubourg de Vaize élevèrent une statue de bois représentant l'honnête Jean Flébergue une bourse à la main. Chaque siècle voit renouveler cette image à laquelle le peuple a voué le culte de la reconnaissance. L'époque séculaire de ce renouvellement était arrivée il y a deux ans; une figure plus grotesque qu'héroïque, et dont l'auteur, trop content de son chef-d'œuvre, est mort fou dans les derniers tems, a été promenée autour de la ville au bruit des fanfares et des acclamations populaires. Une charrette suivait celle sur laquelle était placée le Jean Flébergue de sapin; plusieurs couples d'enfans des deux sexes y étaient voiturés; ils représentaient les mariés dotés par le bon suisse.

Après avoir salué l'homme de la roche, mes regards s'arrêtèrent sur la base à demi détruite du roc où la féodalité avait planté le château de Pierre-Encise, l'un de ses remparts. Cette bastille, ouverte à la volonté des distributeurs de lettres de cachets eut des secrets que la révolution a dévoilés. Les derniers vestiges de cette prison d'état, où gémi-

rent tant de victimes du despotisme de Louis XIV, des caprices de Pompadour, ou des pieuses cruautés du jésuite Letellier, ont disparu tout-à-fait. Le rocher qui l'isolait en l'élevant de cent-cinquante pieds au-dessus du lit de la Saône, sapé maintenant par le travail de la mine, n'écrase plus de sa masse insolente le chemin qu'il obstruait. J'ai vu avec plaisir les débris épars de ce bastion de la tyrannie. Désormais les yeux des hommes libres de la cité lyonnaise n'en seront plus offusqués. Le fort Saint-Jean, dont les batteries, offensives à la ville, semblaient dressées à l'extrémité des remparts pour interdire l'approche du château de Pierre-Encise, et protéger les géoliers contre les entreprises des pensionnaires du bon plaisir, est rasé aujourd'hui.

Au-dessous des restes de cette fortification se trouvent les belles casernes de Serin; sur la rive opposée j'aperçus l'école vétérinaire, l'ancienne église des cordeliers, morceau gothique où se remarquent quelques jolis détails fort mal conservés, et tout le haut du faubourg que domine, dans la charmante commune d'Ecuilly, l'ancien château de la Duchère, construction niaise mais agréablement située, et qui ne se fait guère remarquer que par les trois cent soixante-cinq fenêtres dont elle est percée.

En m'éloignant de Lyon je fus frappé de l'aspect imposant à la fois et gracieux des deux beaux côteaux au bas desquels serpente la Saône. Sur le penchant de chacun d'eux abondent les maisons de campagne, fabriques élégantes qui respirent le goût de l'Italie et animent le paysage le plus pittoresque. La rivière, chargée de barques recouvertes qui se rendent aux différens points des deux côtes, offre toujours un coup d'œil fort agréable; c'est un mouvement, une activité qui recrée la vue, et donne à l'ensemble du tableau un prix infini.

Saint-Rambert est le village le plus rapproché de Lyon; il est composé d'habitations bourgeoises très-recherchées. Ce séjour champêtre acquiert une grande valeur de sa proximité de Collonges, l'un des plus délicieux endroits que j'aie jamais vus, et surtout de son voisinage de la célèbre île Barbe, que toute la France connaît par le souvenir des décennales de Sévère, et la tradition du savoir des Bénédictins qui habitaient sa fameuse abbaye. La gravure vous à fait apprécier le charme des différens aspects de cette île, qui pourrait, avec plus de raison encore que l'île du lac Majeur, prendre le nom de belle ou jolie. Quand j'eus doublé l'île Barbe, je reconnus aux tours dont il est flanqué, le cidevant château des Tournelles, dans lequel un certain comte de Roy, au bon tems des guerres des grands vassaux contre le pouvoir monarchique, soutint un siége en règle, qui fit beaucoup d'honneur, sans doute, aux serfs et varlets, soudars obéissans du noble comte. Le château des Tournelles, où j'ai passé quelques-unes des plus belles années de ma vie, appartient à un fabricant qui en a fait une habitation on ne peut plus agréable. Le

village de Fontaine, enrichi par l'industrie des toiles peintes et imprimées, a pour limite, du côté de Lyon, cette jolie maison de campagne qui est pour moi riche en souvenirs de jeunesse. Fontaine, comme vous l'aurez imaginé déjà, prend son nom des sources qui coupent son territoire fertile; l'abondance des eaux donne à cet endroit une fraîcheur qu'on ne saurait trop estimer dans la saison brûlante que nous subissons, et en fait un lieu plein de délices.

Je ne vous dirai pas les merveilles dont chaque bassin de la Saône découvre au voyageur les incomparables trésors. Je ne vous parlerai ni de Couzon, ni de Saint-Germain, ni de Saint-Romain; Delille les aurait décrits; Watelet seul pourrait les peindre de manière à vous les faire dignement apprécier. Je ne vous dirai pas la route d'Anse à Villefranche, dont la beauté justifie cet ancien proverbe apologétique.

De Villefranche à Anse
Les deux plus belles lieues de France.

Je ne vous entretiendrai pas de quelques jolies paroisses qui se font remarquer sur la rive gauche de la rivière, pas plus que de Trévoux, qui fut le terme de mon excursion. Je vous dirai seulement que dans ma promenade, dont la durée ne fut guère que de trois heures, et la longueur de cinq lieues, j'ai vu un pays plus abondant en sites agréables, en détails grâcieux, en points de vues intéressans et riches, que ne l'est peut-être tout le reste de la France, et même l'Italie, si vantée pour le charme de ses aspects.

J'ai visité ces jours derniers le beau côteau de Sainte-Foix, dont le vin balance ici la réputation que se sont si justement acquise le Lafitte et le Clos-Vougeot; j'ai vu le vallon de Côte-Rôtie et celui de Condrieux; Isigny, encore plus célèbre par la mort de Célestine et de Faldoni que par l'agrément de sa situation; Brignais, où Jacques de Bourbon, comte de la Marche, fut défait par les Tard-Vénus, brigands redoutés de toute la province, vers le milieu du quatorzième siècle; Chaponest, où j'ai retrouvé le grand réservoir des aquéducs établies par les Romains, et quelques parties très-bien conservées de ces belles constructions. J'ai vu d'autres lieux encore, non moins remarquables que ceux dont je viens de vous citer les noms, mais en entrant à leur égard dans quelque détail, je craindrais de rendre ma lettre trop longue.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

ÉTATS-UNIS.

Établissement suisse de la Nouvelle-Vevey.—Les détails suivans sont extraits de la lettre d'un habitant de *la Nouvelle-Vevey*, colonie suisse établie aux États-Unis. "Les circonstances économiques de ce pays, qui avaient un aspect si prospère il y a environ six années, ont subi un tel changement que les fermiers les mieux établis sont dans une espèce de misère, parce qu'ils ne peuvent vendre leurs denrées, et qu'ils ont besoin de plusieurs objets tels que le sel, le cuir, le fer, les outils, les harnois, &c., qu'on ne peut se procurer qu'avec de l'argent comptant; ceux qui, comme moi, ne peuvent pas faire filer et tisser dans leur famille leur linge et leurs habillemens éprouvent encore une plus grande gêne; jusqu'à l'année dernière, notre vin était une ressource particulière; mais il ne se vend plus qu'avec difficulté, quoique le prix en soit tombé à un demi dollar (environ 2 fr. 50 c.) le gallon (mesure d'environ 20 bouteilles). Les vignes se sont multipliées, et Cincinnati, où il se fesait une consommation assez considérable de vin, éprouve une telle stagnation d'affaires et une si grande rareté d'argent, que personne n'achète que ce dont on ne peut se passer; cependant, il nous faut cultiver la terre de nos propres bras, puisque nous ne pouvons payer des ouvriers. ."

PHILADELPHIE.

Distribution des eaux.—L'exécution du projet pour fournir des eaux à cette cité surpasse toutes les espérances que l'on avait conçues. Un magnifique aquéduc qui apporte les eaux à deux mille de longueur; il se remplit à une chute formée par la Schuylkill, au moyen de trois roues que cette chute met en mouvement, et d'une écluse qui reçoit les eaux élevées par ces roues. On en reçoit ici 4 millions de gallons en 24 heures, c'est-à-dire trois fois autant qu'il en faut pour la consommation de la ville. Les machines à vapeur, employées précédemment pour alimenter les fontaines, coûtaient plus et fournissaient moins. La dépense est aujourd'hui de 25,690 livres sterling, tout compris: pour élever la même quantité d'eau par les machines à vapeur, il en coûterait plus de 75,000 livres sterling par an, non compris les frais de première construction. Si l'on voulait ajouter de nouvelles roues à celles qui existent, une dépense première de 90 milles livres sterling pourrait fournir l'énorme quantité de 10,000,000 de gallons d'eau, et même plus si cela était nécessaire.

Sur cet article, l'Editeur de la *Revue Encyclopédique* fait les observations suivantes: La capitale de la Pensylvanie sait pourvoir à ses besoins à moindres frais et plus abondamment que celle de la France. Le canal de l'Ourcq, dont la dépense excèdera 24 millions, n'amènera pas autant d'eau dans les fontaines et dans les rues de Paris que la dérivation de la

Schuylkill n'en répand à Philadelphie. Les Etats-Unis ne sont pas seulement dignes d'être observés, quant à l'influence des institutions politiques, on y trouve aussi des modèles de grandeur dans les entreprises, d'économie et de sagesse dans les moyens d'exécution.—Nous rappellerons ici le projet soumis il y a quelques années au gouvernement de France, et dont M. Brunel, français établi en Angleterre et habile ingénieur, avait proposé de se charger pour distribuer l'eau avec une grande abondance dans tous les quartiers et dans toutes les maisons de Paris, il est à désirer que ce projet, dont l'exécution est si urgente dans une capitale, jusqu'à présent l'une des plus sales et des plus boueuses de l'Europe, et dont la population toujours croissante y rend les mesures de propreté et de salubrité si nécessaires, soit adopté dans le plus court délai : une compagnie d'actionnaires se formera promptement, si elle ne trouve point d'entraves. L'esprit d'association peut créer des prodiges, si on veut le prendre pour auxiliaire et l'encourager, au lieu de le comprimer et de l'étouffer.—Les hommes publics, les ministres, tous les agens de l'administration, dont l'existence, comme fonctionnaires, est nécessairement passagère et fugitive, devraient sentir qu'ils ne peuvent consacrer leurs noms et laisser quelques souvenirs honorables que par des monumens durables et utiles. Pour nos villes, des bornes-fontaines et des fontaines publiques, des conduits pour distribuer l'eau dans les maisons, de larges trottoirs en dalles de pierre dans les rues nouvelles, des salles de cours publics, vastes, saines et bien aérées dans nos anciens colléges et dans nos grands établissemens d'instruction ; pour nos campagnes, des moyens de communication qui ouvrent des débouchés aux produits de l'agriculture et de l'industrie, des grandes routes, moins larges, mais plus également solides et bien entretenues, des chemins vicinaux, praticables dans toutes les saisons, des canaux pour arriver à un système complet de navigation intérieure qui s'étende à toutes les parties de notre territoire ; voilà ce que les peuples ont droit d'attendre de ceux qui administrent la fortune publique, et ce que nous désirons pouvoir souvent observer et signaler chez les différentes nations qui parcourent avec plus ou moins de bonheur et de gloire la carrière de la civilisation. Les hommes d'état de l'Europe peuvent trouver de nobles exemples à imiter dans les Etats-Unis de l'Amérique.

RUSSIE.—MOSCOU.

Université et Collections scientifiques.—L'Université de cette ville a tenu, le 16 Juillet, 1823, son assemblée annuelle et publique, sous les auspices du prince *Galitzen,* gouverneur général de Moscou, et du prince *André Obolensky,* curateur de l'Université. Parmi les morceaux qu'on y a lus, on a surtout remarqué un discours, en russe, du professeur *Pavlof,* sur la nécessité de perfectionner l'économie agricole en Russie, de préférence aux autres

branches de l'industrie nationale, et sur les mesures efficaces pour parvenir à ce but. D'après le rapport annuel, fait par M. *Dvigoubsky*, l'Université a reçu de la munificence de l'empereur une traduction italienne de l'histoire de Russie, de Karamsin. Elle vient d'acquérir, pour la somme de 7,000 roubles, un herbier composé de douze mille plantes, et pour celle de 24,000 roubles, du médecin de la cour, le docteur Liboschitz, un cabinet de minéralogie composé de 4,000 minéraux disposés dans un ordre systématique, d'après Werner, Haüy et Berzelius. Ce cabinet contient presque toutes les nouvelles espèces découvertes, et un grand nombre de minéraux et de marbres polis de la Sibérie. La bibliothèque de l'Université, augmentée chaque année d'un grand nombre d'ouvrages achetés à ses frais, ou donnés par différentes sociétés russes et étrangères, par ses propres membres, par des professeurs et des particuliers, a reçu récemment encore 2,000 volumes, que lui a légués par son testament le professeur Heym, mort en 1821. Le *Musée d'histoire naturelle* s'est augmenté de donations faites principalement par la Société des naturalistes de Moscou; le *Cabinet de physique*, de dix instrumens; celui de *chimie*, de vingt appareils, et la *collection technologique*, de quinze.

ALLEMAGNE.—LINTZ.

Canal pour unir le Danube à l'Elbe.—On se propose d'unir le Danube à l'Elbe par le moyen d'un canal qui de Lintz irait rejoindre la Moldau, petite rivière qui se jette dans l'Elbe, dans le cercle de Butzlau. M. von Gernsther, élève de l'institut polytechnique de Vienne, a examiné l'Elbe à Hambourg, par ordre du gouvernement autrichien, pendant l'automne dernier. Tout porte à croire que ce projet important sera promptement mis à exécution.

VIENNE.

Statistique.—Mouvement de la population en 1823.—*Naissances;* 12,758, dont 6,585 garçons et 6,173 filles, sur lesquels 392 mort-nés. Excédant des naissances de 1823 sur celles de l'année précédente : 313.—*Mariages*, 2,468, ou 126 de plus qu'en 1822.—*Décès*, 11,160, dont 3,244 adultes mâles, 2,806 du sexe féminin, 2,776 garçons et 2,334 filles. Le nombre des décès a été moindre de 668 que celui de 1822. Parmi les individus décédés, on en compte 44 de 90 à 100 ans, 2 de 100 ans, 1 de 104 et 1 de 105.

LEIPZIG.

Foire.—Catalogue des ouvrages qu'on y a exposés en 1823.—Le catalogue de la dernière foire, qui vient d'être imprimé, offre toujours la même richesse de publications philologiques. Parmi les ouvrages importans qu'a produits cette branche des connaissances humaines, on remarque plusieurs éditions de tragédies grecques, la continuation de la collection des médecins et de celle des *oratores attici*. On fait trois éditions complètes de *Tite Live;* on donne un *Stobée*, des *fragmens de Phérécyde*, *le* 5^e^ *cahier des inscriptions grecques*

d'Osann. M. Mannert, géographe célèbre, vient d'imprimer, avec ses observations, l'*Itinéraire d'Antonin* et la *table de Peutinger*. Au nombre des ouvrages annoncés comme étant sous-presse, nous avons distingué principalement un *Anacréon*, par Melhorn ; la suite de l'*Aristophane*, de Dindorf ; un *Diogène Laërce*, une *collection de lexicographes grecs ;* enfin, un *Etienne de Bizance* et un *Tzetzes*. Nous avons d'autant plus de plaisir à annoncer ces éditions, que la plupart des auteurs dont nous venons de parler sont rares, ou d'un prix excessivement élevé, et que dorénavant on pourra se les procurer facilement.

——

BONN.

Publication prochaine.—On a publié, à la librairie de Weber, un prospectus, écrit en français et en allemand, par M. *Aug*. W. DE SCHLEGEL. Cet infatigable savant prépare une édition du *Ramayana*, ou *Poëme épique sur les grandes actions de Ramas*, C'est l'ouvrage de *Valmike*, l'un des plus anciens auteurs de l'Inde. Le texte sera accompagné d'une version latine et de notes critiques. M. de Schlegel promet de plus un *Dictionnaire mythologique et géographique*. Le Ramayana est composé d'environ 24,000 distiques, distribués en sept livres ; il occupe, avec le *Maha-Bharata*, le premier rang parmi les poëmes mythologiques que les Indiens nomment *Pouranas*, c'est-à-dire anciennes traditions. Les fictions qu'il contient, dit M. de Schlegel, sont répandues non-seulement dans toute l'étendue de l'Inde proprement dite, mais elles ont pénétré dans la presqu'île au-delà du Gange, dans les îles de l'Archipel indien, et dans plusieurs contrées de l'Asie centrale ; et jamais, peut-être, héros déifié n'a rempli de sa gloire un plus vaste théâtre que Ramas. En 1806, Carey et Marshman avaient commencé, à Serampore, une édition du Ramayana ; elle fut abandonnée. Celle de M. de Schlegel aura huit volumes in-8°, qui paraîtront par livraisons de deux volumes, et seront du prix de 100 francs chacune. Les notes seront imprimées à part, à raison de 50 francs par volume. La première livraison ne sera publiée qu'en 1825.

Imprimé par G. Schulze,
13, Poland Street.

LE MUSÉE
DES
VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 31.] *DECEMBRE,* 1824. [TOME V.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

page

Paisiello (Jean de)..... 243

MÉLANGES.

L'Or..... 246
De la Littérature Hollandaise.. 248
Le Chasseur Infidèle, ou Aventure d'Orloff et de ses fils. Histoire Russe..... 250
Rapport adressé au Roi par S. G. le garde-des-sceaux de France ministre-secrétaire-d'état de la justice, au sujet d'une collection d'ouvrages orientaux, tirés des manuscrits inédits de la Bibliothèque du Roi, et autres, qui doit être exécutée à l'Imprimerie royale. Du 20 Août 1824..... 263
Synonymes. — Notes, Remarques, Observations, Considérations, Réflexions..... 264
——— Nue, Nuée, Nuage.... 266
Amour de la Patrie, par le Marquis de Castelnau..... 267
Eternuement..... 269
Barbe et Cheveux..... 271
Bagatelles..... 274

page

POÉSIE.

Une Mère. Elégie. Imitation de Shakespear..... 276
Les Guêpes et l'Ecolier.—Fable. 278

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Moscou.—Eaux minérales.... 279
Saint-Pétersbourg.—Pont suspendu en chaînes..... ib.
Saxe.—Composition métallique semblable à l'argent..... ib.
Vienne.—Industrie..... ib.
Bex (canton de Vaud).—Etablissement des Bains..... ib.
Parme.—Fusils de guerre à percussion..... 280
Florence.—Académie de la Crusca..... 281
Caen (Calvados).—Anatomie humaine..... ib.
—— Société des Antiquaires de Normandie..... 282
Macon (Saône et Loire).—L'Académie des Sciences et Belles Lettres et Arts..... ib.
Paris.—Lithographie..... 283
Exposition de l'Ecole de Rome. 284
Prisons de Paris..... ib.

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER; DULAU ET Cnie.; BOSSANGE ET Cnie.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 31.] *DECEMBRE*, 1824. [TOME V.

BIOGRAPHIE.

PAISIELLO (JEAN DE),

CÉLÈBRE compositeur italien, naquit à Tarente le 9 Mai 1741. Fils d'un simple artiste vétérinaire, dont toute l'ambition était d'en faire un procureur, son éducation fut confiée aux jésuites, chez lesquels il eut occasion d'annoncer ses heureuses dispositions pour la musique; sa voix belle et sonore relevait la monotonie de ces tristes psalmodies qu'une longue habitude a consacrées dans l'église; il y chantait avec tant de justesse et d'expression que bientôt il ne fut question que de lui dans la ville. Ces succès déterminèrent un certain Resta à lui donner quelques principes d'harmonie; mais se sentant incapable de régler l'essor d'un talent si extraordinaire, il appela à son secours le zèle de ses amis pour déterminer le père de son élève à laisser un libre cours à un penchant que rien ne pouvait plus réprimer. Conduit à Naples, en 1754, et placé dans le conservatoire de Saint-Onofrio, le jeune Paisiello eut l'avantage de recueillir les dernières leçons du célèbre Durante, et de fermer une école qui avait produit tant de maîtres. Deux ans d'études et trois d'exercices lui suffirent pour développer son génie; au bout de ce tems, il composait des motets, des vêpres, et des messes qui n'étaient pas sans profit pour l'instruction de ses camarades. En 1763, il quitta le conservatoire et débuta à Bologne dans la *Pupilla* et le *Mondo à rovescio*, deux pièces sorties de la plume facile et originale de Goldoni. Ces essais y obtinrent un grand succès, et fondèrent la réputation du jeune compositeur, qui se vit successivement appelé dans presque toutes les capitales de l'Italie. Il ne démentit nulle part l'heureux présage qu'on avait conçu de son talent; mais au milieu de tant de triomphes, il éprouvait un vif désir de mériter les suffrages de ses compatriotes, et d'entendre con-

firmer par le parterre du théâtre de Naples le jugement qu'on avait prononcé sur lui dans le reste de l'Italie. Il se sentait le courage de se montrer sur ces théâtres, habitués dès long-tems aux sublimes inspirations de Leo, de Tracta, de Pergolesi, de Jommelli, et de lutter contre la faveur dont jouissait alors presque exclusivement Piccini, qui en était si digne à plusieurs titres. Il en attendit impatiemment l'occasion, et lorsqu'elle se présenta il parut à côté d'un si grand maître, comme celui qui pouvait seul le remplacer. Sa musique se fit remarquer par cet accent pur et naturel, que l'abus des canons et la complication des accords avaient altéré. Beaucoup de goût dans les récitatifs, une noble expression dans le chant, une savante simplicité dans les accompagnemens, donnaient une couleur particulière à ses compositions, qui firent une espèce de révolution dans l'art musical en Italie. L'*Idolo cinese, il Farbo mal accorto, il Socrate immaginario,* pièces étincelantes de génie, contiennent de si grandes beautés, qu'on ne doit pas s'étonner si la réputation de Paisiello franchit les Alpes, et retentit dans toute l'Europe. L'impératrice Catherine, dont l'ambition était de peupler de génies sa nouvelle capitale, attira le compositeur italien auprès d'elle, et pourtant la musique n'avait pour elle aucun attrait. Paisiello quitta Naples, en 1776 et traversa en triomphe l'Italie, l'Allemagne et la Pologne. Arrivé à Pétersbourg en qualité de maître de la chambre et du théâtre impérial, il dirigea les études musicales de la grande-duchesse Marie, pour laquelle il composa un grand nombre de sonates et exercises, et il travailla pour le théâtre, qu'il enrichit de plusieurs productions, telles que la *Serva padrona ; il Matrimonio inaspettato ; il Barbiere di Siviglia ; l'Achille in Sciro,* etc. Après neuf ans de séjour en Russie, Paisiello, comblé de faveur, reprit le chemin de l'Italie, laissant aux habitans et à la cour un vif regret de son départ. Le roi Stanislas et l'empereur Joseph II, retardèrent son voyage pour jouir de son talent. Obligé d'écrire un *oratorio* à Varsovie, et une farce à Vienne, il sut s'élever avec Métastase, et folâtrer avec Casti : son style se pliait à tous les genres, sans jamais les confondre. La musique *del Re Theodoro,* qu'il fit à Vienne. est l'une des plus belles que son génie ait enfantée. Il fut inspiré par la verve du poète et la nouveauté du sujet. L'empereur assistait régulièrement aux répétitions qu'on en donnait, et il voulut se charger lui-même d'affubler d'un costume ce malheureux roi qui possédait un royaume et n'avait point de pain. Paisiello se dérobant aux acclamations dont on le comblait, et refusant les offres de la France et de la Prusse, se rendit à Naples, où le roi venait de lui accorder le titre de maître de la chambre. Cette troisième époque de la carrière musicale de Paisiello doit être regardée comme la plus brillante, ayant été une suite non interrompue de succès et de bonheur. Il suffira de nommer ses partitions pour faire l'énumération de ses triomphes :

l'*Antigone ; il Catone in Utica ; il Pirro ; l'Andromaca ;* l'*Elfrida,* représentées sur les grands théâtres ; et *gli Zingari in fiera; la Molinara ; l'Inganno felice ; la Modista ; il Fanatico in berlina,* applaudies sur les petits, laissaient les spectateurs indécis, si c'était dans le genre sérieux ou dans le comique que Paisiello se montrait plus sublime ; mais il ne le fut jamais davantage que dans la *Nina,* celui de tous ses opéras où règnent plus de pathétique dans le chant, et une plus grande simplicité dans les accompagnemens. On les dirait presque transparens, si l'on pouvait se servir de cette expression pour faire entendre que la voix domine sans effort sur le bruit de l'orchestre. En 1801, Paisiello, cédant aux sollicitations réitérées du premier consul, s'éloigna encore de son pays, pour se mettre à la tête de la chapelle consulaire en France. Il ne se rendit qu'à regret à cette noble mais dangereuse invitation ; il ne se cachait pas toutes les difficultés qui l'attendaient dans un pays qui vantait tant de grandes réputations musicales, qui possédait une école différente de celle d'Italie, et où, en blessant l'amour-propre de la nation et des individus, il se présentait avec tous les désavantages d'un grand nom qu'il fallait soutenir sur le déclin de son âge. Il parut à côté du premier consul, comme l'une de ses plus belles conquêtes, et les Français lui firent l'accueil qu'ils ne refusent jamais au véritable mérite. Divers emplois lui furent proposés, tels que la direction de l'Opéra ou du Conservatoire ; il eut la délicatesse de n'accepter que celle de la musique de la chapelle, pour laquelle il composa seize motets. En 1803, il donna sa *Proserpina* à l'Opéra, qui fut jugée sévèrement par ses rivaux, et ne captiva pas les suffrages du public. Après deux ans et demi de séjour à Paris, Paisiello témoigna le désir de retourner à Naples, dont le climat était nécessaire pour rétablir la santé de sa femme, à laquelle il était tendrement attaché. Il quitta la capitale de la France, comblé d'honneurs et de récompenses, et on lui en accorda encore en rentrant dans sa patrie, alors sous la domination française. Joseph d'abord, et ensuite Joachim, le confirmèrent dans les places de maître et directeur de la chambre et de la chapelle royale, et ils lui confièrent en outre la présidence du Conservatoire de musique. Il était décoré de la croix de la légion-d'honneur, et de l'ordre des Deux-Siciles, et était membre de plusieurs académies, entre autres, de l'institut de France, qui le nomma à la place de Haydn. Le dernier ouvrage de Paisiello fut l'opéra des *Pittagorici,* écrit par Monti, et donné, en 1807, sur le théâtre de Saint-Charles, pour célébrer l'avénement de Joseph au trône de Naples. Mais, ni le nom du compositeur, ni le mérite du poète, ne suffirent à soutenir ce spectacle, accueilli froidement par le public napolitain. Paisiello, doué d'une forte constitution, qu'il avait conservée jusqu'à un âge très-avancé, ne put pas survivre à la douleur d'avoir perdu sa femme : tous les soins employés à la conservation d'une

vie si précieuse, demeurèrent sans résultat, et il expira le 5 Juin 1816, à l'âge de 75 ans. Paisiello fut vivement regretté par ses compatriotes ; dans un pays où il existe si peu de moyens pour arriver à la célébrité, on regarde avec plus de complaisance que d'envie ceux qui ont le bonheur de l'atteindre. Paisiello possédait d'ailleurs des qualités qui le rendaient très-estimable : il avait des manières polies, un caractère noble, un cœur généreux. Plus prodigue de son argent que de ses conseils, le seul reproche qu'on serait en droit de lui faire, c'est d'avoir été un peu trop jaloux de ses collègues : cette susceptibilité devenait souvent un obstacle aux progrès des jeunes artistes. Son instruction était aussi bornée que son génie était vaste, et ce qui étonnera encore plus, c'est qu'il redoutait de s'approcher d'un piano, instrument qu'il touchait imparfaitement : il avait besoin d'un traducteur pour se comprendre lui-même ; mais lorsqu'il présidait un orchestre nombreux, il paraissait animé d'une inspiration divine : ses yeux vifs et étincelans, son front large et découvert, une taille élancée, une physionomie heureuse, tout concourait à le rendre imposant et majestueux. Il avait ordonné, en mourant, qu'on le transportât sans faste dans une petite église près de Sainte-Marie, *la Nova* à Naples, desservie par une confrérie à laquelle il était affilié. Sa volonté, respectée par ses parens, fut violée par le public, qui se porta en foule à son enterrement. Une messe de mort, trouvée dans ses papiers, fut exécutée par les principaux professeurs, et accompagnée par les élèves du conservatoire. Le même jour, tous les théâtres de la ville reproduisirent un choix de ses pièces les plus applaudies, et la *Nina* ne fut point oubliée : c'était comme le tableau de la transfiguration, exposé aux funérailles de Raphaël.

MÉLANGES.

L'OR.

Pour le coup voilà un mot qui fait plus de bruit qu'il n'est gros ; qu'il est petit en comparaison de ce qu'il exprime ! que de phrases, de périphrases, de pages, de volumes, de discours en vers et en prose, que d'imprécations, d'exhortations, de vœux, de prières, de raisonnemens sophistiques et syllogistiques n'a-t-on pas faits pour, contre, ou sur ce monosyllable !

Vais-je débuter comme tant d'autres par : *vil métal!* non vraiment, toute personne consciencieuse ne parlera pas ainsi ; le remords crierait au fond de mon cœur ; tout ce que je puis dire en ce genre, c'est : *grand Dieu la belle boue.* Je ne m'é-

tonne nullement que le veau israëlite, formé d'un limon si brillant, ait été adoré par des mortels pétris de fange commune. L'idole est renversée, mais le culte se conserve.

On a cherché en vain pour lier les hommes entre eux, une langue et une religion universelles ; l'or supplée à ces deux moyens. Sa vue est un langage compris par tous les hommes, et ajoutons par toutes les femmes ; quant à la divinité, où trouver un profane qui ne l'invoque pas chaque jour ! Philosophes de tous les pays, Cyniques ou Socratiques, stoïques ou épicuriens, barbus ou imberbes, à perruque ou à tête rase, en fracs ou en manteaux, bons hommes ou autres, épargnez-vous tant d'argumens, je n'ajoute point foi à vos dénégations, et je crois la vérité exprimée dans ce vers d'un épître sur l'argent :

Dès que l'or fut un dieu, l'on ne vit plus d'Athées.

Ne craignons pas de l'avouer, qu'il est beau de mépriser l'or, qu'il est consolant de le maudire quand on est forcé de s'en passer ! mais lorsqu'on le peut, qu'il est doux de s'en servir, et d'avoir ainsi dans sa cassette la conscience des hommes d'état, le génie des poètes, l'impartialité des historiens, le patriotisme de tant d'orateurs, les titres des plus belles propriétés, les diplômes de tous les emplois et surtout la précieuse indépendance !

Etes vous riche ?—Non,
Je n'ai plus rien, c'en est fait.—Vil atôme !
Quoi point d'argent, et de l'ambition ?
.....
Du genre humain connais quelle est la trempe ;
Avec de l'or je te fais président,
Fermier du roi, conseiller, intendant ;
Tu n'as point d'aile et tu veux voler ! rampe !

Que ce dernier conseil a été bien suivi ; que cette science a fait de progrès ! Notre siècle est par excellence le siècle des reptiles, et l'on rencontre aujourd'hui plus d'un serpent doré.

Il n'y a pas d'ouvriers au monde qui aient plus travaillé sur l'or que les poètes, sans en être devenus plus riche. A quoi ne l'ont-ils pas employé ? Ils ont fabriqué un âge d'or, des fruits d'or, une toison d'or, un fleuve au sable d'or, des moissons d'or, des tresses d'or, des trépieds d'or, etc., etc., et pourtant ils ont tous calomnié le roi Midas ! Voulez-vous en savoir la cause ? c'est que ce prince ne s'est jamais baigné dans le Permesse.

DE LA LITTÉRATURE HOLLANDAISE.

Erasme, Grotius et Boerhaave, ont répandu une gloire immortelle sur les lettres hollandaises; ils paraissent n'avoir laissé qu'un très-petit nombre de successeurs. Hooft, Vondel, Antonide ne sont guère connus qu'en Hollande, et à peine entendons-nous parler de Huygens, de S'Gravesende et de Vandoveron comme physiciens, de Voer comme jurisconsulte, de Burnam et de Grotius comme littérateurs.

On trouve cependant à Amsterdam plusieurs sociétés littéraires qui sont soutenues avec autant de zèle que de libéralité; celle du *Felix meritis*, dont l'organisation ressemble à celle de l'Athénée de Paris, est la plus remarquable.

Toutes les nations de l'Europe s'approprient aujourd'hui les richesses littéraires de leurs voisins; les écrivains hollandais sont les seuls que l'on n'ait pas encore traduits, ce qui vient peut-être de l'opinion assez généralement reçue que les Hollandais n'ont point d'écrivains éminens, et que les productions de ceux qui existent ne méritent pas une grande attention.

En Hollande, l'état d'auteur est tout-à fait inconnu et tous les hommes qui cultivent les lettres, exercent toujours quelque profession. Aucun auteur ne vit de sa plume; cela lui serait impossible. Celui qui a fait un ouvrage s'arrange avec un libraire pour le faire imprimer à son compte, par la raison qu'il n'en trouverait pas un seul qui voulût le faire à ses risques et périls. Si l'auteur a de la réputation, l'ouvrage se tire à sept cents ou mille exemplaires, que l'on envoie en commission dans toutes les villes du royaume. Quand un ouvrage renferme plusieurs volumes, on n'en publie qu'un seul à la fois. Un ouvrage en trois ou quatre volumes reste toujours plus d'un an à paraître. Il arrive rarement qu'un livre, même d'un auteur, ayant de la célébrité parvienne à la seconde édition (les bons Hollandais n'ont pas le secret des libraires de Paris, et l'auteur d'*Ipsiboé* n'a jamais rien publié à Amsterdam.)

Bilderdyk passe en ce moment pour le premier poète de la Hollande, et ses œuvres ne se sont point encore élevées à une seconde édition. Quoique les Hollandais comptent un grand nombre d'écrivains, la majeure partie des livres qu'ils impriment ne sont que des traductions du français, de l'anglais et de l'allemand. Les boutiques de libraires, comme les cabinets littéraires, en sont amplement fournis; les romans français sont de tous les ouvrages exotiques ceux qui jouissent de la plus grande faveur.

La poésie dramatique est à peu près en Hollande au même point que les autres branches de la littérature. Les Hollandais possèdent plusieurs auteurs dramatiques auxquels ils accordent beaucoup de talent; mais on ne joue aucune de leurs pièces: et les seules qui soient aux réper-

toires de leurs divers théâtres sont traduites du français et de l'allemand. Vondel est le Corneille de la Hollande, et ses compatriotes lui donnent la qualification de prince des poètes. Il mourut en 1679, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. En 1772, un monument lui fut érigé dans l'église neuve d'Amsterdam, ayant son nom pour seule inscription. De toutes les tragédies qu'il a écrites, on n'en joue plus qu'une seule, et encore n'est-ce que pendant les fêtes de Noël ; elle a pour titre *Gyrbrech van Amstel*, dont le sujet a été puisé dans l'histoire du siége d'Amsterdam par les Espagnols. Cette tragédie est toujours suivie d'un intermède national appelé de *Bruiloff Van Kloris and Roospe ;* ces syllabes barbares signifient : *la noce de Cloris et de Rose.* Cette pièce est la représentation d'une noce hollandaise, telle que cette cérémonie se célébrait il y a plusieurs siècles, et se renouvelle encore dans certaines parties du pays. Les acteurs sont habillés dans les différens costumes des sept provinces unies. Ce doit être un spectacle fort divertissant que celui de sept départemens qui chantent et qui dansent ensemble. Le nombre sept jouit en Hollande de la même faveur qu'il ne peut tarder d'obtenir en France.

Feilh est appelé le père des poètes vivans, à cause de son grand âge ; ses écrits sont particulièrement du genre romantique. On cite de lui son roman de *Ferdinand et Julie,* et le *Comte* (let graaf), poëme.

Bilderdyk est considéré comme le chef des poètes hollandais ; il reçoit en ce moment le titre de prince des poètes. Il a composé plusieurs tragédies dont aucune n'a été représentée, quoi qu'elles soient toutes depuis long-tems dans les mains du public. Sa femme, qui s'est acquise presque autant de célébrité que lui par son talent poétique, a publié récemment un volume de tragédies ; l'une d'elles a concouru pour un prix proposé par une société littéraire en faveur de la meilleure tragédie écrite en langue hollandaise ; et voici encore un trait qui caractérise l'état singulier de la littérature dans les Provinces-Unies. Mme. Bilderdyk, quoique l'ouvrage fût bon, n'a point obtenu le prix.

Tollens, marchand de couleurs à Rotterdam, vient immédiatement après Bilderdyk comme poète ; mais il ne consacre pas tout son tems au culte des Muses, car il assiste régulièrement à la bourse et paraît même réussir dans les affaires.

Van-Kampen est un écrivain en prose de quelque réputation ; cet homme qui s'est formé lui-même, était encore, il y a quelque tems, ouvrier imprimeur à Leyde. L'un de ses meilleurs ouvrages est l'Histoire de l'Empire Français en trois volumes 8vo.

Loojes, imprimeur estimable à Haarlem, à beaucoup écrit en prose et en vers. Ses Aventures de Susannah Bronkort, roman en six volumes, est le meilleur qui existe en Hollande et mériterait peut-être les honneurs de la traduction.

LE CHASSEUR INFIDÈLE,

OU

AVENTURES D'ORLOFF ET DE SES FILS.

HISTOIRE RUSSE.

" PRINCE, continua Pari-Banou, nous approchons de ces tristes contrées du globe, où la nature semble avoir perdu la force de produire, où la terre est presque toujours couverte de neige, où un printems fugitif, malgré toute sa vigilance, n'a pas le tems de voir éclore ses bourgeons, qu'un souffle glacé détruit avant leur épanouissement. Le pin, au lugubre feuillage, est le roi des arbres de ces contrées. Il s'élève fièrement du sein de la neige, et porte jusque dans les nuages sa tête chargée de glaçons. Une partie de l'empire de Russie est située sous les plus froides latitudes du globe; mais cette contrée est si vaste qu'elle réunit plusieurs climats. Cependant partout l'hiver y est long et rigoureux, les plus grands fleuves, enchaînés par les glâces, se changent en des routes publiques, sur lesquelles on voyage dans des traîneaux.

" Long-tems avant que la Russie ne fût connue des autres nations européennes, lorsque ses Princes ne portaient que le titre de grands Ducs, et que, n'ayant point encore étendu ses conquêtes, elle s'appelait Moscovie, du nom de Moscou sa capitale, un gentilhomme nommé Orloff, habitait, avec ses enfans, à quelques werstes de cette ville, une habitation dont la médiocre apparence annonçait suffisamment l'état de la fortune de son maître. Les terres qui en dépendaient autrefois avaient été vendues depuis long-tems avec les esclaves qui y étaient attachés; il restait à peine à Orloff quelques arpens que ses fils cultivaient; mais une autre ressource les préservait de la misère, et commençait même à répandre dans cette maison une certaine aisance, c'était la chasse. A une époque particulière, Orloff montait seul sur son traîneau, et après une absence assez courte, revenait chargé d'hermines, de martres, de zibelines et d'autres fourrures précieuses qu'il fesait vendre fort cher à Moscou. Ses deux fils, Ivan et Fédor, lui témoignèrent le désir de l'accompagner aussi à la chasse, mais Orloff n'y voulut point consentir, et il leur donna d'assez mauvaises raisons pour les détourner de ce dessein. Ils le virent revenir un jour plus tard qu'à l'ordinaire, le visage défait, et sans apporter aucune fourrure. Ses enfans, alarmés, lui demandèrent s'il lui était arrivé quelqu'accident. Orloff leur répliqua d'un ton chagrin qu'un chasseur n'est pas toujours heureux; puis leur tournant brusquement le dos, après ce peu de paroles, il se retira avec sa fille

Olga dans le lieu le plus secret de sa maison. L'année suivante, Orloff partit encore, revint dans un aussi pitoyable état, sans rapporter de fourrures, et s'enferma de nouveau avec sa fille. Ivan et Fédor, s'apercevant qu'il ne voulait pas leur confier ce mystère, n'osèrent l'interroger davantage, et s'adressèrent secrètement à leur sœur, qu'ils soupçonnaient mieux instruite, pour qu'elle leur apprît la vérité : l'assurant que ce n'était ni par curiosité, ni par désobéissance qu'ils souhaitaient de s'en éclaircir, mais seulement par tendresse pour leur père qui paraissait dépérir de chagrin. Olga refusa d'abord de les satisfaire, alléguant les défenses paternelles et le peu de lumières qu'elle pouvait leur procurer. Ses frères employèrent alors les menaces, Orloff se trouvant absent, la jeune fille eut peur et se décida à leur découvrir tout ce qu'elle savait.

" Vous vous souvenez, leur dit-elle, du premier voyage infructueux, de notre père, et comment, après vous avoir répondu assez durement que les chasseurs ne sont pas toujours heureux, il s'enferma avec moi dans un lieu retiré. Olga, me dit-il, j'ai besoin de ton secours ; mais avant de l'employer, il faut que tu me promettes de ne point me demander la cause de ce que tu verras, ni de n'en rien déclarer à tes frères.—Il suffit, lui répondis-je, que vous me le défendiez. Alors il me fit composer un onguent avec de l'huile, de la cire et je ne sais quel suc qu'il y ajouta lui-même, puis, se dépouillant de ses habits jusqu'à la ceinture, il me fit voir son corps sanglant et déchiré, comme s'il eût subi le supplice du Knout. A cette vue, je ne pus retenir un cri de douleur, et oubliant ma promesse, je lui demandai en pleurant, qui pouvait l'avoir mis dans un si pitoyable état. Mon père me frappa rudement au visage pour me punir de cette parole indiscrète, et se plaignit amèrement de mon peu de soumission. L'année suivante, je lui ai rendu le même service, sans ouvrir la bouche, et si je le trahis maintenant, c'est à cause de la violence que vous me faites."

"Prince, les fils d'Orloff, fort étonnés de ce récit, recommandèrent instamment à leur sœur de ne point faire connaître à leur père qu'ils étaient instruits de son aventure, puis ils se mirent à former entr'eux mille conjectures sur les mauvais traitemens qu'Orloff avait essuyés dans ses voyages mystérieux. Ils supposèrent d'abord que d'autres chasseurs lui avaient ravi le prix de son adresse, et que sa résistance pouvait lui avoir attiré tant de blessures ; mais d'un autre côté, ils ne comprenaient pas la raison qui le portait à se priver de leur assistence, pourquoi il se cachait d'eux si soigneusement et se plaisait à affronter seul de si grands dangers. Pendant qu'ils fesaient ainsi d'inutiles efforts pour pénétrer un secret si extraordinaire, le tems du départ d'Orloff arriva ; ses enfans remarquèrent qu'il tombait dans la tristesse, comme s'il eût appréhendé de nouveaux malheurs, et cependant il ne laissa pas de partir selon sa coutume. A peine fut-il monté sur son traîneau que les deux frères dirent à Olga qu'ils étaient résolus de le

suivre, afin d'être prêts à le secourir s'il en était besoin.

" Partez, leur répondit-elle les larmes aux yeux; mais si notre père vous aperçoit, il devinera que j'ai bravé sa défense, et dans sa colère, il me chassera peut-être de sa maison.

"—Rassure-toi, lui répliquèrent ses frères, nous ferons en sorte de le suivre sans qu'il s'en aperçoive, de sorte que, s'il ne lui arrive rien de fâcheux, nous serons de retour ici avant lui; et dans le cas où nous serions forcés de nous découvrir, nous te jurons de ne pas même prononcer ton nom, et d'attribuer notre demarche à notre seule curiosité."

" Ils empruntèrent un traîneau dans le voisinage, et se mirent à suivre la trace que celui d'Orloff avait laissée sur la niege. Ils l'aperçurent bientôt lui-même, et continuèrent leur voyage en se tenant à une assez grande distance de lui pour ne pas l'inquiéter. Il s'arrêta, au bout de quelques jours, sur le bord de la mer Blanche, au pied d'une tour qui s'élevait seule dans un horrible désert tout glacé, quitta son traîneau et fit sonner une grosse cloche suspendue à l'une des fenêtres de la tour. Une voix épouvantable, que les deux frères, cachés assez près de là, ne purent entendre sans frémir, demanda qui était le téméraire qui osait le troubler dans sa retraite.

" Seigneur Uskaïka, répondit le tremblant Orloff, voici votre esclave qui vient subir la peine qu'il a méritée.

"—As-tu rempli, reprit la voix les deux conditions que je t'ai imposées ?

"—Hélas ! seigneur Uskaïka, répliqua Orloff, toutes mes recherches à cet égard ont été vaines.

"—Prépare-toi donc à la punition qui t'attend, continua la voix, car voici mes deux beaux enfans prêts à venger leur père."

" Le docile Orloff commença en gémissant à se dépouiller de ses habits. La porte de la tour s'ouvrit avec fracas, il en sortit un vieux géant, d'un aspect effroyable, aveugle et soutenu par deux énormes ours, qui étaient ses beaux enfans. Il attacha lui-même Orloff à un poteau, et se mit à battre la mesure, et à compter les coups que les ours, armés de branches de pins, fesaient tomber sur le corps du malheureux Orloff, au bruit de cette chanson :

" Du puissant Uskaïka
" Que les ordres s'accomplissent,
" Et que tout chasseur frémisse
" De tromper Uskaïka."

" Prince, les fils d'Orloff, témoins d'un spectacle si cruel, désespérés des souffrances de leur père, dont les cris leur déchiraient le cœur, mais épouvantés aussi par la présence de ces ours terribles et de ce géant redoutable, contre lesquels ils ne pouvaient se flatter de le secourir, ne purent soutenir une situation si déplorable, et tombèrent évanouis de chagrin et de frayeur. Orloff les trouva dans cet état, comme il s'en retournait après la lugubre cérémonie, et les ayant fait revenir, il allait se plaindre de leur indiscrétion lorsque ses fils le prévinrent en se jetant à ses jenoux. " Punissez-nous, si vous le jugez à propos, s'écrièrent-ils ; mais

par pitié pour vous-même apprenez-nous pourquoi vous venez de si loin vous exposer à un traitement aussi barbare, et s'il n'est aucun moyen de vous en garantir."

" Ivan et Fédor paraissaient si touchés en s'exprimant ainsi, qu'Orloff n'eut point le courage de leur témoigner de la rigueur; il les releva au contraire avec tendresse, leur répondit qu'il leur pardonnait, et leur promit de leur tout découvrir, lorsqu'ils seraient de retour dans leur maison. Effectivement, après qu'Olga eut pansé ses blessures, toute la famille se réunit autour du poêle, et Orloff, poussant un grand soupir, prit ainsi la parole :

" Puisque vous le voulez, mes enfans, je vais m'accuser moi-même à vos yeux, et vous révéler par quelles circonstances je me suis attiré le traitement dont vous avez été témoins ; mais vous vous flatteriez en vain de m'y soustraire, la puissance d'Uskaïka ne peut être surmontée ni par l'adresse ni par la force, et les conditions qu'il exige sont trop difficiles à remplir pour espérer que nous y parvenions jamais. La mort seule me délivrera de ma misère."

" Il s'interrompit pour verser des larmes auxquelles ses trois enfans mêlèrent les leurs, en l'exhortant affectueusement à ne pas se décourager, parce qu'il n'était aucune chose, si difficile qu'elle fût qu'ils ne se sentissent prêts à entreprendre pour le secourir.

" Quoi qu'il en soit, reprit Orloff, l'attachement que vous me faites voir est toujours pour moi une grande consolation ; j'ose espérer même qu'il ne se démentira pas malgré mes torts. Les fautes d'un père, comme ses bonnes actions, peuvent tourner au profit de sa famille, lorsque celle-ci a la prudence d'en profiter. Je n'avais guère que dix-huit ans, quand mon père, votre aïeul, tomba dangereusement malade ; prévoyant que sa vie allait bientôt finir, il me tint ce discours, que je n'ai jamais oublié, malgré le peu de soin que j'aye pris de me conformer aux sages avis qu'il renferme.

" Mon cher fils, me dit-il, selon toutes les apparences, me voici au moment d'aller rejoindre mes pères. Je vous laisse à votre âge, l'unique appui d'une mère et d'une sœur, et avec si peu de bien, que, sans le produit de ma chasse, je n'aurais pu moi-même vous faire subsister ; mais cette dernière branche ne vous manquera pas plus qu'à moi, et je prétends profiter des dernières forces qui me restent pour vous apprendre de quelle manière vous pourrez en faire usage à votre tour ; mais auparavant il faut que je vous avertisse d'un défaut auquel je vous ai vu jusqu'ici vous abandonner avec beaucoup d'imprudence ; défaut qui conduit le riche à la misère et condamne le pauvre à n'en sortir jamais : c'est la paresse, dont je vous ai repris tant de fois inutilement. Puissent la raison et la nécessité, qui vont devenir vos maîtres, vous trouver désormais plus docile. Vous savez, mon cher fils, que j'ai beaucoup voyagé dans ma jeunesse ; j'ai reconnu partout que les paresseux s'adonnent à l'ivrognerie, au larcin, et à la débauche ; que la misère et la malpropreté se tiennent cons-

tamment au coin de leur âtre: au lieu que les laborieux sont ordinairement gens de bien, et jouissent de mille douceurs que les autres ignorent. Maintenant apprenez par quelle heureuse aventure je me suis fait un protecteur puissant, et combien on retire d'avantages d'être serviable et fidèle dans ses promesses. Pendant le cours de mes voyages, je passais un jour dans un village tartare, où l'on ne s'entretenait que d'un célèbre Magicien, si habile dans l'art de la devination que chacun en était émerveillé. On me raconta qu'il se servait pour cela d'un tambour, sur lequel il frappait, en fesant mille contorsions étranges, et qu'en l'approchant ensuite de son oreille, il rendait ses oracles. Curieux de m'assurer de ce fait par ma propre expérience, je me fis conduire à la maison du Magicien. Il était sorti pour quelqu'affaire, on m'invita à l'attendre. Au bout de quelques minutes, je m'entendis appeler par mon nom d'un ton de voix lamentable. Ma surprise fut extrême, me trouvant seul dans cette maison avec une vieille femme sourde, que je voyais couchée tranquillement sur le poêle. La voix m'ayant appelé de nouveau, mon étonnement redoubla de ce qu'elle paraissait sortir du tambour du Magicien, qui était attaché à la muraille. O ciel! m'écriai-je, qui me connaît ici par mon nom, à huit cents lieues de mon pays, et où se cache celui qui me parle?

"—Dans ce tambour, me répondit la voix. Si ton cœur est susceptible de la moindre compassion, écoute la prière d'un pauvre vieillard qu'un ingrat a renfermé dans cette étroite prison. Je m'appelle Ostrogot. Mon père, le géant Rustok, s'étant épris des charmes d'une Laponne, l'épousa. Elle lui donna deux fils. L'aîné, nommé Uskaïka, devint un géant comme son père; moi, je restais nain, ainsi que ma mère. Quand nous fûmes l'un et l'autre en âge de raison, j'eus honte de la petitesse de ma taille, et malgré les prières de mon frère, qui m'aimait tendrement, je me retirai en Laponie, parmis les parens de ma mère. Un de mes oncles, le plus fameux sorcier de ce pays, m'adopta, m'enseigna toutes les règles de son art, et trouva en moi de si heureuses dispositions que je le surpassais lui-même. Après sa mort, je pris le parti de voyager, et j'allai voir d'abord mon frère Uskaïka, qui fut si émerveillé de mon savoir, qu'il eût donné volontiers sa force et sa taille pour l'acquérir; mais il était déjà trop vieux, et d'ailleurs je dois convenir que la nature s'était montrée plus libérale envers son corps qu'envers son esprit. Cependant, comme il était le meilleur frère qu'on pût trouver, je lui fis présent de deux ours, que j'avais dressés et instruits moi-même, auxquels, par un dernier effort de mon art, j'avais donné l'avantage de la parole, et qui, par leur zèle et leur intelligence, le rendaient presqu'aussi puissant que moi. Je repris ensuite le cours de mes voyages, et je vins parmi les Tartares. Je logeai dans cette même maison, dont le maître était alors fort pauvre, je pris pour lui de l'affection, et j'employais mes talens à l'enrichir. Sa reconnais-

sance paraissait égale à mes bienfaits. Au bout de quelques années, le désir de revoir mon frère s'étant réveillé dans mon cœur, mon hôte me conjura, par les prières les plus touchantes, de ne point l'abandonner, m'assurant qu'il ne survivrait point à ma perte, et qu'un fils n'est pas plus attaché à son père qu'il ne se sentait plein d'amour et de respect pour moi. Tout magicien que je suis, je ne laissai pas de me laisser surprendre par de semblables protestations ; je lui promis de revenir, lorsque j'aurais embrassé mon frère : et comme il me témoignait mille craintes que je n'oubliasse cette promesse, je tirai de mon sein une petite boîte remplie d'une certaine poudre, et je lui dis qu'il n'avait besoin que d'en jeter une prise, sur le feu, pour me faire venir, même malgré moi, dans les lieux où il lui plairait. A peine me fus-je éloigné, que le perfide, usant de ce moyen funeste, me fit entrer dans ce tambour, d'où je ne puis sortir sans le secours de mon frère. Je te conjure donc de l'aller trouver de ma part. Il demeure dans une tour au bord de la mer Blanche, à l'embouchure de la Dwina. Raconte-lui ma triste aventure, et dis-lui que j'implore sa protection." Tel fut le récit du magicien Ostrogot, renfermé dans le tambour. Mes forces ne me permettent pas, mon fils, de vous rapporter le reste de cette histoire, avec tous les détails que vous pourriez désirer ; qu'il vous suffise de savoir que, touché du malheur d'Ostrogot, je ne perdis pas un moment pour le délivrer, et que j'entrepris aussitôt le long voyage que j'avais à faire pour trouver Uskaïka. Il envoya aussitôt l'un de ses ours au secours de son frère, et pour me marquer sa reconnaissance, il me donna de riches fourrures, avec promesse de m'accorder chaque année un pareil tribut. La seule condition qu'il exigea fut que je ne révélerais à personne cette confidence. Cependant en sentant mes forces décliner, je lui ai témoigné la crainte de voir ma famille tomber dans la misère lorsque je ne serais plus, et il m'a promis, pour me délivrer de cette inquiétude, d'avoir pour vous les mêmes bontés. Je vous exhorte donc, mon fils, à ne pas négliger un si puissant protecteur, mais en même tems à ne pas vous reposer si entièrement sur lui que vous abandonniez vos autres ressources, car Uskaïka n'est pas immortel. Continuez de cultiver votre terre avec le fidèle esclave que je vous laisse, et que le ciel soit avec vous dans tous vos travaux.

" Voilà, mes enfans, continua Orloff, le discours que me tint mon père, et peu de jours après il mourut. Quand arriva la saison d'ensemencer la terre, au lieu de profiter de ses avis, j'en abandonnai le soin à notre esclave, et je me tins à la maison sans rien faire. Ma mère et ma sœur me représentèrent en vain que notre esclave devenu vieux, ne pourrait suffire au travail ; je ne fis aucun compte de leur avertissement, et j'eus encore l'injustice de maltraiter ce misérable, lorsque je vis le mince produit de la récolte. Je pensai alors au secours que je pouvais tirer d'Uskaïka ; mais, effrayé de la longueur du voyage qu'il

me fallait entreprendre, je passai l'hiver sur mon poêle, aussi oisif que pendant l'été. Cependant la misère nous menaçant déjà de ses rigueurs, je vendis mon esclave, afin de pouvoir vivre encore quelque tems sans travailler. Ma mère et ma sœur, désespérées de ma conduite, prirent le parti de cultiver elles-mêmes nos champs, autant par nécessité que pour m'y contraindre par leur exemple. Je me vis en effet forcé de sortir de mon oisiveté, mais je le fis avec tant de dégoût et de négligence que rien ne prospéra. A cette époque, le Grand Duc, voulant se choisir une épouse, fit inviter les filles nobles de ses états à se rendre à Moscou, chez la Grande-Maîtresse de la cour. Ma sœur était belle, je fondai aussitôt sur elle l'espoir de sortir sans peine de notre indigence, et j'engageai la meilleure partie de notre domaine pour l'habiller et la conduire à Moscou. C'était bien malgré elle que je l'y entraînais, sa modestie la fesait peu compter sur ses charmes, et elle voyait en frémissant que j'avais tout sacrifié pour une entreprise fort incertaine. De son côté, ma mère me demandait en pleurant ce que nous deviendrions si le choix du prince tombait sur quelqu'autre. Je les rassurai toutes les deux en leur déclarant qu'il me restait une ressource infaillible, dont je ne manquerais pas de faire usage: je voulais parler d'Uskaïka. La fortune me fut plus favorable que je ne le méritais, ma sœur plût à son maître qui la fit asseoir avec lui sur le trône, et la prospérité revint dans notre maison. J'épousai à mon tour la fille d'un boyard, qui m'apporta une dot considérable. Mais tant de bonheur ne servit qu'à augmenter ma paresse et mon ambition, et je ne cessai d'importuner ma sœur pour qu'elle m'obtînt de nouvelles grâces. Le Duc, mécontent de mon avidité, me défendit de paraître à la cour, et pour comble de disgrâce, ma sœur étant morte sans enfans, je perdis de ce côté toutes mes espérances. Mes biens et ceux de mon épouse, qui aurait suffi pour faire vivre à l'aise un homme vigilant et laborieux, se réduisirent entre mes mains à si peu de chose, qu'il fallut en vendre une partie pour cultiver le reste, et insensiblement nous devînmes aussi pauvres que je l'étais déjà avant le mariage de ma sœur. Mon épouse venait de me rendre père. La naissance d'Ivan, que suivirent bientôt Fédor et Olga, commença à m'inspirer d'autres sentimens: la tendresse paternelle releva mon courage, je résolus de travailler; mais l'habitude de la paresse avait énervé mes forces, je sentis qu'il ne me restait qu'une volonté impuissante, et qu'il était tems de faire usage de la protection d'Uskaïka s'il vivait encore, et si ma négligence lui permettait de se souvenir de moi. Je partis enfin pour la tour qu'il habitait, et où il vivait seul avec ses deux ours qui lui servaient de guides, car il était devenu aveugle. Je lui trouvai pour mon père la même reconnaissance, et ses dispositions en ma faveur n'étaient point changées; mais il me reprocha d'avoir tardé si long-tems à me faire connaître. " Orloff, ajouta-t-il, je donnais libéralement à ton père une partie des riches fourrures

qui abondent dans ce pays, et il n'avait que la peine de les venir chercher. Maintenant que je suis devenu vieux et aveugle, et que mes ours sont moins légers à la course, il faut, non-seulement que tu prennes toi-même le soin de chasser, mais encore que tu me donnes la cinquième partie de ton butin. Moyennant ces deux conditions, tu peux tendre tes filets dans les endroits que je t'indiquerai, je te promets que ton espoir ne sera jamais trompé, et que, dans toute la Moscovie, il ne se trouvera pas de fourrures comparables aux tiennes."

" Je consentis à cet arrangement, non sans murmurer dans le fond de mon cœur d'être traité moins favorablement que mon père : ce qui était de ma part une grande injustice, puisque le Géant ne me devait rien, et que son secours n'était qu'une pure générosité. Je fus longtems fidèle à nos conventions : mais, il y a deux ans, ma chasse ayant été un peu moins abondante, parce que les deux ours qui la secondaient étaient malades de la goutte, je formai le méchant dessein de tromper Uskaïka, en ne lui donnant que la moitié des fourrures qui lui appartenaient par notre traité. Uskaïka me laissa partir ; mais soit que le son de ma voix m'eut trahi (car une mauvaise action lui ôte son assurance) , soit que la modicité de mon tribut lui fît naître des soupçons, il envoya après moi le moins malade de ses ours, déguisé en marchand de Novogorod, avec un bonnet qui lui cachait la moitié de la figure. Il se plaça sur mon passage, à l'entrée de la nuit, et me proposa un prix énorme de mes fourrures. Ravi d'une si heureuse occasion, je me hâtai de conclure le marché et de les lui livrer toutes. L'ours, indigné, me saisit de ses bras nerveux, me jeta sur ses épaules et m'emporta vers son maître avec une célérité qui ne sentait nullement la goutte. Le Géant me reprocha avec indignation et mon larcin et mon ingratitude, m'attacha à un poteau et me fit châtier ainsi que vous l'avez vu.

Perfide ! me dit-il ensuite, ta malice ne serait pas suffisamment expiée par cette correction, si je ne t'obligeais à en subir tous les ans une semblable. Ne pense pas qu'il soit possible de t'y soustraire, au moindre retardement, j'enverrais mes fidèles enfans (c'est le nom qu'il donne à ses ours), te dévorer toi et toute ta famille. Cependant, par amitié pour la mémoire de ton père, je te ferai grâce quand tu m'auras appris quel est le meilleur remède à tous les maux, et le trésor le moins inépuisable.

"— Ah ! seigneur Uskaïka ! m'écriai-je en embrassant ses genoux, comment pourrai-je jamais vous satisfaire ? je suis un homme sans lettres, je ne sais ni lire ni écrire, n'ayant jamais rien voulu étudier dans ma jeunesse, et quant aux trésors, le peu que j'ai possédé m'a échappé si vite que je n'ai pas eu le tems d'y réfléchir. Prenez pitié de moi.

" — Les ingrats ne méritent aucune compassion, me répondit le Géant, et j'ai traité beaucoup plus rigoureusement le Tar-

tare qui avait emprisonné mon frère dans un tambour. Cesse donc de m'importuner inutilement, et si tu ne peux me répondre sur les deux choses que je te demande, subis la peine de ton ignorance."

"Voilà, mes enfans, par quelles fautes et quels malheurs je suis tombé dans la disgrâce de celui qui me protégeait. Profitez-en pour devenir meilleurs que moi, et reconnaissez en même tems le peu d'espoir que j'ai de sortir de ce cruel état : car pourrons-nous jamais deviner quel est le meilleur remède à tous les maux, et le trésor le moins inépuisable ?

"— Il me semble, répondit Ivan, que parmi beaucoup de choses qui se présentent à mon esprit, la mort est véritablement le meilleur remède à tous les maux, puisqu'il n'en est point qu'elle ne finisse.

"— La mort, répliqua Orloff, ne peut être le remède dont il s'agit, puisqu'on ne peut en jouir tant qu'on est vivant, et que, si elle apporte avec elle quelque bien, il n'est pour nous d'aucune utilité.

"— Pour moi, je pense que c'est le sommeil, reprit Fédor ; ne suspend-il pas toutes les peines qu'on éprouve ?

"— Oui, si on en disposait à sa volonté, repartit Orloff ; mais loin de là, il fuit presque toujours ceux qui en auraient le plus besoin, tels que les malades et les malheureux qui ne dorment guère.

"— Si vous me permettez, mon père et mes frères, de vous donner aussi mon avis, reprit Olga, je crois qu'il faut s'en rapporter là-dessus à l'expérience de ceux qui ont beaucoup vécu et qui ont éprouvé de grands revers dans le cours de leur vie.

"— Ce conseil est très-raisonnable, ma fille, répondit Orloff, et je ne manquerais pas d'en faire usage, sans l'extrême répugnance que j'éprouve à découvrir moi-même mes fautes à des étrangers. Nous avons justement dans la ville de Novogorod, cette cité si fameuse qu'on a coutume de dire que rien ne peut résister aux Dieux et à Novogorod la grande, un parent qui a beaucoup voyagé, et qui s'est instruit de la sagesse de plusieurs nations dont les noms ne nous sont pas même connus. Il était peu favorisé de la fortune, lorsque ma sœur, en montant sur le trône, se souvint de lui, et le fit combler de bienfaits. Peut-être se montrera-t-il reconnaissant à notre égard, quoique je ne me sente point le courage de l'éprouver ; mais s'il est vrai que mon triste sort vous touche, mes fils, je ne m'oppose point à ce que vous recouriez à ses conseils, pour résoudre les questions qu'on me propose."

"Ivan et Fédor l'assurèrent avec beaucoup de chaleur qu'ils ne manqueraient point de profiter de sa permission, et dès le jour suivant, ils partirent pour Novogorod. La terre étant partout couverte d'une neige épaisse et glacée ainsi que les rivières, ils firent en quelques heures le trajet de leur demeure à Novogorod, et se présentèrent chez leur parent, qu'ils trouvèrent à table avec un de ses amis, avec lequel il mangeait des truites sèches, fort estimées dans cette ville. Ils ne se

furent pas plutôt nommés que l'ami du vieillard, le prenant en particulier, lui conseilla de renvoyer promptement ces jeunes voyageurs. " Ne voyez-vous pas, lui dit-il, qu'ils viennent solliciter de vous quelques secours, sous prétexte que la sœur de leur père vous a fait du bien, lors de son élévation ? Ne vous souvient-il plus qu'Orloff est un paresseux toujours à la veille d'être misérable ? qu'il a mangé une partie de ses terres et laissé le reste en friche ?

" — C'est parce que je m'en souviens, répondit le sage vieillard, que je me garderai bien de rebuter ses enfans. Serait-il juste de les punir de la mauvaise conduite de leur père ? n'en sont-ils pas déjà assez à plaindre ? Non-seulement ils auraient raison de m'accuser de dureté à leur égard, mais je me montrerais encore un ingrat, puisque je ne dois la douceur de mon sort qu'aux bienfaits de la grande Duchesse, leur tante. L'ingratitude rabaisse l'homme au-dessous de la bête, et les lois des Perses punissent sévèrement ceux qui s'en rendent coupables."

" L'ami du vieillard, honteux et mécontent lui tourna le dos et se retira sans lui répondre. Les fils d'Orloff, qui attendaient avec inquiétude la fin de cet entretien secret dont ils commençaient à mal augurer, furent agréablement surpris en voyant le vieillard les embrasser affectueusement et leur offrir ses services. Ivan, prenant la parole, lui répliqua qu'ils n'avaient besoin en ce moment que de ses conseils, et le lui raconta dans le plus grand détail le malheur arrivé à leur père, et à quelles conditions il pouvait espérer d'en sortir.

" Après l'avoir écouté avec une extrême attention, le vieillard demeura quelques momens en silence, occupé à réfléchir ; puis, s'adressant aux deux frères : " Les importantes questions qu'on vous propose, leur dit-il, ne peuvent être résolues par les lumières d'un seul homme, et je craindrais de vous tromper et de m'abuser moi-même en les décidant d'après mes propres sentimens. Cependant ne vous affligez pas, si je ne réponds pas entièrement à votre espérance, je puis au moins vous indiquer un moyen assuré de sortir de l'embarras où vous êtes ; mais je vous avertis que vous ne pouvez y réussir sans entreprendre un grand voyage."

" Les fils d'Orloff lui ayant répondu que rien n'était capable de refroidir leur zèle, il continua ainsi : " A l'extrémité de la Sibérie, sur les bords du lac Baïkal, qu'on appelle aussi la mer Sacrée, demeurent vingt-quatre vieillards, qui sont réunis dans un château où ils passent leur vie à étudier et à s'éclairer mutuellement par des entretiens remplis de sagesse. Leur chef est un nain, magicien fameux, on le nomme Ostrogot. C'est dans cette illustre assemblée, mes chers amis, que vous trouverez les lumières dont vous avez besoin."

" Les deux frères furent enchantés d'apprendre que le nain Ostrogot tenait un rang distingué parmi ces vieillards, se flattant avec raison qu'ayant eu des obligations à leur grand-père, il

en serait mieux disposé envers ses petits-fils, et ne refuserait pas peut-être de les servir auprès de son frère Uskaïka. Le vieillard de Novogorod partagea leur espérance et s'en réjouit pour l'amour d'eux. Il leur donna ensuite les instructions nécessaires à leur voyage, l'argent et les provisions dont ils avaient besoin, et leur conseilla de partir sur-le-champ, leur disant qu'il se chargeait d'envoyer à leur père un messager, pour le tranquilliser sur leur absence.

" Prince, Ivan et Fédor, ayant en peu de jours traversé la Moscovie, entrèrent dans la Sibérie d'Europe, qui ne fesaient point alors partie de cet empire, en suivant en traîneaux le cours du Volga jusque dans le royaume de Kasan. De là, d'autres rivières, favorisant leur marche, les conduisirent au pied des monts Ourals, qui séparent l'Europe de l'Asie, à travers des forêts de trois cents lieues de longueur. Différentes nations, les unes paisibles et sédentaires, les autres nomades et ne vivant que du produit de leur chasse, habitaient ces vastes contrées, où règne l'hiver le plus rigoureux. Après de grandes peines et de grandes fatigues, ils parvinrent enfin au bord de la mer Sacrée, et ayant découvert le château des vieillards, ils se présentèrent devant cette auguste assemblée. Le nain Ostrogot, qui la présidait, les ayant invités à s'expliquer sans crainte sur le motif de leur voyage, Ivan, l'aîné des deux frères, prit la parole en ces termes : Illustres Vieillards, vous voyez devant vous deux jeunes gens à qui la piété filiale a fait entreprendre le plus long voyage auquel jamais homme de notre âge osa peut-être s'exposer. Nés dans la Moscovie, nous avons traversé toute la terre, pour apprendre de vous deux choses d'où dépendent le salut de notre père, qui a eu le malheur d'offenser le géant Uskaïka. Daignez-nous dire quel est le meilleur remède à tous les maux et le trésor le moins inépuisable."

" A ses mots les vieillards se mirent à réfléchir profondément ; puis, s'étant consultés entr'eux, leur président répondit au nom de tous : " Jeunes étrangers, ce que vous avez fait mérite des éloges, et nous espérons que votre voyage ne vous sera pas inutile. Des personnes moins sages que celles qui composent cette assemblée, se hâteraient de justifier la haute opinion qu'on vous a donnée de leur mérite, en répondant de suite à votre attente ; mais elles ont trop de prudence pour décider légèrement de pareilles questions, sur lesquelles elles vous demandent de les laisser méditer à loisir. En attendant vous vous reposerez des fatigues de votre voyage, rien ne vous manquera dans ce château."

" Les vieillards se retirèrent alors en silence, et les deux frères admirèrent la modeste gravité de leur maintien, et la sérénité qui paraissait sur leur visage. Ostrogot, curieux de connaître les relations des jeunes voyageurs avec son frère Uskaïka, dont Ivan avait prononcé le nom à dessein, ne manqua point de les prendre en particulier pour

les interroger à ce sujet. Il apprit avec beaucoup de joie que ces Moscovites étaient les petits-fils de son libérateur. Il ne ressemblait pas à ces personnes de qui la reconnaissance dure à peine autant que le service qui l'a fait naître, la sienne conservait toute sa vivacité, et il promit aux fils d'Orloff de leur en donner des marques certaines. Au bout de huit jours, pendant lesquels les vieillards, retirés dans leur solitude, avaient pesé tout ce qui pouvaient servir à établir la vérité des choses qu'on leur demandait, la séance s'ouvrit de nouveau, et Ostrogot prenant la parole : " Il y a beaucoup de choses dans la vie, dit-il, qui adoucissent les maux dont elle est semée, la bonté prévoyante de celui qui nous la donna ayant pris soin de nous la rendre supportable, tels sont par exemple le repos de la conscience, la santé, le courage, qui nous aident puissamment ; mais ces avantages eux-mêmes ont besoin d'être soutenus par une vertu plus forte qu'eux, qui est la *Patience*, le véritable remède à tous les maux. Sans elle la vertu même s'aigrit par les injustices, la santé se détruit par les chagrins, le courage cède aux obstacles que les événemens lui opposent. Avec de la patience, il n'est point d'entreprise qu'on ne fasse réussir, point de danger qu'on ne surmonte, point de malheur dont on ne se console. et c'est un bien à la portée de tous les hommes. Ainsi les vieillards ont unanimement reconnu que le meilleur remède à tous les maux, c'est la patience."

" Ostrogot s'arrêta un moment pour reprendre haleine. Les deux frères se regardaient avec surprise, et plein d'admiration, promenaient leurs regards sur les vingt-quatre sages, assis en silence, d'un air modeste, les bras croisés sur leur poitrine. Le président continua : "Ceux qui connaissent le prix de la vertu, n'ont garde de considérer comme des trésors tout ce qui n'est point en elle ; aussi l'or, l'argent, les pierres précieuses, quelle que soit l'abondance des mines qui les récèlent, dont on ne les arrache qu'avec des efforts infinis et qui s'épuisent toujours avec le tems, ne peuvent-ils être le trésor dont on parle. Le travail est le seul qui soit inépuisable : sans lui les guérets ne produisent rien, les métaux demeurent inutiles, les animaux deviennent les maîtres de la terre. Qu'on détruise vingt fois le gâteau de l'industrieuse abeille, elle le recommencera toujours, de même l'homme laborieux est plus fort que les ouragans, que les tremblemens de terre, que tous les fléaux réunis. Ils ont beau renverser son ouvrage, le travail lui reste et avec lui il répare toutes ses pertes. Ainsi les vieillards ont unanimement reconnu que le travail est le trésor le moins inépuisable."

" Les deux frères s'inclinèrent alors respectueusement, et remercièrent l'auguste assemblée par un petit discours composé par Ivan, qui portait la parole, et qui ne sembla pas trop mal aux vieillards pour un Russe de ce tems-là. Ostrogot, toujours bien disposé en leur faveur, demanda

aux vieillards un congé pour accompagner les voyageurs dans leur retour, et jouir en même tems du plaisir de visiter son frère. Le jour de leur départ arrivé, ils se couchèrent tous trois dans un char qui avait la forme d'un lit de repos, doublé d'hermine, garni de rideaux, qui les défendaient de l'âpreté de l'air, et que des animaux ailés et inconnus emportèrent à travers les nuages, avec une rapidité à laquelle celle des traîneaux n'a rien de comparable. Ils s'arrêtèrent près de Moscou pour y prendre Orloff et sa fille, et se rendirent tous ensemble à la tour d'Uskaïka, au même lieu où depuis on a bâti la ville d'Archangel. Je ne vous dirai point, Prince, toutes les caresses que se firent les fils du géant Rustock, et les lamentations auxquelles s'abandonna Ostrogot sur le malheur de son frère, qui était devenu aveugle. Il vous suffira d'apprendre qu'il fit rentrer Orloff dans les bonnes grâces d'Uskaïka, et que cette famille s'en retourna dans ses foyers plus sage et plus instruite qu'avant ses revers."

Pari-Banou ayant achevé le récit des aventures d'Orloff et de ses fils, la Sultane dit en souriant: "J'aime à voir que, dans cette histoire, le sage conseil qui délivre Orloff est dû à la sagacité d'une jeune fille. Au lieu de s'amuser à résoudre, à l'exemple de ses frères, les questions proposées, elle engage son père à recourir aux lumières de ceux qui ont le plus d'expérience.

" — Madame, répondit galament Schariar, ce n'est pas la première fois que votre sexe nous a rendu de pareils services; les femmes, occupées de moindres intérêts que nous, n'en envisagent que mieux les choses qui se trouvent à leur portée, et se mettent par-là en état de nous donner d'excellens avis, dont, au reste, je veux bien avouer que nous ne profitons pas toujours.

" — En effet, reprit le prince Habig, nous avons vu qu'Orloff n'est tombé dans une si longue suite de malheurs que pour n'avoir fait aucun cas des représentations de sa famille; mais son infidélité lui a été encore plus funeste que sa paresse.

" Prince, répliqua Pari-Banou, il n'est devenu infidèle que parce qu'il détestait le travail; l'amour de l'oisiveté conduisant naturellement au larcin, comme un moyen de se procurer plus aisément les objets nécessaires à l'existence. Il y a donc une grande sagesse à savoir s'occuper, chacun selon sa condition, et cette vérité est si bien reconnue, que j'ai trouvé ce proverbe en honneur par toute la terre: "l'oisiveté est la mère de tous les vices."

RAPPORT ADRESSÉ AU ROI

Par S. G. le garde-des-sceaux de France, ministre-secrétaire-d'état de la justice, au sujet d'une collection d'ouvrages orientaux, tirés des manuscrits inédits de la Bibliothèque du roi, et autres, qui doit être exécutée à l'Imprimerie Royale.

Du 20 Aout, 1824.

Sire,

A l'époque de la renaissance des lettres, lorsque les peuples de l'Europe, échappés à peine à la barbarie, se livraient avec enthousiasme à la recherche des restes précieux de l'antiquité, François Ier, jaloux de favoriser le mouvement de son siècle, institua l'Imprimerie Royale, et fit publier par elle un grand nombre de vieux manuscrits conservés, mais oubliés dans les monastères. L'exemple de ce grand prince fut imité par ses successeurs. Les presses royales ne cessèrent point de former d'importantes et précieuses collections, que la munificence des rois pouvait seule tirer de l'oubli.

De nos jours, une direction nouvelle a été donnée aux esprits. L'étude de l'antiquité ne suffit plus à l'insatiable ardeur de nos érudits. On dirait que nous avons épuisé ces sources fécondes d'où sont sorties toutes les littératures modernes. Nous voulons savoir d'autres arts, d'autres systèmes, d'autres langues ; nous demandons aux vieilles nations, reléguées aux extrémités de la terre, les écrits nombreux qu'elles possèdent, et dont nous sommes impatiens de jouir. Nous ne pouvons plus nous borner à étudier l'esprit des peuples qui ont vécu avant nous dans les régions où nous sommes ; c'est l'esprit de tous les peuples du monde que nous prétendons connaître et juger.

Les gouvernemens de l'Europe secondent à l'envi cette impulsion : le roi de Prusse a fondé à Bonn une université consacrée à l'étude des langues de l'Asie ; le roi de Bavière, le duc de Gotha, le roi de Danemarck, envoient en Asie et en Afrique, pour y recueillir des manuscrits ; la Hollande donne des successeurs aux Schultens, et la Russie prodigue à ses savans les encouragemens et les récompenses.

Dans ce mouvement général, le premier rang doit appartenir à la France. La richesse de ses bibliothèques, l'avantage qu'elle a de posséder la plus précieuse collection de types orientaux qu'il y ait en Europe, le nombre et le mérite personnel des savans français, tout lui assure cette utile et flatteuse supériorité.

Mais ce n'est pas assez du zèle individuel des hommes laborieux qui se sont voués à ces études arides ; il faut qu'une main puissante le seconde et le favorise. Pourquoi ne ferait-on pas aujourd'hui, pour la littérature orientale, ce qu'on fit dans le seizième et dans le dix-septième siècles pour l'étude de l'antiquité, et

pour la littérature classique ? Ne pourrait-on pas, à l'exemple de la grande Collection byzantine, du Recueil des conciles et des historiens de France, exécutés autrefois à l'Imprimerie Royale, entreprendre une collection des principaux ouvrages orientaux, qui serait publiée sous les auspices de Votre Majesté ?

Il serait facile à l'Imprimerie Royale de suffire à l'exécution de cette entreprise, sans interrompre le mouvement ordinaire de son service, sans faire même des dépenses très-considérables. Des élèves sont entretenus dans cet établissement pour y être instruits dans la manipulation typographique des caractères orientaux.

Le désir de hâter et d'étendre leur instruction avait fait ajouter au décret qui les avait établis une disposition fort utile, dont on a malheureusement négligé l'exécution.

L'article 8 de ce décret était, en effet, conçu en ces termes:

" Notre grand-juge, ministre de la justice, pourra autoriser l'impression en langues orientales des ouvrages nécessaires tant pour l'instruction des élèves que pour entretenir les compositeurs dans la connaissance et dans l'habitude de leur travail."

Et l'article 9 pourvoyait, par le moyen de la vente, au remboursement des frais.

Ces dispositions suffisent à l'accomplissement du projet dont je viens d'indiquer l'objet et es avantages.

Je propose donc à Votre Majesté d'accorder son approbation à ce projet, et d'ordonner que l'article 8 du décret du 22 Mars 1813 reçoive enfin son exécution.

Les savans français s'empresseront, je n'en doute point, de concourir à cette importante entreprise, et de contribuer par leurs soins et par leurs conseils au nouveau monument que Votre Majesté aura consacré à la gloire des lettres et de la France.

Je suis avec le plus profond respect,

Sire,

De Votre Majesté,

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et sujet,

Le garde-des-sceaux, ministre secrétaire-d'état de la justice,

Signé comte DE PEYRONNET.

Approuvé, *signé* LOUIS.

SYNONYMES.

NOTES, REMARQUES, OBSERVATIONS, CONSIDÉRATIONS, RÉFLEXIONS.

Les *notes* disent quelque chose de court et de précis. Les *remarques* annoncent un choix et une distinction. Les *observations* désignent quelque chose de critique et de recherché. Les *réflexions* expriment seulement quelque chose d'ajouter aux pensées de l'auteur.

Les *notes* sont souvent nécessaires; les *remarques* sont quelquefois utiles; les *observations*

doivent être savantes : les *réflexions* ne sont pas toujours justes.

Le changement des mœurs et des usages fait que la plupart des autres ont besoin de *notes*. Il y aurait peut-être d'aussi bonnes *remarques* à faire sur les modernes que sur les anciens. Les *observations* historiques qu'on a faites rendent l'antiquité plus connue. Les *réflexions* ne servent, le plus souvent, qu'à faire perdre de vue la première pensée.

Ces termes, présentés ailleurs comme synonymes, ne peuvent l'être tous que dans une acception littéraire. J'avouerai même qu'il y a loin des *notes* aux *réflexions :* cependant on en a même rapproché les *pensées*.

Les *notes* servent proprement à éclaircir ou expliquer un texte : les *remarques*, à relever dans un ouvrage ou dans un sujet ce qui arrête ou mérite particulièrement l'attention : les *observations*, à découvrir par un nouvel examen des choses nouvelles, et à conduire par de nouveaux développemens, ou d'un ouvrage, ou d'un sujet, à des résultats du moins plus certains : les *considérations*, à développer avec étendue, les différens rapports d'un objet intéressant et la raison des choses, en présentant l'objet distinct sous ses différentes faces : les *réflexions*, à creuser les idées ou à tirer de nouvelles pensées du fond des choses.

Les *notes* doivent être claires, courtes, précises, comme les notices et les notions ; car il ne s'agit que d'expliquer des mots, des passages, des allusions, en un mot, de dissiper quelques obscurités ; et si elles étaient fort étendues, elles seraient commentaires.

Les *remarques* doivent être nouvelles, utiles, critiques ; car il serait peu judicieux de vouloir faire remarquer ce que tout le monde remarque, ou ce que personne ne se soucie de remarquer.

Les *observations* doivent être lumineuses, curieuses, savantes ; car c'est pour démêler ce qu'il y a de plus fin, découvrir ce qui est caché, développer ce qui est intéressant, qu'on met une attention particulière à observer, qu'on étudie les choses, qu'on exerce avec constance sa sagacité et sa critique.

M. Beauzée donnerait, ce me semble, lieu de croire qu'il confond les *observations* avec les *remarques ;* car il dit que le mot d'*observation* sert à exprimer les *remarques* que l'on fait dans la société ou sur les ouvrages ; et il ajoute que les *observations* demandent de la sagacité pour démêler ce qui est le moins sensible, et du goût pour choisir ce qui est le plus digne d'attention, et pour rejeter ce qui n'en mérite point. L'abbé Girard estime que les *remarques* annoncent un choix et une distinction, et que les *observations* désignent quelque chose de critique et de recherché. Il y a certainement plus de recherches dans les *observations* que dans les *remarques :* vous *remarquez* ce qui vous frappe ; et vous *observez* pour découvrir et savoir. Il faut, sans doute, dans les unes et dans les autres, du goût et de la critique ;

mais dans les *remarques*, c'est plutôt la critique de l'homme de goût qui sent; et dans les *observations*, celle d'un savant qui interroge les choses, les détaille, les creuse, les possède.

Les *considérations* doivent être étendues et profondes; elles ne s'exercent proprement que sur des objets *considérables*, faits pour être *considérés*, dignes de *considération*, selon le rapport naturel que ces mots ont entre eux.

Les *réflexions* doivent être naturelles sans être triviales, exprimées d'une manière neuve et piquante, plutôt judicieuses et solides que subtiles et ingénieuses; car il faut qu'elles naissent du sujet, qu'elles instruisent et se gravent dans l'esprit.

NUE, NUÉE, NUAGE.

Tous ces mots se disent des vapeurs qui s'élèvent en l'air, et qui ordinairement, après s'y être condensées, retombent en pluie. Cependant il est bien des cas où la justesse ne permet pas d'employer indifféremment l'un pour l'autre.

Il semble que *nue* marque plus particulièrement les vapeurs les plus élevées; que *nuée* désigne mieux une grande quantité de vapeurs étendues dans l'air et promettant de l'orage; et que *nuage* soit plus propre à caractériser un amas de vapeurs fort condensées.

Ainsi l'idée de *nue* fait penser à l'élévation; celle de *nuée*, à la quantité et à l'orage; et celle de *nuage*, à l'obscurité.

On dit donc d'un oiseau, qu'il se perd dans les *nues*, pour dire qu'il s'élève fort haut dans la région de l'air; qu'une *nuée* s'étend vers la droite, pour marquer ce qui est exposé aux accidents dont elle menace; et qu'un *nuage* ne tardera point à crever, pour indiquer qu'il est extraordinairement condensé et noir.

Ces idées accessoires deviennent presque les principales dans le sens figuré.

On dit, élever quelqu'un jusqu'aux *nues*, pour dire, le louer excessivement: faire sauter quelqu'un aux *nues*, pour dire l'impatienter, faire qu'il s'emporte: tomber des *nues*, pour dire, être extrêmement surpris et étonné, ou quelquefois embarrassé, comme on l'est quand on tombe de haut. Un homme tombé des *nues*, pour désigner un homme qui n'est connu ni avoué de personne sur la terre: se perdre dans les *nues*, en parlant de quelqu'un qui, dans ses discours et dans ses raisonnemens, s'élève de manière à faire perdre aux autres, et à perdre lui-même de vue le sujet qu'il traite, ou ce qu'il a entrepris de prouver. On voit dominer dans toutes ces phrases, l'idée d'élévation, celle des vapeurs a disparu; et dans tous ces cas, on ne pourrait se servir ni de *nuée*, ni de *nuage*, qui ne réveilleraient point l'idée d'élévation que l'on envisage principalement.

On dit figurément qu'une *nuée* se forme, et ne tardera pas à éclater, pour faire entendre qu'une entreprise, un complot, une conspiration, un projet de punition ou de vengeance se prépare, et n'est pas loin de se manifester par

des effets frappans : et l'on dit une *nuée* d'hommes, d'oiseaux, d'animaux, pour une troupe considérable des uns ou des autres. On voit dominer ici l'idée de la quantité, ou de quelque chose de sinistre.

Enfin l'on dit, un *nuage* de poussière, pour marquer l'obscurcissement de l'air par la quantité de poussière qui y est élevée. Avoir un *nuage* devant les yeux, pour désigner quelque chose que ce soit qui empêche de voir distinctement ; et plus figurément encore on appelle *nuages* les doutes, les incertitudes et les ignorances de l'esprit humain. Ici c'est l'idée d'obscurité qui est principalement envisagé.

AMOUR DE LA PATRIE,

PAR LE MARQUIS DE CASTELNAU.

Ces mots, *amour de la patrie*, remplissent toutes les bouches et laissent souvent un vide affreux dans les cœurs. Celui qui aime la religion, le gouvernement, les lois, les usages de ses pères, aime sa patrie ; celui qui les méprise est un factieux. L'homme qui tient à la beauté du climat, à la richesse du sol, à ses propriétés, à ses habitudes, s'aime plus que son pays. Il résulte de ces principes incontestables, qu'un égoïsme devenu général par la décadence des bonnes mœurs, est quelquefois confondu avec l'amour de la patrie.

Tout homme qui n'aime que ce qu'il possède n'a que ses propriétés pour patrie : tout homme qui subordonne son intérêt personnel au bonheur de l'état, dans lequel il vit, aime véritablement son pays.

Les proscriptions, la privation de la fortune, du rang, font les martyrs de l'amour de la patrie : une âme ferme est plus forte que les événemens, qui ne peuvent l'abattre ; l'honneur et la fidélité dédommagent de tout.

Des postes éclatans, des richesses subites, des hommages reçus, des inculpations imprévues, la discorde et la mort, se jouent alternativement des amis de l'innovation, dont le nom de la patrie est le prétexte. Il ne s'agit que de faussement interpréter le principe pour tout intervertir ; dès lors si la fidélité fait prendre les armes à ceux qui sont soumis aux lois et au chef, on les accuse de les porter contre leur pays. Qu'est-ce donc que la patrie ? Comment la définir ? Nommera-t-on ainsi le territoire, les villes, les richesses ? Supprimez l'attachement aux lois, le respect et l'obéissance dus au chef, séparez de la société la classe fidèle, que restera-t-il ? les factieux et le sol.

Ainsi dans les guerres civiles on donne le nom de vertu à l'opinion des révoltés ; ce n'est pas alors le grand nombre qui décide du bon droit, il réside dans le cœur de ceux qui aiment véritablement leur pays.

L'esprit de révolte est à la raison ce que la fièvre est à la santé ; toute révolte est un premier pas

vers la destruction d'un état, toute fièvre peut être la première marche pour descendre dans la tombe.

L'esprit des révoltés est peint sur leurs bannières : on ne le retrouve que là et dans la licence. On égorge au nom de la patrie ; c'est une mère qui assassine un grand nombre de ses enfans avec le poignard dont elle arma leurs frères. Dès lors le courage est séduit ; si le courage raisonnait, il se nommerait valeur : le soldat va combattre pour servir les passions de ceux qui les font marcher, et croit s'exposer pour son pays : si sa valeur était éclairée, elle lui conseillerait la fidélité, il ne s'armerait que pour elle ; il imiterait l'éléphant des Carthaginois qui, dans la plupart des batailles, se révoltait contre ses guides, et renversait les lignes de ceux qui l'avaient dressé au carnage.

On a très-mal dit, " malheur à l'état dont le soldat raisonne !" ce malheur n'existera que dans les cohortes révoltées. L'homme valeureux, l'homme d'honneur, l'homme juste, n'a que la fidélité pour solution de son raisonnement ; cesse-t-il d'être fidèle, c'est à ce même raisonnement à l'éclairer sur son crime.

Lorsque dans sa colère, l'Eternel fait naître un prince faible, c'est le châtiment qu'il inflige à un état ; l'amour de la patrie ne peut en être altéré ; un orage, quelque violent qu'il soit, ne change point la surface de la terre ; il n'enlève que ses fruits.

C'est quand on l'a perdue, qu'on prise la santé ; c'est durant la tempête qu'on apprécie un ciel serein ; c'est quand il n'est plus, que l'on sent, que l'on déplore la perte d'un bon roi : mais toujours égal, l'amour de la patrie ne doit point éprouver de variations ; il lie par les générations l'homme vivant à l'homme mort, et l'homme qui doit naître à celui qui existe ; leurs obligations, leurs devoirs, ont été, sont et doivent être les mêmes ; les interrompre, c'est attaquer le bonheur social, c'est ouvrir la digue qui contient les passions, et qui va former une cataracte de crimes.

La gloire serait une chimère si les héros qu'elle élève au-dessus des hommes, si les grands talens qu'elle célèbre, devaient perdre leur éclat au cri de la rébellion ! Que peuvent les hurlemens des factieux sur la mémoire d'un *Marc-Aurèle*, d'un *Henri IV*, d'un *Pierre le Grand*, d'un *Turenne*, d'un *Richelieu*, d'un *Bossuet*, d'un *Racine !* L'amour de la patrie s'unit aux actions héroïques et vertueuses, au génie, au savoir de nos ancêtres : renoncer à leur gloire, c'est insulter à l'amour de son pays ! S'il était permis d'unir l'amour de la patrie, à l'amour du sol, ce ne pourrait être que par respect pour les cendres de nos pères !

Un homme fidèle n'est plus le compatriot d'un révolté ; la patrie tient moins au lieu qui nous vit naître, qu'à l'amour raisonné que nous lui portons ; quoiqu'ils naissent parmi nous, notre pays est-il la patrie des Juifs ?

Ne soumettons pas les principes de l'honnêteté à la fougue de nos passions renaissantes ; ne fesons consister l'amour de la patrie que dans l'observation des de-

voirs, de la loyauté, de la fidélité, des vertus qui ont le plus contribué à sa gloire, que dans un dévouement constant à ce que ses lois nous prescrivent, que dans une disposition habituelle de sacrifier nos intérêts personnels à ceux de notre pays. Si au contraire nous nommons *amour de la patrie*, l'égoïsme, le trouble et la rébellion, nous arrachons les plus belles feuilles de notre histoire pour les remplacer par un tissu de crimes, nous insultons à la mémoire de nos aïeux en ne les imitant pas, et nous répondons des malheurs des générations présentes et futures.

Les souverains n'ont qu'un moyen de faire aimer la patrie, c'est d'être constamment fermes dans l'exécution du pacte social qui les unit à leurs sujets. Quand on viole un contrat originalement consenti par une nation, on commence par affaiblir son esprit, et bientôt on le détruit. Chaque peuple a une courbure naturelle, que ses mœurs et ses lois lui ont donnée ; inclinez-la davantage, n'importe en quel sens, le ressort cassera. L'amour de la patrie doit être toujours séparé des mesures extrêmes ; ce qui cesse d'être naturel lui devient étranger ; même pour ajouter à sa gloire, il faut savoir réfléchir, combiner, peut-être même éviter des brillans résultats, fondés sur des moyens violens.*

La ville qui nous a vu naître, les lieux où notre enfance a coulé des jours heureux, les compagnons de nos jeux innocens, la première beauté qui porta dans nos sens le trouble, l'agitation, le désir et le bonheur, sont des souvenirs éternels : c'est le beau lointain de l'horizon de la vie, mais cela ne peut constituer l'amour de son pays : c'est pour elle qu'il faut aimer sa patrie, et non pour soi ; on doit la considérer comme une réunion de gens fidèles, soumettant également à ses intérêts celui qui commande et ceux qui obéissent. On doit l'envisager comme la source du bonheur général d'où naît le bonheur particulier, puisque les variations qu'on lui ferait éprouver ne seraient indifférentes pour personne.

* On doit se méfier de tous ceux qui affectent dans leurs discours un grand attachement pour leur patrie et pour les lois qui la gouvernent : il n'est qu'une manière de prouver qu'on les respecte, c'est de leur obéir.

ETERNUEMENT.

On prétend que la formule de politesse usitée quand quelqu'un éternue, *à vos souhaits! Dieu vous bénisse*, avait son origine en 590. Il régnait dans l'air à cette époque, une malignité si contagieuse, que ceux qui avaient le malheur d'éternuer, expiraient sur-le-champ. Le pape Pélage II fut de ce nombre. Son successeur Grégoire I ordonna aux fidèles certaines prières, accompagnées de vœux, pour détourner la corruption de l'air.

Polydore, Virgile et Sidonius ont imaginé cette fable contre toutes les règles de la vraisemblance, puisqu'il est constant que cette coutume subsistait de toute antiquité, dans toutes les parties du monde connu. Elle était regardée comme très-ancienne dès le tems d'Aristote qui en ignorait l'origine et en a cherché la raison dans ses problêmes.

On a fait à cet égard beaucoup de contes ; car on berce les hommes faits avec des contes, comme les nourrices bercent les enfans.

Le premier signe de vie que donna l'homme de Promethée fut un éternuement. Ce prétendu créateur déroba, dit-on, une partie des rayons du soleil, et en remplit une phiole fait exprès, qu'il scella hermétiquement. Aussitôt il revole à son ouvrage favori, et lui présente son flacon ouvert. Les rayons solaires n'avaient rien perdu de leur activité, ils s'insinuent dans les pores de la statue et la font éternuer. Promethée charmé du succès de sa machine se mit en prière, et fit des vœux pour la conservation de cet être si singulier. Son élève l'entendit ; il s'en souvint, et eut grand soin, dans les occupations semblables de faire l'application de ces souhaits à ses descendans, qui de père en fils, l'ont perpétuée, de génération en génération.

Jusqu'ici, comme on voit, l'éternuement est un signe de vie, Patience ! il va devenir un signe de mort.

On sait que c'est un mouvement subit et convulsif des muscles qui servent à l'expiration, dans lequel l'air, après une grande inspiration commencée, et un peu suspendue, est chassé tout d'un coup, et avec violence, par le nez et par la bouche. La cause de l'éternuement est une irritation faite sur la membrane pituaire, et communiquée au diophragme et aux autres muscles de la respiration. Mais l'éternuement excessif est une maladie ; et sous ce point de vue, les Rabins, dont plusieurs avaient de grandes connaissances en médecine, mais qui n'étaient pas plus exempts de visions que d'autres, les Rabins, disons-nous, n'ont pas cru que l'éternuement fit partie des fonctions de la machine animale. Ils ne datent, par conséquent, ce mouvement convulsif des muscles que d'une époque postérieure à la création, et en font un signe de mort, du moins en remontant à son origine. Ils racontent que Dieu fit un jour une loi générale qui portait que tout homme vivant n'éternuerait jamais qu'une fois ; et que dans le même instant, il rendrait son âme au Seigneur, sans aucune indisposition préparatoire.

Cette manière brusque de sortir du monde et qui nous dispenserait d'avoir des médecins, déplut à Jacob. Il s'humilia devant le Seigneur, lutta encore une fois avec lui, et lui demanda instamment la grâce *d'être excepté de la règle*. Il fut exaucé, il éternua et ne mourut point.

Tous les princes de la terre, informés du fait, ordonnèrent *tout d'une voix* qu'à l'avenir les éternuemens seraient accompagnés d'actions de grâces et de vœux pour la conservation et pour la prolongation de la vie.

Sans doute aussi, ils s'adressèrent *tout d'une voix*, au Sei-

gneur pour obtenir que le privilége de Jacob cessât d'être exclusif. C'est ce qu'Eliezer a oublié de nous dire. Son éternuement de mort n'est pas plus recommandable que le rayon solaire de Promethée; mais on trouve dans ces rêveries, la trace de la tradition, qui prouve que l'époque de ces vœux en faveur de celui qui éternue, est de toute antiquité.

BARBE ET CHEVEUX.

La barbe et les cheveux ont joué un grand rôle dans le monde. Souvent le respect et la considération furent mesurés sur l'ampleur de la barbe. On jurait sur ses cheveux, comme on jure aujourd'hui sur son honneur. L'infamie, la dégradation étaient attachées à la privation de cet ornement. Les cheveux coupés étaient la marque de la servitude. En saluant quelqu'un, dit St. Foix, rien n'était plus poli que de s'arracher un cheveu et de le lui présenter. " Clovis s'arracha un cheveu et le donna à St. Germier, pour lui marquer à quel point il l'honorait. Aussitôt, chaque courtisan s'en arracha un et le présenta au vertueux évêque, qui s'en retourna dans son diocèse, enchanté des politesses de la cour."

Un brave engageait ses moustaches, on prêtait sur ce gage respectable, et le gage ne restait jamais entre les mains du prêteur.

Les cheveux entraient presque toujours dans les enchantemens, ou sortilèges, imaginés par des fripons, pour attraper l'argent des sots.

Le respect pour la barbe n'a jamais varié chez les Orientaux. Les Occidentaux, au contraire, ont presque toujours changé de tête ou de menton.

Les premiers rois Francs étaient *chevelus*, quoique ce surnom ne soit donné dans l'histoire qu'à Clodion. Les Germains portaient leurs cheveux très - longs; leurs chefs, dit Tacite, les portaient retroussés en un toupet sur le haut de la tête. Les Bourguignons avaient aussi une épaisse et longue crinière qu'ils frottaient de beurre.

Les cheveux des Gaulois étaient naturellement blonds; ils les rongissaient avec une pommade de suif de chèvre et de cendres de hêtre. Ils s'imaginaient qu'une grande crinière, couleur de sang, relevée sur la tête, quand ils allaient au combat, leur donnaient un air terrible.

Les roix Goths avaient de grandes moustaches, qui leur tombaient sur les épaules; ils se plaisaient à retrousser leurs cheveux de devant sur le derrière. Les Goths et les Huns se rasaient le devant de la tête jusqu'au sommet et aux temples. Les Français, au contraire, se rasaient depuis la nuque jusque vers la moitié des oreilles, et ramenaient sur le front ce qui leur restait de cheveux; mais pour se distinguer plus particulièrement, sans doute, des Huns, et des Goths, non-seulement ils cessèrent de se raser par derrière,

mais ils laissèrent croître leurs cheveux dans toute leur longueur. On rasait un prince lorsqu'on voulait le rendre inhabile à la couronne.

La noblesse portait les cheveux un peu plus courts que le roi, ou les princes de son sang ; mais à proportion de son rang et de sa naissance. Les jeunes gens n'avaient que des moustaches. Les Français libres se coupaient les cheveux tout autour de la tête, en conservant ceux du sommet sur lequel ils les nouaient et les rattachaient de façon que le bout de ce toupet ombrageait le front, en forme d'aigrette. Le peuple était plus ou moins rasé; l'homme serf l'était tout-à-fait.

La couronne cléricale, si l'on en croit Grégoire de Tours, écrivain dont il faut quelquefois se défier, ne fut en usage que vers l'an 500. Quant aux cheveux tondus, l'usage en est incontestablement plus ancien. On croit que l'Eglise exigeait que l'on coupât les cheveux aux ecclésiastiques, en signe d'adoption ; parce qu'anciennement quand on adoptait quelqu'un, on lui coupait un flocon de cheveux, ce qu'on pratiquait encore du tems de Charles Martel, qui envoya son fils Pépin à Luitprand roi des Lombards pour l'adopter.

Pépin, premier roi de la seconde race et Charlemagne son fils, méprisèrent les cheveux longs. Charlemagne les portait courts ; son fils encore plus. Charles le Chauve n'en avait point. Il paraît néanmoins qu'on portait encore alors une longue barbe.

Robert, aïeul de Hugues Capet, que Charles le Simple auquel il voulait enlever la couronne tua de sa propre main, avait, dit Mézarey, passé au commencement de la bataille, sa grande barbe blanche par dessous la visière de son casque, pour se faire reconnaître des siens.

Cet usage continua sous les premiers rois de la troisième race. Hugues, comte de Châlons ayant été vaincu par Richard, duc de Normandie, alla se jeter à ses pieds, avec une selle de cheval sur le dos, pour marquer qu'il se soumettait entièrement à lui. *Avec sa grande barbe*, dit la chronique du tems, *il avait plutôt l'air d'une chèvre que d'un cheval.*

Hugues Capet portait les cheveux courts et une assez longue barbe fourchue. Sous ses successeurs on les porta plus longs. Louis le Jeune en 1096 crut devoir se faire raser et ses courtisans l'imitèrent.

Charles Quint, Jules II, François I remirent en honneur à leur cour la longue barbe. Le dernier ayant été blessé à la tête par la chute d'un tison enflammé, le 6 de Janvier 1521, et forcé de se faire couper les cheveux, prit un chapeau, et laissa croître sa barbe *pour n'avoir pas l'air d'un moine avec le chaperon de ce tems-là.*

La longue barbe continua d'être à la mode sous Henri II, François II, Charles IX, et Henri III. Les gens de robe, par gravité se fesaient raser, tandis que les courtisans, en pourpoint et en petit manteau, portaient une barbe très-longue.

Sous Henri IV on la porta très-courte ; elle n'était que de la longueur de trois doigts sous le menton, en éventail, arrondie, bien

cirée, et accompagnée de deux moustaches longues et roides, en forme de barbes de chat. On enveloppait cette barbe, la nuit, dans une *bigotelle*, ainsi nommée d'une bourse que les dévotes portaient pendue à leur ceinture pour faire leurs aumônes. Henri IV. portait la barbe carrée.

Sous Louis XIII, c'était une petite barbe en pointe; ensuite, on ne retint que les deux moustaches, avec un petit toupet de poil au milieu, et tout le long de la lèvre inférieure. Comme ce prince aimait les beaux cheveux chacun s'empressa de les laisser croître et de les porter longs. Ce changement, néanmoins, embarrassa les courtisans. Ceux de la vieille cour, qui étaient à demi rasés, furent contraints, pour se mettre à la mode de prendre des *coins* ou perruques.

On abandonna alors ces grandes calottes, garnies d'un double rang de cheveux tout droits ou légèrement frisés. L'abbé la Rivière en donna le premier exemple. Sa perruque pesait deux livres. Cette invention si connue et si en usage chez les Grecs et chez les Romains était inconnue en France, ou du moins inusitée.

La royale fut la moustache à la mode sous le règne de Louis XIV. Les moustaches durèrent jusque vers l'année 1672. Les perruques furent énormes et lourdes jusqu'en 1680, qu'Ervais imagina le moyen de crêper les cheveux. Quelques-unes de ces perruques furent vendues mille écus. Aux perruques *à la Louis XIV.* succédèrent les perruques carrées, à trois marteaux et autres moins énormes à la vérité; mais bien roides, bien empesées; et donnant au visage du porteur un air tout-a-fait étranger. On parvint enfin à imiter le naturel des cheveux.

On se rappelle encore les milles et un genre de frisures devenues tour à tour à la mode dans le dix-huitième siècle, avantages qu'il fallait acheter par un supplice de deux heures, perdues pour le travail et pendant lesquels on était forcé d'abandonner sa tête au fer brûlant, au peigne industrieux de l'artiste. La rage de la frisure avait gagné toutes les têtes, et tous les matins, dans Paris seulement, quinze mille coiffeurs, coiffeuses, valets de chambre, barbiers, perruquiers, baigneurs, étuvistes, taillaient, étageaient, démêlaient, tordaient, applattissaient, brûlaient, peignaient, crêpaient, frisaient, pommadaient, et fesaient voler au loin, comme sur la tête du patient, des nuages épais de poudre, qui dans son état primitif, eût pu arracher au besoin à la faim dévorante, une foule d'infortunés. On poussait le vertige jusqu'à papilloter et poudrer les enfans, dont les cheveux si séduisans dans leur couleur naturelle, assortis au ton de la peau semblaient demander grâce à l'opérateur impitoyable.

Nous sommes revenus à la nature; nous ne sommes plus occupés d'une coiffure à triple étage. La poudre est presque totalement abandonnée. Nous sommes moins symmétrisés, mais plus unis, plus naturels, plus nous-mêmes. Notre physionomie est à nous; notre toilette est plutôt faite, et notre tems mieux employé.

BAGATELLES.

Un curé de Paris reçoit d'Innocent IV, la bulle d'excommunication, fulminée par ce pontife, au concile de Lyon, contre l'Empereur Frédéric II. Innocent accusait Frédéric de sacrilège et d'hérésie, et lui reprochait de n'être pas chrétien. Cette excommunication chiffonnait le bon curé. Il ne concevait pas comment on pouvait être hérétique, quand on n'était pas chrétien. Il s'avisa enfin d'un biais assez plaisant qui mettait à couvert sa conscience. Il monte en chaire le Dimanche de Pâques, rend compte à ses paroissiens des démêlés de Frédéric, et d'Innocent, et termine ainsi : " Je ne sais pas trop quelle est la cause de cette excommunication, je sais seulement que le Pape et l'Empereur se font une rude guerre. J'ignore lequel des deux a raison; mais d'autant que j'en ai le pouvoir, j'excommunie celui qui a tort, et j'absous l'autre.

Dans un tems où le public n'était pas, comme aujourd'hui familiarisé avec les *istes*, un ouvrier répondit à son confesseur, qui demandait s'il était Janséniste ? non Monsieur, je suis *ébéniste*.

Voici la recherche qui fut faite sur le nombre de 14 par rapport à Henri IV.

Il naquit 14 siècles, 14 décades et 14 ans après la nativité de Jésus Christ. Il vint au monde le 14 de Décembre; gagna sa plus importante victoire, celle d'Ivry, le 14 de Mars, et mourut le 14 de Mai. Il a vécu 4 fois 14 ans; 4 fois 14 jours 14 semaines; et il y a 14 lettres dans son nom ; *Henri de Bourbon.* On peut ajouter les rapprochemens suivans, 14 de Mai 1029, sacre du premier Roi de France du nom de Henri. 14 de Mai 1554, Henri II ordonne d'élargir la rue de la Féronnerie, ce qu'on négligea de faire, et cette négligence favorisa l'assassinat de Henri IV. 14 de Mai 1576, résistance des Parisiens à un édit d'Henri III. 14 de Mai 1582, naissance de Marguerite de France, première femme de Henri IV. 14 de Mai 1588, insurrection de Paris, contre Henri III. 14 de Mai 1590, procession de la ligue pendant le siége de Paris par Henri IV. 14 de Mai 1610, assassinat de Henri IV. 14 de Mai 1645, mort de Louis XIII, fils de Henri IV.

La fabrication des étoffes de soie fut introduite en Europe en 536. Deux moines étant venus des Indes à Constantinople, apprirent aux habitans de cette ville à ourdir ce tissu. Cet art se répandit dans la Grèce. De là, il passa en Italie et dans les autres pays de l'Europe. Gênes conserve une grande réputation dans ce genre ; et dans la France, les villes de Tours et de Lyon.

Les épingles parurent pour la première fois en 1543. Elles furent faites en Angleterre. Les dames se servaient auparavant de brochettes de bois.

L'usage des cravates venait d'Allemagne, et devint une mode en 1636. La première invention en est attribuée aux *Croates*, qu'on appelait communément *Cravates*.

L'usage des orgues dans les églises, eut lieu pour la première fois, à Compiègne, en 757. On croit que

ce fut un présent que le célèbre Aroun-Alrachid, calife de Bagdad, fit de cette machine harmonieuse, à Charlemagne, qui y donna lieu. D'autres auteurs pensent que cet instrument de musique à vent, dont ils attribuent l'invention à David, fut envoyé par Constantin Copronyme à Pépin, le Prince, disent-ils, était alors à Compiègne, et en fit présent à l'église de Saint Corneille de cette ville.

La naissance d'Ovide et de Tibulle eut lieu, le 9 d'Avril, l'an 43, avant l'ère vulgaire. Tous deux chevaliers romains, tous deux, plus encore, poètes célèbres, nés la même année, le même mois, le même jour, tous deux furent amis, tous deux moururent âgés de cinquante sept ans. Ovide survécut pourtant à Tibulle, et témoigna par une très-belle élégie, la douleur qu'il ressentit de perdre son ami.

Après l'art d'employer le tems, le plus difficile peut-être, était de le mesurer. C'est le soleil qui régla, le premier, la vie des hommes. Les cadrans étaient déjà communs, lorsque les moines, las de chercher dans les étoiles les heures de l'office, imaginèrent les sabliers, sortes d'horloges de verre, composés de deux fioles où le sable, en tombant de l'une dans l'autre, mesure un certain espace de tems.

Avant les *sables*, on avait les *clepsydres*. Ces horloges d'eau furent inventées par Clesibius d'Alexandrie; et elles furent introduites à Rome, environ 150 ans avant l'ère vulgaire.

Le calife Aroun-Alraschid, le héros de l'Orient, envoya, en 790 à Charlemagne, le héros de l'Occident, une de ces horloges d'eau. Le cadran était composé de douze petites portes que représentaient la division des heures. Chaque porte s'ouvrait à l'heure qu'elle devait indiquer et donnait passage à un nombre égal de petites boules, qui tombaient, en différens tems égaux, sur un tambour d'airain. L'œil jugeait de l'heure par la quantité de portes ouvertes, et l'oreille par celle des coups que les boules frappaient. Lorsque la douzième heure sonnait, on voyait sortir, tout à la fois, douze petits cavaliers qui, en fesant, le tour du cadran, refermaient toutes ces portes.

Les *horloges solaires* furent inventées auparavant le règne d'Alexandre, par le Chaldéen Bérose; ou, selon d'autres, par Aristarque de Samos, qui inventa aussi l'hémisphère.

L'inventeur des *horloges à roues* est Pacificus, archidiacre de Vérone, qui vivait du tems de Lothaire, fils de Louis le Débonnaire, dans le neuvième siècle.

Dante, dans son poème du Paradis, fait mention des *horloges sonnantes*, connues en Italie au treizième siècle.

Les premières *montres de poche* furent apportées d'Allemagne en Angleterre en 1497: elles furent fabriquées, pour la première fois, à Nuremberg en 1490, par Pierre Héle. Elles portèrent au commencement le nom d'œufs de Nuremberg, parce qu'elles avaient une forme ovale.

POÉSIE.

UNE MÈRE.

ÉLÉGIE.

Imitation de Shakespear.

On accourt, on veut voir la mère infortunée
D'Arthur ; et la pitié muette, consternée,
Pleure et n'ose répondre à ses profonds sanglots :
Et la prison mobile emporte sur les flots
Arthur, le jeune Arthur, l'appui de son veuvage,
Cet enfant-roi tombé dans l'esclavage....
Sur le sable où la nuit répand un voile obscur
Elle appelle à grands cris sa mort ou son Arthur.

Un heureux de la terre, un sage....un insensible
Ne voit dans ces clameurs qu'un fol égarement :
Pâle, elle ouvre les yeux, le regarde un moment,
Et repousse en ces mots cette voix inflexible :

" Il me parle ! et jamais il n'a connu mon fils.
Il n'a pas eu de fils, il veut parler, mon père !
Eh ! que vient-il m'offrir pour tous mes biens ravis ?
Que dit-il ?..je ne sais, sa voix me désespère :
Oh ! tais-toi ! j'aime mieux écouter ma douleur.
Elle parle d'Arthur, elle a ses jeunes charmes,
Elle a ses derniers cris, ses sanglots et ses larmes,
Ses suppliantes mains, son effroi, sa pâleur.
Elle est ce qu'il était : tendre, naïve, belle !
Laisse-moi l'adorer, elle me rend mon fils,
Au milieu de la nuit, me réveille, m'appelle,
M'embrasse et m'apparaît avec ses traits chéris.
Elle a son doux accent ; je l'écoute, je pleure,
Je la suis comme Arthur au son triste de l'heure ;
Et sous l'habit d'Arthur, quand je l'ai rencontré,
Elle m'en a fait voir le fantôme adoré.

Toi, tu n'as pas de fils ; je le vois, j'en suis sûre,
Effrayé pour toi-même, et plaignant ma blessure,
Tu te fondrais en pleurs, tu ne pourrais parler.
Non ! tu n'as pas de fils..peux-tu me consoler !

Ecoute, et sois ému de mes plaintes amères :
Quand je parle d'Arthur, tout m'entend, tout frémit ;
Les anges, attentifs, pleurent aux cris des mères ;
Dieu même en les frappant les regarde et gémit :
Il est père, il est Dieu. Dans sa miséricorde
Il forma de nos pleurs l'espoir qu'il nous accorde ;
On m'a volé mon fils, et Dieu me le rendra ;

Mais ici, plus jamais nous n'y serons ensemble,
On m'a volé mon fils, on l'emmène.... Il mourra,
Et tu ne verras plus d'enfant qui lui ressemble.
Tu ne sauras donc point que parmi les mortels
La beauté de mon fils ne peut être effacée ;
Qu'il méritait le monde, un trône, des autels,
Et tu diras toujours que je suis insensée....

Plût au ciel ! je perdrais un triste souvenir,
Et, si tu disais vrai, je pourrais te bénir.
Ma plus chère moitié me serait étrangère ;
Je sourirais peut-être à son ombre légère,
Comme en voyant passer sous mes regards distraits
Des enfans inconnus dont j'oublîrais les traits.
Sa voix ! Je l'entendrais dans mon âme endormie,
Comme un écho lointain qui calme le sommeil.
Sans joie et sans douleur, à mon vague réveil ;
Je dirais : Un ramier pleure après son amie.
Non, c'est l'eau....c'est le vent....dans ces rêves confus,
Je serai comme toi, froide, austère, farouche :
Et le doux nom d'Arthur, exilé de ma bouche,
Fuirait de ma mémoire, et je n'aimerais plus !
Je préfère la mort à ce songe immobile.
Je veux aimer toujours ce que j'ai tant aimé ;
Arthur, mon cher Arthur, qu'en ta pitié sterile
Tu ne m'as pas nommé !

Oh ! parle-moi d'Arthur....Mais tu ne peux m'entendre.
Hélas ! ce que le ciel a formé de plus tendre :
Son miracle d'amour est-il connu de toi ?
C'est le cœur d'une mère, et je le porte en moi,
Et je n'ai plus d'enfant ; et sa grâce enchaînée
Et ses pas inégaux que je guidais encor,
Loin de ma destinée,
Ont emporté son sort !
Et ce noble arbrisseau dont la tige brisée,
Promettait à mes yeux de mère un fruit si beau,
Va languir sans amour, sans soleil, sans rosée,
Sans fleurs pour mon tombeau !....

Non ! je ne suis pas insensée :
Ma raison toute entière éclate dans mes pleurs.
Elle approuve, elle ordonne, elle accroît mes douleurs ;
Et c'est un crime à toi de la dire éclipsée.
Qui donc était sa mère ?....ah ! c'est moi ! c'est bien moi !
Ces pleurs....ce sont mes pleurs qui tombent devant toi,
Peux-tu les démentir ?....Sur mon front sans parure,
Comme un saule mourant qui traîne sa verdure,
Vois mes cheveux épars sous ce voile de deuil,
C'est la mère d'Arthur qui se traîne au cercueil.
Suis-je insensée ? Eh bien ! à ce nom qu'on lui donne,
C'est la mère d'Arthur qui meurt et qui pardonne,

Et si tu n'es ému, si ton cœur est glacé,
Va, c'est toi qu'il faut plaindre, et nommer insensé.

Et, vous, qui me disiez dans vos leçons pieuses,
Qu'au delà du tombeau Dieu nous rend nos amis,
Ma mère ouvrez les cieux. Vos mains religieuses
Vont recevoir mon fils : c'est un ange soumis.
Et moi j'irai bientôt....mais si l'affreuse envie
Veut le faire périr,
Souffrant, décoloré, détruit, il va mourir.
Je méconnaîtrai donc mon sang, ma propre vie !
Arrachez-moi le cœur ou cet horrible effroi;
Vous tous qui m'écoutez, sauvez-le, sauvez-moi !
Otez-moi ces bandeaux qui pèsent sur ma tête,
Je veux m'enfuir, laissez ; que pas un ne m'arrête,
Laissez-moi l'appeler, n'étouffez pas mes cris :
Mon Arthur ! mon enfant ! mon univers ! mon fils !

LES GUÈPES ET L'ÉCOLIER.

FABLE.

Sans aucune précaution,
Près d'un essaim de guêpes malfesantes,
Un jeune enfant, pendant sa récréation,
Cueillait les fleurs de quelques plantes :
(C'est l'âge heureux de l'irréflexion.)
Quand tout à coup, sur les lèvres charmantes
Du plus gentil des polissons,
L'un de ces animuax distilla ses poisons.
Vous jugez les transports, vous jugez la colère
De notre bambin qui se dit,
En ramassant pierre sur pierre :
" Je veux exterminer tout ce peuple maudit;
Vous ne picquerez plus, insectes que j'abhorre,
Je vais bientôt donner un exemple éclatant,
Et qui, demain, vous chercherait encore
Ne le ferait que vainement."
Ce beau discours digne de l'Epopée,
A peine arrivait à sa fin,
Que déjà du subtil vénin
La douleur était dissipée;
Aussi notre jeune héros,
Oubliant ses pleurs et ses maux,
Changea promptement de langage
Et courut se livrer aux plaisirs de son âge.
Des épigrammes d'un méchant,
D'une sot, rions outre mesure;
D'un guêpe c'est la piqûre,
C'est la souffrance d'un moment.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

RUSSIE. — MOSCOU.

Eaux Minérales.—On a découvert, le printems dernier, aux environs de cette ville, et dans les terres du prince Schakhowskoï, des eaux minérales très-efficaces.

SAINT-PÉTERSBOURG.

Pont suspendu en chaînes.—On se dispose à élever un pont suspendu en chaînes sur le canal de la Moïka : ce sera le premier de cette espèce, en Russie. Il sera construit d'après les dessins de M. le colonel *Dufour* de Genève, qui a envoyé ici un charmant modèle de celui qu'il a élevé dans sa patrie l'année dernière.

ALLEMAGNE.—SAXE.

Composition métallique semblable à l'argent.—M. le docteur *Geitner*, habile chimiste de Schneeberg, dans l'Erzgebirge saxon, a inventé une nouvelle composition métallique, dont les propriétés ressemblent beaucoup à celles de l'argent ; elle est malléable, n'est pas sujette à se rouiller et ne se ternit pas. On à déjà fabriqué avec cette composition des chandeliers, des éperons, etc., et il est facile de prévoir que cette découverte amènera de grands changemens dans les fabriques de plaqué.

VIENNE.

Industrie.—L'empereur a accordé aux sieurs *Joseph Koller*, *Charles Hirschfeld* et *Joseph Pichler*, demeurant à Vienne, un privilége exclusif pendant cinq ans, pour la fabrication de nouveaux parasols de leur invention. Leur forme est singulière, mais plus jolie que celle des parasols ordinnaires. Chacune de leurs partie présente deux aspects différens. Lorsqu'ils sont ouverts, ils offrent la figure d'un arc ; fermés, ils ressemblent à une lyre. Toutes les pièces dont ils se composent, se démontent et peuvent être renfermées dans une boîte à ouvrage.—Ces artistes ont aussi obtenu un privilege pour leur procédé de fabrication de toutes sortes d'étoffes en fil, soie, laine, cuir ou papier, propres à garantir du soleil. Ils ont établi, avec ces étoffes, des parasols qui sont ornés de peintures et de broderies.

SUISSE—BEX, (*canton de Vaud.*)

Etablissement de Bains. —La création d'une maison de bains à Bex vient de rattacher un nouveau genre d'intérêt à cette petite ville, l'un des endroits les plus agréables du canton de Vaud par la beauté et la variété des sites qu'offrent ses environs, et des plus curieux par la hardiesse des travaux exécutés dans le sein de la montagne salifère, au pied de laquelle il se trouve.—Une source sulfureuse, dite *la source des Iles*, qui paraît avoir été employée à une époque fort reculée, mais qui, depuis long-tems était négligée, a été conduite dans l'établissement.—Les eaux en ont été

analysées, ainsi que celles d'une source voisine, dite *la source des mines*, par M. Mercanton, professeur suppléant de chimie et de minéralogie à l'Academie de Lausanne. Il a trouvé que l'eau minérale des Isles contenait : sulfate de chaux 905 ; sulfate de magnésie 199 ; sulfate de soude 103,5; carbonate de chaux 162 ; carbonate de magnésie, traces ; muriate de magnésie 3 ; muriate de soude 18 ; hydrogène sulfuré 16,66 ; acide carbonique 73,40 ; de plus, une substance particulière analogue à celle que M. Longchamp a découverte dernièrement dans les eaux de Barèges, et qui paraît se former dans les bassins de réception.—Les eaux de la source des Mines, plus riches en sel de soude et en hydrogène sulfuré, renferment : sulfate de chaux 20 ; sulfate de soude 492 ; carbonate de chaux 252 ; carbonate de magnésie, traces ; muriate de soude 23,15 ; hydrogène sulfuré 54 ; acide carbonique 52. Toutes deux paraissent propres à guérir les maladies de la peau, et sont efficaces contre les obstructions et les vices du sang trop épais ; celles de la source des Mines doivent être de préférence employées en boisson. Quant à l'agrément qui, en fait de bains, constitue une grande partie de l'utilité, les malades, en se rendant à Bex, n'auront rien à désirer. Ils y trouveront, outre un médecin éclairé, des logemens propres et commodes, une table excellente, une société choisie, et de charmantes promenades.

ITALIE.—PARME.

Fusils de guerre à percussion.

—Dans un long article sur les fusils à poudre fulminante, M. le baron *Ferrari* se borne à comparer le fusil proposé par M. le capitaine Vergnaud, à celui qu'il a fait fabriquer lui-même, et qu'il trouve plus avantageux. Des essais multipliés ont été faits sur cette matière, depuis la découverte des poudres fulminantes ; un grand nombre de projets ont été présentés pour les fusils de guerre ; et jusqu'à ce jour les amorces fulminantes n'ont été employées qu'à la chasse. Cette manière d'enflammer la charge est préférable à l'emploi de la platine à silex ; mais elle offre aussi des inconvéniens qui, jusqu'à présent, en ont fait rejeter l'usage par l'artillerie, et rien ne prouve que le fusil de M. Vergnaud soit adopté pour l'armement des troupes. Il est difficile d'apprécier le mérite de celui de M. le baron Ferrari, d'après la description succincte qu'il en fait. Néanmoins, une particularité qu'il regarde comme très-importante paraît, au contraire, très-désavantageuse, et présenter des dangers. Nous voulons parler de son réservoir à amorces. Ces magasins, qui renferment une plus ou moins grande quantité d'une poudre qui détonne par un simple choc, sont susceptibles de faire explosion : cet accident a eu lieu ; et, pour qu'on ne dise pas que les craintes qu'ils inspirent sont chimériques, parmi les personnes qui en ont été victimes, nous citerons M. Fatou, arquebusier à Paris, qui a eu un œil crevé par la détonation d'un pareil réservoir d'amorces. Aussi sont-ils généralement abandonnés, et M. le baron Ferrari est-il peut-

être le seul aujourd'hui qui ose les employer. Nous ne nous étendrons pas davantage sur une question qui ne saurait être résolue que par l'expérience. Sans doute le gouvernement ordonnera tôt ou tard des recherches à ce sujet. En attendant, il continue à armer ses soldats avec le fusil ordinaire qui a contribué au gain de tant de batailles.

FLORENCE.

Académie de la Crusca.—On a proposé de nouveau le prix de 500 écus destiné à celui qui aurait le le mieux résolu les questions suivantes, relatives à la langue Italienne : 1° comment et dans quel tems la langue romaine, en s'altérant, fit-elle naître les langues italienne, provençale et française? 2° quelles furent les vicissitudes qui contribuèrent spécialement à communiquer à la langue italienne un génie distinct et qui lui est propre? 3° par quelles causes et à quelle époque commença-t-on à écrire en italien? 4° dans quel tems la langue des écrivains prit-elle une forme assez différente du language du peuple? 5° quelle influence exercèrent réciproquement le langage du peuple et la langue des écrivains l'une sur l'autre? 6° dans quelle province de l'Italie le langage du peuple s'approcha-t-il le plus de la langue des écrivains? 7° les poëtes siciliens exercèrent-ils quelque influence sur les autres écrivains d'Italie? 8° avant le Dante, Pétrarque et Boccace, existait-il un dialecte qui jouit d'une préférence marquée sur les autres; et ces trois écrivains la firent-ils obtenir au dialecte toscan? 9° pourquoi la langue italienne, arrivée à la perfection avant toutes les autres langues d'Europe, née de la langue latine, et ayant tant de ressemblance avec elle, n'a-t-elle pas été employée préférablement aux autres, dans les relations réciproques des nations européennes? Parmi les autres conditions usitées, l'Académie exige que les mémoires soient écrits avec pureté et élégance, qu'on rapporte les citations et les documens convenables à l'appui de ce qu'on avance, etc. Le concours est ouvert pour l'an 1826. Les mémoires manuscrits ne seront pas reçus après le 31 Décembre de cette même année.

FRANCE.—CAEN.

(Calvados).—Anatomie humaine.—M. *Ameline*, professeur à l'école de médecine de Caen, a donné dans le local destiné aux réunions académiques, une démonstration publique de ses pièces d'anatomie artificielle. Il a présenté d'abord les résultats de ses premiers essais, commencés il y a plus de vingt ans. Il les a comparés à ses derniers ouvrages, afin de faire voir combien sont étonnans les progrès qu'il a faits dans une partie dont il doit être regardé comme le créateur, et combien étaient nombreuses les difficultés qu'il a fallu surmonter pour atteindre le but qu'il se proposait, celui d'imiter la nature. Aussi modeste que savant, être utile à ses nombreux élèves, est sa plus douce récompense.—Cette séance publique, à laquelle assistaient les personnes les plus distinguées de

la ville de Caen par leur rang et par leurs connaissances, ainsi que beaucoup d'amateurs, et la plupart des membres des sociétés savantes, était spécialement destinée au nouveau maire de la cité, afin d'obtenir un local un peu vaste, où M. Ameline pût déposer la collection complète de ses pièces anatomiques. Deux ou trois fois par semaine, ce local serait ouvert au public, de manière que tout le monde pût en profiter. L'on espère que l'administration s'empressera de répondre au désir de ce professeur, et de procurer à la ville de Caen un établissement aussi avantageux.

Société des antiquaires de Normandie.— On vient de former, à Caen, sous ce nom, une société pour la recherche des antiquités dans les départemens de la Seine-Inférieure, de l'Eure, du Calvados, de l'Orne et de la Manche. D'après le règlement ou les statuts que nous avons sous les yeux, il paraît que la ville de Caen est le point central de cette compagnie savante, dont les membres, égaux entre eux sous tous les rapports, sont répandus dans toute l'ancienne Normandie.—Chaque année, la société publiera un volume sous le titre de *Mémoires de la société des antiquaires de Normandie*, orné de dessins gravés ou lithographiés, représentant les monumens et les décorations architectoniques qui existent encore, et ceux que des fouilles récentes auraient mis à découvert. —La Normandie est un des pays les plus riches en antiquités du moyen âge; et les restes d'édifices Saxons et Romains n'y sont pas rares; c'est un des plus intéressans sous les rapports historiques. On a lieu d'espérer que la réunion d'hommes instruits, zélés, amis de leur pays, qui vient de se former à Caen, fera connaître au monde savant l'histoire détaillée de l'ancienne Normandie et les nombreux monumens de tous les âges que renferme cette riche province.

MACON *(Saône et Loire)*.

L'*Académie des sciences, belles-lettres et arts* avait mis au concours, en 1823, ce problême littéraire, dont elle demandait la solution : " Comparer les littératures française et anglaise, sous le rapport du roman, et déterminer à laquelle appartient la supériorité dans ce genre de composition." Le prix vient d'être décerné à l'ouvrage de M. MOREAU DE JONNÈS, intitulé : *Recherches sur la supériorité littéraire de l'Angleterre ou de la France, dans les différentes espèces de romans modernes.* Toutes les productions de ce genre y sont passées en revue, classées et comparées, depuis *Gilblas* jusqu'au *Damné*, et depuis *Tom-Jones* jusqu'à *Melmoth*. La question que l'auteur avait à traiter, étant à la fois nationale et littéraire, il a cru devoir l'examiner d'un point de vue élevé, et la rattacher à l'histoire de chacun des deux peuples, en cherchant dans leurs mœurs et l'état de leur civilisation les causes du type différent que reçoivent, chez l'un et chez l'autre, ces productions populaires.

PARIS.

Lithographie. — Les amours d'Héro et Léandre sont un sujet inépuisable pour les peintres et les poëtes. En effet toutes les circonstances du récit de Musée sont de nature à faire naître les impressions les plus vives et les plus profondes. L'espèce de délire qui fait surmonter à Léandre la fureur des vagues pour passer quelques instans dans les bras de la belle prêtresse de Vénus; les divers sentimens qui doivent se succéder dans le cœur d'Héro, pendant que son amant lutte contre les flots; le bonheur qu'ils éprouvent lorsqu'ils sont réunis; enfin la mort funeste de ces deux amans, forment, dans l'imagination, une suite de tableaux tour à tour tendres, voluptueux et terribles que la poésie et la peinture ont cherché à reproduire par les moyens qui leur sont propres. M. GIRODET est entré dans la lice, à son tour, et il y a déployé le goût et l'élégance qui sont un des caractères principaux de son talent. M. DASSY, lithographe très-habile, vient de publier une composition dans laquelle ce maître a représenté Héro occupée à répandre des parfums sur la tête et le corps de Léandre, au moment où il vient de sortir de la mer. Ces heureux amans, pleins d'ivresse et de joie, sont déjà près du lit où l'amour célèbre, sur une lyre, le bonheur des cœurs fidèles. Il est impossible de mettre plus de charme, de grâce, et de délicatesse que dans cette composition. Les épreuves, entièrement tirées sur papier de Chine, coûtent 15 fr. avant la lettre, et 10 fr. avec la lettre.—Pendant que M. DASSY exécutait l'ouvrage dont nous venons de rendre compte, M. AUBRY-LE-COMTE en reproduisait un autre du même maître. Les lithographes se disputent les productions de M. GIRODET, et il ne faut pas en être étonné : elles sont toujours avidement accueillies par le public. La nouvelle planche de M. AUBRY est un *portrait de M. Desèze*, destiné à faire pendant à celui de M. Châteaubriand. Tous ceux qui applaudissent à ce courage qui prend sa source dans les plus nobles sentimens de l'âme et qu'inspire une grande infortune, apprendront avec plaisir que le portrait de M. Desèze, exécuté par un peintre aussi habile que M. Girodet, a été lithographié par M. Aubry-le-Comte, dont la réputation est maintenant trop bien établie pour qu'il soit nécessaire de la rappeler. Ce portrait, comme celui de M. Châteaubriand, a été tiré entièrement sur papier de Chine, et coûte 12 fr.—Depuis l'avènement de S. M. Charles X, on a publié plusieurs nouveaux portraits de ce prince. Dans le nombre, nous en avons distingué deux lithographiés, l'un par M. Grevedon, d'après M. Saint; l'autre, par par M^me^ Gounod, d'après son défunt mari. M. Grevedon, a une extrême habitude de la lithographie, et l'on ne doit pas être étonné que cette planche ait très-bien réussi. M^me^ Gounod n'a pas encore acquis la même liberté de main; mais sa planche a été exécutée sur un très-beau dessin fait, d'après nature, par son mari, qui était dessinateur de Mgr. le duc de Berri. Nous n'hésitons donc pas à

donner la préférence à ce dernier portrait, avec d'autant plus de raison qu'il offre le grand avantage que l'on recherche, souvent, avant tout, dans ces sortes de productions : une ressemblance parfaite.

Exposition de l'Ecole de Rome. —Les productions envoyées annuellement par les élèves de l'école de Rome offrent un double intérêt : non-seulement on cherche à apprécier le mérite individuel de chacun de ces élèves ; mais encore on examine, avec une sorte de curiosité, vers lequel des deux systèmes qui divisent maintenant l'école, leurs études sont dirigées. Si l'on considère, ensuite, que le goût des arts se développe de plus en plus à Paris, et si l'on fait attention que tous ces élèves y ont laissé leur famille ou leurs amis, il est facile de comprendre pourquoi cette exposition attire toujours une grande affluence.

Prisons de Paris.—On va commencer immédiatement, et l'on doit achever, avant la fin de l'année prochaine, les travaux nécessaires pour la restauration et l'assainissement des prisons de Saint-Lazare et de Sainte-Pélagie. Ces travaux, dont la dépense est évaluée à un million cinq cent mille francs, consistent en diverses constructions coordonnées avec les anciens bâtimens, et appropriée à la nouvelle destination que ces bâtimens doivent avoir, suivant le système de classification adopté pour l'amélioration de toutes les prisons de Paris.— L'administration s'occupe activement des projets de restauration des autres prisons.

ADIEUX AU PUBLIC.

L'IDÉE des Editeurs du *Musée*, en entreprenant cette publication, était de présenter au public, sous une forme commode, un choix des meilleurs Essais, Nouvelles, Mémoires et Mélanges qui paraissaient en France dans les meilleurs ouvrages de littérature, périodiques et autres, mais connaissant comme ils le font aujourd'hui l'opinion du public d'Angleterre sur des publications de ce genre, ils se voient forcés de cesser un ouvrage dont le débit n'a jamais été assez considérable pour les récompenser de tous les soins qu'ils y ont apportés, bien que réellement ils n'aient rien perdu dans cette entreprise. Les Editeurs en prenant aujourd'hui congé de leurs lecteurs, les prient de croire à toute leur reconnaissance pour les encouragemens qu'ils leur ont donnés, et espèrent que la collection du *Musée*, trouvera à juste titre une place dans toutes les bibliothèques, surtout dans celles des jeunes gens, comme étant l'ouvrage de ce genre le plus instructif et le plus amusant qui ait paru jusqu'à ce jour.

On peut se procurer l'ouvrage complet en 5 vols., prix £2. 5*s*, broché, ou par numéros, à 1*s* 6*d* chacun.

FIN DU CINQUIEME VOLUME.

Imprimé par G. Schulze,
13, Poland Street.

459910

P
L[illegible]
M

Musée des Variétés Littéraires.
t.5(1824,Jly-Dec.)

DATE. | NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED